This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1023.
18.
Vet. Fr. II B. 99

PRINCIPES
DE
MORALE,
DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS
DE
L'ENTENDEMENT HUMAIN.
PAR MR. FORMEY.

M. D. S. E. Prof. en Philos., Sec. perpetuel de l'Ac. R. des S. & B. L. de *Prusse*, Membre des Acad. Imp. de *St. Petersbourg*, & des Curieux de la Nature de la S. R. de *Londres*, de l'Inst. de *Bologne*, de la S. R. Allem. de *Göttingue*, de celles de *Greiffswald*, de *Jena*, & de *Helmstaedt*, & de la S. Litt. de *Châlons*.

TOME SECOND.

A LEIDE,
CHEZ ELIE LUZAC,
M. DCC. LXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce
TOME SECOND.

LIVRE II. *Des Vertus intellectuelles.* pag. 1

CHAP. I. *Des Vertus intellectuelles en général.* 1

CHAP. II. *Des motifs à l'acquisition des Vertus intellectuelles.* 32

CHAP. III. *Des Vertus intellectuelles formelles, & d'abord de la pénétration.* 65

CHAP. IV. *De l'Esprit, ou du Génie.* 158

CHAP. V. *De la solidité.* 242

CHAP. VI. *De la profondeur.* 291

CHAP. VII. *De l'Art de trouver.* . 358

CHAP. VIII. *Des Vertus intellectuelles matérielles; & d'abord de l'intelligence.* 439

CHAP. IX. *De la Science.* . 471

CHAP. X. *De la Sageſſe.* . 522

CHAP. XI. *De la Prudence.* . 550

CHAP. XII. *De l'Art en général.* . 566

Fin des Chapitres du Tome ſecond.

PRINCIPES DE MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE II.

Des Vertus intellectuelles.

CHAPITRE I.

Des Vertus intellectuelles en général.

Nous appellons *Vertus intellectuelles*, les habitudes qui nous mettent en état de faire un bon usage de notre Entendement dans la connoissance de toutes les choses qui peuvent en être l'objet, de façon que nous distinguions toujours avec exactitude le vrai du faux, le certain de l'incertain, & le probable de ce qui est dénué de probabilité.

L'ENTENDEMENT nous a été donné pour connoitre; & afin qu'il parvint à ce but, les facultés inférieures & intermédiaires ont été, pour ainsi dire, chargées de lui préſenter les objets, & de lui en tranſmettre les idées, telles qu'elles ſont après que les ſens, l'imagination, la mémoire, l'attention, & la réflexion ont exercé leurs fonctions. Si ces facultés ſont des miniſtres infidèles, qui négligent de faire leurs rapports, ou qui en faſſent de faux, l'Entendement eſt dans le cas d'un Prince mal ſervi & mal conſeillé; il ne ſauroit tenir avec ſuccès les rênes du Gouvernement. Les Vertus intellectuelles exigent donc & préſuppoſent certains actes des différentes facultés ſuſdites, deſorte que ſi quelques uns de ces actes manquent, ou qu'il y régne du deſordre, de la confuſion, notre Ame ne poſſede pas les vertus dans leſquelles conſiſte la perfection de ſon Entendement.

ON peut conſidérer ces vertus ſous deux points de vuë principaux, ou entant qu'elles ſe rapportent à l'Entendement ſeul, abſtraction faite des choſes mêmes dont la connoiſſance fait l'objet de

de l'Entendement, que l'on considére alors simplement comme propre à acquérir une connoissance droite de choses quelconques; ou bien entant qu'elles embrassent les objets mêmes. Les premieres se nommeront *Vertus intellectuelles formelles*; les secondes *Vertus intellectuelles matérielles*. *Aristote* n'a parlé que de celles-ci, sans avoir aucun égard aux autres. De là vient que dans tous les Philosophes qui ont suivi ses principes, le nombre des vertus intellectuelles est trop restraint, & doit être augmenté, comme *il va l'être dans la suite de ce Traité*. Il est bien vrai que les vertus matérielles ne peuvent pas exister sans les vertus formelles; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse considérer celles-ci séparément & par voye d'abstraction. Ce n'est point là une vaine subtilité, ou une frivole ostentation. Ceux qui voudront nous suivre dans le cours de ce Chapitre avec l'attention qu'il mérite, se convaincront que cette distinction est non seulement utile, mais même nécessaire.

Commençons par établir l'obligation indispensable dans laquelle tout homme

ſe trouve d'acquérir les vertus intellectuelles qui ſont en ſon pouvoir, & de les pouſſer au plus haut degré dont elles ſoyent ſuſceptibles. Comme le fondement de ces vertus ſe trouve dans les diſpoſitions naturelles, & que celles-ci ne ſont pas au même degré dans tous les hommes, il en réſulte d'abord une différence entr'eux par rapport au terme où ils arrivent dans l'acquiſition des vertus intellectuelles. Celui qui ne peut bâtir que ſur un mauvais terrain, ſur un ſable mouvant, n'y élevera jamais un édifice pareil à celui qu'il auroit conſtruit ſur la pierre & ſur le roc. Une autre ſource de différence vient des occaſions qui ne ſont pas les mêmes pour tous les hommes, & dont le défaut prive la plus grande partie d'entr'eux des moyens de cultiver leur Entendement. C'eſt le cas de toutes ces Nations ſauvages, de tous ces Peuples barbares, qui ne connoiſſent pas ſeulement les vertus intellectuelles, non parce que la Nature leur a refuſé les diſpoſitions propres à les acquérir, mais à cauſe qu'ils vivent dans un état de Société imparfaite, où l'éducation & tous les autres ſecours, qui contribuënt à former l'eſ-

l'eſprit, leur manquent. De là vient que l'on voit dans le monde des révolutions qui portent des lumieres & les Sciences dans des lieux où elles étoient inconnuës, & d'autres qui en privent les régions où elles fleuriſſoient. *Socrate*, s'il revenoit au monde, verroit avec le même étonnement l'état actuel d'Athenes, & celui de ces Capitales du Nord, qui juſques dans le voiſinage du Pole ont des Lycées célébres.

De tous les motifs le plus puiſſant, c'eſt celui que fournit l'obligation naturelle à ceux qui la connoiſſent bien, & qui y joignent l'idée de la Volonté de Dieu, conſidéré comme Auteur de la Nature, & Légiſlateur des créatures intelligentes. Mais, quoique ce motif ſoit aſſez général & commun, il n'y a pourtant qu'un très petit nombre de gens qui l'analyſent avec exactitude, & ſurtout qui y faſſent entrer la néceſſité d'acquérir les vertus intellectuelles, comme un préalable abſolument eſſentiel à l'acquiſition des vertus morales. Il y en a même qui pouſſent à cet égard l'ignorance ou l'illuſion juſqu'à prétendre que ces abſtractions & ces ſpéculations, bien loin

d'être avantageuſes à la vraye vertu, lui ſont préjudiciables, & que la piété les rejette entierement. La routine, & pour ainſi dire, le méchaniſme, ſont leurs ſeuls guides, qui bientôt les conduiſent à l'erreur & au fanatiſme. A cela ſe joignent ce nombre innombrable de préjugés qui entrent en nous par mille portes, & auxquels nous n'oppoſons aucune réſiſtance. Leur diſcuſſion nous meneroit trop loin; il n'y a qu'à recourir aux Auteurs qui ont traité de la fauſſeté des vertus humaines, pour y voir tous les ſubterfuges, tous les déguiſemens, dont les hommes ſe ſervent pour ſubſtituer le fantôme à la réalité, & revêtir l'extérieur de la Vertu, ſans avoir aucun des principes ſur leſquels elle ſe fonde. Mais d'où vient cette maſcarade du genre humain, ſi j'oſe employer cette expreſſion, d'où vient que les hommes ſe bornent à paroître, ſans ſe ſoucier d'être, ſinon de ce que l'Entendement eſt pour l'ordinaire chez eux une région négligée & inculte, tandis qu'ils rapportent tout aux ſens & à l'imagination, & qu'ils vivent dans l'eſclavage des paſſions. L'obligation naturelle pour le gros des hommes conſiſte

à

à ſuivre leurs appétits, quels qu'ils puiſſent être, & *quoiqu'il* puiſſe en arriver. On en *voit* même qui entreprennent de *prouver* fort ſérieuſement, que c'eſt là en effet obeïr à la voix de la Nature, & ſuivre ſes directions.

On ne fait bien, ſoit dans l'intention, ſoit dans l'exécution, que ce que l'on fait avec le ſentiment du devoir. Ce ſentiment eſt l'ame des actions vertueuſes, comme la piété, ou le ſentiment de l'amour de Dieu, eſt l'ame des actions religieuſes. Mais ce ſentiment n'eſt point une *impreſſion confuſe*, une *détermination* vague; tout au contraire il eſt proportionné à la vuë diſtincte, à la connoiſſance intime que nous avons, de ce qui fait l'eſſence de nos devoirs, & de ce qui doit nous engager à leur obſervation.

Corriger la Volonté, ſans avoir éclairé l'Entendement, c'eſt une tentative infructueuſe; c'eſt *vouloir trouver* dans les ténébres de la nuit l'iſſuë d'un bois coupé par mille routes différentes. On doit ſans contredit louër le zele & les bonnes intentions de ceux qui travaillent ſincèrement à rendre les hommes meilleurs,

qui consacrent leurs talens, leurs forces, leur vie même, à prêcher la Vertu & à propager leur Religion. Ce sont de bons Citoyens, & de vrais Chrétiens: il seroit à souhaiter que tout le monde leur ressemblât. Cependant si un certain degré de lumieres leur manque, ils peuvent tomber dans diverses erreurs ou fautes, qu'un Entendement mieux cultivé leur auroit fait éviter. L'Histoire Ecclesiastique nous en a conservé plusieurs preuves de fait. Les *Cyrilles*, les *Athanases*, les *Jerômes*, les *Augustins*, ne sont pas indignes du nom de Saints qu'ils portent encore aujourd'hui. Mais, soit en lisant leurs Ecrits, soit en examinant leur conduite, on ne sçauroit méconnoître que leur zele n'a pas toujours été accompagné de Science, qu'il les a souvent emportés au delà du but, & qu'en général toutes les fois qu'ils ont voulu éviter une extrémité, ils n'ont guères manqué de tomber dans celle qui lui étoit opposée.

Disons-le donc hardiment: sans les vertus intellectuelles, il n'y a point de véritables vertus morales; & quiconque aspire à celles-ci, doit commencer par acquérir celles-là, en donnant tous ses soins

à

à la perfection de ſon Entendement. En effet les vertus morales ſont des habitudes de l'Entendement; mais les premieres ne ſçauroient exiſter que les ſecondes ne les ayent précédé; & c'eſt au défaut de celles-ci qu'il faut attribuer les imperfections & les irrégularités qui ſe trouvent dans la conduite de quantité de perſonnes, dont les intentions ne ſont pas mauvaiſes, & qui ne laiſſent pas de ſe borner à des vertus fauſſes, ou apparentes, tandis qu'elles pourroient en acquérir de vrayes & de réelles. On ne ſçait dire autre choſe ſur un mal auſſi commun & auſſi funeſte, ſinon que c'eſt un effet de l'infirmité humaine, ſur laquelle on ne ceſſe de faire des plaintes auſſi vagues que mal-fondées. Car on n'auroit droit de les faire, qu'après s'être aſſuré que l'homme eſt ce qu'il peut être, & va juſqu'où il peut aller. Or qui ſont ceux qui penſent à ſe procurer cette certitude, en ne négligeant rien de tout ce qui pourroit les rendre meilleurs? Mais il faut remarquer cette différence; c'eſt qu'il y a des hommes qui croyent de bonne foi que leur capacité ſe borne à pouſſer les lumieres & les vertus juſqu'où

ils les ont pouſſées; au lieu que d'autres s'apperçoivent qu'il y auroit des moyens de faire mieux, mais la pareſſe, ou des habitudes vicieuſes trop enracinées, les arrêtent, & les détournent de tout travail tendant à leur perfection.

CEPENDANT c'eſt leur propre bonheur qu'ils négligent, & auquel ils renoncent en quelque ſorte, lorſqu'ils tiennent cette conduite. Les vertus intellectuelles nous ouvrent le chemin à la félicité; & il n'y a qu'elles qui puiſſent l'ouvrir; motif ſans contredit propre à nous faire vaincre des difficultés bien plus grandes encore que celles qui ſe rencontrent dans leur acquiſition. Le premier fruit qu'on en recueille, c'eſt cette volupté pure & inaltérable qui nait de deux ſources également fécondes, la vuë de la vérité, & le ſentiment de ſa perfection. Les vertus intellectuelles ſont les biens de l'eſprit. Or la ſimple connoiſſance d'un bien, d'une choſe bonne & parfaite dans ſon genre, eſt déja une idée agréable à laquelle l'ame ſe délecte; mais cette idée acquiert une toute autre force, quand on s'apperçoit que ce bien qui nous plaiſoit déja par lui-même, eſt à nous, & que

que nous pouvons compter sur sa possession. Plus nous nous en formons de hautes idées, & plus notre joye s'accroit. Or quiconque augmente journellement le trésor de ses idées distinctes, & de ses vertus intellectuelles, sent aussi journellement combien ce trésor l'emporte sur tous les autres, & se félicite d'autant plus de l'avoir en sa puissance. Ce genre de volupté est de tous ceux dont l'homme est susceptible, celui qui lui est le plus naturel; il est même inséparable de sa nature. C'est de cette supposition que M. *de Tschirhausen* est parti, lorsque, dans l'Ouvrage qu'il a intitulé *Medecine de l'Ame*, *il propose l'Art de découvrir*, *Artem inveniendi*, qui est le plus haut degré des vertus intellectuelles, comme le souverain bien de l'homme, à-cause de la volupté supérieure à toutes les autres, dont il remplit l'Ame.

Une des prérogatives de cette volupté, c'est qu'elle est nécessairement innocente, c'est à dire, qu'il ne peut jamais en résulter aucunes suites desavantageuses, ou desagréables à ceux qui la possedent. Ce n'est pas qu'on ne puisse abuser de quelque vertu intellectuelle en particulier;

au contraire l'expérience montre tous les jours des hommes doués de grands talens, qui les deshonorent en donnant dans des écarts plus grands encore, & qui s'attirant par là des chagrins très amers, ne retirent en effet que du mal des avantages qui les distinguent du vulgaire. Mais, outre qu'il ne faut jamais confondre l'abus avec l'usage, les vertus intellectuelles sont dans le cas des vertus morales, un lien indissoluble les unit, on ne sçauroit les séparer; & comme celui qui péche en un point, péche en tous, celui qui manque d'une vertu intellectuelle, ou qui en néglige l'exercice, pervertit aisément toutes les autres. Mais il demeure toujours vrai que chacune de ces vertus, considérée à part, & entant qu'on en fait un légitime usage, est une source de plaisir pur, & exemt de toute amertume. Dans les notions confuses il faut distinguer soigneusement ce qu'elles renferment, pour ne pas tomber dans l'erreur d'attribuer à un sujet ce qui ne lui convient que par la rélation ou l'association dans laquelle il se trouve avec d'autres. L'Ame humaine parvenuë à l'usage & à l'exercice de ses différentes fa-

facultés, eſt une notion extrêmement confuſe, pour ceux qui ne ſe ſont jamais attachés à la développer, ils ne connoiſſent, ni toutes ces facultés, ni leurs rapports & leurs différences, ni leurs limites; & ainſi confondant l'une avec l'autre, ou leur uſage avec leur abus, ils en portent des jugemens contraires à la réalité. Les vertus intellectuelles bien connuës ne ſont autre choſe, que les moyens naturels & acquis d'arriver à la connoiſſance ſolide des choſes.

Pour être déterminé à rechercher les vertus intellectuelles par l'attrait du plaiſir qu'elles procurent, il faut d'abord en croire ſur leur parole ceux qui nous les recommandent, parce que l'on ne ſçauroit avoir aucune idée d'un plaiſir qu'on n'a jamais éprouvé. Cet obſtacle arrête le plus grand nombre des hommes; affectés continuellement par des impreſſions agréables, qui ſe préſentent ſans effort, & dont la plûpart même s'introduiſant avec violence, uſurpent une eſpece de tyrannie, ils ne peuvent guères penſer à un plaiſir inconnu, ou s'ils y penſent, ils n'ont pas le courage de franchir l'intervalle, & de vaincre les difficultés

qui leur en interdisent actuellement la possession. Après cela l'autorité de ceux qui le leur recommandent, ne leur paroit le plus souvent pas d'un grand poids. Un homme livré à la mondanité, qui vit dans le faste & dans les prétendus plaisirs, que les dignités & les richesses peuvent lui procurer, regarde d'un œil de mépris un Sage modeste, placé dans une condition fort inférieure, qui l'avertit qu'il y a des plaisirs qui valent infiniment mieux que ceux auxquels il se borne, & qui lui offre de le mener par l'unique route propre à y conduire. De ces causes réunies vient l'indifférence presque générale que les hommes ont pour les plaisirs intellectuels, avec lesquels il ne faut pas confondre ces plaisirs de l'esprit qu'on trouve dans des lectures amusantes, dans des compagnies spirituelles, à la représentation des Spectacles. Tout cela, si le vice n'y rencontre point d'aliment, vaux mieux qu'une ignorance grossiere, & une vie sauvage; mais tout cela n'est point encore le droit & véritable usage de l'Entendement, on n'y voit aucunes traces de vertus intellectuelles, & ces vertus, ont, généralement parlant, plus

de

de peine à se développer dans ceux qui ont un bel esprit *superficiel*, que dans ceux qui n'ont que le bon sens privé de culture. *Il n'y a* point de Petit-maître qui n'*eut infiniment* plus de peine à devenir *bon* Philosophe, que n'en a eû ce Parfan Saxon, dont plusieurs Journaux ont donné une idée si avantageuse.

Mais, si l'on est obligé de se déterminer sur la foi d'autrui, dans les premiers pas vers la Vérité, par rapport au plaisir qui y est attaché, cette privation ne dure pas longtems, & l'on ne tarde guères à sentir ce plaisir naître & s'accroître continuellement au dedans de soi. C'est *alors qu'il devient un motif, & un motif des plus efficaces*, à tourner toutes ses vuës, & à consacrer toute son application au travail le plus profitable qu'il y ait sous le Soleil. Qu'on en juge par l'ardeur qu'excite souvent le simple amour de l'étude, par les charmes puissans qu'y trouvent ceux qui *en ont une fois pris le goût*, par la facilité avec laquelle *ils renoncent à tout ce qu'on appelle amusement & divertissement*, préférant leur Cabinet aux lieux qu'on a coûtume d'appeller enchantés. Cependant, parmi les études dont les Savans or-

ordinaires s'occupent, il y en á pluſieurs qui ne menent à rien, ou qui ne ſervent qu'à découvrir des vérités ſtériles, qu'il vaudroit autant ignorer. La route que ces Savans ſuivent dans la recherche de ſemblables vérités n'eſt point celle qui tend à perfectionner l'Entendement, & former en nous les vertus intellectuelles. A plus forte raiſon donc ceux qui prennent cette derniere route, rencontrant des avantages tout autrement précieux, doivent-ils s'y affectionner au point de ne tenir aucun compte du reſte. C'eſt le cas du Chrêtien, qui regarde comme dommageable tout ce qui pourroit le détourner de l'excellente connoiſſance du Sauveur. Le vrai Philoſophe tient dans l'état de la nature le même rang que le vrai Chrêtien dans l'état de la grace. Il penſe comme lui, & agit conſéquemment. A ſes yeux une ſeule choſe eſt néceſſaire, c'eſt de devenir meilleur.

L'ÉTAT ordinaire de ceux qui cherchent le bonheur par d'autres voyes, eſt un état mixte où certains agrémens ſont contrebalancés, & dès là empoiſonnés par certains deſagrémens. On peut fort bien comparer la félicité mondaine à la temperature des ſaiſons: il y a des jours

qui

qui paroiſſent brillans & ſerains; mais au fort de cette clarté ſe forme en ſecret quelque orage, qui vient bientôt ſe montrer à l'extrémité de l'horizon, & s'élevant rapidement, fond avec impétuoſité ſur les têtes mêmes qui ſe croyoient les moins expoſées à la foudre. Un beau Printems donne des fleurs que les ardeurs dévorantes de l'Eté fanent & deſſéchent bientôt: les jours rians de l'Automne font place aux triſtes frimats de l'Hyver. Toutes ces alternatives ne ſe rencontrent point dans la jouïſſance des plaiſirs intellectuels; celui qui a des connoiſſances ſolides, & des vertus réelles, trouve toujours un plaiſir également vif dans leur poſſeſſion; & ſi les caprices du ſort l'enveloppent dans quelcune de ces tempêtes dont nous venons de parler, il porte avec lui tous ſes biens, qui échappent au naufrage, par lequel les richeſſes des autres ſont englouties. Celui qui eſt heureux de cette maniere, ne peut devenir malheureux; parce qu'il n'a pas attaché ſon bonheur aux objets qui conſtituent celui des hommes vulgaires. Tout ce que les Stoïciens ont dit mal à propos de leur prétendu Sage convient au nôtre; parce qu'il

eſt le ſeul qui connoiſſe la meilleure fin à laquelle l'homme doit tendre, & les meilleurs moyens par leſquels il peut y arriver.

Nous avons dit qu'il faloit réunir toutes les vertus intellectuelles, parce qu'elles forment un tout dont les parties ſont inſéparablement liées, & qu'il n'eſt pas poſſible d'en acquérir quelques unes, ou du moins de les conduire à leur véritable point de perfection, en négligeant les autres. Quand on conſidère la Morale pratique, telle qu'elle eſt actuellement établie dans le monde, on s'apperçoit ſans peine qu'il n'y a rien à quoi les hommes penſent moins, qu'à joindre toutes les vertus enſemble, & remplir tous les devoirs ſans exception. Tout au contraire on oſe parler de vertus, ou de devoirs d'état, comme s'il y avoit une Morale à part pour le Politique, une autre pour l'Homme de Guerre, une troiſième pour l'Eccleſiaſtique, & ainſi du reſte. Quiconque a ſuivi les maximes, & ſouvent les fauſſes maximes, les préjugés de ſon état, a droit de ſe dire honnête homme, homme vertueux; il eſt reconnu ſans difficulté pour tel. Les Ecrits de Morale ordinaire ne vont guères au

de-

delà: & pour *les* Pieces de Théatre, & les Roman*s*, tout y repoſe ſur cette baſe, *deſorte* que les plus grandes Vertus qu'*on* y trouve préconiſées, ne ſont ſouvent autre choſe que les plus grands écarts, & les excès les plus condamnables. Il eſt bien plus aiſé encore de ſe faire illuſion au ſujet des Vertus intellectuelles, dont on connoit à peine le nom & les uſages. Chacun tâche d'acquérir celle qui lui plaît, ou qui convient le plus à ſes vuës, laiſſant de bon cœur à d'autres celles dont il méconnoit l'utilité. *Cela vient de ce que l'on* n'a aucune idée de l'Entendement & de ſa perfection. Un Père & une Mère ſont inconſolables s'il leur naît quelque enfant qui apporte au monde une défectuoſité frappante, qui ſoit privé de quelque membre, d'un bras, d'une jambe. Mais, quand il s'agit de Raiſon & d'Entendement, on ne ſe met guères en peine que ces facultés qui conſtituent ſeules l'homme, & auxquelles eſt attachée toute l'excellence de notre nature, ſoyent & demeurent pour toujours mutilées & eſtropiées.

Il eſt vrai que les Vertus intellectuelles, auxquelles nous avons donné le nom de

de matérielles, peuvent être reſtreintes au genre de vie que nous avons embraſſé, & même qu'il y a obligation de ne pas les étendre au delà, ſi cela ne peut ſe faire ſans préjudice de notre devoir. Qu'un Gentilhomme, par exemple, qui après avoir reçu une éducation ordinaire, s'eſt attaché à l'œconomie, parce que c'eſt de la culture de ſes terres que dépend ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, ſoit tellement abſorbé par les détails œconomiques, qu'il ne puiſſe cultiver davantage ſon eſprit, en le tournant vers d'autres objets, cela eſt fâcheux en un ſens; mais, bien loin que ce Noble campagnard ſoit blâmable, il eſt au contraire digne de louange, & il violeroit ſes devoirs en tenant une autre conduite. De même encore, qu'un Eccleſiaſtique ſoit tellement abſorbé par la multitude de ſes fonctions, jointe aux bornes étroites de ſa capacité, qu'il ne puiſſe tourner ſes vues ſur aucun autre objet, & s'attacher à d'autres études qu'à celles de ſa profeſſion, c'eſt encore la loi du devoir qui parle ici, & il auroit tort de l'enfreindre. Ceux même auxquels leur loiſir & leurs talens permettent d'aſſocier à leurs

leurs travaux néceſſaires & preſcrits des occupations acceſſoires, ſe mettent dans le cas d'une juſte cenſure, lorſque cet acceſſoire, comme cela n'arrive que trop ſouvent, l'emporte ſur le principal, & qu'il arrive à un Eccleſiaſtique de négliger la cure des ames, à un Medecin celle des corps, à un Juriſconſulte & à toute perſonne en place, le ſoin des affaires qui leur ſont confiées, pour jouïr du plaiſir déplacé, ou de la gloire illicite, d'être bon Antiquaire, habile Phyſicien, ou de primer dans quelque autre département des *Sciences & des Lettres*. Mais ni l'un, ni l'autre des cas, que nous venons d'indiquer, ne ſont pas du nombre de ceux qui arrivent le plus communément. Les hommes ont pour l'ordinaire du tems & des forces à leur diſpoſition, dont ils négligent de faire uſage. Quantité d'heures s'écoulent dans l'oiſiveté, ou même dans un ennui qui les rend à charge, ſans qu'on s'aviſe de les remplir d'une maniere utile, & qui bientôt deviendroit très agréable. Un Négociant qui, les bras croiſés, attend toute la journée des chalans qui ſont en fort petit nombre, n'auroit qu'à s'occuper de lectures qui le tireroient

roient d'une ignorance craſſe où il ne fait pas ſcrupule de vivre. Il en eſt de même de l'Officier dans ſa Tente, ou dans quelque Garniſon: rien n'eſt plus facile pour lui que d'y devenir Savant, au moins dans tout ce qui concerne ſa profeſſion. Et pour les perſonnes qu'on regarde comme les plus occupées, il y a toujours bien des vuides, & des momens qui réunis enſemble, formeroient des ſommes de tems beaucoup plus conſidérables qu'on ne ſe l'imagine. La choſe de toutes la plus précieuſe, & dont la perte eſt la plus irréparable, eſt préciſément celle dont on tire le moins de parti, qu'on mépriſe, & dont on ſemble embarraſſé. Le tems s'enfuit, & nous laiſſe au bout d'une longue carrière auſſi bornés dans nos connoiſſances, auſſi foibles d'entendement, que ſi nous étions à l'entrée de notre carrière. Qu'eſt-ce que vivre, ſi ce n'eſt pas penſer, refléchir, étendre la ſphère de ſes idées, & en augmenter la netteté? Tout ce qui ne ſe rapporte pas à ce but, appartient plutôt à la végetation qu'à la vie.

S'IL y a des cas où l'on peut ſe diſpenſer d'acquérir certaines vertus intellectuelles, il n'en eſt pas de même par rapport

port aux vertus *morales*; *tous les hommes*, quelque *genre* de vie qu'*ils* embraſſent, *ſont obligés* de les pratiquer, de les *cultiver*, de les pouſſer auſſi loin qu'*il eſt poſſible*, rélativement aux circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. En effet les vertus morales entrent continuellement dans le plan de la vie commune, & influent ſur toutes les actions. Ce ſont elles qui produiſent le ſentiment du devoir, ſans lequel on ne fait rien de bon. L'Expérience fait aſſez voir, combien le défaut des vertus morales cauſe *d'écarts & de déſordres dans tous les genres* de vie. *Rien* ne *peut ſuppléer* à ce défaut; l'eſprit & les connoiſſances rendent au contraire plus dangereux & plus nuiſible à la Société ceux pour qui la vertu n'eſt qu'une chimère. Le plus habile Politique n'eſt alors qu'un déteſtable Machiavelliſte; le plus grand Guerrier, qu'un *redoutable* Brigand; le plus éloquent *Eccleſiaſtique*, qu'un vil Charlatan, le *plus ſavant*, *le plus ingenieux* Citoyen de la République des Lettres, qu'un lâche Empoiſonneur. Qu'on ſuive en effet toutes ces perſonnes dans le détail de leurs actions, on verra que, lors mê-

de guerre, n'ont d'autre fonction que de déſoler les contrées, piller tout ce qu'elles peuvent emporter, détruire ce qui n'eſt pas ſuſceptible de pillage, & exercer ſur les perſonnes mêmes les énormités les plus criantes, les horreurs les plus contraires à la nature & à l'humanité. Tandis que j'écris ceci, de vaſtes Provinces ſubiſſent ce déplorable ſort, & ſont tellement ravagées qu'elles tranſmettront à nos neveux les triſtes veſtiges de leur déſolation. Mais il n'eſt guères poſſible d'eſpérer que jamais les lumieres naturelles ſe dévelopent par tout au point de ne laiſſer aucun azyle ſur la Terre à ces monſtres qui la ravagent, monſtres bien plus funeſtes que ceux que les Hercules & les Theſées détruiſoient dans l'Antiquité. C'eſt donc aux paiſibles Citoyens des Villes policées qu'il faut inculquer les Maximes ſur leſquelles roulent nos réflexions, dans l'eſpérance que les douceurs de la Société dont ils jouiſſent pourront en inviter quelques uns à chercher le principe eſſentiel de ces douceurs, le moyen unique de les conſerver & de les accroître, dans la pratique d'une Vertu épurée & ſolide.

QUAND

QUAND un Ouvrier aiguiſe & accommode bien ſes outils, il travaille d'autant mieux, & conduit ſes ouvrages à une plus grande perfection. Il en arrive de même à quiconque cultive les vertûs intellectuelles dans l'intention de les appliquer aux progrès des vertus morales; il trouve à l'égard de celles-ci une facilité proportionnée au degré auquel il a pouſſé celles-là. C'eſt ici la theſe directement oppoſée à celle que M. *Rouſſeau* de Geneve a renduë ſi ſpécieuſe, que de paradoxe qu'elle étoit, peu s'en faut que *la nôtre ne le ſoit devenuë à ſon tour.* Les Hiſtoriens ont en effet remarqué que la plûpart des Nations barbares ſe ſont mieux trouvées d'avoir ignoré les vices, que les Nations policées d'avoir connu les vertus. D'un autre côté les Savans, comme nous l'avons déja plus d'une fois remarqué, n'ont pas contribué à donner une idée avantageuſe de l'influence des connoiſſances ſur les mœurs. Le faſte & l'arrogance, l'orgueil & l'envie, la médiſance & les invectives, ſont des choſes ſi communes parmi eux, qu'on eſt ſouvent tenté de douter, que l'étude ait adouci le caractère

tère des hommes. Les Allemands ont un proverbe qui dit que plus un homme ſçait, moins il vaut. De bonnes ames mêmes, en voyant à quel point ce Siècle, qui ſe pique de tant de lumieres, eſt libertin, profane, impie, ont du penchant à croire, que les Sciences en ſont la cauſe, & qu'à force de les creuſer, on en a tiré ces maux; à peu près comme lorſque des Mineurs percent dans quelques endroits les entrailles de la terre, il en ſort une vapeur maligne qui les ſuffoque. Mais ceux qui penſent ainſi, confondent encore l'abus avec l'uſage, la licence avec la liberté; ils ne connoiſſent pas aſſez, ni les vertus intellectuelles, ni la pratique morale, ni le concours des facultés de l'ame néceſſaire pour la rectitude des actions humaines. Il faut bien prendre garde que nous n'affirmons pas ſimplement que le degré des vertus morales répond toujours au degré des vertus intellectuelles; mais nous ajoutons pour condition, entant qu'on rapporte la culture des vertus intellectuelles à la culture des vertus morales. Cela fait une différence capitale. Le plus grand nombre de ceux qui étudient, ne penſent qu'à

qu'à acquérir de la réputation, à parvenir aux Emplois, ou à remplir d'autres vuës humaines; il ne leur vient pas dans l'eſprit que le premier but de toutes les études eſt de devenir meilleur, que tout doit aboutir là comme à une derniere fin, & que, quand on n'y arrive pas, il vaudroit mieux n'avoir pas étudié, tout comme il vaudroit mieux n'être pas né, que d'avoir négligé le ſalut auquel Dieu veut nous conduire.

Les vertus intellectuelles matérielles différant entr'elles ſuivant la nature de leurs objets, elles ne peuvent ſervir de rien aux vertus morales, à moins que ces objets ne ſoyent préciſément les mêmes qui entrent dans la théorie & dans la pratique de la Morale. De même qu'un bon Peintre n'eſt pas par là même un habile Danſeur; de même un grand Chymiſte, un excellent Mathématicien, n'en eſt pas plus avancé dans la Science intérieure du bien & du mal. Il n'y a point de théorie étrangere à la Morale, qui influë directement & par elle-même ſur les habitudes vertueuſes. Il y a plus: la Science même de la Morale diffère de la pratique, parce que celle-ci

exige l'habitude, que la Science ſeule ne donne pas. Cela eſt vrai en général: tout Ouvrier qui n'a que la théorie, à quelque point qu'il la poſſede, peut être mal-habile, & le ſera effectivement; juſqu'à ce qu'un nombre ſuffiſant d'actes réitérés l'ayent formé à la pratique. La vertu morale, plus encore que tout autre art, ne s'acquiert que par l'exercice; & la raiſon en eſt ſenſible, c'eſt que, plus que tout autre art, elle rencontre des obſtacles qui rendent cet exercice lent, pénible, difficile à changer en habitude. Voilà bien des choſes que ne ſavent point les hommes ordinaires, tant ſavans qu'ignorans, & qu'ils dédaignent même de ſçavoir, quoiqu'ils n'ayent rien de plus important à apprendre.

ON ne ſçauroit donc aſpirer aux vertus morales, ſans y tendre par la route des vertus intellectuelles; & tout homme qui a un vrai deſir de bien faire, ne peut ſe paſſer de celles-ci. Cette aſſertion s'étend à toutes les actions humaines, ſoit qu'on les conſidére du côté phyſique, ou du côté moral. En effet ces actions ſe rapportent à quelque fin; & comme on n'y parvient qu'à l'aide de quel-

quelque moyen, *on appelle* rectitude physique la convenance de ce moyen avec la fin. *Cette* rectitude peut être séparée de la moralité de l'action, & on *lui attribuë* alors une bonté propre, dont l'idée plaît, quoique l'action même soit mauvaise & criminelle. Notre Seigneur nous en fournit un exemple bien remarquable, lorsqu'il louë l'habileté de l'Oeconome infidele, & qu'il exhorte les Chrêtiens à l'imiter. Il propose aussi la prudence des mondains comme un exemple dont les vrais fideles peuvent profiter. *Ainsi ceux* qui soutiennent que la culture *des vertus intellectuelles poussée trop loin* devient nuisible à la vertu & à la piété, s'appuyant pour cet effet sur la méchanceté & les vices de personnes distinguées d'ailleurs par leurs talens, confondent la rectitude physique avec la rectitude morale, & ne font pas attention que le défaut de rectitude morale ne doit pas être attribué aux vertus intellectuelles mêmes, mais à la mauvaise volonté des hommes, qui procéde de causes entièrement différentes.

CHAPITRE II.

Des motifs à l'acquisition des Vertus intellectuelles.

QUAND on a sérieusement résolu de mener la vie la plus parfaite dont l'homme soit capable, n'y fut-on déterminé que par un motif de gloire, on doit regarder la nécessité des vertus intellectuelles pour arriver aux vertus morales, comme un motif suffisant de les acquérir, & de faire toutes les études qu'elles exigent. Ce motif n'agit cependant guères sur les hommes, parce que ce n'est que dans des cas tout à fait particuliers qu'ils s'avisent de souhaiter plus de lumieres qu'ils n'en possedent, qu'ils sentent l'avantage actuel qui en résulteroit. Un Officier qui a négligé d'apprendre le Génie, ou l'art des fortifications, y aura du regret, s'il se présente une occasion, où cette Science lui auroit fait honneur, & auroit pû contribuer à son avancement. Quand on n'a pas des principes plus solides, ni des vuës plus étenduës, on ne va

va guères loin dans la perfection de l'Entendement. Cependant le seul desir de la gloire suffiroit pour faire franchir les bornes ordinaires, si les hommes connoissoient au moins la véritable gloire, & en faisoient leur objet. Cette gloire consiste uniquement dans l'approbation des honnêtes gens, des juges éclairés & intégres, qui, sans se laisser éblouir par de vaines apparences, n'estiment & ne louënt que ce qui procede d'un fonds réel de vertu, que ce qui tend à la perfection de l'homme, & au bien de la Société. Quiconque a cette gloire en vuë, ne fera jamais que des actions propres à la mériter, & par conséquent il suivra la route que nous avons prescrite, c'est à dire, qu'il acquerra les vertus intellectuelles nécessaires pour arriver aux vertus morales. Toute réputation bâtie sur d'autres fondemens est en effet sujette aux vicissitudes, & dépend principalement des caprices de la fortune. Les *Alexandres* & les *Cesars* ne vivent dans l'Histoire que par les succès éclatans de leurs armes; des revers qui les eussent terrassé dès l'entrée de leur carrière auroient éteint leur mémoire, ou leur auroient assigné un rang

parmi les malfaiteurs & les brigands. Voilà pourquoi les gens d'un caractère ſolide ne ſe ſoucient point d'une grande réputation ; ils ſe contentent de l'avoir bonne, & preférent une vie innocente, paſſée dans une heureuſe obſcurité, aux ſcenes brillantes qui ſe jouënt ſur le grand Théatre de l'Univers. Il ne faut pas même un degré conſidérable de réflexion, ni de ſageſſe, pour entrer dans ces idées : les Poëtes auſſi bien que les Philoſophes en ſont remplis, & vantent à l'envi les avantages d'une vie tranquille & retirée. Il eſt vrai que l'on débite ſouvent dans ſes Ecrits bien des Maximes que la pratique ne juſtifie pas. Rien n'eſt plus aiſé que de moraliſer au ſein de l'abondance & des plaiſirs. On peut même dans certains momens y ſouhaiter avec ſincérité un état médiocre, une paiſible retraite ; mais il eſt preſque toujours de ces ſouhaits, comme de celui du Bucheron qui appelle la Mort à ſon ſecours, & qui, lorſqu'elle paroit, la ſupplie de l'aider à recharger ſon fardeau. Cette inconſtance, ces variations perpétuelles dans la maniere dont les hommes enviſagent les choſes, viennent des défauts de leur Enten-

tendement: ils n'ont pas de justes idées du prix des choses, *ils* se bornent à en juger par des *impressions* machinales, & comme ces *impressions* dépendent de circonstances changeantes, les jugemens qui s'y fondent, changent avec elles.

La distinction entre la *coulpe* & le *dol* est connuë. Le *dol* vient de l'intention; la *coulpe* d'une négligence plus ou moins inexcusable. Mais cette négligence prend sa source dans un défaut de lumieres & de capacité qu'on auroit pû éviter en acquérant les connoissances & les talens propres pour s'acquitter avec plus de succès des choses à l'égard desquelles on tombe en faute. *Ainsi* on peut dire en général que sans les vertus intellectuelles, les fautes sont inévitables, & retombent à la charge de celui qui les commet, parce qu'il n'a tenu qu'à lui d'acquérir ces vertus. Y a-t-il rien de plus ordinaire dans le monde que d'entendre les *regrets* de gens, qui ont mal employé leur jeunesse, & qui ont laissé passer les premieres & les plus précieuses années de leur vie, sans se mettre en état de trouver des moyens honnêtes de subsister pendant le reste de leur carrière. Ces re-

grets ſont trop tardifs, & ne ſervent pour l'ordinaire qu'à aggraver le mal. Mais il faut les étendre beaucoup plus loin qu'on n'a coûtume de le faire. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir banni cette ignorance groſſière, qui rend inutile & mépriſable dans la Société; ce n'eſt pas aſſez d'avoir, à la faveur de quelques connoiſſances plus ſuperficielles que ſolides, obtenu quelque poſte qui donne dequoi vivre; ſi l'on ne le remplit qu'imparfaitement, ſi tous les jours on bronche en quelque point, il en réſulte une raiſon légitime de ſe faire des reproches proportionnés à l'importance des fautes commiſes. Mais c'eſt à quoi perſonne ne penſe, chacun croit toujours faire aſſez bien ce qu'il fait, & en ſçavoir aſſez pour ſon état. Les moins capables payent d'effronterie; & l'adminiſtration publique en ſouffre. Il y auroit bien des choſes à dire là deſſus. Le principal tort vient aſſurément des Chefs de la Société, de ceux qui diſtribuent les emplois, & qui les accordant preſque toujours à la faveur plutôt qu'au mérite, découragent par là ceux qui voyent qu'on ne leur tiendroit aucun compte de leurs efforts. Mais d'où vient que ces diſpenſa-

ſateurs des graces tiennent eux-mêmes une conduite auſſi déraiſonnable, & tombent dans la *plus* énorme de toutes les fautes, *c'eſt* celle de confier les intérêts les *plus* précieux de la Société à des ſujets incapables, & même indignes. Cela vient ſurtout du peu de ſolidité d'eſprit dans les Grands, de la médiocrité de leurs propres talens, & du mépris décidé que la plûpart d'entr'eux ont pour tout ce qu'on appelle Raiſon & Jugement.

CEPENDANT le motif à bien faire pris du témoignage intérieur de la conſcience, l'emporte encore de beaucoup ſur celui qui procéde du témoignage d'autrui, & même de la *véritable gloire*. L'homme vertueux ſe ſuffit à lui-même; & quoiqu'il lui ſoit très agréable de recueillir les approbations & les éloges de ceux qui ſont dignes d'en donner, rien n'égale pourtant la douceur, le ſentiment exquis, de cette voix intérieure qui lui dit qu'il a rempli ſon devoir, & qu'il s'en eſt acquitté le *mieux* qu'il lui étoit poſſible. Il trouve en même tems dans cet état l'aſyle le plus aſſuré contre tous les faux jugemens, & contre les procédés injuſtes auxquels la vertu ſe voit ſi ſouvent expo-

ſée. Les fureurs d'une populace irritée, les menaces d'un tyran féroce, n'ont rien de redoutable pour lui: ce ſont des vagues qui viennent ſe briſer au pied d'un rocher. Mais, pour jouir d'une ſituation auſſi digne d'envie, il faut pouvoir ſe convaincre ſoi-même qu'on y eſt effectivement, & qu'on ne ſe berce point de vaines illuſions; il faut ſçavoir à fonds ce qui eſt requis pour l'entiere rectitude des actions morales, connoître en quoi conſiſte le bien, & même le mieux, afin de décider d'une maniere ſûre, ſi l'on a fait tout ce que l'on devoit & tout ce que l'on pouvoit faire. Or cela ſuppoſe les vertus intellectuelles, dont celles que nous avons nommées *formelles*, nous fourniſſent les principes généraux de ce qu'il faut faire, ou éviter en toute occaſion; & celles qui ſont déſignées par le nom de *matérielles*, nous inſtruiſent dans les cas particuliers de ce qui eſt néceſſaire pour ne pas commettre les fautes poſſibles par la nature de ces cas. Un Juriſconſulte, par exemple, doit ſçavoir ce que c'eſt que le droit & l'équité, quelles ſont les obligations naturelles & poſitives, en quoi conſiſtent les droits parfaits

faits & imparfaits, &c. Mais, s'il eſt appellé à juger d'une affaire qui demande encore les connoiſſances de certains droits, ou coûtumes, propres aux lieux, dans leſquels elle ſe décide, il ne doit pas prononcer ſans être inſtruit de ces circonſtances, & ſans y avoir égard: autrement avec toutes les notions primitives de la théorie la plus fine, il ſe rendroit coupable d'injuſtice. Les moindres formalités même, lorſqu'elles ſont une fois établies, doivent être obſervées; & ceux qui les négligent, ſous prétexte que ce ſont des formalités, en voulant montrer une certaine ſupériorité d'eſprit, ne montrent qu'un défaut de jugement. Mais les hommes ſont ainſi faits: ils n'enviſagent guères les choſes que par une de leurs faces, & ne font aucune attention aux autres.

Les mortels juſqu'à un certain point croyent & veulent bien faire. Une repréſentation confuſe du bien & du mal occupe leur eſprit, toutes les fois qu'ils agiſſent; mais cela ne les empêche pas de donner dans les plus grands écarts, en prenant le mal pour bien & le bien pour mal. La fauſſe honte, par exemple, eſt un

un amas de préjugés de cet ordre, qui engagent à tirer vanité d'actions très mauvaises, & à n'oſer en faire de très bonnes, dans la crainte de quelque ridicule qu'on croit y être attaché. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus louable que l'union conjugale; de plus pur & de plus innocent que d'avouër hautement les douceurs de cette union? Cependant on a ſçu obſcurcir cette notion au point qu'un Mari craint d'être ſoupçonné de trop d'attachement pour ſa femme, & ne veut pas même paroître en public avec elle. La Société eſt remplie d'opinions auſſi monſtrueuſes, qui nous ôtent tout droit de nous récrier ſur les pratiques les plus bizarres des Nations ſauvages. L'obſtacle qui arrête l'eſprit humain & l'empêche de juger plus ſainement, c'eſt le défaut de lumieres dans l'Entendement. En évoquant de ſemblables cauſes au tribunal d'une Raiſon judicieuſe, on verroit bientôt quel eſt le parti qu'il faut prendre, quelles ſont les erreurs auxquelles on doit renoncer. Tout Epoux ſenſé comprendroit qu'il y a de la folie à ſacrifier les charmes de l'état qui influë le plus ſur notre bonheur temporel aux

aux caprices de *ſes ſemblables*; & qu'il n'y a pas la *moindre* ombre de compenſation *entre* ce que la conduite qu'il tient lui *fait* gagner d'un côté, & ce qu'elle lui *fait* perdre de l'autre. Mais malheureuſement rien n'eſt plus rare que la Raiſon parmi l'eſpece des animaux qui ſe ſont appropriés le nom de raiſonnables.

Les repréſentations confuſes du bien & du mal ſont dans les ſens & dans l'imagination; il faut ſoumettre ces repréſentations à l'examen de l'Entendement, afin qu'enſuite notre volonté ſe régle ſur *les déciſions* de celui-ci, & qu'il *régne entre nos facultés inférieures* & nos facultés ſupérieures cet accord parfait dans lequel conſiſte la Sageſſe & le bonheur. Les ſens & l'imagination, en nous offrant certaines repréſentations agréables, déguiſent les deſagrémens qui s'y trouvent joints, ou qui y ſuccédent immédiatement; & de même, en nous offrant certaines repréſentations deſagréables, elles déguiſent les agrémens, les avantages réels & ſupérieurs qui y ſont attachés, & que nous perdons en ſuivant des répugnances purement machinales.

Ce qu'il y a de plus difficile dans la Morale pratique, c'eſt de concilier toujours les ſens & l'imagination avec l'Entendement, afin de faire ceſſer ces combats de la chair contre l'eſprit, dans leſquels celui-ci eſt ſi ſouvent vaincu. Quand les vertus intellectuelles ne ſerviroient qu'à nous rendre, comme elles le ſont, beaucoup plus propres à cet ouvrage, cela ſuffiroit pour leur donner un très grand prix, & rendre leur étude indiſpenſable. Cependant les Philoſophes n'ont juſqu'à préſent preſque point tourné leurs vuës de ce côté là; tandis que le vulgaire, dans certains cas particuliers, réuſſit avec un ſuccès vrayement admirable à ſoumettre les ſens à la raiſon, en ſuivant la Logique naturelle, & en profitant des ſecours que l'Expérience lui fournit. On peut tirer de là une obſervation très importante, c'eſt que les notions communes à tous les hommes ſont la vraye ſource des vérités & des devoirs, & que ſi l'on s'attachoit à remonter à cette ſource dans toutes les diſcuſſions qui concernent ces vérités & ces devoirs, on trouveroit encore bien des choſes peu connuës, & cependant très utiles pour l'ac-

l'accroiſſement des Sciences. Mais peu de gens ſont capables de ce travail: le talent de ſimplifier les idées, & de remonter analytiquement juſqu'aux notions primitives, eſt un des talens les plus rares. Le gros des hommes, & même des Philoſophes, traite de vaines ſpéculations & de ſubtilités frivoles toutes les recherches qui ont quelque profondeur, & qui vont au delà des bornes où l'on a coûtume de s'arrêter. C'eſt ce qui fait qu'on regarde comme inacceſſibles & impénétrables des choſes dont la connoiſſance ne ſurpaſſe cependant pas notre portée. La cauſe de cette façon de penſer n'eſt autre choſe que le défaut des vertus intellectuelles, dont la culture eſt trop négligée. On n'aime pas à penſer, parce qu'on ne ſçait pas penſer.

Si l'ignorance ſeule ne nous paroit pas un mal aſſez redoutable pour travailler à nous en délivrer, en voici un autre, qui doit nous réveiller plus efficacement. C'eſt l'eſclavage, la ſervitude morale, l'aſſujettiſſement au joug honteux & funeſte des paſſions déréglées. Il ſeroit ſuperflu de s'arrêter à décrire les maux qui en réſultent: la Terre en eſt vraye-

ment

ment inondée. Si tous les hommes poſſédoient une raiſon éclairée, il ne reſteroit preſque de mauvaiſes actions, que celles qui viennent de la fragilité humaine, ou de quelques ſurpriſes paſſageres. Dans tout autre cas le nom de liberté plait infiniment aux hommes, & les engage quelquefois aux plus puiſſans efforts pour revendiquer cette prérogative. Ici tout au contraire, ils tendent volontairement les bras aux chaines, & s'empreſſent de ſoumettre leur col au joug. On peut les comparer à ces gens poſſedés de la fureur du jeu, qui, après avoir joué tous leurs biens, ſe jouent encore eux-mêmes, & conſentent à devenir les eſclaves de ceux qui les ont gagnés. Faut-il ſe récrier contre une ſemblable manie, tandis qu'on voit à toute heure des gens, qui n'ont aucun repos juſqu'à ce qu'ils ayent ruïné toutes leurs forces, détruit toutes les facultés de leur ame & de leur corps, & qui ſemblent s'applaudir, à meſure qu'ils avancent dans l'exécution de cette belle entrepriſe? Ces gens-là ne raiſonnent point, diſent ceux qui les conſidérent de ſens froid. Mais pourquoi ne raiſonnent-ils point? C'eſt qu'ils n'ont ja-

jamais appris, ni voulu apprendre à raisonner ; c'eſt que les vertus intellectuelles ne leur ſont pas plus connuës que les Terres Auſtrales. Auſſi arrive-t-il quelquefois, que quand on réuſſit à porter la lumiere dans les ames, quand on leur fait connoitre dans l'ordre convenable & avec la clarté néceſſaire tous les principes qui combattent leurs égaremens, ils rentrent en eux-mêmes, ſentent une ſalutaire confuſion ; & tâchent de réparer leur conduite paſſée. Ce retour vaut ſans doute infiniment mieux que l'endurciſſement final ; mais ne vaudroit-il pas encore mieux n'en avoir pas beſoin, & prendre dès l'entrée de ſa carrière la route qui mène l'homme droit au but de ſa deſtination ? Or c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire, ſi l'on ne connoit diſtinctement cette route, c'eſt à dire, ſi l'on n'eſt en état d'impoſer ſilence à la voix tumultueuſe des ſens & des paſſions, pour prêter l'oreille à celle de la Raiſon.

Nous avons parlé ci-deſſus avec aſſez d'étenduë des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de l'Entendement. Il en réſulte par une conſéquence immédiate,

te, que ces mêmes obſtacles nuiſent à l'acquiſition des vertus intellectuelles, & peuvent nous en priver entièrement. Comme nous avons indiqué en même tems les remèdes propres à détruire ces obſtacles, nous n'y reviendrons pas. Seulement nous ajoûterons qu'outre cette volonté ſincère & conſtante de bien faire, que nous avons exigée comme une diſpoſition eſſentielle, une condition indiſpenſable, dans celui qui travaille à ſa perfection, il faut encore un courage d'eſprit, une force d'ame, qui ne s'effraye pas aiſément à la vuë des difficultés, & à qui rien ne paroiſſe inſurmontable que ce qui l'eſt effectivement. Le découragement ôte plus de partiſans à la vertu que l'amour du vice. Quantité de vicieux ſont ennuyés de leur état; ils voudroient en ſortir; mais ils croyent fermement que, quoiqu'ils faſſent, ils n'en viendront pas à bout. Cependant ils n'auroient qu'à vouloir. Ils rencontreroient à la vérité des difficultés; mais où n'y en a-t-il pas? Leur état actuel eſt mille fois pire que les travaux qu'ils redoutent; & à ces travaux ſuccéderoient bientôt, d'abord un allégement ſenſible, & enſuite

des

des douceurs bien propres à les dédommager de toutes leurs peines.

Si tous les hommes agiſſoient de concert dans la recherche de la Vérité, & dans la pratique de la Vertu, ces biens ineſtimables ne leur coûteroient rien, parce que la nature nous y porte d'elle-même, & que toute diſpoſition contraire eſt originairement une violence que nous nous faiſons à nous-mêmes. Quand il exiſte dans la Société générale quelque Société particuliere, où régne un eſprit non de ſuperſtition, mais de véritable vertu & de piété réelle, on y voit abondamment fleurir tout ce qui eſt digne d'eſtime & de louange; c'eſt à qui ſe diſtinguera en faiſant le mieux. Tels étoient les premiers Chrêtiens; & telles ont été quelquefois certaines fondations religieuſes, mais qui ont eu le malheur de dégénerer. Un Etat peuplé de gens de bien ſeroit le ſeul Pérou, ſi je puis m'exprimer ainſi, digne d'exciter la cupidité de l'homme: il faudroit aller s'y établir, à quelque ſacrifice que cela pût nous engager. Mais par malheur cet Etat eſt au nombre des *Utopies*, de ces Républiques imaginaires, qui n'exiſtent que

que dans le cerveau de leurs Inventeurs.

CEPENDANT un homme à qui l'acquiſition des vertus intellectuelles & morales tient à cœur, peut ſuppléer au défaut dont nous venons de parler, en ſe formant à lui-même une Société choiſie, où il puiſſe eſpérer de trouver les ſecours propres à éclairer l'eſprit & à former le cœur. Nous ne nous étendrons point ici ſur une matiere auſſi connue que l'eſt celle de l'utilité des bonnes compagnies, & du danger des mauvaiſes. Mais ce qui eſt moins connu, ou du moins ce que l'on n'approfondit pas autant qu'il le mériteroit, c'eſt l'avantage infini que l'on pourroit retirer dès le commencement & pendant tout le cours de ſa vie de liaiſons formées avec choix & avec ſageſſe. Comme un enfant tire le plus pur & le plus ſalutaire des alimens du ſein d'une bonne nourrice, on ſuceroit véritablement la Raiſon & la Vertu, on s'en nourriroit, en ne converſant qu'avec des gens qui poſſedent ces deux ſources de tous nos vrais biens. Auſſi n'y a-t-il point de préjugé plus favorable pour un jeune homme, que de le voir s'abſtenir des

des commerces de *pure frivolité* pour se lier & s'entretenir avec des personnes solides & *sensées*. Car enfin la Vertu s'apprend avec les gens vertueux, tout comme l'Art militaire avec d'habiles Guerriers, la Politique avec des Ministres consommés dans le maniment des affaires, l'Oeconomie avec ceux qui en ont toujours fait leur objet. Il en coûte bien moins de perfectionner l'éducation d'un enfant, qui n'a jamais ouï que de bonnes choses, & vû que de bons exemples. Mais, comme il s'en faut beaucoup que tout le monde ait eu cet avantage, & qu'au contraire les premieres années de la vie se passent le plus souvent de la maniere la plus desavantageuse aux suivantes, ceux qui s'apperçoivent de bonne heure du dommage qu'ils en ont reçu, doivent se hâter de le réparer, en formant les utiles liaisons que nous venons de recommander.

Ce n'est pas à dire pourtant qu'il faille tellement compter sur la force des bons exemples, & sur notre application à les imiter, qu'on doive négliger la réflexion & le raisonnement. Agir ainsi, ce seroit tourner le dos au but. En vivant avec

des gens raiſonnables & vertueux, on n'apprend à bien agir que parce qu'on apprend à bien raiſonner. Chaque converſation eſt une leçon, qui, quoique dépouillée de l'apparat didactique, fournit des principes & des conſéquences, dont la force eſt manifeſte. La fréquentation des ſages rend ſage, c'eſt à dire, qu'elle met en état de ſe conduire par ſoi-même, & donne de juſtes idées de tout ce qu'il faut ſçavoir & faire pour tenir une conduite digne de notre nature & de notre vocation. Quiconque veut marcher d'abord ſeul, ſe paſſer de tout ſecours, ſe frayer à ſoi-même des routes particulieres, n'arrivera jamais à la perfection, que les hommes n'obtiennent, au moins celle dont ils ſont capables, qu'autant qu'ils réuniſſent leurs forces, & ſe prêtent des ſecours mutuels. Les Anciens ont bien connu ces vérités, & ont fréquemment inſiſté ſur la néceſſité de former des liaiſons utiles, & de vivre dans des Sociétés où l'on put devenir meilleur. Les Ecoles de Philoſophie étoient proprement deſtinées à cet uſage, quoique la plûpart s'en ſoyent fort écartées. Il ne s'y paſſoit rien de ſemblable à nos

Eco-

Ecoles, Colleges, ou Univerſités. C'étoient des entretiens entre le Maitre & les Diſciples, ſur les objets de nos connoiſſances, mais principalement ſur la Vertu & ſur le Bonheur. Les faux principes ſur leſquels les Philoſophes bâtiſſoient leur doctrine, altéroient ſans contredit beaucoup la pureté des conſéquences qu'ils en tiroient. Cependant c'étoit encore un bien pour le genre humain que ce degré de lumiere y fut conſervé; on peut le regarder comme une révélation naturelle, comme une diſpenſation de la Providence en faveur des Payens. Que ſeroit-ce donc aujourd'hui, ſi les hommes vouloient profiter de toute l'étendue des lumieres, & de toute la force des ſecours qui ſont à leur portée? Que ne pourroit-on pas même eſpérer, ſi les Magiſtrats & les Eccleſiaſtiques agiſſant de concert, n'avoient en vue que les intérêts de la Vertu & de la Religion, & formoient un Corps, une Société d'hommes étroitement unis pour inculquer, recommander, faire connoitre & obſerver à ceux qui ſont confiés à leur adminiſtration les devoirs qui ſe rapportent à leur perfection? Ce ſont là les ſeules meſures qui

pourroient faire fleurir la Société; toutes les autres donneront bien quelque accroiſſement, quelque luſtre paſſager à telle ou telle partie du Gouvernement public; mais ou ce ſuccès ne ſera pas de durée, ou une partie proſpérera aux dépens des autres, c'eſt à dire, à la ruïne du tout.

Il eſt aiſé de démêler dans la foule du genre humain ceux qui poſſédent les vertus intellectuelles: leurs diſcours & leurs actions les diſtinguent aſſez du reſte des hommes. Ils ne jugent qu'avec connoiſſance de cauſe: ils n'agiſſent que conſéquemment. Les diſcours ſeuls à la vérité peuvent être une preuve équivoque: une certaine oſtentation de raiſon, ſi je puis m'exprimer ainſi, un étalage affecté de beaux ſentimens, ne prouvent pas toujours la ſolidité du caractère de celui qui revêt ces apparences. On connoit des Ecrivains qui ont rempli pluſieurs de leurs Ecrits de maximes excellentes, & dont le cœur n'en eſt pas moins déteſtable. Il eſt donc eſſentiel, ſurtout en entrant dans le monde, de ne pas ſe laiſſer leurrer au premier appât, & de ſçavoir qu'il y a des Anges de ténébres qui

qui se déguisent en Anges de lumiere. Mais, quand un homme ne s'est jamais démenti, ni dans la sagesse de ses propos, ni dans la régularité de sa conduite, il mérite toute notre confiance; & nous devons nous estimer infiniment heureux, s'il veut bien nous accorder la sienne. A l'aide d'un semblable guide, nous affermissons nos pas dans les sentiers de la droiture & de la justice; nous évitons surtout ces premiers écarts, ces premieres chûtes, qui ont une si grande influence sur le reste de la vie; nous pouvons nous appliquer ce que le Psalmiste dit au *Pseaume I.* du *bonheur de ceux qui n'ont point vécu dans la Société des pécheurs.*

J'AVOUE que pour faire un choix aussi prudent & aussi utile, il faut avoir déja soi-même l'Entendement formé jusqu'à un certain point; car il n'est guères possible de desirer & de goûter ce qui n'a aucun rapport avec nos idées, ce qui ne s'accorde point avec notre façon de penser. De là vient aussi que les gens sensés, & qui ont une gravité décente, déplaisent tant aux jeunes gens legers & évaporés; ils les fuyent comme ce qu'il

y a de plus ennuyeux, ou s'ils ne peuvent les éviter, ils s'en moquent plus ou moins ouvertement, & les tournent en ridicule. Jamais surtout le caractère de frivolité & le ton de suffisance ne furent plus communs parmi la jeunesse que de nos jours. Autrefois l'attention & la déférence pour les personnes recommandables par leur savoir, par leurs emplois, ou par leur âge, entroient dans le plan de toute bonne éducation; & il y a eu des Etats où l'oubli de ces bienséances étoit un crime formel, & punissable par les Loix. A présent toute barrière est levée; il ne faut que de la fatuité & de l'imprudence pour être en droit de rompre en visiere aux personnes devant lesquelles on devroit garder un silence respectueux, afin de tâcher de profiter de leurs discours & de leur commerce. Le remède à un aussi grand abus seroit sans contredit de veiller sévérement à cet égard sur les premières années de la jeunesse, pour lui faire prendre un pli tout opposé. Mais l'on prend précisément le contrepied en remplissant l'esprit des éleves qui sont de quelque distinction, ou qui ont quelque bien,

bien, d'idées fauſſes & vaines, en leur inſpirant un ſot mépris pour ceux qu'on appelle leurs *inférieurs*, quoiqu'ils ſoyent réellement leurs ſupérieurs par les en*droits* qui peuvent donner une ſupério*rité réelle*. Le moyen, qu'une jeune Linote ainſi ſifflée répéte d'autres airs que ceux qu'elle a appris? Le moyen qu'un Petit-maître tout rempli de lui-même aille chercher des leçons de vertu & de ſageſſe, dont il ne ſe ſoucie point, chez des gens dont il ſe ſoucie encore moins? Pour mettre donc les hommes en état de rechercher de bonne heure le com*merce des perſonnes intelligentes* & raiſonnables, on doit leur donner à eux-mêmes quelques degrés d'intelligence & de raiſon, auſſi-tôt que leur ame eſt capable de les acquérir.

L'ACQUISITION des vertus intellectuelles ſe rapporte à l'acquiſition des vertus morales; mais c'eſt cette partie de la Philoſophie qu'on nomme la *Morale*, ou la Science des mœurs, qui doit enſeigner comment les premieres étant bien dirigées ſervent à rendre les ſecondes auſſi parfaites qu'elles peuvent l'être. En remontant aux notions primitives ſur

ce ſujet, on voit que l'homme doué de liberté eſt en état de régler ſes actions d'une maniere conforme à la Loi naturelle, & par là même de cultiver toutes les vertus, qui ne ſont autre choſe que des habitudes d'agir ſuivant cette loi. Après quoi, l'on peut entrer dans un plus grand détail, s'occuper de la recherche des motifs particuliers qui influënt ſur la pratique, auſſi bien que de celle des moyens propres à chaque eſpéce d'actions, des caractères de rectitude qui conviennent à ces différentes eſpéces, des obſtacles qui s'oppoſent à cette rectitude, & des moyens de les ſurmonter. Tout cela forme une théorie dont l'étenduë & l'importance demandent un Entendement dont les facultés ſoyent bien dévelopées, ou ce qui revient au même, un Entendement, qui poſſéde des vertus intellectuelles capables d'embraſſer cette théorie & de la réduire en pratique.

CELA ſuffit donc pour répondre à ceux qui pourroient prétendre qu'on charge la Morale d'un appareil inutile, & qu'on y traite des matieres que perſonne ne s'eſt jamais aviſé d'y faire entrer, en s'occupant auſſi longtems que nous le faiſons

de

de la perfection de l'Entendement & de la recherche de la Vérité. Cette mépriſe vient de ce qu'ordinairement on n'étudie pas, & l'on ne croit pas devoir étudier, pour devenir vertueux. On *fait bien* un Cours, un apprentiſſage, de toutes les Sciences & de tous les Arts; mais on n'en fait point de la Vertu. Auſſi n'y a t-il rien de moins connu & de plus mal pratiqué. La Morale Philoſophique n'a guères été juſqu'à préſent qu'un recueil puérile de définitions & de diſtinctions, qui inſpirent plus d'éloignement que de goût pour les objets qu'elles concernent. Et pour les Livres de Morale, *s'ils ſont trop ſérieux*, on les met au rebut: ou bien, lorſque quelques Auteurs ont eu l'art d'égayer ou d'orner les matieres, on lit leurs Ouvrages pour s'amuſer. C'eſt donc une entrepriſe qui joint encore le mérite de la nouveauté à celui de l'utilité que celle d'aſſocier la recherche de la Vérité à celle de la Vertu, & de mener à celle-ci par celle-là.

Comme rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de porter des jugemens précipités, & ſurtout d'appeller inutile ce

dont ils ne voyent pas l'utilité, on ne doit pas être surpris que les vertus intellectuelles ayent été jusqu'à présent si peu estimées & si négligées, rélativement aux vertus morales. Il n'y a qu'une lumiere dont l'évidence leur ouvre entierement les yeux, qui puisse changer leurs idées à cet égard; & c'est à produire cette lumiere que nous travaillons. Assurément si les plus petites choses, pour être bien faites, demandent des connoissances, de l'attention, & de l'habileté, il seroit bien étrange que la chose de toutes la plus importante, & à certains égards la plus difficile, l'art de bien vivre, ne tint, pour ainsi dire, à rien, qu'on put y réussir à tâtons, au hazard, en vivant, comme fait le gros des hommes, au jour la journée. Le préjugé ne sçauroit être plus grossier; mais il ne sçauroit en même tems être plus général, ni plus enraciné: ce qui nous engage à entrer dans tous les détails nécessaires pour le détruire & l'extirper, s'il est possible, entierement.

Les qualités acquises sont toujours entées sur les dispositions naturelles; elles les présuppose nt, & ne peuvent exister

que

que dans un degré qui leur soit proportionné. Il résulte de là que tous les hommes ne sçauroient acquérir également les vertus *intellectuelles*, tant formelles que matérielles, parce que l'inégalité des dispositions naturelles est une chose manifeste. Toute terre n'est pas propre à porter toutes sortes de fruits: il y en a même qui refusent entierement la culture, tandis que d'autres qu'on néglige de cultiver, seroient d'une extrême fertilité. Ces différences qui ont continuellement lieu entre les hommes, les rangent en plusieurs classes, ou plutôt les distinguent *individuellement*, de façon *qu'il n'y a pas un homme dont les idées* & les connoissances soyent exactement semblables tant en nombre qu'en degré à celles d'un autre homme.

En général l'acquisition des vertus intellectuelles est traversée par des vices, ou défauts, opposés à ces vertus, & que nous nommerons à cause de cela *vices intellectuels*. Il y en a de *privatifs*, qui consistent dans la simple privation des vertus intellectuelles; & il y en a de *positifs*, qui viennent d'un usage dépravé de l'Entendement. Les premiers ti-

rent leur ſource de trois cauſes; du défaut des diſpoſitions naturelles; du manque d'occaſions, ou de la négligence dans les exercices néceſſaires pour former l'habitude. Ces trois circonſtances ſont en effet la matiere ordinaire de toutes les queſtions que l'on fait, & qu'on peut faire, ſur l'exiſtence d'une habitude quelconque. Celui de qui on l'exige, a-t-il eu la capacité, l'occaſion, & la volonté de l'acquérir? Dès qu'une ſeule de ces conditions manque, l'habitude ne ſçauroit avoir lieu. La liberté ſurtout y influë beaucoup, rien ne pouvant ſe former en nous qu'autant que nous le voulons. Mais cette volonté ne ſçauroit pourtant être efficace qu'en préſuppoſant la poſſibilité intrinſéque, qui vient de la nature, & la poſſibilité extrinſéque duë aux circonſtances. Il eſt bon de faire attention à ces idées, qui répandront dans la ſuite un grand jour ſur toute la Philoſophie pratique.

Les vices intellectuels poſitifs ne ſont autre choſe que des violations, & pour ainſi dire, des aberrations des régles d'une ſaine Logique. Elles peuvent être commiſes par ceux auxquels la Logique eſt

eſt entierement inconnuë, ou par ceux qui en ſuivent une *mauvaiſe qu'ils ont* appriſe & adoptée à la place de la véritable, ou enfin par ceux même, qui ayant été inſtruits des préceptes d'une Logique exacte, ne ſe ſont pas ſuffiſamment affermis dans l'habitude de les réduire en pratique. Dans tous ces cas on paroit avoir la faculté de raiſonner, mais on raiſonne de travers, tantôt en poſant des principes erronés, tantôt en tirant des conſéquences illégitimes.

Après cette courte revuë des vices intellectuels, tant privatifs que poſitifs, diſons à l'égard des premiers, qu'ils ne *ſauroient être imputés dans les deux premiers cas*, c'eſt à dire, lorſque les diſpoſitions naturelles, ou les occaſions ont manqué, mais qu'ils ſont imputables dans le troiſième, entant qu'ils procedent de la négligence volontaire des exercices par leſquels on auroit pû acquérir les vertus oppoſées. Nous ajoutons au mot de négligence l'epithete de volontaire, parce qu'il peut y avoir une négligence forcée; mais alors le cas eſt équivalent à celui du défaut d'occaſions. En vain auroit-on le loiſir, les Maîtres, & tous les

autres ſecours propres à réuſſir dans les études les plus utiles, ſi des infirmités perpétuelles ne permettent aucune application. Il faut donc uſer de beaucoup de circonſpection, quand il s'agit d'imputer les vices intellectuels à ceux en qui ils ſe trouvent, parce qu'il peut y avoir quantité de circonſtances à charge, ou à décharge, de la connoiſſance deſquelles dépend l'exacte détermination du degré d'imputabilité.

La violation des régles de la Logique dans laquelle conſiſte tout vice intellectuel poſitif, eſt auſſi ſuſceptible d'imputation, ou ne l'eſt pas, ſuivant qu'elle a pour cauſe une ignorance, ou une erreur, qui étoient invincibles, ou qui pouvoient être vaincuës. Tant que la Logique d'*Ariſtote* a été la ſeule connuë, il étoit impoſſible à ceux qui l'étudioient, & n'en pouvoient étudier d'autres, d'y trouver les ſecours néceſſaires, pour diſtinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain. Ce n'eſt pas une entrepriſe qui convienne à chacun, que celle de ſe créer une Logique, ou de réformer les défauts de celle qu'on a appriſe. Nous ne devons donc pas être ſurpris, quand nous voyons

voyons dans les anciens Auteurs, & même dans les Pères de l'Eglise, tant de raisonnemens vagues, confus, obscurs, ou manifestement erronés. Le respect que nous avons pour les derniers, ne doit point nous engager à chercher de mauvaises raisons pour défendre leurs mauvais argumens. Le plus court est d'avouër qu'ils ont mal raisonné, & qu'ils n'ont pas été en état de raisonner mieux. Mais cette excuse ne seroit pas recevable aujourd'hui; & ceux qui pouvant s'instruire des régles dont l'usage préserve infailliblement de toute erreur, les dédaignent, & s'obstinent à se payer & à *vouloir payer les autres d'idées* & de preuves destituées de toute solidité, sont très condamnables; & tiennent une conduite très pernicieuse aux progrès de la vraye Science.

ENFIN, quand les vices intellectuels positifs viennent du défaut d'occasions, on n'en est pas responsable, au lieu qu'on le devient, dès que la négligence y entre pour quelque chose. Cela répond encore à une infinité de degrés, très difficiles à assigner dans les cas particuliers. Un jeune homme néglige telle étude

tude qui lui seroit fort avantageuse; mais c'est parce que telle ou telle personne qui passe pour être fort en état d'en juger, & en qui il a une grande confiance, la lui a formellement déconseillée. Peut-on dire que ce soit sa faute? Il n'étoit pas encore en état de juger par lui-même du prix de cette étude; & il ne vouloit pas courir les risques de perdre son tems. C'est un cas qui n'arrive que trop souvent. Les Savans, les Professeurs d'une même Université, se croisent mutuellement, & cherchent à faire valoir les Sciences qu'ils enseignent au préjudice des autres. Chacun en général blâme & décrie ce qu'il ignore. Au milieu de ces conflicts, & de ces contradictions, les Etudians les mieux intentionnés se trouvent dans un fort grand embarras, & doivent s'estimer heureux, lorsqu'un sens droit leur a fait prendre le bon parti.

CHA-

TAYLOR INST. OXFORD.

CHAPITRE III.

Des Vertus intellectuelles formelles & d'abord de la pénétration.

A la tête des qualités désignées ici par ce nom, nous croyons pouvoir placer à bon droit la *pénétration*; par laquelle nous entendons la faculté de distinguer dans un même objet plusieurs choses qui s'y trouvent, & qui échapperoient à un esprit moins pénétrant. Cette faculté n'est envisagée ici que par rapport à l'Entendement dans lequel elle réside, sans aucun égard aux différens objets sur lesquels elle peut être exercée. C'est sous ce point de vuë seulement qu'elle devient une Vertu intellectuelle formelle, abstraction faite de tout ce qui peut la rendre matérielle, c'est à dire, en déterminer l'exercice de telle ou telle maniere. Ces termes & ces distinctions étonneront peut être le grand nombre des Lecteurs par leur nouveauté; mais on auroit tort de les confondre avec les subtilités de l'ancienne Scholastique.

Tout

Tout eſt réel ici, & fondé ſur des différences réelles; tout tend & contribuë à rendre nos idées plus diſtinctes, & ſans cette diſtinction il ne peut jamais y avoir ni théorie, ni Science. Les hommes n'ont eu que trop longtems le malheur de ſe repaître de notions confuſes, & de ne s'exprimer qu'en termes vagues. Toutes les découvertes du monde ne ſervent à rien, & n'étendent pas réellement la ſphère de notre Entendement, malgré la place qu'elles occupent dans notre imagination & dans notre mémoire, tant que nous ne faiſons aucun progrès dans l'analyſe des notions, & que nous ramenons tout à des principes dont nous ne ſaurions prouver l'exacte juſteſſe. Ces réflexions ſont néceſſaires pour préparer à la lecture de ce Chapitre, & des ſuivans, qui rouleront ſur les autres vertus intellectuelles formelles, pour engager ceux qui les liront à leur accorder toute l'attention qu'ils méritent, ſans ſe laiſſer ſéduire par de faux préjugés, ou rebuter par des difficultés qui ne ſont qu'apparentes.

UN homme pénétrant eſt donc celui qui eſt en état de diſtinguer dans les objets

objets de nos connoissances, ce qui s'y trouve effectivement contenu. C'est une idée empruntée de la vuë, ou de la faculté visuelle, qui est dite perçante ou pénétrante, lorsqu'elle découvre des choses que leur éloignement ou leur petitesse rend imperceptibles aux vuës moins fortes. Il est aisé de dégager cette expression de ce qu'elle a de rélatif aux sens, pour lui donner une signification qui convienne exactement à la nature de l'Entendement. Cette précaution est nécessaire, parce qu'il arrive très souvent à de prétendus Philosophes, dès qu'ils rencontrent un terme qui tire sa premiere origine de quelque fonction du méchanisme corporel, de vouloir le prendre à la lettre, & y attacher tout ce qui convient à ce sens primitif, quoiqu'on l'ait transporté à d'autres sujets qui n'en sont pas susceptibles. Les Scholastiques étoient au fonds plus habiles qu'on ne le croit ordinairement dans l'art de distinguer, c'est à dire, qu'ils ont été doués dans bien des cas d'une véritable pénétration. Plusieurs de leurs distinctions, & même d'entre celles qui au premier coup d'œil paroissent être l'obscurité mê-

même, peuvent être ramenées au ſens des diſtinctions réelles & ſolides, que la Philoſophie eſt indiſpenſablement obligée de conſerver. Ceux qui les enveloppent toutes avec mépris dans la même condamnation, ne le font que par legèreté & par ignorance. Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* n'ont point commis cette faute; au contraire ils ont poſé les fondemens de leur doctrine philoſophique, en ſe ſervant de tout ce qu'il y avoit de vrai & d'utile dans les Philoſophes précédens, & en particulier dans les diſciples d'*Ariſtote*. Ceux qui ont crû faire merveille en ſe jettant dans l'extrémité oppoſée, & en voulant rébâtir tout à neuf, n'ont fait que bâtir en l'air, & ſubſtituer des chimères à la réalité. Mais on croit mal à propos que la véritable gloire eſt attachée à la nouveauté des idées, au lieu qu'elle conſiſte uniquement dans leur vérité, & qu'il vaut infiniment mieux perfectionner de bonnes choſes déja trouvées, que d'en inventer de mauvaiſes, qui ne font qu'embarraſſer de plus en plus la route des Sciences.

LA pénétration n'eſt autre choſe qu'un ré-

résultat de l'attention & de la réflexion. L'attention commence par s'attacher fortement à la considération des objets, en dirigeant successivement l'effort dans lequel elle consiste sur les différentes parties de ces objets pour ne rien laisser échaper de tout ce qui peut y être apperçu. A mesure que ces actes s'exécutent, l'ame reçoit les idées qui en naissent: car l'attention ne dépend pas de la simple perception, c'est à dire, de l'impression que les objets font sur l'organe; il faut que l'apperception s'y joigne, c'est à dire, que l'ame se représente les objets & leurs parties avec une netteté & une force qui répondent au degré de l'attention: On peut avoir les yeux fixés sur un objet sans que l'ame l'apperçoive, comme cela arrive aux personnes que de fortes distractions occupent. L'apperception suit donc le fil & la marche de l'attention; à mesure que celle-ci se fortifie, ou passe d'une partie de l'objet à une autre, l'ame sent la représentation devenir plus distincte, & s'étendre davantage. Il s'ensuit de là que la perception va plus loin que l'apperception; elle embrasse ordinairement une multitude de choses parmi

mi lesquelles il n'y en a que quelques unes que nous appercevons à cause de l'attention qu'elles excitent par elles-mêmes, ou que nous voulons bien leur donner. Un homme qui assiste à l'Opera voit tout le lieu du Spectacle, & ce qu'il contient; il entend divers sons, ou bruits que la multitude des Spectateurs peut causer; mais si le Spectacle lui plaît, & l'affecte vivement, il ne voit, ni n'entend, c'est-à-dire, il n'apperçoit que les Acteurs qui chantent actuellement, & l'harmonie qui accompagne leur chant. Toutes les parties d'une perception totale qui absorbe notre attention, obscurcissent par là même & offusquent celles qui les accompagnent, enforte que nous ne sçavons point qu'elles existent actuellement, & que nous ne nous souvenons point dans la suite d'en avoir éprouvé l'impression.

POUR achever de disposer notre esprit à devenir pénétrant, il faut que la réflexion se joigne à l'attention, c'est à dire, qu'après que celle-ci nous a suffisamment représenté tout ce qui peut être démêlé & distingué dans les objets, celle-là compare entr'elles les diverses choses qui

qui ont été apperçuës, & tire de cette comparaiſon des idées exactement déterminées de leurs rapports & de leurs différences. Car la pénétration ſe réduiroit à fort peu de choſe, ſi elle n'emportoit que le pouvoir de diſtinguer dans les objets ce qui eſt ſuſceptible de diſtinction, ſans en prendre occaſion de juger par ce moyen quels ſont les caractères diſtinctifs des objets ainſi connus, tant en eux mêmes que par rapport aux autres. L'illuſtre M. *de Réaumur* a peut-être donné le plus beau modele de pénétration dont on ait jamais eu d'exemple. Dans tout ce qui a fait l'objet de ſon attention, on peut dire qu'il a été beaucoup plus loin qu'aucun de ceux qui avoient tourné la leur du même côté, & qu'il paroit n'avoir rien laiſſé échaper de tout ce qui peut être apperçu. Mais il a été bien au delà de ce qu'il voyoit. Ses Ecrits ſeroient déja très précieux, quand ils ne contiendroient qu'un récit fidele des Obſervations exactes & détaillées qu'il a faites avec tant de ſagacité & de patience. Cependant qui eſt-ce qui ignore qu'à ces détails inſtructifs il a joint une infinité de vuës admirables, qui lui ont été ſuggé-

rées

tées par la réflexion. Ce n'eſt donc qu'en uniſſant ces deux facultés, en bandant, pour ainſi dire, ces deux reſſorts, & les faiſant agir de concert, qu'on peut devenir vrayement doué de pénétration.

IL s'enſuit naturellement de là qu'on doit perfectionner ſoigneuſement l'attention & la réflexion, parce qu'on perfectionne en même tems & d'une maniere proportionnée la pénétration. Ce ſont des inſtrumens de la bonté deſquels dépend le ſuccès de l'ouvrage pour lequel on les employe; ce ſont des ſerviteurs, ou miniſtres, ſans le ſecours deſquels l'Entendement ne peut agir, ou n'agit du moins que très imparfaitement. Quel n'eſt donc pas le deſordre de la région intellectuelle, lorſque celui qui y commande connoît à peine ceux qui doivent lui obéir; à peu près comme un Seigneur qui ne connoîtroit pas ſes gens, & n'auroit aucune idée de ce qui diſtingue les fonctions de ſon Sécretaire, d'avec celles de ſon Intendant ou de ſon Maître d'Hôtel? Cependant c'eſt là ſans exagération le cas où ſe rencontrent la plûpart des hommes. Si on leur propoſoit de faire les opérations intellectuelles, ils ne ſe-

feroient pas moins étonnés que ſi l'on exigeoit d'eux des calculs d'Algébre. Cela vient en particulier de ce qu'un certain degré d'attention eſt fort rare parmi eux, & la réflexion infiniment plus rare encore.

Pour former donc de bonne heure des qualités auſſi précieuſes, il faudroit commencer par s'accoûtumer en général à rentrer en ſoi-même, & à obſerver ce qui s'y paſſe. C'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire de trop bonne heure, parce que la diſſipation commence avec les premieres années de l'enfance, & qu'on ſe plaît ſouvent à l'entretenir comme un agrément, un avantage dans ceux qui y ſont livrés. Un enfant paroit aimable par ſes gentilleſſes, par ſes vivacités; un air ſérieux & poſé lui attireroit beaucoup moins de careſſes, on en tireroit même un préjugé deſavantageux. Conſéquemment à cette étrange ſuppoſition, on anime, on provoque les enfans à jaſer ſans régle, ni meſure; on applaudit à leurs ſaillies; & en les agaçant continuellement, auſſi bien qu'en leur prodiguant des applaudiſſemens ridicules, on les détourne, & ſouvent pour toujours, de tout recueillement, de tou-

te application. Les Maîtres qu'on leur donne pour l'ordinaire trop tard, trouvent des ſujets déja gâtés & incorrigibles; & avec cela ils ont affaire à des parens qui leur recommandent de ne pas fatiguer, ni gêner leurs éleves, & qui regardent la ſévérité la plus raiſonnable comme une barbarie. Que des ſujets ainſi élevés ſoyent pendant le reſte de leur vie de véritables girouëttes, prêtes à tourner au moindre vent, que les choſes les plus importantes & les plus dignes d'attention ne faſſent qu'effleurer la ſurface de leur eſprit, ſans y laiſſer de trace durable, & que la plus longue vie ne ſuffiſe pas pour leur donner des connoiſſances ſolides, c'eſt ce dont on n'a pas lieu de s'étonner. Une Plante dont le germe a été vitié, ou que la nielle a frappé, lorſqu'elle étoit encore tendre, ne vient jamais à maturité.

On doit toujours ſe ſouvenir, que nous conſidérons ici la pénétration indépendamment des objets ſur leſquels elle s'exerce, & qu'il ne s'agit point de ſon uſage dans un genre déterminé de connoiſſances. Ainſi nous diſons en général, que plus un homme augmente le nombre

&

& la diſtinction de ſes idées, plus il multiplie auſſi les moyens, c'eſt à dire, les différens exercices qui ſervent à acquérir de la pénétration & à la perfectionner. Un homme qui a bien étudié l'Hiſtoire, la Geographie, la Chronologie, les Antiquités, & qui a joint ces études à celles du Latin & du Droit, s'eſt ſans contredit mis en état de porter ſes vuës ſur un plus grand nombre d'objets, que celui qui s'eſt borné au Latin & au Droit. Auſſi les *Patru*, les *Cochin*, & tous ceux qui ſe ſont diſtingués au Barreau, ne l'ont-ils fait que parce que c'étoient des hommes *à peu près univerſels, qui d'un coup* d'œil découvroient tout ce qui pouvoit ſe rapporter à la cauſe qu'ils avoient en main, & en tiroient le parti le plus avantageux. Mais, on ne ſçauroit trop le répéter, c'eſt, autant qu'il eſt poſſible, dès l'enfance qu'il faut contracter la précieuſe habitude de ſoumettre à la réflexion tout ce qui peut y donner raiſonnablement matiere. Cette diſpoſition ſe trouve naturellement dans les enfans, quand on ſçait l'y démêler de bonne heure, & la cultiver, au lieu de l'étouffer dès le berceau, comme on a coûtume de

le faire. Les enfans ſont tout à la fois curieux & raiſonneurs ; & ſi l'on veut s'accommoder à leur portée, on peut les conduire bien loin par cette double voye. Il eſt ſurtout eſſentiel de leur faire comprendre les raiſons de tout ce qu'on leur preſcrit, & leur enſeigne, auſſi bien que celles des récompenſes & des châtimens qui leur ſont diſpenſés : & dès qu'on prend cette peine d'une maniere convenable, l'effet avantageux s'en manifeſte ſenſiblement. Mais en fait d'éducation il n'y a preſque point de milieu ; ou les enfans ſont gâtés par une complaiſance dangereuſe, ou ils ſont accablés par une ſévérité outrée : & ils ne peuvent, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces états, développer le talent inné de la réflexion. Pour élever raiſonnablement, il faut être raiſonnable ſoi-même ; & c'eſt ce qui manque malheureuſement à la plûpart des Parens & des Maîtres. Il n'eſt pas important, il eſt même quelquefois nuiſible, qu'un enfant ſache trop de choſes de trop bonne heure ; la deſtinée des Savans précoces eſt rarement heureuſe ; mais il eſt important, & conſtamment utile, qu'un enfant ſoit diſpoſé & formé

à

& la réflexion, dès que ſon ame en eſt ſuſceptible.

Ce n'eſt pas un moindre avantage que de n'être pas limité d'abord dans l'enceinte de quelques objets particuliers, uniquement propoſés à la réflexion; mais de pouvoir l'exercer librement & indifféremment ſur toutes ſortes d'objets. Tout ſujet qu'on a appliqué immédiatement à un genre déterminé de connoiſſances, aux Mathématiques, au Négoce, à quelque Art, eſt ordinairement ce qu'on appelle un ſujet borné, qui, mis hors de ſa ſphère, paroit une eſpece d'idiot. La Nature nous ayant donné une aptitude univerſelle à connoitre, nous devons la pouſſer auſſi loin qu'il eſt poſſible; & ce n'eſt qu'alors que nous ſommes en état de la diriger & de l'appliquer d'une façon particulière aux objets dont nous faiſons choix pour nous y fixer, & pour les ſoumettre à un plus grand degré de réflexion.

La pénétration s'étend à toutes les choſes dans leſquelles il eſt poſſible d'en ſaiſir, & d'en diſtinguer d'autres; par conſéquent elle ne ſe borne pas aux objets apperçus par les ſens & repréſentés

par l'imagination. Ceux-ci offrent, pour ainſi dire, d'eux mêmes les différentes parties qui peuvent y être connuës. Le Botaniſte voit dans la fleur qui occupe ſes regards tout ce qui entre dans la compoſition de cette fleur, ſurtout lorſque l'œil armé de la loupe en demêle juſqu'aux moindres parties. Mais il n'en eſt pas de même des objets qui ſont purement du reſſort de l'eſprit & du jugement. Pourquoi n'eſt-on pas encore convenu des notions du Beau & du Goût? C'eſt que chacun réfléchiſſant à ſa maniere ſur ces notions, croit y voir, & prétend y faire entrer, telles choſes préférablement à d'autres. De même s'agit-il de définir exactement certaines vertus, ou certains vices, l'humilité, le zele, le menſonge, & d'autres choſes ſemblables? Il nait des contrariétes de ſentimens & des diſputes interminables. C'eſt cela même qui démontre l'utilité & la néceſſité de la réflexion. Les actions humaines ſont compoſées, & le ſont ſouvent à un point qui demande les plus grands efforts d'attention & de réflexion pour les rapporter au genre, à l'eſpece, à la claſſe, où elles doivent être rangées. Ceux qui

qui n'ont jamais exercé *leurs facultés* que ſur des objets *ſenſibles*, en ſont d'autant moins propres à les appliquer aux objets de la raiſon & de l'entendement: ils ſont même *tentés* de les prendre pour des chimères, parce qu'ils n'y apperçoivent aucun corps, aucune matérialité. C'eſt ici le cas de l'homme animal & terreſtre, qui ne comprend point les choſes ſpirituelles & inviſibles. Et comme c'eſt en même tems le cas le plus général, & dans lequel preſque tous les hommes ſe trouvent compris, de là vient que les Sciences qui ne roulent que ſur des notions *abſtraites; dépouillées du ſecours de toute image ou repréſentation ſenſible*, ont fait juſqu'à préſent ſi peu de progrés.

La connoiſſance ſymbolique eſt un des principaux objets de la pénétration; & elle y trouve une ample matiere à s'exercer. On appelle connoiſſance ſymbolique tous les moyens différens dont nous nous ſervons pour exprimer nos idées, comme les mots, l'écriture, les caractères de l'Arithmetique, de l'Algébre, & diverſes autres eſpeces de ſignes que les hommes ont inventé. Il y a dans tout cela une infinité de choſes ſuſceptibles

de distinction, mais qui demandent un esprit pénétrant, sans lequel on ne sçauroit, dans bien des cas, comprendre suffisamment les pensées des autres, ni exprimer les siennes; ce qui influë sur les définitions, sur les propositions, sur les preuves, en un mot sur tout ce qui constituë les Sciences. Tout discours est un assemblage de termes qui en forment les parties: ainsi, pour le comprendre, il faut sçavoir d'abord le sens de chacun de ces termes en particulier, connoitre ensuite leurs rapports dans la liaison où ils sont placés, c'est à dire, le sens entier des phrases qui en résultent, & former de tout cela l'explication du discours entier, à laquelle peuvent concourir encore bien des circonstances accessoires prises du caractère, des vuës, de la situation de celui qui prononce ce discours, ou qui l'a écrit. Cette multitude infinie de Commentaires, dont on a chargé tous les Ouvrages de l'Antiquité, & en particulier le Livre par excellence, ne viennent que du défaut de pénétration qu'on suppose dans les Lecteurs ordinaires, & auquel on veut remédier en leur fournissant tous les secours

cours qui peuvent *déterminer* le ſens des termes, des phraſes, & de tout l'Ecrit en faveur duquel on les employe. Malheureuſement le gros des Commentateurs s'y eſt pris d'une maniere plus propre à répandre de l'obſcurité ſur les Textes qu'à les éclaircir. Cette pénétration qu'ils vouloient donner aux autres, ils ne l'avoient pas eux-mêmes; le diſcernement, ou pour mieux dire, le bon ſens leur manque ſans ceſſe dans le choix des explications qui conviennent le mieux aux paſſages ſur leſquels ils exercent leur Critique. Mais, ſans nous jetter ici dans aucune digreſſion, il eſt manifeſte que la connoiſſance des mots étant intimément & inſéparablement liée à celle des idées, il faut exercer notre pénétration ſur ceux-là, ſi nous voulons nous frayer une route aſſurée à celles-ci. De là vient le mérite de l'eſprit grammatical, &, ſon étroite liaiſon avec l'eſprit philoſophique. Nous ne pouvons propoſer de meilleurs modèles dans ce genre que les Ecrits de M. *du Marſais*, c'eſt à dire, ſon *Traité des Tropes*, & les Articles qu'il avoit fournis pour l'Encyclopédie. On y voit la

— Grammaire appuyée ſur la Logique & ſur la Métaphyſique, & marchant, pour ainſi dire, de pair avec elles.

Le plus haut degré de perfection intellectuelle conſiſte dans l'art habituel de démontrer. Or une démonſtration eſt une ſuite de pluſieurs raiſonnemens légitimement liés entr'eux, & qu'on peut comparer aux différentes parties d'un corps organiſé, qui tiennent les unes aux autres, en ſe donnant mutuellement les ſecours néceſſaires à la force & à la vie. Pour connoître donc une démonſtration, & en porter un jugement ſolide, il faut en connoître toutes les parties, & les parties même de ces parties, autant qu'elles ſont ſuſceptibles de décompoſition; il faut avoir une idée de chacun des raiſonnemens qui entrent dans la démonſtration, de chacune des propoſitions qui forment les raiſonnemens, de chacun des termes de l'aſſemblage deſquels réſultent les propoſitions. Si notre connoiſſance ne s'étend pas auſſi loin, ou qu'elle laiſſe échaper quelcun de ces objets, nous pouvons prendre l'erreur pour la vérité, ou la vérité pour l'erreur; comme un Medecin qui ne ſeroit pas ſuffiſamment

ment au fait de la ſtructure du corps humain, placeroit le ſiège du *mal qu'il traite* dans un *endroit*, tandis qu'il ſeroit dans un autre. Tout cela nous ramène à la néceſſité de la connoiſſance ſymbolique, & au degré de pénétration néceſſaire pour poſſéder cette connoiſſance de maniere à en tirer les uſages dont nous venons de parler. Ces raiſonnemens, ces propoſitions, ces ſujets & leurs attributs, ne ſont autre choſe qu'un aſſemblage de termes, qui doivent tous être ſignificatifs & préciſément déterminés; car s'il y en a qui ſoyent vuides de ſens, ou qu'on puiſſe prendre d'une maniere vague & équivoque, *la démonſtration qui les renferme* eſt un édifice fantaſtique, ou ruïneux. Surtout on doit être exactement au fait de l'ordre & de l'enchainement qui régnent entre les propoſitions, auſſi bien qu'entre les raiſonnemens; puiſque c'eſt de là que dépend toute la force des démonſtrations. Ceux à la vérité qui ont une longue habitude de démontrer, peuvent ſe diſpenſer d'entrer dans ces détails, tout comme un Arithmeticien conſommé fait ſes calculs avec rapidité, ſans ſe rappeller toutes les régles ſur leſquelles

leur juſteſſe ſe fonde. Mais il s'agit ici de ceux qui apprennent & qui veulent former leur eſprit d'une maniere ſûre à ces opérations; ils ne ſçauroient ſe diſpenſer d'entrer dans les détails que nous venons d'indiquer, d'y appuyer, & de ne les pas perdre de vuë juſqu'à ce qu'ils ayent acquis cette force & cette facilité que donne l'habitude. Or les Ouvrages ordinaires ne ſont guères propres à favoriſer de ſemblables exercices: il n'y a, comme nous avons eu occaſion de le faire voir au long, que les Ecrits philoſophiques, où l'on ſuit la méthode d'*Euclide*, dont on puiſſe tirer ce fruit.

Les actes que l'on appelle en Logique les trois opérations de l'ame, tirent donc des uſages importans & un degré conſidérable de perfection de la pénétration, à proportion qu'elle eſt dévelopée & pouſſée juſqu'où elle peut aller. La premiere de ces opérations conſiſte dans la maniere d'acquérir des idées; & il eſt manifeſte qu'un eſprit pénétrant en acquiert de plus promtes, de plus étenduës, & de plus juſtes, que celui à qui cette qualité manque. On peut même rapporter les jugemens & les propoſitions deſtinées à

les

les exprimer à la premiere opération de l'ame, en tant que ces propoſitions peuvent être conſidérées ſimplement comme des êtres *logiques*, qui ſervent d'objets à nos connoiſſances, & dont les preuves ſont comme autant d'attributs qu'on apperçoit dans un ſujet. Un génie pénétrant, qui lit un Livre de raiſonnement, y demêle le vrai & le faux par un acte qu'on peut appeller de ſimple perception; il ſaiſit d'abord les concluſions juſtes & ſolides, auſſi bien que celles qui ſont vagues & ſophiſtiques; tout cela s'arrange aux yeux de ſon eſprit, comme les diverſes parties d'un Tableau s'offrent à ceux du corps. Il eſt aiſé de ſentir combien cela influë ſur les deux opérations ſuivantes, à quel point ce degré de pénétration dans la premiere, les abrège & les facilite. Voilà pourquoi il eſt ſi eſſentiel de s'attacher à bien voir, à bien entendre, à bien appercevoir de quelque maniere que ce ſoit, avant que de porter des jugemens & de former des raiſonnemens ſur ce qu'on a vû, entendu, & apperçu. Toutes les fois qu'il y a quelque défaut dans l'exercice de ces deux dernieres opérations, on peut preſ-

que compter à coup sûr qu'il dérive du défaut de la premiere, & spécialement d'un défaut de pénétration. Ces distinctions ne doivent point paroître trop subtiles; ceux qui les ignorent, ne sçauroient jamais s'assurer du degré de précision auquel ils parviennent dans les divers actes de leur ame, ni expliquer d'une maniere distincte l'influence que les facultés de cette ame ont les unes sur les autres. En définissant la pénétration, on ne sçauroit en employer trop pour rendre cette définition exacte.

Les connoissances supérieures qu'on désigne par le nom de Sciences, consistent dans le nombre & la liaison de certaines notions universelles, qui ne sont autres que celles des genres & des especes. On considére ici de nouveau ces notions génériques & spécifiques, comme autant de sujets auxquels conviennent les propriétés qu'on a trouvées dans tous les individus de l'espece, ou dans toutes les especes du genre. Quand il s'agit de généraliser & de simplifier de plus en plus ces notions, il faut une pénétration d'autant plus considérable que ce travail doit être poussé plus loin. On voit assez aisément

ment dans les individus, & dans les especes inférieures ce qui s'y trouve de commun, & ce qui les distingue. Le poisson se distingue de l'oiseau, l'arbre du métal, par des caractères frappans. Mais on est déja plus embarrassé à distinguer l'homme de la brute; & cet embarras augmente, quand il s'agit de poser des limites qui distinguent essentiellement les êtres materiels des êtres spirituels. Insensiblement les différences deviennent imperceptibles, & ne peuvent être apperçues qu'à l'aide d'une pénétration supérieure; à peu près comme certains objets d'une extrême petitesse, ou placés dans un fort grand éloignement, ne se montrent qu'à des yeux très perçans. Les êtres universels sont pourtant, comme nous l'avons insinué, l'objet & le fondement de toutes les Sciences; de même que les êtres singuliers forment l'assemblage de nos connoissances historiques. Puis que l'usage de la pénétration est donc également indispensable, tant dans la connoissance des êtres singuliers, que dans celle des êtres universels, on ne sçauroit concevoir de motif plus puissant à de-

esprits d'une classe subalterne, à qui l'habitude fraye les routes & donne les facilités nécessaires pour réussir. Mais aussi, quand un Génie supérieur sent l'utilité des habitudes qui dévelopent, & fortifient ses facultés naturelles, il va au delà de tout ce qu'on pourroit s'imaginer. C'est ce concours qui forme les grands Hommes; ce titre ne convient point à quiconque n'a pas reçu de la Nature des qualités distinguées; mais il ne convient pas mieux à celui qui n'a pas cultivé ces qualités par un travail assidu. *Jules-César* étoit un grand homme; & *Alexandre* n'a mérité ce surnom que parce que le vulgaire en est le dispensateur. *Leibnitz* a été un grand homme; & ceux qui voudroient aujourd'hui l'égaler, ou même l'effacer, sont très éloignés de mériter ce titre, qu'ils usurpent si volontiers. Non seulement ils n'ont pas le génie de cet illustre Philosophe; mais ils n'ont rien qui approche de l'étenduë des connoissances qu'il avoit acquises, ni de la profondeur des méditations dont il faisoit son exercice continuel.

L'ACQUISITION des connoissances univer-

verſelles eſt ſans contredit très précieuſe; nous l'avons dit, & nous ne dirons jamais le contraire. Cependant le but de cette acquiſition, & ce qui la rend ſurtout recommandable, c'eſt de ſçavoir & pouvoir appliquer, toutes les fois qu'on eſt appellé à le faire, les vérités univerſelles aux cas ſinguliers. Une bonne théorie, bien rangée dans une tête, ne rend pas auſſi-tôt celui qui la poſſede, capable de ſe demêler de l'action & de la pratique. Un Politique profond n'eſt pas par cela même un excellent Négociateur; un Officier qui a lû avec réflexion tous les Auteurs qui traitent de ſon métier, n'en réuſſiroit pas mieux dans le Commandement de quelque action importante. Il faut de la pénétration pour apprendre, comprendre, & s'approprier les connoiſſances; mais il en faut auſſi, & il ſemble quelquefois que celle-ci ſoit d'un ordre différent, pour agir & diriger des opérations de fait. C'eſt pourquoi il ne faut pas tarder de conduire à la pratique ceux auxquels on enſeigne des théories, qui menent en effet à quelque pratique, & dont tout le prix conſiſte ſouvent à poſſéder cette pratique. Il n'im-

n'importeroit guères qu'on eût les plus excellens Traités sur l'Art de la Navigation, si aucun de ceux qui les auroient étudié à fonds, ne se trouvoient capables de construire une barque, & de conduire un gouvernail. Mais il arrive souvent que l'on ne veut acquérir que la théorie, & que tout fier de cette sublime connoissance, on dédaigne ceux qui s'abaissent jusqu'à la pratique, qui est pourtant tout ce qu'il y a d'intéressant, au moins pour la Société. Peut-être que la question de l'utilité des Sciences tient principalement à ce que nous remarquons ici. Indépendamment de toutes les notions fausses, ou même dangereuses, qu'on veut faire passer sous le nom de Sciences, & que les adversaires de celles-ci ont ensuite l'injustice de confondre avec elles; ceux-même qui possédent les vrayes Sciences pensent trop rarement à les rapporter à la pratique, à répandre & à faciliter cette pratique, autant qu'ils seroient en état de le faire. De là tant de plaintes en apparence fondées contre la sécheresse & la stérilité des Sciences, contre l'inutilité de ceux qui les professent. Il semble qu'un Homme de

de Cabinet ſoit un homme perdu pour l'Etat; & cela n'eſt que trop ſouvent vrai. Qu'importe à une Ville que vint perſonnes s'y enfoncent dans les plus profondes *recherches*, s'y élevent aux plus hautes *ſpéculations*, s'il eſt encore à naître que cette Ville ait retiré le moindre fruit de leur travail! Qu'importe à un Dioceſe que ſon Evêque ſoit un Savant diſtingué, ſi les ouailles n'en ſont pas mieux conduites, ou plutôt ſi elles le ſont beaucoup plus mal! Diſons donc les choſes comme elles ſont. On ne ſçait ce que c'eſt que la pratique dans la plûpart des Sciences; & *la Morale-elle-même*, *la Science pratique* par excellence, n'eſt demeurée auſſi imparfaite & auſſi inefficace qu'elle l'a été juſqu'à préſent, que parce qu'elle s'eſt bornée à la partie théorétique, ſouvent même remplie de notions vagues & confuſes.

Si la pénétration eſt cependant néceſſaire quelque part, c'eſt aſſurément dans la pratique morale. Cette pratique dépend d'une théorie vaſte & compliquée, à laquelle doivent ſe rapporter tous les motifs particuliers qui nous portent à commettre ou à omettre telles ou telles actions,

actions, les moyens néceſſaires pour réuſſir dans la détermination de ces actions, les ſignes particuliers de la rectitude de nos actions, rélativement à chacune des eſpeces ſous leſquelles elles ſont compriſes, enfin les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer dans la pratique, & les remedes qu'il convient d'y apporter. Tout cela exige une application perpétuelle de principes bien prouvés, & de notions exactement déterminées; application d'autant plus difficile à faire que le cœur vient à la traverſe, que les paſſions cherchent à nous ſuggérer de faux principes, & à obſcurcir l'évidence des notions deſtinées à nous diriger. S'il faut de la pénétration pour s'acquitter de cette tâche à l'égard de ſoi-même, il n'en faut pas moins, & peut-être plus encore, lorſque chargés du ſoin de former les mœurs des autres, nous avons à étudier leurs caractères, leurs penchans, leurs habitudes, pour agir ſur eux & les déterminer de la maniere la plus efficace. On croit que ce n'eſt rien que de ſe conduire ſoi-même, ou de conduire les autres. La premiere de ces fonctions eſt preſque confiée au hazard; on vit au jour

la journée, comme on a toujours vêcu & vû vivre les autres. Pour la ſeconde, ſi l'on a l'autorité en main, c'eſt le ſeul ſecret qu'on employe; & à ſon défaut, on cherche à flatter & à gagner ceux qu'on veut amener à ſes fins. De cette maniere les hommes en général ſe conduiſent mal, & ſont mal conduits; quoique pour l'ordinaire ils n'ayent aucun ſcrupule, aucun doute, ſur leurs actions. Une connoiſſance plus diſtincte leur déplairoit même, parce qu'elle ne ſerviroit qu'à les gêner, & à leur ouvrir les yeux ſur des défauts dont ils n'ont aucune envie de ſe corriger.

LA rectitude d'une action ſuppoſe bien des actes intellectuels dont la plûpart des hommes n'ont pas ſeulement l'idée. D'abord une action ne ſauroit être droite, ſi l'on n'a une notion ſuffiſamment déterminée de l'eſpece d'action qu'on eſt appellé à commettre; enſuite il faut des principes qui ſervent à juger de la bonté & de la malice de l'action; il faut vouloir poſitivement l'action, ſi elle eſt bonne, ou ne la pas vouloir, ſi elle eſt mauvaiſe, de façon que la volonté ſoit déterminée par la bonté de l'action, ou la mo-

lonté

lonté par ſa malice, c'eſt à dire, que nous ne devons pas ſimplement agir par ces raiſons ordinaires, qui nous font méconnoître les choſes vrayement bonnes ou mauvaiſes, pour y ſubſtituer celles qui ne ſont qu'apparemment telles; enfin notre corps doit exécuter tous les mouvemens propres à faire l'action dont il s'agit, & à la faire le mieux qu'il eſt poſſible; mouvemens qui doivent toujours être ſincères & parfaitement d'accord avec nos diſpoſitions intérieures. Voilà bien des caractères différens qui peuvent & doivent être diſtingués dans une action droite; & la pénétration n'étant autre choſe que la faculté de diſtinguer les diverſes choſes compriſes dans un objet, nous ſommes en droit de conclurre qu'il n'appartient qu'à des génies fort pénétrans de juger d'une manière ſaine & exacte des actions morales. On admire les Paralléles de *Plutarque*; & c'eſt effectivement un Ouvrage recommandable à bien des égards. Mais il s'en faut pourtant beaucoup encore que ce célébre Auteur ait été en état d'analyſer les actions de ſes Hommes illuſtres, & de les apprécier ſuivant leur mérite réel. Il a repréſenté

préſenté aſſez fidélement le Capitaine, ou le Legiſlateur; mais l'homme, c'eſt à dire, l'homme moral, lui a preſque toujours été inconnu.

Si par bien faire on entend atteindre à la plus grande rectitude dont les actions ſoyent ſuſceptibles, & ne s'en écarter jamais, c'eſt ce qui ne convient à aucun homme, dans l'état d'imperfection où nous vivons actuellement. Il n'y a point de Sage, il n'y a point de Juſte, dans un ſens rigoureux & complet; ceux qui prétendroient l'être, donneroient par là même la démonſtration la plus convainquante qu'ils ne le ſont pas. Mais cette Sageſſe, cette Juſtice, cette entiere rectitude, ſont tout à la fois & le but vers lequel l'homme doit tendre ſans ceſſe, & le motif qui l'anime dans les efforts qu'il fait pour arriver à ce but. La beauté morale eſt la plus attrayante de toutes pour ceux qui la connoiſſent bien; elle eſt inſéparable de la vraye Gloire; éguillon qui doit être bien puiſſant, ſi l'on en juge par l'empire que la fauſſe Gloire exerce ſur les hommes. Mais malheureuſement, quoique celle-ci faſſe acheter bien cher ſes récompenſes à ceux qui les am-

bitionnent, comme elle eſt cependant compatible avec les penchans d'un cœur déréglé, & que ſouvent même elle les favoriſe, les hommes ne ſe plaignent point des ſacrifices qu'elle exige, & ſe livrent à elle avec une eſpece d'enthouſiaſme aveugle; au lieu que la vraye Gloire ne pouvant être obtenue que par des actions véritablement bonnes, & exemtes de toute vuë étrangere, de tout motif équivoque, les hommes ſont tout de glace pour elle, & abandonnent ſes autels.

CEUX qui ont étudié la Logique & l'Ontologie, ſavent comment ſe forment les notions univerſelles, c'eſt à dire, par voye d'abſtraction; de ſorte que plus on pouſſe loin les abſtractions, plus l'univerſalité des notions augmente. Il y a une échelle dans la formation des genres & des eſpeces; & à meſure qu'on s'y éleve, on produit de nouvelles abſtractions, qui mettent un nouveau degré d'univerſalité dans les notions qui en réſultent. Le genre ſuprême eſt l'objet de l'Ontologie, ou de la Science de l'Etre; & c'eſt auſſi dans l'Ontologie qu'on trouve les notions les plus abſtraites. La pénétration

pénétration y trouve matiere à s'exercer, car il faut d'autant plus de cette qualité, que les notions devenant plus univerſelles, ſe ſimplifient, s'attenuënt pour ainſi dire, & deviennent imperceptibles aux yeux de l'Entendement, lorſque ces yeux n'ont pas la force requiſe, ou que l'exercice leur manque. Les Scholaſtiques avoient pris la ſubtilité pour la pénétration; ils avoient multiplié les diſtinctions; mais ils n'avoient ſçu répandre aucun jour ſur les notions. Il a fallu les déterminer, & les rectifier à divers égards pour les rendre appliquables & utiles, comme M. *de Wolf* l'a fait dans ſon Ontologie, Ouvrage dont il eſt preſque le créateur. Néanmoins ſans cette Science il n'y a pas plus de Philoſophie, qu'il peut y avoir de corps humain ſans tête, ou d'édifice ſans fondemens.

QUICONQUE ſouhaite ſincérement de perfectionner ſa pénétration, & de la pouſſer auſſi loin qu'elle peut aller, doit s'attacher ſurtout à élever de plus en plus les notions univerſelles à un degré ultérieur de ſimplicité, en ſuivant l'échelle des abſtractions. C'eſt le ſeul moyen d'étendre les Sciences, & de découvrir

avec facilité des choſes auxquelles le plus grand travail ne conduiroit pas. Le défaut général des Savans, c'eſt de s'arrêter aux principes particuliers des Sciences, de ne pas vouloir reconnoître la ſubordination où ces principes ſe trouvent à l'égard d'autres principes plus univerſels dans leſquels ils vont ſe réſoudre, de rejetter ceux-ci comme chimériques, ou de les mépriſer comme inutiles. L'Ontologie eſt la ſource commune de tous les principes, quels qu'ils puiſſent être; quiconque n'eſt pas en état de ramener à cette ſource les principes de ſa Science, n'en connoîtra jamais la certitude, & à plus forte raiſon ne ſera pas en état de la démontrer. Il ſera réduit à de ſimples hypotheſes, à des principes précaires; tandis qu'il auroit pû légitimer ſa théorie, & en conſtater l'évidence. Il en eſt de ceux qui agiſſent ainſi, comme d'un Gentilhomme qui voudroit prouver ſa Nobleſſe, ſans ſe mettre en peine de rechercher les titres ſur leſquels elle eſt fondée.

Les notions générales dans toutes les Sciences ſont les ſeules qui doivent être nommées *directrices*; & c'eſt à force de ſe

ſe les rendre familieres qu'on parvient à poſſéder les Sciences mêmes & à les traiter avec ſuccès. Mais ces notions ne ſont véritablement directrices, que lorſqu'elles ont été ſuffiſamment déterminées: juſques là, quand même elles paroitroient diſtinctes & aſſez intelligibles, au lieu d'être directrices, elles ſont ſéductrices. Mais auſſi, quand les déterminations ont été pouſſées à la préciſion la plus grande dont elles ſoyent ſuſceptibles, les notions ainſi déterminées deviennent véritablement fécondes; & l'on eſt tout ſurpris de voir l'étenduë & la juſteſſe des conſéquences qui en réſultent. Alors, par une eſpece de retour, ces notions auxquelles on n'a pû parvenir qu'à l'aide d'une grande pénétration, ſervent réciproquement à augmenter & à perfectionner la pénétration de ceux qui les ont acquiſes. Cela vient ſurtout de l'habitude d'appliquer ces notions, & de la facilité d'y réuſſir que cette habitude nous procure. Il n'y a qu'à voir comment ceux qui étudient l'Arithmetique, & la Geométrie avec d'heureuſes diſpoſitions vont vîte, dès qu'ils ont une fois bien ſaiſi les premiers principes, & qu'ils

en ont fait pendant quelque tems des applications exactes. Ils ſemblent alors voler plutôt que courir dans la carrière de ces Sciences. Il en ſeroit de même de toutes les autres, ſi elles avoient été enſeignées de la même maniere. Mais les premiers principes ont été preſque de tout tems, en Métaphyſique, en Morale, en Droit Naturel, &c. des notions vagues & confuſes, d'où chacun a déduit ce qu'il lui a plû, conformément à ſes préjugés & à ſon tour d'eſprit. Rien donc de plus important que d'inviter, que de ſolliciter, tous ceux qui étudient ces Sciences, à ne point ſuivre ces ſentiers battus, qui menent droit à l'erreur, mais à s'en frayer de nouveaux, en augmentant de plus en plus le nombre, & en perfectionnant la préciſion des notions univerſelles qui doivent leur ſervir de guide. C'eſt en vain qu'on multiplie les raiſonnemens, les hypotheſes, les explications, les découvertes mêmes, tant-qu'il faut tout rapporter à des principes qui ne rendent raiſon de rien, ou qui ne fourniſſent que des raiſons imparfaites & inſuffiſantes. S'il n'étoit pas poſſible d'en acquérir d'autres, le titre de

de Science avec le privilège de la certitude qui y eſt attaché, demeureroit reſtraint aux théories des nombres & des grandeurs. Auſſi y a-t-il bien des gens qui ſoutiennent cette reſtriction, ſi flêtriſſante pour les autres objets de nos connoiſſances; mais c'eſt ſans aucun fondement, ou du moins ſur l'induction vicieuſe, priſe de la maniere dont ces Sciences ont été traitées juſqu'à préſent.

QUELQUE habitude que l'on veuille contracter, il faut l'acquérir par l'exercice, & commencer cet exercice par les actes les plus ſimples & les plus aiſés afin d'arriver ſucceſſivement & graduellement aux actes les plus compoſés & les plus difficiles. Ainſi, quand on ſe propoſe d'acquérir de la pénétration, en développant & en perfectionnant les diſpoſitions naturelles qui exiſtent en nous, les premiers objets ſur leſquels nous devons nous exercer, ſont les objets ſenſibles, & en particulier les objets viſibles, comme les plus propres à être connus d'une maniere exacte & diſtincte. En conſidérant de ſemblables objets avec attention, on réfléchit ſur les diverſes choſes qui peuvent y être diſtinguées, ces réflexions nous

conduiſent à en découvrir d'autres qui ne s'offroient pas à nos regards; & c'eſt en quoi conſiſte la pénétration. Un Général d'Armée voit un lieu propre à livrer bataille; il commence par le bien examiner, de façon qu'il n'y ait aucun recoin qui lui échape; il réfléchit enſuite ſur le rapport qu'ont entr'elles les différentes parties de ce terrain, & ſur la maniere la plus avantageuſe d'y poſter ſes Troupes; enfin il prévoit les divers mouvemens qui pourront être néceſſaires pendant le cours de l'action, & forme un plan détaillé de toutes les opérations propres à lui aſſurer le gain de la bataille. Or ce plan eſt plus ou moins juſte ou complet, ſuivant le degré de pénétration dont ce Général eſt doué. C'eſt ce qu'on nomme ordinairement le coup d'œil; mais ce ſont les yeux de l'ame, bien plus que ceux du corps, qui agiſſent dans de ſemblables occaſions. Si l'on veut au reſte uſer de toute la préciſion philoſophique, il ne faut confondre, ni la réflexion, ni la faculté de former des abſtractions, & de les pouſſer à de nouveaux degrés d'univerſalité, avec la pénétration. Ces trois choſes concourent enſemble, & leurs actes ont quelque-

quefois une ſimultaneïté ſi rapide, qu'il n'eſt guères poſſible de les diſtinguer; cependant l'une n'eſt pas l'autre, & les deux premieres ne ſont, pour ainſi dire, par rapport à la troiſième, que l'office de Rapporteur. Ainſi, c'eſt de la force & de l'application de celle-ci que dépend proprement l'entier ſuccès de nos opérations intellectuelles. Mais il eſt bien rare que la réflexion & le talent de faire des abſtractions exiſtent dans un degré conſidérable, ſans que celui de la pénétration y réponde. On tire cet avantage très encourageant de la culture donnée aux vertus intellectuelles; c'eſt que ce qu'on *fait pour l'une, eſt toujours utile pour* les autres. Ce ſont comme des plantes ſéparées en diverſes tiges qui croiſſent enſemble.

La Morale pratique n'eſt à proprement parler qu'un aſſemblage de cas & de déciſions ſur ces cas. Mais quelle pénétration ne demande pas l'examen de ces cas, ſoit pour en déterminer exactement l'idée dans la théorie, ſoit pour les reconnoitre infailliblement, lorſqu'ils viennent à exiſter! On a des exemples continuels des défauts où les hommes

tombent à ces deux égards. Les uns n'ont point de théorie, ou n'en ont qu'une fauſſe & confuſe; les autres admettent des principes ſuffiſans, mais ils ne ſe font pas une juſte idée des actions qu'ils doivent y rapporter. On peut, par exemple, ne ſçavoir pas en quoi conſiſte l'avarice, & quels ſont ſes caractères; auquel cas on s'y livre faute de théorie. Mais on peut auſſi connoitre l'avarice, & en avoir de juſtes idées, ſans vouloir convenir qu'on eſt avare, & que les actions habituelles qu'on commet portent l'empreinte marquée de ce vice. Ainſi, quiconque veut faire marcher les hommes dans les ſentiers de la Vertu, doit s'acquitter d'une double tâche; en les conduiſant au degré de pénétration néceſſaire pour connoître les caractères diſtinctifs des bonnes & des mauvaiſes actions, & en leur apprenant à démêler & à diſtinguer dans leurs propres actions ces caractères, afin de s'affermir dans la pratique de celles qui ſont louables, & de renoncer à celles qui ſont blâmables.

Au lieu de cela, les hommes ſe bornent à l'*empiriſme*, à l'attente des cas ſemblables, qui leur tient lieu de régle & de prin-

principe. Tout leur art ſe réduit à l'imitation. Mais cette *imitation* eſt preſque toujours déraiſonnable & défectueuſe; parce que le retour de mêmes cas, au lieu d'être auſſi fréquent que les hommes ſe l'imaginent, eſt tout au contraire extrêmement rare; ſans compter que ceux qui ſuivent cette route n'ont pour l'ordinaire pas aſſez de jugement & de pénétration pour s'aſſurer de l'exacte reſſemblance qu'il leur plaît de ſuppoſer entre les cas. Ainſi, à parler exactement, agir ſuivant la reſſemblance des cas, & remettre ſes actions au hazard, c'eſt preſque la même choſe. Il eſt dans bien des occaſions *impoſſible* de comparer les cas; *mais*, quand on *pourroit le faire toujours*, cette comparaiſon, pour ceux qui voudroient s'en acquitter exactement, ſeroit un travail extrémement pénible. Il eſt beaucoup plus ſimple, plus abrégé & plus commode, d'avoir une théorie & des principes: il n'en coûte plus alors que de bien examiner les cas qu'on nomme *émergens*, ou actuels, pour les ſoumettre à ces principes, & agir en conſéquence d'une maniere certaine.

Les ſources d'un grand nombre d'er-

reurs ſont auſſi cachées que celles du Nil. On a fait tant de chemin pour tomber dans ces erreurs, ou bien un ſi grand nombre de cauſes différentes y ont influé, chacune dans une certaine proportion, qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de trouver les iſſuës d'un pareil Labyrinthe. Cependant il eſt d'une extrême utilité de découvrir ces ſources: on y apprend par l'exemple d'autrui à éviter les mêmes écarts; on juge auſſi du degré d'imputation qui convient à ceux qui y ſont tombés, ce qui met dans nos jugemens une équité dont on s'éloigne preſque toujours à l'égard des errans; enfin on évite une foule de controverſes inutiles, dont les Savans ſe ſont occupés de tout tems au préjudice de la Vérité qui ne pouvoit y rien gagner. Il eſt donc très important de diriger notre pénétration de ce côté là, & de l'exercer dans cette recherche. Les motifs étrangers qui y déterminent pour l'ordinaire, doivent être bannis; comme l'envie, la haine, le deſſein de nuire ou de ſe venger; non ſeulement parce que ce ſont des vices formels, mais auſſi parce qu'au lieu de contribuer au ſuccès de notre tra-

travail, ils ne peuvent que nous en priver, en offuſquant les yeux de notre eſprit, de maniere que nous voyons moins ce qui eſt effectivement que ce que nous voulons voir. Pour juger ſainement des erreurs des autres & des ſources de ces erreurs, *il faut* ſe dépouiller de toute prévention & de toute paſſion; & c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais. Mais auſſi, quand on eſt capable de ce généreux effort, le reſte eſt beaucoup moins difficile, & la vérité dans bien des occaſions s'offre comme d'elle-même aux recherches. L'excellent Ouvrage de feu M. *de Beauſobre* le Père ſur l'*Hiſtoire du Manicheïſme*, en fournit des preuves nombreuſes & frappantes. Ce grand homme, en remontant aux premieres Héréſies qui ont régné dans l'Egliſe, en a très bien dévelopé les ſources, & a rejetté tout ce que l'ignorance ou la partialité avoient fait imputer de monſtrueux & d'extravagant, à des Héréſiarques qui s'égaroient ſans doute, mais qui étoient bien éloignés du degré de folie, ou de méchanceté, qu'on s'eſt plû à leur attribuër.

La pénétration peut être pouſſée juſ-

qu'à la ſubtilité, (& alors ce dernier mot ſe prend dans un bon ſens,) lorſqu'elle met celui qui la poſſede en état de diſtinguer des choſes dont la différence eſt preſque imperceptible. Nous ne croyons pouvoir en alléguer un exemple plus convenable que celui du Livre de l'Abbé *Girard* ſur les Synonymes de la Langue Françoiſe. Ce n'eſt point un recueil de ſubtilités, mais c'eſt l'ouvrage d'une très grande ſubtilité; & l'on ne peut guères pouſſer plus loin l'art de demêler les différentes nuances que l'uſage a introduit dans la ſignification des termes. On peut auſſi rapporter au même talent la naiſſance de cette Geométrie ſublime qui, après avoir été inconnuë aux Anciens, tient un rang ſi conſidérable parmi les Sciences modernes. Quand on voit les d'*Alembert*, les *Euler*, les *Bernoulli*, percer continuellement dans la nuit où paroiſſent enſévelis tant de calculs abſtraits dont ils ſont les inventeurs, ou du moins qu'ils étendent & perfectionnent conſidérablement, on ne ſauroit douter que ces illuſtres Geométres n'ayent une vuë d'aigle, & n'en pouſſent la ſubtilité à un point inconce-

vable

vable pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans les mêmes connoiſſances. La Métaphyſique & la Morale ne demandent pas moins de capacité dans le même genre, quand on ne veut pas s'y borner à des connoiſſances ſuperficielles. Mais il faut remarquer que le long uſage contribue beaucoup à donner cette capacité; l'eſprit s'éguiſe à proportion de l'uſage qu'on en fait, pourvû que cet uſage ſoit bien réglé. Cela revient à un ſujet que nous avons déja traité au long; c'eſt celui du non-uſage de nos facultés.

On ne ſçauroit donc que ſe moquer de ceux qui craignent la pénétration pouſſée *à une trop grande ſubtilité, la regardant comme un mal, & ſe jettant là deſſus* dans de frivoles déclamations contre un des plus précieux avantages dont l'homme puiſſe jouïr. Il eſt aiſé à la vérité de comprendre que c'eſt à l'abus qu'ils en veulent; mais de quel droit confondent-ils l'abus avec l'uſage? Il y a ſans doute de miſérables Ergoteurs qui s'abſorbent dans des rafinemens inutiles, & qui entaſſant les ſophiſmes, conſacrent toutes les forces de leur eſprit à répandre des obſcurités & de l'incertitude ſur les vérités

rités les plus évidentes. Mais qu'on ſe garde bien de les appeller des Raiſonneurs ſubtils: ce ſont au contraire des Raiſonneurs très confus & très ſuperficiels, qui ne ſauroient être entendus, & ne valent pas la peine qu'on faſſe des efforts pour les entendre, puiſque pour l'ordinaire ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Le *trop* eſt impoſſible dans la perfection des facultés intellectuelles; elles ſont faites pour être toujours pouſſées à un degré ultérieur, dont la force eſt conſtamment une perfection, & ne peut jamais être un défaut.

A meſure qu'on fait des progrès dans quelque Science, la pénétration rélative à cette Science s'augmente, & parvient à un degré de ſubtilité, qui ne coûte, pour ainſi dire, rien à obtenir. Il y a telle ſolution de Problême qui eſt un jeu aujourd'hui, tandis qu'elle auroit été impoſſible aux Anciens, ou qu'ils n'y ſeroient parvenus que par la plus longue ſuite d'efforts pénibles. On a vû des adoleſcens, tels que Mrs. *Clairaut* & d'*Alembert*, poſſeder les myſtères de la Geométrie ſublime, auxquels les *Wallis*, les *Fermat*, les *Barrows* avoient aſpiré & frayé

frayé la route pendant tout le cours de leur vie. C'eſt la prérogative des Sciences; elles forment un dépôt commun, qui groſſit toujours au profit de ceux qui les cultivent, & qui en fait une eſpece d'hérédité, de patrimoine d'autant plus riche qu'on la fait valoir avec plus de ſuccès. On doit donc ſe féliciter, & rendre graces à la Providence, quand on a le bonheur de naître dans des ſiecles, & dans des lieux éclairés; cela vaut mieux infiniment que de naitre dans l'opulence & les grandeurs au ſein de la barbarie. L'eſprit humain peut être conſidéré comme un tout compoſé des différens génies qui ont exiſté de mémoire d'homme. Il arrive à l'égard de cet eſprit ce qui arrive au nôtre propre, à celui de chaque particulier. Les actes paſſés influent ſur les actes préſens; & s'ils ont été propres à perfectionner l'état de l'ame, ils le perfectionnent en effet, de façon qu'on ſçait d'autant plus qu'on a plus appris, & d'autant mieux qu'on a mieux appris. De même quand certaines conjonctures favorables ont diſſipé les ténèbres les plus épaiſſes, quand quelques bons eſprits ont découvert

vert les obſtacles, qui arrêtent dans la carrière des études, d'autres profitent de leurs ouvertures, & l'on ne tarde pas à bâtir de grands édifices ſur les fondemens qui ont été poſés. Si *Bacon* & *Deſcartes* n'avoient pas exiſté, on n'auroit probablement eu, ni *Newton*, ni *Leibnitz*. Et pour tous ces Philoſophes modernes, qui prétendent aller de pair avec les Inventeurs, parce qu'ils ont pouſſé un peu plus loin des connoiſſances déja toutes préparées, & ſi j'oſe ainſi dire, mâchées, ſans compter que la plûpart les ont plus gâtées qu'amplifiées, ce ſont de véritables Nains, montés ſur les épaules des Géants qui les ont précédé, où ils donnent le ſpectacle ridicule de la plus folle préſomtion.

Ce ne ſont pas ſeulement de plus grands Hommes que nous, des Hommes que nous n'égalerons jamais, qui peuvent par leurs enſeignemens & par leurs Ecrits faire à l'égard de notre ame ce qu'un flambeau allumé fait à l'égard d'un autre flambeau qui ne l'eſt pas; mais comme une paille, ou tel autre petit corps embraſé pourroit produire cet effet, de même des Maîtres fort ſubalternes, que nous

nous ne tardons pas à égaler, & que nous laissons ensuite bien loin derrière nous, ne laissent pas de rendre un service essentiel à ceux qu'ils instruisent, en leur apprenant les premiers élémens des Sciences, & en leur servant de guides pendant quelque tems jusqu'à ce qu'ils puissent se conduire eux-mêmes. La plus grande force du genie le plus inventif ne va pas bien loin, quand elle ne reçoit aucun secours d'ailleurs. On a beaucoup admiré le célèbre *Pascal* d'avoir trouvé quelques propositions d'*Euclide* par lui-même; mais assurément, s'il avoit été obligé de continuer de la sorte, il n'auroit jamais donné les solutions dont on lui est redevable. Les premiers exercices donc, & les plus simples, à commencer par la lecture, sont indispensablement nécessaires pour conduire & élever l'ame par une suite de degrés à ces opérations supérieures, qui paroissent le *non plus ultrà* de la capacité humaine. Ceux qui les mépriſent, & qui leur préferent la frivole gloire d'être *ἀυτοδίδακτοι*, montrent en cela même un défaut de pénétration, qui suffit pour donner mauvaise

vaiſe opinion de toute celle dont il ſe vantent.

EN général, quand on n'a pas de juſtes idées de la pénétration, de ſes avantages, de la néceſſité de la perfectionner, & des moyens d'y réuſſir, on la néglige, & par là même on ſe barre l'accès à tout progrès ultérieur. C'eſt néanmoins le cas plus ordinaire. Chacun ſe deſtine à quelque état, & pour y arriver, il apprend le plus vîte qu'il eſt poſſible ce qu'il croit néceſſaire pour remplir les fonctions de cet état. Il ſuffit de pouvoir ſoutenir un examen preſque toujours fort leger; après quoi on ſe met pour toute ſa vie à faire des choſes qu'on ne connoit que fort imparfaitement, & dont les idées, faute d'être cultivées, deviennent toujours plus obſcures en avançant dans ſa carrière; de ſorte qu'au lieu de trouver des perſonnes conſommées par quarante ou cinquante années de charges civiles, ou eccléſiaſtiques, on ne voit preſque que de vieux idiots. Cependant il n'en coûteroit preſque rien par des études habituelles & quotidiennes de devenir habile, eſtimable, de ſe diſtinguer dans ſa pro-

profeſſion, & d'arriver avec honneur aux premieres places, au lieu de croupir dans les dernieres. La legereté ou la pareſſe rendront toujours les hommes incorrigibles ſur cet article : & il ne faut pas en être ſurpris, puiſqu'ils pouſſent cette criminelle indolence juſqu'à confondre l'ouvrage de leur ſalut avec les entrepriſes humaines, & même à le traiter beaucoup plus négligemment encore. Au moins vivent-ils comme s'il ne faloit pas le moindre acte d'attention ou de réflexion, pas le moindre degré de pénétration, pour conduire ſon ame au travers des écueils, & des tempêtes de cette vie juſqu'au port de la félicité immortelle.

Il y a des contrées où l'ignorance eſt, pour ainſi dire, dominante, & forme par là même une barrière inſurmontable aux Sciences. Je n'ai pas en vuë les Nations ſauvages ; je parle d'Etats policés, & qui tiennent à d'autres égards les premiers rangs dans le Monde. Tels ſont les Royaumes où le redoutable Tribunal de l'Inquiſition a établi ſon Siège, & le vaſte Empire des Ottomans. On y poſe pour principe, pour loi fondamentale,

le, que l'esprit humain doit demeurer renfermé dans certaines bornes étroites, au delà desquelles il ne lui est, ni avantageux, ni même permis, de passer. Ces contrées environnées d'autres où la lumiere rayonne de toutes parts, y ferment volontairement les yeux; & l'on ne veille pas avec autant de soin à l'entrée des marchandises pestiferées, que les Chefs du Gouvernement y sont attentifs à éloigner & à étouffer tout ce qu'ils appellent nouveautés dangereuses. Il n'y a que quelque révolution inespérée qui puisse détruire ces obstacles, comme ils l'ont été ailleurs, surtout par l'ouvrage de la Réformation. Car, indépendamment de ce que cette Réformation a opéré par rapport à son objet direct, elle a certainement ouvert les yeux sur la crasse ignorance & sur les abus des siècles précédens, elle a obligé les hommes à réfléchir, à méditer & à exercer leur pénétration, qui étoit entierement engourdie, ou qui n'avoit d'autre objet que les vaines subtilités de la Scolastique.

Il y a néanmoins dans les lieux mêmes où la liberté de penser est autorisée, di-

divers préjugés à combattre, qui empêchent qu'on ne tire de cette liberté tous les avantages qu'elle pourroit procurer. Nous n'en indiquerons que deux principaux. Le premier consiste à croire que les Sciences peuvent s'apprendre par l'usage, qu'une espece de routine suffit, & qu'il n'y a que l'imagination & la mémoire dont on doive se promettre des services essentiels. Il est sûr que cette route est plus abrégée & plus commode; mais il n'est pas moins sûr que, si c'est à la Science qu'on veut arriver, elle n'y conduira jamais. L'Erudition s'acquiert & s'accroit ainsi; il suffit de beaucoup lire & de beaucoup retenir. Mais la Science est un assemblage systématique d'idées distinctes; & il n'y a pas une de ces idées qui puisse nous devenir propre, sans l'usage des facultés intellectuelles. En vain empruntons-nous de côté & d'autre des connoissances; quelque sublimes qu'elles puissent paroître, elles ne sont point à nous, tant que l'analyse la plus exacte ne nous y a pas conduit, & surtout tant que ces connoissances bien liées ensemble ne forment pas une théorie que nous sommes en état de proposer dé-

mon-

monſtrativement. Cela eſt ſi vrai que des gens qui paroiſſent, d'ailleurs d'une profondeur conſommée dans certaines Sciences, faute de connoitre la liaiſon générale que les Sciences ont entr'elles, commettent des bévues étonnantes, en voulant faire uſage de la pénétration qu'ils poſſédent dans le genre auquel ils ſe ſont appliqués ſur d'autres genres qui ſont entierement hors de leur compétence. Tels ſont certains Analyſtes, qui excellent dans l'art d'intégrer des formules, & qui à cauſe de cela s'attribuent des yeux de lynx ſur tous les objets des connoiſſances humaines, portant un jugement déciſif ſur toutes les matières de Métaphyſique, ou de Phyſique, & ſe couvrant par là d'un ridicule ineffaçable. Dans les choſes mêmes qui regardent les Mathematiques pratiques, on les voit ſouvent pallier quelque tems leur ignorance par les plus mauvaiſes défaites juſqu'à ce qu'à la fin ils ſont réduits à un ſilence honteux. L'extrême pénétration qu'ils montrent dans leurs formules, on peut dire qu'ils l'ont acquiſe aux dépens de tous les autres genres de pénétration; & quand ils ſe mêlent de donner des directions

rections pour les choſes de fait, elles valent ordinairement beaucoup moins que les pratiques communes qui prennent leur ſource dans l'*empiriſme*. Il réſulte de là que ces prétendus génies tranſcendens nuiſent plus aux Sciences qu'ils ne leur ſont utiles; s'ils font quelques pas dans les eſpaces imaginaires, ils reculent bien plus dans les connoiſſances réelles.

Le ſecond préjugé qui ſe préſente à combattre, & au ſujet duquel nous avons déja fait quelques remarques, c'eſt de croire que la pénétration pouſſée à un degré ſupérieur devient un défaut, qu'elle égare l'eſprit au lieu de l'éclairer, qu'elle conduit à des chimères, ou à des opinions dangereuſes, & qu'ainſi le meilleur eſt de renoncer volontairement à une prérogative pour le moins équivoque. Je crois trouver la cauſe de cette façon de penſer dans l'idée que la Religion donne de la foi qu'elle exige de nous, & dans les caractères qu'elle lui attribuë. Un vrai fidèle ſe montre tel en recevant avec une humble ſoumiſſion les vérités, & en particulier les myſtères que Dieu juge à propos de lui réveler; il ne doit point faire de vains efforts pour les ſonder, c'eſt

curioſité, c'eſt témérité; Dieu l'appelle à marcher ici bas par foi, & non par vuë. Il n'y a rien dans tout cela que d'inconteſtable; mais il n'y a rien non plus qui deroge aux droits & à la néceſſité de la pénétration. Il en faut aſſurément, & même un degré ſupérieur, pour bien diſcerner & bien établir les caractères de la vraye Religion, pour juger ſi les Auteurs ſacrés ſont des témoins dignes de foi, pour diſcuter les faits miraculeux, & en conſtater l'authenticité, pour ſçavoir même juſqu'où s'étend la connoiſſance que nous avons des myſtères, & à quels égards ils ſont les objets de notre foi; il faut, je l'avouë, une pénétration peu commune pour traiter ces matières avec une véritable ſolidité, & former des Ouvrages de raiſonnement, de vrayes démonſtrations, comme celles des *Abbadies* & des *Dittons*. Mais après cela j'avouë auſſi que des eſprits inquiets & audacieux ſe perdent tous les jours dans des ſpéculations frivoles, ſe livrent à des diſcuſſions purement contentieuſes, & ébranlent les fondemens de la foi, en voulant creuſer & dévoiler des choſes que Dieu s'eſt réſervées, & qui ſont au deſſus de la ſphère actuelle de

nos connoissances. Cependant qu'on se garde bien d'en accuser un excès de pénétration; il n'entre pour rien dans ces écarts, & quand on considere de près ceux qui suivent cette route, on s'apperçoit bientôt que ce sont des esprits superficiels, amoureux des nouveautés, en proye à une puérile vanité, des gens en qui les opérations intellectuelles ne sont guères dévelopées, & qui surtout n'ont point une juste idée des forces de l'esprit humain, & des objets à l'étude desquels il convient d'appliquer ces forces. Voilà donc, si je ne me trompe, la pénétration suffisamment déchargée de tout blâme à cet égard; elle ne fut jamais le partage de tous ceux que de pitoyables sophismes jettent & affermissent dans l'erreur.

Si de la Religion nous passons aux Sciences, nous aurons à peu près les mêmes remarques à faire. Les Sciences sont des connoissances purement humaines, où la Raison seule peut nous servir de guide. Il s'agit d'étudier la Nature, de connoître le Monde, l'Homme, tout ce qui entre dans cet immense assemblage d'Etres créés par la puissance, & unis par la sagesse de l'Etre suprême. On voit bien

que la pénétration la plus grande, bien loin d'être à craindre ici, eſt au contraire le ſeul moyen de percer les obſcurités qui nous environnent, de lever quelque coin de ce voile ſous lequel tout ſemble être caché. Auſſi n'eſt-ce qu'à des Génies du premier ordre qu'on doit les principales découvertes qui ſervent de fondement à l'Encyclopédie actuelle de nos connoiſſances. Mais la Nature a auſſi ſes myſtères; & ceux qui s'efforcent de les pénétrer, le font ſouvent par un défaut de pénétration. Nous ne ſaurons jamais rien de l'origine du Monde au delà de ce que *Moïſe* nous en a appris; & cependant une foule de Philoſophes ont écrit des Cosmogonies, ingenieuſes, ſubtiles, je ne le conteſte pas, mais auxquelles un plus grand degré de pénétration les auroit empêché de travailler. Les ſpéculations qui concernent les élémens de la matière ſont preſque dans le même cas; il eſt certain que tout ce qui eſt compoſé, demeure diviſible, que cette diviſion dans des êtres finis ne ſçauroit être finie, & que quand on eſt arrivé aux derniers termes de la réſolubilité, on a trouvé les élémens. Mais que ſont ces élémens?

mens? Quelles propriétés faut-il leur attribuër? Quelle idée doit-on se faire de leurs combinaisons primitives, & des combinaisons secondaires qui en résultent? Quiconque tourne de ce côté là les forces de son esprit, ne me paroit pas en connoître la vraye destination: quelque pénétration qu'il puisse avoir, elle se trouvera en défaut, parceque les objets qu'il lui soumet, ne sont pas faits pour être pénétrés, au moins par l'Intelligence humaine. Il seroit aisé de multiplier ces exemples; mais ceux qui viennent d'être indiqués suffisent, si je ne me trompe, pour convaincre tout Lecteur attentif, que l'on se méprend communément au sujet de la pénétration, en lui attribuant les inconveniens, dont elle préserve au contraire, ceux en qui elle se trouve. Les prétendus Philosophes, auxquels nous voyons faire tous les jours avec la plus grande confiance un pompeux étalage de brillantes chimères, seroient les premiers à en avoir honte, si les demi-vuës dont ils sont remplis, les fausses lueurs qui les égarent, venoient à se changer en une vuë étenduë, nette, &

lumineuſe, des objets de nos connoiſſances.

POUR ne rien négliger ſur une matière auſſi importante, ajoûtons que ce qui confirme ſurtout dans le préjugé commun, qu'il y a un excès de pénétration dangereux, c'eſt que les eſprits ſubalternes s'accordent à louër, à admirer ce qu'ils n'entendent pas, & à le regarder même comme un chef d'œuvre de génie, à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à y comprendre quelque choſe. Tel a été pendant longtems le cas du Spinoſiſme. On enviſageoit ce ſyſtême comme ce qu'il y avoit de plus redoutable & de plus difficile à combattre, parce qu'on ne ſe ſentoit pas en état de ſuivre pied à pied la marche de *Spinoſa*, & d'oppoſer de véritables démonſtrations aux fauſſes démonſtrations, qui compoſent ſa doctrine. L'exemple de *Bayle* ſurtout paroiſſoit décourageant. Cet habile homme avoit entrepris la réfutation de *Spinoſa* dans l'Article de ſon Dictionnaire qui concerne cet Athée; mais il avoit manifeſtement donné à gauche; & il n'y avoit point de Spinoſiſte qui ne pût répondre à tous les rai-

raiſonnemens du Lexicographe par un *Concedo totum.* On avoit crû après cela que perſonne ne devoit ſe flatter de réuſſir où l'un des plus forts Raiſonneurs du Siècle avoit échoué; & on s'eſt tenu depuis ce tems-là dans un ſilence craintif, qui étoit une eſpèce d'hommage rendu au Spinoſiſme, un aveu tacite de l'impoſſibilité d'en donner une bonne réfutation. Cependant on oſe dire qu'il n'y a peut-être rien de plus aiſé, toute la doctrine qui porte ce nom étant fondée ſur les définitions les plus fauſſes, & ſur les principes les plus gratuits. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer à cet égard dans aucun détail; il ſuffit de renvoyer à l'endroit de la Théologie Naturelle de M. *de Wolff*, où cette erreur eſt victorieuſement détruite. Il en eſt de même de tous ces cas, où l'on ne ceſſe de dire; Voyez ces grands Philoſophes, ces génies ſupérieurs: à quoi les a menés leur profond ſavoir, & leur rare pénétration? quels paradoxes! quels dogmes étranges ne ſoutiennent-ils pas? C'eſt préciſément le contraire: il faudroit dire: Voyez ces Philoſophes manqués, ces eſprits faux & vains, qui n'ayant que des idées va-

gues & confuſes, veulent juger, décider, & trouvent moyen d'en impoſer au crédule vulgaire. Le mot de *Terence* leur eſt parfaitement appliquable; *Faciunt ne intelligendo, ut nihil intelligant.*

NE nous laſſons donc point de le dire: l'eſprit d'un homme qui s'applique aux Sciences ne ſçauroit être trop pénétrant; & il y auroit contradiction qu'il le fût. Ceux qui le ſuppoſent, tombent dans une équivoque groſſière, mais cependant fort commune, en appliquant à l'Entendement une notion empruntée des choſes matérielles, & qui ne lui convient pas. Il eſt certain que dans les ouvrages de l'art on doit proportionner la ſubtilité & le trenchant des Inſtrumens aux choſes qu'on veut exécuter par leur moyen; de ſorte que quelques degrés de plus gâteroient une opération, au lieu de la perfectionner. Mais ce n'eſt pas ici le cas; la pénétration de l'Entendement n'eſt autre choſe qu'une vuë étenduë, nette, perçante, qui diſtingue & démêle tout ce qui peut être diſtingué & démêlé: & où eſt l'Artiſte qui ne fut charmé de poſſeder un avantage auſſi précieux? Bien loin de pouvoir lui porter quelque préjudi-

judice, c'eſt au contraire le ſeul moyen de guider la main, & l'inſtrument, dans les opérations quelconques.

DISONS quelque choſe de déciſif. Où ſe trouve le plus éminent degré de pénétration? Quel eſt l'Etre à qui cette qualité convient par excellence? C'eſt DIEU. L'Entendement fait à proprement parler ſon eſſence; & cet Entendement n'eſt autre qu'une vuë infiniment diſtincte, une connoiſſance adéquate, de toutes les choſes tant poſſibles qu'exiſtentes. L'homme qui accroît donc ſa pénétration par tous les moyens qui peuvent y contribuer, s'éleve, comme il y eſt appellé, & s'approche de plus en plus de ſon Créateur, en perfectionnant un des principaux traits de ſon Image; ne pouvant, ni ne devant ſortir, de la claſſe d'Etres dans laquelle Dieu l'a placé, il s'y diſtingue au moins autant qu'il lui eſt poſſible, il anticipe en quelque ſorte ſur les prérogatives de cet état à venir, à l'eſpérance duquel la Raiſon conduit, mais dont la Religion ſeule donne la certitude. Voilà, ſi je ne me trompe, le plus grand & le dernier éloge qu'on puiſſe donner à la pénétration; Voilà le plus

puiſſant motif à l'acquérir & à la perfectionner. *Vous ſerez comme Dieux*, diſoit le Tentateur à nos premiers parens. Promeſſe illuſoire dont on trouve ici la réalité. Rien ne repréſente mieux la Divinité en terre qu'un eſprit ſolide, pénétrant, occupé des connoiſſances qui peuvent conduire à la vraye ſageſſe, à la vraye vertu, & au vrai bonheur.

Les hommes aiment en général mieux paroître qu'être; ils abandonnent preſque dans toutes les occaſions le corps pour courir après l'ombre. C'eſt ce qui leur arrive en particulier ici. De tous les vrais avantages dont la pénétration eſt une ſource réelle, ils n'ambitionnent que celui de paſſer pour en être doués dans un degré ſupérieur; ils veulent à quelque prix que ce ſoit qu'on croye qu'ils ont approfondi les choſes fort au delà des connoiſſances ordinaires, & qu'ils ont fait des découvertes, à la faveur desquelles ils marchent au grand jour, tandis qu'ils voyent les pauvres humains enſévelis au deſſous d'eux dans une profonde nuit. Voilà d'où procédent en grande partie ces paradoxes révoltans, ces opinions profanes, qu'on a vues ſurtout dans nô-

tre

tre Siecle, ſe répandre & ſe multiplier au delà de toute expreſſion. Comme les Eſprits forts ont décidé qu'il faloit être la ſimplicité & la crédulité même pour croire la Religion, & en faire la régle de ſa vie; c'eſt à qui fera le mieux voir qu'il a dépouillé tous ces vains préjugés d'éducation, & qu'il ſe rit de la foibleſſe de ceux qui en ſont encore la dupe. Quiconque ſe ſent capable de lancer le moindre trait contre les choſes ſacrées, n'a garde d'y manquer; & ceux qui ont quelque talent pour l'ironie, en font un uſage merveilleux ſur les matières les plus reſpectables. Mais par malheur, à force de donner dans ces extravagances, elles ſont devenuës ſi communes, qu'il n'y a plus moyen de ſe ſingulariſer & de ſe diſtinguer par cette voye. Autrefois un Libertin étoit un animal rare, & un Athée paſſoit pour un monſtre. Aujourd'hui ils pourroient dire aux Chrêtiens, ce que ceux-ci diſoient autrefois aux Payens: Nous rempliſſons vos Villes, vos Places publiques, vos Armées, votre Senat; nous ne vous laiſſons que vos Temples. Cette contagion la plus funeſte de toutes ſubſiſtera, tant qu'on ne ſera pas

bien convaincu qu'il n'y a point d'esprit où le bon sens manque, & que la fausse pénétration diffère autant de la véritable qu'une hapelourde du diamant le plus précieux. Mais quand est-ce que cette conviction viendra? Les apparences ne lui sont encore guères favorables, quoique réellement on commence à se dégouter des excès qui ont été commis dans ce genre. On s'apperçoit que si, comme on y tend avec force, toutes les barrières sont enfin levées, il faut que la Société périsse, ou qu'elle soit un vrai brigandage, & que le commerce des hommes devienne plus dangereux que celui des Lions & des Tigres.

On est sûr de se faire écouter, au moins par un certain ordre de personnes, quand on dit des choses qui n'ont pas été dites, qu'on va au delà des bornes qui n'ont pas encore été franchies. La nouveauté & le merveilleux ont de grands attraits pour les hommes: ces deux forces réunies attirent presque tous les mortels; ceux qui y résistent, sont de vrais Sages; & la vraye sagesse est ce qu'il y a de plus rare. Les nouvelles opinions qui se répandent dans le monde, surtout celles

les qui ont quelque choſe de frappant, peuvent être comparées à ces étrangers qui ſe tranſplantent d'un lieu dans un autre. Les trois quarts d'entr'eux ſont ordinairement de mauvais ſujets, auxquels on ne peut faire du bien, ni ſe confier, ſans en être payé d'ingratitude. Cependant il y a d'honnêtes gens dans cette catégorie, quelque petit qu'en ſoit le nombre; & il ſeroit fâcheux qu'ils ſouffriſſent des torts d'autrui. On ne doit donc pas rebuter tous ceux qui ſe préſentent; mais il faut de l'examen, de la circonſpection, des preuves, ou du moins de très fortes préſomtions pour ſe déterminer. *Voila préciſément le cas des nouveautés en fait de doctrine.* Les rejetter toutes, ce ſeroit renoncer pour jamais aux progrès de la vérité. C'eſt ainſi que les premiers qui parlerent du mouvement de la Terre & des Antipodes, éprouverent des contradictions, & même des perſécutions. Mais, quand on a des principes & qu'on eſt verſé dans l'art de la démonſtration, il n'eſt pas difficile de réduire les propoſitions nouvelles ou paradoxes à des notions diſtinctes & déterminées qui faſſent connoître

de quel accueil elles ſont dignes. Or c'eſt ce que les Lecteurs ordinaires ne ſavent point faire. Dès que la plus miſérable brochure, le plus vil avorton littéraire, les a amuſés; que quelque fauſſe & indécente ſaillie les a fait rire; que quelque pitoyable ſophiſme les a éblouïs; c'en eſt fait, ils ſe rendent, il n'y a rien à répondre, ils ne daignent pas écouter les raiſons les plus ſolides, ils craignent de s'ennuyer en prêtant quelques momens d'attention aux défenſeurs de la Vérité. Il ſeroit à ſouhaiter que la raiſon de ces égaremens ne fut pas auſſi connuë & auſſi manifeſte qu'elle l'eſt. *David* l'alléguoit déja de ſon tems. *L'Inſenſé a dit en ſon cœur: Il n'y a point de Dieu.* C'eſt le cœur qui entraine l'eſprit, c'eſt lui qui malheureuſement gâté & corrompu répand partout la contagion dont il eſt atteint: il produit ſur les yeux de l'ame le même effet que la jauniſſe ſur ceux du corps.

RENTRONS à préſent dans la route générale de ce Traité, & continuons à développer les principaux moyens qui ſervent à perfectionner la pénétration. On doit mettre inconteſtablement de ce nombre

bre l'attention à bien étudier le ſens des termes, & à le fixer toutes les fois qu'il eſt vague. Ceux qui ont fait une bonne Logique, ſavent que les termes répondent conſtamment aux idées; c'eſt à dire, qu'ils ſont clairs ou obſcurs, diſtincts ou confus, fixes ou vagues, propres ou impropres, ſuivant que ces mêmes caractères ſe trouvent dans les idées. Mais les idées elles-mêmes deviendroient difficilement diſtinctes, ou du moins il ne ſeroit guères poſſible d'en poſſeder pluſieurs de cet ordre, de les lier entr'elles, & de s'en ſervir avec ſuccès, ſi l'on étoit deſtitué du ſecours des termes. Ce ſont autant d'étiquettes qui marquent le contenu de chaque idée, comme celles des ſacs d'eſpeces monnoyées en expriment la ſorte & la valeur. Il faut donc que ces étiquettes ſoyent invariables, en ſorte qu'on ne coure jamais riſque de prendre une choſe pour l'autre, à cauſe de l'ambiguité des termes. La plûpart des Controverſes ne ſont originairement que des *Logomachies*, qu'on auroit évitées en n'employant jamais aucun terme dont le ſens n'eut été ſcrupuleuſement déterminé. Pourquoi donc n'a-t-on pas obvié à un

auſſi

auſſi grand inconvénient? C'eſt qu'il y a très peu de gens qui ſoyent en état de le faire, & que les meilleurs Philoſophes ne ſont pas trop bons pour remplir cette tâche. On a déja donné divers Ouvrages ſous le titre de *Dictionnaire Philoſophique*; mais il n'y en a aucun qui rempliſſe le vrai plan, dont l'exécution ſeroit à ſouhaiter; c'eſt d'attacher à chaque terme une définition exacte qui en rende le ſens impropre, d'expliquer même les principales phraſes, ou expreſſions, dans leſquelles ces termes ſont ordinairement enchaſſés, de ramener à un ſens déterminé tous ceux dans leſquels l'inconſtance du langage a encore laiſſé quelque choſe de vague, & de rendre enfin raiſon des termes techniques, ou philoſophiques proprement dits. Un ſeul homme ne ſuffiroit pas à ce travail; & il vaudroit mieux, au moins, dans les commencemens, que divers Philoſophes en fourniſſent des eſſais détachés, dont la réunion formeroit avec le tems le volume le plus utile qui puiſſe ſortir de la main des hommes. Mais c'eſt ce dont on ne doit guères ſe flatter, tant qu'il y aura plus d'Erudits que de Savans, plus de Sectai-

Sectaires que de Philosophes. Chaque secte a ses termes & son langage, qui lui sont propres, & auxquels elle ne veut apporter aucun changement. C'est à cela qu'on se connoit; c'est le mot du guet, ou le cri de ralliement.

Pour se livrer donc à un travail également pénible & ingrat, comme le seroit celui de rectifier le sens de tous les termes employés dans les Sciences, il faudroit avoir plus à cœur le bien public, que sa propre gloire. Car il s'éleveroit immanquablement une foule de clameurs de la part de toutes les Ecoles sacrées & profanes, qui croiroient combattre *pro aris & focis*, en défendant la signification reçüe des termes, & qui feroient envisager comme autant d'attentats sacrilèges les corrections les plus sages, & les plus utiles. C'est sans doute cette ingratitude du Siecle qui arrête quantité de personnes capables de travailler avec succès dans ce genre, quoique cette ingratitude ne dût pas prévaloir sur l'ardeur de bien faire, & de remplir les obligations naturelles dans toute leur étenduë. Chacun aime mieux temporiser, condescendre aux opinions du lieu où il vit, & laisser

à

à cet égard comme aux autres aller le monde comme il va. La prudence ne permet assurément pas qu'on se mette à la brêche sans nécessité ; & dans bien des occasions ce que l'on se doit à soi-même est plus fort que ce qu'on doit aux autres. Un furieux va se casser la tête d'un coup de pistolet ; si je m'approche pour l'en détourner, il me fera sauter la cervelle : c'est assez pour m'arrêter. Les hommes dans certains cas refusent absolument toute instruction ; ils se bouchent les oreilles, comme les Troyens aux prédictions de la Princesse *Cassandre* ; & si l'on s'obstine à vaincre leur opiniâtreté, ils s'irritent & déploient leur rage sur vous. Qu'ils demeurent donc abandonnés à eux-mêmes, au moins jusqu'à ce que quelques lueurs de raison & des conjonctures plus favorables les dépouillent de leur férocité. Le Martyre Philosophique est glorieux ; mais il n'est pas aussi nécessaire que le Martyre de la Religion. Et à proprement parler, ceux qu'on peut mettre dans la classe des Martyrs de la Philosophie, ne l'ont été que d'opinions, ou insuffisamment prouvées, ou qui ne méritoient pas ce sacrifice, c'est à dire

en

en un mot, qu'ils ont été les victimes de leur opiniâtreté. C'eſt donc au vrai Philoſophe à faire toutes ces combinaiſons, & à balancer exactement le pour & le contre; mais ce vrai Philoſophe profitera toujours avec empreſſement des moyens de communiquer la vérité aux autres hommes, & s'il faut s'expoſer à quelques déſagrémens en le faiſant, l'amour ſincère qu'il leur porte l'engagera à les eſſuyer, s'eſtimant bien dédommagé s'il a pû extirper quelque préjugé, détruire quelque erreur, & tranſmettre à la poſtérité le dépôt ſacré du Vrai accru & perfectionné.

Le bien & le mal, le juſte & l'injuſte, l'équitable & l'inique, ſont des notions qui ne peuvent être exactement déterminées que par un grand degré de pénétration, à l'aide des notions générales abſtraites du Droit Naturel. Toutes les choſes ſingulières en contiennent d'univerſelles, & celles-ci de plus univerſelles encore, juſqu'à ce qu'on atteigne le plus haut degré d'univerſalité acceſſible à l'intelligence humaine. Ainſi, dans le Droit Naturel, non ſeulement les ſujets qui y ſont traités, peuvent être ramenés à certaines claſſes; mais encore il y a

dans

dans chacune de ces classes des notions universelles, qui concentrent en quelque sorte les choses particulières qui doivent être démontrées, & les réduisent à un sujet commun; ce qui les rend ensuite immédiatement & facilement applicables à tous les cas qui peuvent se présenter. De plus un seul & même sujet, suivant ses différens rapports, peut être considéré comme subordonné, tantôt à une classe, tantôt à une autre; ce qui oblige à faire usage de différentes notions directrices dans les jugemens que nous portons de ses actions: Un Roi n'est pas seulement un Roi; c'est un Homme, un Epoux, un Père, un Ami; il est dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la jeunesse, dans l'âge viril, ou dans la vieillesse, sain ou malade; & à tous ces égards différens ses actions sont censées bonnes ou mauvaises, suivant qu'outre leur conformité générale avec les loix naturelles, elles s'accommodent aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé. *Brutus*, le premier Consul Romain, fit-il bien ou mal, en condamnant ses propres enfans à la mort, pour avoir trahi la Patrie? *Brutus*, l'ami & le complice de *Cassius*, de-

devoit-il poignarder *Jules-Cesar*, quand même il auroit été son propre Père, dès là qu'il le regardoit comme un Tyran odieux? Pour répondre à ces questions, il faut partir de principes assurés, c'est à dire de notions exactement déterminées, qui, en assignant toutes les relations qu'avoient entr'eux ces différens individus, établissent les devoirs qui en résultent, fassent connoître les collisions auxquelles ces devoirs peuvent être exposés, & démontrent enfin la validité des exceptions qui en naissent. Il n'y a point de Moraliste superficiel qui puisse se démêler de cette tâche; l'esprit, l'usage du monde, les finesses & les graces de l'expression, ne suffisent pas; il faut de profondes réflexions, & une pénétration véritablement philosophique, sans laquelle on n'atteindra jamais le degré de précision nécessaire dans l'exacte détermination de toutes ces notions. Il faut pour cet effet remonter jusqu'à l'Ontologie, source commune de toutes les Sciences, & se mettre bien au fait de ce qu'elle enseigne sur les choses déterminantes & sur les choses déterminées.

Il eſt en même-tems tout à fait néceſſaire, & nous n'avons garde d'en diſconvenir, qu'à ces connoiſſances théoretiques, on joigne une conſidération attentive, une étude approfondie des actions humaines, dont l'immenſe variété ouvre un vaſte champ à quiconque veut faire ici bas le perſonnage de Spectateur. C'eſt la liberté qui eſt le principe de cette variété; ſi tout ſe réduiſoit au ſimple méchaniſme dans l'homme comme dans la bête, il ne ſeroit pas beſoin de réduire ſes actions à des claſſes différentes, puiſqu'elles ne ſeroient ſuſceptibles d'aucun degré de bonté ou de malice. Mais l'homme étant libre, il connoît les motifs qui peuvent le déterminer, il les compare, il en juge, il augmente leur force par l'attention qu'il y fait, ou la diminue en détournant d'eux ſon eſprit; c'eſt lui qui met les poids dans la balance, ou même qui les fait à ſon gré. Ce pouvoir conſtitue l'eſſence de la liberté, qui ne ſçauroit conſiſter à agir ſans motifs, ou contre les motifs tels que nous les concevons; mais qui prend ſa ſource dans l'empire que l'ame exerce ſur ces motifs mêmes. Les circonſtances influent

fluent beaucoup là deſſus: elles peuvent être telles que l'homme n'a quelquefois qu'une liberté extrêmement reſtrainte, de ſorte que telle action qui appartiendroit à une claſſe, ſi elle étoit commiſe par un certain individu, doit être rapportée à une claſſe différente, quand c'eſt d'un autre individu qu'elle procede. Les ſecours, les encouragemens, les exhortations, les conſeils, les ordres, la force des promeſſes, l'attrait des récompenſes, d'un côté, & de l'autre les obſtacles, les difficultés, les diſſuaſions, les défenſes, les menaces, les châtimens, les ſupplices, modifient en une infinité de manieres les actions, qui ſe trouvent ſoumiſes à l'influence de ces motifs. Il eſt donc bien difficile, vû les profondeurs impénétrables du cœur humain, de ſavoir avec préciſion à quelle claſſe les différentes actions doivent être rapportées; & au cas qu'on ſoit en état de les diſtinguer en bonnes & mauvaiſes, de marquer à quel degré elles doivent être eſtimées telles. De là l'inſuffiſance, & par conſéquent la témérité qui régne dans les jugemens que les hommes portent ſur leur conduite réciproque. De là

une

une des principales ſources du Pyrrhoniſme hiſtorique, rien n'étant plus incertain, ni plus équivoque, que l'idée qu'on doit ſe former de la plûpart des actions célébres dont l'Hiſtoire nous a tranſmis le ſouvenir. C'eſt ce qui rend précieux & intéreſſans tous les Ouvrages qui fourniſſent des lumieres ſur la vie privée des Hommes illuſtres, tels que ceux de *Suetone* & de *Plutarque*. Après cela pourroit-on croire encore que la Morale fut une Science auſſi facile que ſe l'imaginent tant de gens, qui, faute de diſcernement & de réflexion, appellent ſouvent le bien mal, & le mal bien, prennent des vices déguiſés pour des vertus réelles, & méconnoiſſent celles-ci, lorſqu'elles n'ont pas un certain éclat extérieur. C'eſt ainſi que la Morale Payenne n'a point ſçu le prix, ni même l'exiſtence d'une des Vertus les plus eſtimables, & les plus convenables à l'Homme; je veux parler de l'Humilité. Elle l'a confonduë d'un côté avec la puſillanimité, ou la baſſeſſe de ſentiment; tandis que de l'autre elle décoroit la fauſſe modeſtie, ou l'orgueil raffiné, des noms de magnanimité & de nobleſſe d'ame. La Morale ordinaire du monde

monde eſt encore remplie de ſemblables dénominations équivoques, ou abuſives, qui font voir que la Science de l'homme & de ſes devoirs, des vertus & des vices, eſt une de celles où l'on a fait le moins de progrès.

C'EST au défaut de connoiſſance des actions humaines qu'il faut attribuer une choſe aſſez ordinaire, & qui pourroit faire croire que tout ce que nous avons dit en faveur de la pénétration artificielle & acquiſe, eſt faux, ou du moins exagéré. Il y a quelques perſonnes douées d'une pénétration naturelle, qui, dès que la routine des affaires s'y joint, les ſert beaucoup mieux que toutes les connoiſſances réelles & approfondies ne ſervent des génies fort ſupérieurs. Vous verrez tel Moraliſte qui ſonde admirablement les plis & les replis du cœur humain, dont les diſcours repréſentent avec autant de vérité que d'énergie le jeu des paſſions, & les égaremens où elles nous précipitent; vous les verrez, dis-je, être d'une ſimplicité d'enfant ou d'idiot dans le commerce de la vie, ſe laiſſer duper par les moindres apparences, & tomber dans les panneaux les plus groſſiers. Vis à vis

d'eux ſe préſentent des hommes qui ne ſeroient pas en état d'arranger quelques lignes de bon ſens ſur des ſujets qui demandent de la pénétration, & de la profondeur, mais à qui je ne ſçais quel inſtinct tient lieu de guide, au point de les faire réuſſir dans les affaires les plus compliquées & les plus épineuſes. C'eſt là deſſus qu'eſt fondée la diſtinction entre le ſçavoir & le ſçavoir-faire. Mais qu'on prenne garde de n'en point tirer de concluſion précipitée, au préjudice du premier. Il a toujours ſon prix; & ce prix eſt même une valeur intrinſéque qu'il ne ſçauroit perdre. Il s'agit ſeulement de l'employer & de l'appliquer avec ſuccès; ce qui ne peut avoir lieu, à quelque degré que la théorie ait été pouſſée, ſi l'on n'acquiert les connoiſſances expérimentales qui nous donnent une idée déterminée des ſujets & des cas auxquels convient l'application de nos principes. Ceux qui veulent donc atteindre à cet égard au degré de perfection dont l'eſprit humain eſt ſuſceptible, ne doivent pas ſe borner à acquérir des lumieres, quelque étenduës & quelque diſtinctes qu'elles puiſſent être, pour les appliquer enſuite à

des

des cas qui ne leur ſont pas ſuffiſamment connus; mais ils doivent diriger leur attention ſur ces cas mêmes, & ne rien laiſſer échaper de tout ce qui peut être diſtingué & déterminé. C'eſt en réuniſſant ces deux talens qu'on peut être cenſé pénétrant, & qu'on l'eſt en effet à proportion du degré auquel on les poſſede. L'un demeure inutile ſans l'autre; mais, s'il s'agit de les apprécier, il demeure toujours vrai que c'eſt dans la juſteſſe & dans la ſolidité des idées univerſelles, des principes, des théories, que conſiſte le fonds, ou l'eſſence de la pénétration.

Tout eſprit peut-il devenir pénétrant? Non, il y en a, indépendamment des imbécilles proprement dits, il y en a de ſi bornés, dont le dévelopement ſe fait avec tant de lenteur, & eſt accompagné de ſi grandes difficultés, qu'on ne peut guères ſe promettre aucun ſuccès des ſoins qu'on apporteroit à leur donner de la pénétration. Il en eſt comme de ces terres qui ne ſont pas d'une ſtérilité totale, mais qui ne rendent pas dequoi récompenſer les peines du Cultivateur. Il faut donc employer des hommes de ce caractère à des profeſſions méchaniques;

ou, ſi leur condition ne le permet pas, les occuper de la maniere qui leur convient le mieux. Il n'y a perſonne qui ne ſoit bon à quelque choſe, & dont on ne puiſſe tirer quelque parti: c'eſt faute de bien connoître cette vérité, que tant de ſujets demeurent déſœuvrés, ou ſe trouvent déplacés. Le plomb, de quelque maniere qu'on le prépare, n'aura jamais le poli, ni le trenchant, d'un acier exquis. Cependant le plomb demeure une matiere utile, dont on peut faire pluſieurs bons ouvrages. Il en eſt de même des eſprits: il y en a de propres aux Sciences, tandis que d'autres n'y réuſſiront jamais. J'avoüe que cette incapacité ne doit pas être décidée à la legère; il y a des génies peſans & tardifs qui ſe développent à la fin; il y en a de legers & de volatils qui parviennent à ſe fixer. Certains indices peuvent découvrir ces diſpoſitions encore cachées; mais il faut pour cet effet plus de pénétration que n'en ont ordinairement les Maitres à qui l'éducation des enfans eſt confiée. Ils ſe hâtent de mettre au rebut ceux qui ne profitent pas de leurs premiers ſoins, parce que leur propre défaut de talent,

ou

ou la pareſſe, les empêchent d'ajoûter de nouveaux efforts aux premiers, & de les accommoder au génie de leurs éleves.

On ne doit donc pas ſe hâter de décider ſur ce qu'on peut ſe promettre de ſujets qui ſortent à peine de l'enfance, ou de ceux qui étant plus avancés en âge, ont été pendant trop longtems négligés. Il y a beaucoup plus de reſſources qu'on ne ſe l'imagine ordinairement; mais il faut de l'intelligence & de l'attention pour découvrir ces reſſources, du travail & des ſoins pour les mettre en œuvre. C'eſt le cas d'un habile Medecin, qui ne prononce un mal incurable, que quand il en a des preuves convainquantes, & qui n'abandonne pas ſon malade, tant qu'il apperçoit en lui un ſouffle de vie, & un reſte de force. Cependant il y a effectivement des eſprits bouchés, dont l'obſtruction réſiſte à tous les moyens qu'on met en œuvre pour la diſſiper; il y a une ſtupidité incurable, qu'on peut comparer à l'état d'un aveugle né. On doit alors ſe ſoumettre à cette épreuve, comme on le fait dans les cas où le corps a quelque défectuoſité, ou difformité irremédiable.

Les obſtacles involontaires & irréſiſtibles ſont équivalens à la privation naturelle. Celui que ces obſtacles ont empêché d'arriver au dévelopement de ſes facultés, n'en eſt pas plus reſponſable que l'imbécille. Mais il eſt ſouvent difficile de juger, ſi les obſtacles ont été en effet de nature à ne pouvoir être ſurmontés, & par conſéquent ſi l'état actuel où ſe trouvent ceux qui n'ont rien appris doit leur être imputé ou non. Le premier cas eſt le plus ordinaire; mais les degrés d'imputabilité varient extrêmement. Il y a de jeunes gens, qui étant élevés d'une manière tout à fait groſſiere, cherchent d'eux-mêmes les moyens de s'inſtruire, & dérobent à leurs occupations ordinaires tout le tems qui peut y être ſouſtrait, pour lire ou s'éclairer par quelque autre voye. On en a vû même faire des progrès à l'inſçu & contre le gré de leurs parens, qui ont été à la fin obligés de les favoriſer dans un deſſein qu'ils avoient d'abord combattu. Mais ces cas ſuppoſent de vives étincelles de génie, qui ne ſe trouvent que dans un petit nombre de ſujets; c'eſt une eſpece de vocation intérieure, qui annonce ſouvent des talens

ſu-

ſupérieurs, dans le genre vers lequel elle nous porte. La Société tireroit de grands avantages de l'attention qu'on apporteroit à obſerver ces indices naturels, & à cultiver ceux en qui ils ſe trouvent. Mais une triſte indigence, une dure néceſſité, forcent le plus grand nombre de ceux qui ont voulu d'abord nager contre le torrent à s'y abandonner enſuite, & à tomber dans le gouffre de l'ignorance qu'ils avoient voulu éviter. C'eſt une des plus grandes miſères de la condition humaine. Il eſt incomparablement plus fâcheux d'être privé des avantages & des richeſſes de l'eſprit que des biens corporels & des faveurs de la fortune.

Il peut y avoir des hommes qui n'ont aucune ſorte de pénétration, mais il ne ſauroit y en avoir qui réuniſſent toutes les ſortes, & qui puiſſent les exercer avec un égal ſuccès ſur l'immenſe variété des objets de nos connoiſſances. L'eſprit humain a une capacité bornée; & les facultés inférieures qui ſervent à former en nous les vertus intellectuelles ne ſçauroient embraſſer, retenir, reproduire, qu'une quantité déterminée d'idées. Aller au delà, ce ſeroit accabler, affaiſſer,

détruire nos talens, nous mettre hors d'état d'en faire uſage; à peu près comme le plus vigoureux Portefaix ne peut paſſer une certaine charge, ſans plier & ſuccomber. Il n'y a point d'Atlas dont les épaules puiſſent porter le monde; il n'y a point de Savant, de Philoſophe, dont la pénétration s'étende à tout, & qui après avoir acquis l'univerſalité des idées, les tienne, pour ainſi dire, aſſujetties aux opérations de ſon Entendement. Ainſi, bien loin d'aſpirer à cette prérogative, il eſt eſſentiel d'y renoncer plutôt formellement, en recherchant avec ſoin à quoi l'on eſt propre, & en s'y bornant. Car, non ſeulement il n'y a perſonne qui poſſede actuellement tous les genres de pénétration; mais on peut affirmer qu'il n'y a perſonne à qui la Nature ait donné des diſpoſitions égales à les acquérir tous. *Newton* n'auroit jamais fait la *Henriade*; & l'Auteur de la *Henriade* n'auroit jamais fait les découvertes de *Newton*. Il nait de loin à loin quelque génie privilégié, qui ſe trouve en état d'atteler quelques Sciences de front; mais il y a toujours infiniment loin de là juſqu'à l'univerſalité proprement

ment dite. Tous ceux qui veulent ſortir de leur ſphère, en font l'expérience. Quelque étenduë que ſoit cette ſphère, & quelque diſtinction qu'ils y ayent acquiſe, ils n'en montrent pas plus de talent pour d'autres choſes bien moins difficiles; ou même ils en montrent beaucoup moins, parce que, quand toute l'aptitude naturelle, toutes les forces de l'eſprit, ont été tournées pendant longtems d'un côté, il n'y a preſque plus moyen de les flêchir de quelque autre. Il en eſt comme d'une branche d'arbre à laquelle on a fait prendre un pli; elle ne peut en contracter d'autre. La prétention du ſavoir univerſel n'eſt donc pas moins chimérique que celle de la Monarchie univerſelle, à laquelle quelques Princes ont été accuſés d'aſpirer.

ALLONS plus loin encore, & ne tolérons aucun des écarts de l'orgueil humain. Ceux qui ont fait leur fort d'une Science, & qui y ont acquis en effet une ſupériorité décidée, s'arrogent volontiers une ſorte d'*infaillibilité*; ils veulent faire paſſer toutes leurs déciſions pour autant de ſentences ſans appel. L'Expérience prouve cependant que les plus habiles,

peuvent ſe tromper & ſe trompent. La marque de ſupériorité la plus ſûre, c'eſt de convenir de bonne-foi des mépriſes dans lesquelles on eſt tombé, & de les corriger auſſi-tôt. Dans une longue ſuite de méditations & d'opérations intellectuelles il eſt inévitable qu'il ne ſe gliſſe quelque défaut, à peu près comme un Copiſte ne tranſcrira jamais un volume, ſans altérer une ſyllabe, ou un Orateur ne prononcera pas pluſieurs diſcours, ſans qu'il lui arrive jamais de prendre un mot pour l'autre. Il eſt dans le caractère du grand Homme de dire; je me ſuis trompé, j'ai eu tort, auſſi volontiers qu'il dit; j'ai découvert, j'ai démontré. C'eſt ainſi que *Turenne* diſoit avec beaucoup de ſens froid: J'ai été battu dans telle ou telle occaſion. On peut compter à coup ſûr que ceux qui ſont dans ces diſpoſitions, & qui tiennent ce langage, tomberont bien moins dans l'erreur, que les hommes vains qui croyent en être à l'abri. Cette vanité les empêchant de ſe tenir ſur leurs gardes, il eſt tout naturel que la négligence qu'elle leur inſpire produiſe ſon effet ordinaire, c'eſt à dire, qu'elle occaſionne des fautes qu'un homme

me plus modeſte & plus attentif auroit évitées. C'eſt par là qu'on peut réſoudre une queſtion qui paroit d'abord embarraſſante. Comment ſe peut-il que les plus grands hommes ſoyent ſi ſouvent ceux qui donnent dans les plus grands écarts? C'eſt que l'orgueil les a enyvrés, & qu'ils ont crû n'avoir déſormais qu'à parler pour prononcer des Oracles. Il eſt vrai que c'eſt très improprement que le nom de grands hommes leur eſt donné. Quelques ſuccès brillans ne ſuffiſent pas pour le mériter; il faut avec cela une force de jugement & une ſolidité de caractère, ſans leſquelles, bien loin d'être grand, on eſt petit, & d'autant plus petit qu'on s'eſt tiré du pair à certains égards. Concluons donc qu'un vrai Philoſophe doit toujours procéder avec une extrême circonſpection dans les choſes mêmes dont il a fait ſon objet, & mettre en uſage, dans les cas de quelque importance, les règles par leſquelles il peut s'aſſurer de la juſteſſe de ſes opérations intellectuelles, & de la certitude des aſſertions qu'il avance, ſans jamais exiger qu'on défére ſimplement à ſon

autorité, & qu'on l'en croye sur sa seule parole.

UNE derniere remarque au sujet de la pénétration, (matiere que j'ai crû devoir traiter avec une étenduë proportionnée à son importance,) c'est que dans bien des cas il convient de réunir ses efforts avec ceux des autres, & d'agir de concert. Quatre yeux voyent plus & mieux que deux. Souvent même des personnes douées d'un moindre degré de pénétration peuvent être fort utiles à celles qui en possedent un degré supérieur, précisément par cette infériorité qui leur permet d'examiner & d'observer des choses auxquelles de grands Génies ne sauroient descendre. Il en est comme de la vuë; ceux qui l'ont excellente de loin, voyent à peine les choses les plus voisines; & réciproquement ceux qui distinguent les moindres détails d'un objet auquel ils appliquent en quelque sorte leur organe, n'apperçoivent plus rien à quelques pouces de distance. Il est donc de la prudence de s'associer ainsi en raison des talens qu'on possede, & de les faire valoir en commun. Le succès de presque tou-

toutes les Sociétés dépend de là ; diverſité & réunion de talens. Ceux qui mépriſent les qualités ſubalternes, ſont preſque toujours mépriſables par un défaut de jugement, qui les empêche de voir combien ces qualités peuvent être utilement employées. Ce qui fait le grand Prince, le grand Général, c'eſt de démêler la valeur de chaque ſujet, de chaque ſoldat, pour le mettre enſuite à la place qui lui convient le mieux, & où il rendra les meilleurs ſervices. C'eſt quelquefois une mépriſe très groſſiere que de confier certaines fonctions à des perſonnes d'un grand génie, eû égard à ce génie, qui ſera préciſément la cauſe qu'elles s'en acquitteront mal. Tout au moins faut-il leur aſſocier quelque bon ſubalterne, qui ſoit chargé des détails dans leſquels ces perſonnes dédaigneroient d'entrer, & qui ſont néanmoins eſſentiels au ſuccès des affaires. C'eſt ainſi, par exemple, qu'on ne s'eſt pas fait une idée aſſez juſte du caractère des bons Négociateurs. Cette fineſſe, cette habileté, cette dextérité conſommée, qu'on a crû devoir faire en quelque ſorte leur eſſence, nuiſent bien plus ſouvent à

la réuſſite d'une Négociation, qu'elles ne la favoriſent. Du bon ſens, de la candeur, une connoiſſance ſuffiſante des affaires, une grande attention à ne rien laiſſer paſſer que de conforme à ſes inſtructions; voilà tout ce qu'il faut à un Plénipotentiaire, dans les cas même les plus épineux. Celui qui eſt trop délié, devient aiſément ſuſpect; on croit qu'il tend toujours des pièges; on lui conteſte les moindres choſes, de peur qu'elles ne tirent à conſéquence; & cela retarde, ou même détruit quelquefois le fruit de toutes les Conférences.

CHAPITRE IV.

De l'Eſprit, ou du Génie.

PASSONS préſentement à une autre Vertu intellectuelle formelle, qui a une liaiſon immédiate avec la précédente: c'eſt l'*Eſprit*, ou le *Génie* (*). Il conſiſte dans la faculté d'obſerver les rapports,

(*) Nous employerons indifféremment dans ce Chapitre ces deux termes pour exprimer ce que les Latins ont nommé *ingenium*.

ports, ou reſſemblances des choſes. L'exercice donne cette facilité à ceux qui ſont attentifs à comparer les idées qu'ils acquierent des choſes; & il en eſt comme de toutes les autres habitudes qui s'augmentent & ſe fortifient par des actes réïtérés. Or toute habitude qui nous met en état de faire un bon uſage de notre Entendement eſt une vertu intellectuelle; & par conſéquent le génie doit être mis au nombre de ces vertus.

CEPENDANT on ne l'y avoit pas placé juſqu'à préſent; mais cela venoit, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de la pénétration, de ce que les Philoſophes ont négligé de diſtinguer les vertus intellectuelles dites formelles de celles qu'on appelle matérielles, s'attachant ſeulement à conſidérer les diverſes claſſes auxquelles ſe réduiſent les objets de nos connoiſſances. Cependant perſonne ne ſauroit nier que l'Entendement ne ſoit doué d'une perfection, lorſqu'il ſe trouve en état d'obſerver promtement & facilement les reſſemblances des choſes, puiſqu'on doit compter au nombre des perfections de l'Entendement tout ce qui facilite l'exécution de quel-

quelcun des actes qui lui conviennent. Or c'est assurément un acte particulier de l'Entendement de savoir remarquer en quoi les choses se ressemblent les unes aux autres; car il ne suffit pas d'appercevoir ce qui est dans chaque objet, on doit encore connoître quelles sont les choses qui se rencontrent également dans plusieurs objets différens.

Il est pourtant vrai que le génie n'est pas tant une faculté particuliere de l'ame, qu'un certain usage de la faculté de connoître; mais il en est de même de toutes les autres habitudes intellectuelles. La disposition naturelle en vertu de laquelle l'ame a le génie *en puissance*, comme s'exprimoient les Scolastiques, avant que de l'avoir *en acte*, dépend des déterminations variables dans les différens individus, que la Nature traite plus ou moins favorablement. On a même coûtume de regarder le génie comme venant de la Nature seule, en sorte que les hommes naissent ingénieux, & ne le deviennent pas: mais il ne faut entendre autre chose par là, sinon qu'en vertu des dispositions & des inclinations naturelles, l'un est plus propre que l'autre à devenir

venir ingénieux. Ce qui fait qu'on rapporte uniquement cette qualité à la Nature, c'eſt qu'il n'y a point d'art, point de leçons expreſſes, deſtinées à former le génie, & qu'il ſe dévelope ſans que nous nous en appercevions. Il ne ſe développeroit pas néanmoins, ſi les conjonctures ne le favoriſoient, ſi l'on ne vivoit dans des lieux, dans des tems, & avec des perſonnes qui nous fourniſſent les moyens d'exercer & d'augmenter ce talent. *Virgile* n'auroit pas fait ſon Enéïde ſous *Romulus*, comme il l'a faite ſous *Auguſte*; les grands Poëtes du Siécle de *Louis* XIV. n'auroient pas enfanté leurs chefs-d'œuvre ſous les Rois fainéans. Mais il y a peu de perſonnes qui ſachent exactement diſtinguer la poſſibilité *extrinſeque* d'avec la poſſibilité *intrinſeque*, & qui faſſent attention aux actes de l'ame que certaines occaſions font naître d'une maniere qui ſemble fortuite, mais qui n'auroit pourtant pas lieu ſans ces occaſions. Cette pénétration dont nous venons de traiter ſi au long, eſt donc néceſſaire ici, pour bien diſtinguer ce qui eſt dû à la Nature d'avec ce qui

qui procede de l'occaſion ou des ſoins & de l'induſtrie.

A proprement parler, la pénétration fait partie du génie, qui réſulte de cette faculté jointe à celle de comparer les diverſes choſes que la pénétration nous a fait diſcerner dans les objets. Ces deux actes doivent concourir enſemble pour le génie; & ſi l'on examine tout ce qui eſt ordinairement regardé comme une production du génie, on verra qu'ils s'y trouvent effectivement. Telles ſont, par exemple, toutes les figures du langage & de l'art oratoire. Elles ont pour double fondement l'obſervation de certaines qualités dans certains ſujets, & de qualités ſemblables dans d'autres; en vertu dequoi nous tranſportons à un ſujet le nom qui dans le ſens propre ne convient qu'à un autre. Le Lynx eſt un animal qui a la vuë excellente. Un homme a les yeux de l'eſprit d'une force ſemblable à celle de la vuë du Lynx; il demêle avec promtitude & facilité des choſes qui échapent à d'autres. C'en eſt aſſez pour dire que cet homme eſt un Lynx, comme on dira que c'eſt un Lion, s'il en mon-

montre le courage, un Tigre, s'il a de la férocité, &c. De même ceux qui aiment la clarté, l'évidence, les démonſtrations, pourront être appellés des Aigles, parce que cet Oiſeau fixe ſes regards vers le Soleil; tandis que le nom de Hiboux, oiſeaux nocturnes, conviendra à ceux qui aiment l'obſcurité & ſe plaiſent dans les doctrines ténèbreuſes.

L'ATTENTION & la réflexion étant, comme nous l'avons vû, les moyens d'acquérir de la pénétration, ſervent par là même à former en nous le génie. Il faut d'abord de l'attention pour bien diſtinguer dans les objets les différentes choſes qui s'y trouvent; & quant à la réflexion, ce n'eſt autre choſe que la comparaiſon même des reſſemblances, d'où naît immédiatement le génie. L'imagination & la mémoire y entrent auſſi chacune pour leur part. En effet, tandis que nous ſommes occupés à comparer deux choſes, dont l'une eſt préſente, & l'autre abſente, il faît que l'imagination reproduiſe celle-ci, & que la mémoire en la reconnoiſſant nous aſſure qu'elle a été exactement reproduite. De là vient

que,

que, généralement parlant, une imagination vive & un génie heureux ſont des qualités qui vont enſemble, & dont l'une ſuppoſe l'autre. Mais cela ſert en même tems à prouver que le génie ne ſauroit être l'ouvrage de la Nature. Car notre imagination ne ſauroit ſe remplir d'un grand nombre d'idées, & notre mémoire acquérir la facilité de les reconnoître, ſi nous n'avons été placés à portée de voir les objets auxquels répondent ces idées, & ſi nous n'avons fait certains exercices propres à former & à fortifier la mémoire. Quand même cela ſe ſeroit paſſé ſans maîtres, ni leçons, on peut dire que les occaſions y ont ſuppléé. Un enfant qui voit continuellement une extrême variété d'objets, qui entend tenir à tous ceux qui l'environnent des diſcours pleins de feu, de vivacité, où tout petille d'eſprit, acquiert ces qualités, tout comme un autre apprend le Latin, quand on l'éleve comme *Montaigne* fut élevé, en ne mettant autour de lui que des perſonnes qui parlent cette langue. Cette maniere d'apprendre eſt même la plus efficace, celle qui donne le

le plus aiſément à l'ame un pli, auquel elle réſiſte quelquefois, lorſque l'auſtérité didactique lui déplait & la rebute.

La première choſe que doit faire celui qui veut perfectionner ſon génie, c'eſt de réfléchir ſur tous les objets qui peuvent lui fournir matiere à réflexion, & de comparer ſoigneuſement entr'elles les différentes choſes qu'il y a apperçuës. Cet exercice peut commencer de très bonne heure, & l'on voit auſſi des enfans qui peuvent être appellés ingénieux, parce qu'il ne s'agit pas ici de cette rigueur qu'exigent les démonſtrations, & tout ce qui eſt du reſſort des Sciences. Une penſée brillante, un bon mot, une figure hardie, ou touchante, ſont des fruits du génie; il faut que le bon ſens n'y ſoit pas heurté, qu'il n'y ait rien de révoltant, que ce ne ſoyent pas de purs *concetti*; mais on ne les ſoumet pas à une préciſion rigoureuſe, il y a preſque toujours un endroit foible, un côté qui cloche, & pour lequel on a de l'indulgence, parce que celui qui employe ces tours & ces expreſſions, a pour but direct de plaire, & non d'inſtruire. Cela étant, on peut penſer à perfectionner le

le génie, dès les premiers indices d'attention & de réflexion qu'on remarque dans les enfans, & longtems avant que de s'occuper de la culture de l'Entendement. Il y a même un grand nombre de ſujets dont toute l'éducation ſe borne là, parce que n'étant pas deſtinés aux Sciences, on ne leur donne pas les notions qui y conduiſent; Mais c'eſt une grande avance pour ceux qui veulent s'appliquer aux connoiſſances intellectuelles, d'avoir formé auparavant & cultivé avec ſoin leur génie. Cette facilité de comparer les reſſemblances, qui en fait la baſe, leur rend de très grands ſervices dans la carrière des études ſcientifiques: Car une choſe qu'on ne ſçauroit trop répéter, parce qu'elle mérite une attention toute particuliere, c'eſt que le ſuccès de la culture que nous donnons à notre Entendement dépend d'un concours merveilleux des facultés de l'ame, & des vertus intellectuelles qui réſultent de ces facultés, lorſqu'on les a développées convenablement. Chacune de ces vertus ſert continuellement à perfectionner les autres; elles agiſſent de concert, & ſe prêtent un ſecours réciproque, de

façon

façon que les progrès de l'une contribuënt toujours aux progrès de l'autre.

L'ÉTENDUË & la ſubtilité de cette Théorie, que nous croyons un préalable eſſentiel à l'étude de la Morale, ne doivent point détourner de cette étude ceux qui en ſentent d'ailleurs l'importance. S'il y avoit une route plus abregée, on feroit ſans doute mieux de la ſuivre; mais il n'y en a point, & il ſuffit pour le prouver de jetter les yeux ſur l'état où ſe trouve encore la Morale, & ſur le peu de progrès qu'elle a fait pendant tant de ſiécles. Il eſt impoſſible de la bien traiter, en ſe bornant à des théories particulieres, indépendantes les unes des autres, en quoi conſiſtent proprement les divers Ouvrages, eſtimables d'ailleurs, qui ont paru ſous le titre d'*Eſſais de Morale*. On ne bâtit point une Maiſon en mettant ici une Sale, là un Cabinet, ailleurs une Cuiſine, ou une Cave, ſans donner aucune liaiſon à ces différentes pieces. Un Tout réſulte du nombre & de l'aſſemblage des parties. Or ce tout n'exiſtera jamais en Morale, ſi on ne remonte à une théorie générale, dont les principes ſoyent démontrés, & appliqua-

quables à tous les cas juſques dans leurs détails. Et cette théorie ne ſera jamais connuë & compriſe que de ceux qui auront cultivé & perfectionné leur Entendement par les moyens qu'on leur indique ici, & ſur leſquels on n'inſiſte avec tant d'étenduë que parce qu'ils ſont d'une néceſſité indiſpenſable.

UN des moyens les plus efficaces de perfectionner le génie, conſiſte à bien examiner les mots de la Langue dans laquelle on s'exprime, pour en obſerver tous les caractères, pour voir, par exemple, ſi leur ſon convient aux diſpoſitions de celui qui les prononce, ou à la nature des choſes dont on veut parler, pour découvrir auſſi dans les raiſons étymologiques ce qui peut répandre un plus grand jour ſur la ſignification des termes, en un mot pour analyſer juſqu'aux ſyllabes, afin de juger en quoi elles peuvent augmenter ou altérer la force de l'expreſſion, cauſer la rudeſſe de quelque cacophonie, ou flatter harmonieuſement l'oreille. Cette étude eſt d'une fort grande étenduë, & tous ceux qui aſpirent à quelques ſuccès dans l'Eloquence & dans la Poëſie, doivent la regarder comme

me indiſpenſable. La juſteſſe & la force des idées ne ſuffiſent pas; elles ne ſervent même preſque de rien, lorſque l'Auditeur ou le Lecteur ſont arrêtés par les défauts de l'expreſſion; lorſque l'oreille mécontente ne transmet pas une impreſſion agréable à l'ame. Toutes les Langues ont ce qu'on appelle leur nombre; mais il y a très peu d'Ecrivains qui ſachent le ſaiſir. Le gros des Poëtes ſurtout s'imagine qu'il n'y a qu'à compter des ſyllabes, & enfiler des rimes, pour être en droit de dire qu'ils ont dormi ſur la double Colline, & ſe ſont deſaltérés aux eaux de l'*Hippocrene*. Il y a cependant *bien loin de là au nerf poëtique*, ſi je puis m'exprimer ainſi, & aux graces de l'Harmonie. *Boileau* par ſon exactitude, & *Racine* par ſa douceur, demeureront toujours des modeles inimitables. Malgré cela il n'y a point de Rimailleur qui ne croye pouvoir aller prendre place de plein droit à côté de ces Dictateurs du Parnaſſe. L'Art Oratoire n'eſt pas moins rempli de difficultés; la palme n'y eſt guères moins difficile à obtenir. Ceux qui ne connoiſſent pas tout le prix de l'expreſſion, s'élevent quelquefois par

la force de leur génie aux grandeurs majestueuses du sublime; mais on est tout surpris de trouver à côté des endroits les plus magnifiques, des choses exprimées durement, & qui ne sont pas même exemtes de bassesse. C'est le caractère du grand *Bossuet*, & ses Oraisons funebres en fourniſſent plus d'une preuve. D'autres au contraire trop livrés à la cadence & à l'arrondissement, parviennent rarement à un certain degré d'élévation: ils cherchent à plaire & plaisent en effet; mais l'agrément qu'ils font éprouver, est à la fin accompagné d'une sorte d'ennui; le retour perpetuel de certaines figures favorites, la trop grande régularité de certaines beautés de l'art, qui sont comme tirées au cordeau, ont je ne sçai quoi d'affadissant, le Lecteur baaille, & le Livre lui tombe des mains. C'est le cas de *Fléchier*; il a tenu un rang distingué parmi les Orateurs, mais dont les beautés sont trop recherchées, & surtout trop uniformes; l'antithese revient sans cesse, & à force de revenir perd toute sa grace. Je ne connois guères que *Massillon*, qui du moins dans quelques unes de ses productions, ait rempli l'idée

dée de l'Orateur accompli, c'eſt à dire de celui qui eſt également maître de ſon génie & de la Langue dans laquelle il s'exprime. Son petit Careme eſt ſurtout inimitable; les plus grandes choſes y ſont dites de la maniere la plus noble & la plus touchante; perſonne n'a été au delà, ni peut-être auſſi loin.

DANS les diverſes parties de l'étude des mots nous avons compris les obſervations étymologiques; & elles doivent en effet y entrer, pourvû qu'on ne les eſtime pas au delà de leur juſte valeur. Ceux qui rapportent tout là, qui croyent pouvoir tout expliquer par les étymologies, qui ſe félicitent des moindres découvertes dans ce genre, & qui ne projettent pas moins que de trouver les origines de toutes les idées, de tous les Peuples, & de toutes nos connoiſſances par les racines des mots; ceux, dis-je, qui n'ont que cette clef pour tout ouvrir, ſont des viſionnaires, de vrais enthouſiaſtes; & cela leur eſt commun avec tous ceux qui s'affectionnant à un ſeul objet, y veulent tout rapporter. Mais il demeure vrai qu'on ne ſçait preſque rien, tant qu'on ne ſçait pas le ſens étymologique des ter-

mes relatifs aux Arts & aux Sciences. De là vient l'extrême utilité, ou pour mieux dire, la véritable néceſſité de l'étude du Grec. Cette Langue a fourni preſque tous les termes qui entrent dans les Sciences; Logique, Phyſique, Geométrie, Théorème, Problème, &c. ſont autant de mots purement Grecs, qu'on entend d'abord, dès qu'on ſçait d'où ils viennent, & quelle eſt leur ſignification primitive; ſans quoi on eſt obligé de recourir à de longues circonlocutions. Il y a d'autres étymologies, dont la découverte fait plaiſir, parce qu'elle montre une convenance qu'on n'avoit pas d'abord apperçuë entre certains termes, & les objets qu'ils ſervent à déſigner. *Feſtus*, par exemple, fait remarquer que les voleurs ont été appellés en Latin *latrones*, du verbe *latere*, qui veut dire *ſe cacher*. Un Orateur partant de là, fera la deſcription des ruſes, & des artifices par leſquels ceux qui en veulent au bien d'autrui cachent leurs deſſeins & leurs meſures; ou bien, il étalera pompeuſement le pouvoir de la conſcience qui force tous les criminels à ſe dérober à la vuë des hommes, par les reproches qu'elle excite au dedans

dans d'eux au ſouvenir de leurs mauvaiſes actions. Il y a encore d'autres lieux communs oratoires, qui dérivent des mêmes ſources, comme quand on trouve dans les noms propres des idées appliquables à ceux qui les portent: mais ce ſont là de ces choſes qu'il ne faut pas trop rechercher, & auxquelles un habile homme ne touche que comme en paſſant. C'eſt ce qu'on appelle les jeux d'eſprit; & tous les jeux ne conviennent aux perſonnes raiſonnables qu'avec beaucoup de modération. L'eſprit eſt fort utile; mais il eſt quelquefois fort nuiſible, ſurtout quand on court après. C'eſt ce qui a donné lieu à ce joli vers d'un de nos Poëtes les plus ſpirituels;

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

BIEN des amuſemens de l'eſprit, qui faiſoient honneur, il n'y a guères plus d'un ſiècle, couvrent aujourd'hui de ridicule ceux qui s'y livrent. Anagrammes, Acroſtiches, & autres Ouvrages ſemblables ont été mis de bon droit au rebut: On eſt, je l'avouë, le maître de

ſon tems juſqu'à un certain point; mais ceux qui ſe livrent à ces puérilités, font plus que perdre leur tems: ils gâtent leur eſprit, & le gâtent pour l'ordinaire ſans retour. De là vient, pour achever ce que nous avions à dire de l'étude des mots, qu'elle a été miſe au deſſous de ſa juſte valeur. Les abus où elle a jetté les pédans & les eſprits faux ont été ſi palpables & ſi ridicules, que tous ceux qui ſe ſont piqués de bon ſens ont évité cette redoutable contagion. Mais ce même bon ſens auroit dû leur apprendre à diſtinguer ce qui peut être l'objet d'une application utile, & ce qui ne mene à rien. De là vient que notre ſiècle s'eſt jetté dans une extrémité oppoſée, dont les effets ne ſont pas moins contraires aux progrès de l'eſprit humain. On ne veut pas être ſavant, de peur d'être pédant, comme ſi l'ignorance valoit beaucoup mieux. Des gens qui tiennent, ou prétendent tenir les premiers rangs dans la Littérature, feroient à peine un bon thème Latin; & pour le Grec, ils ſont dans le cas de dire: *Sunt Græca, non leguntur.* Cela fait l'effet du monde le plus pitoyable dans des occaſions qui reviennent à cha-

chaque inſtant; & en même tems cela les prive d'une infinité d'ouvertures eſſentielles qui ne peuvent procéder que de cette connoiſſance. L'étude des Humanités, qui faiſoit autrefois à bon droit le fondement de toutes les autres, ſe réduit aujourd'hui preſque à rien. *Horace* & *Juvenal*, *Salluſte* & *Tacite*, ne ſont plus lus que dans les Traductions; les Profeſſeurs dans les Univerſités n'enſeignent preſque plus en Latin, ſoit parce qu'ils n'en ſavent pas aſſez pour le parler avec facilité, ſoit parce qu'ils ne ſeroient pas entendus par leurs Auditeurs; & l'uſage d'écrire dans cette Langue ſe borne preſque aux Diſſertations Académiques, où régne généralement plus de barbarie que d'éloquence, & dont le goût eſt entierement banni. Le bel eſprit & une fauſſe Philoſophie tiennent lieu de tout. Avec des viandes auſſi creuſes les Sciences s'amaigriſſent & dépériſſent de jour en jour; elles ne ſeront bientôt plus que des ſqueletes décharnés, ou plutôt des ombres ſans conſiſtance.

Les fictions ſont l'ouvrage du génie; & quoique leur nom ſemble d'abord prévenir contr'elles, il y en a cependant

d'utiles, qui menent à la vérité, & qui font honneur à ceux qui les produiſent. Mettrons-nous les Romans de ce nombre ? Il faut, avant que d'en porter un jugement décidé, les définir, en déterminer exactement l'idée. Si par Romans on entend tout récit dont la vérité ne fait pas le fonds, l'arrêt de proſcription, qui en interdiroit l'uſage, pouſſeroit la ſévérité trop loin. Il y a des fictions tout à la fois ingénieuſes, décentes, utiles, qui ouvrent l'eſprit & le préparent à recevoir la vérité, qui s'inſinuent & parviennent juſqu'au cœur à la faveur des agrémens dont elles ſont revêtuës. Les Fables d'*Eſope* dans leur ſiècle, & celles de *la Fontaine* dans le nôtre, ſont non ſeulement un des Livres les plus utiles à l'inſtruction de la jeuneſſe; mais à tout âge on peut y revenir, & en faire ſon profit. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus inſtructif que *Telemaque* ? La Poëſie Epique, & la Poëſie Dramatique, n'ont preſque d'autre baſe que la fiction. Cependant nous ne pouvons méconnoître ſans ingratitude le prix des chefs-d'œuvre, dont nous leur ſommes redevables. Bien loin donc de boucher

une

une Mine auſſi précieuſe, on doit exhorter ceux qui ſe ſentent les talens néceſſaires à la cultiver, & à en tirer tout ce qu'elle peut encore fournir d'avantageux aux Mœurs. Je dis aux mœurs; car pour les Sciences, j'eſtime qu'aujourd'hui elles doivent être traitées avec le plus haut degré de clarté, dont elles ſoyent ſuſceptibles, & que c'eſt dans cette clarté même que conſiſte leur mérite eſſentiel. Nous ne ſommes plus au tems des Hieroglyphes, & des allégories Pythagoriciennes ou Platoniciennes. Toutes ces obſcurités ne ſervent qu'à écarter de la vérité, ou à couvrir l'erreur. La Magie & l'Aſtrologie judiciaire ont dupé les hommes auſſi longtems qu'elles ont pû; mais le voile eſt levé, & la turpitude de ces chimères a été miſe dans un ſi grand jour, que l'eſpece humaine, qu'elles ont ſi longtems deshonoré, ne court plus riſque d'y retomber, à moins qu'on ne ſuppoſe un retour de barbarie univerſelle.

Mais, après avoir loué & recommandé les fictions qui méritent de juſtes éloges, que dirons-nous de ce torrent de frivolités, de ce déluge d'ordures, qui,

pour être un peu déguisées, n'en sont que plus dangereuses, de toutes ces extravagances & ces indécences, qui ont fait également gémir les presses, le bon sens & la vertu, depuis environ un siècle. Les Anciens ont eu leurs Fables Milesiennes; & l'on peut voir dans la Dissertation connuë de l'Evêque d'*Avranches* sur l'origine des Romans, comment cette invention est parvenuë jusqu'à nous. Mais rien n'égale la licence à laquelle quelques Auteurs l'ont portée dans ces derniers tems. Les grands Romans de *Scudery* & de la *Calprenede*, étoient des Poëmes épiques en prose; & tout y étoit monté sur le ton de la Chevalerie errante. Les bienséances y étoient observées, mais la vraisemblance y manquoit. Des Héros amoureux, & constans jusqu'à la fin du douzième Volume, des Héroïnes enlevées cinq ou six fois, & parcourant la moitié de notre Hémisphere, sans aucun des accidens de la Fiancée du Roi de Garbe, des faits d'armes incroyables, d'éternelles conversations montées sur le ton le plus précieux; tout cela n'étoit pas dans la Nature. C'est en général une entreprise fort singuliere que d'écrire des vo-

volumes entiers, & des milliers de volumes, ſur l'amour & ſes effets. Il en produit ſans doute de très conſidérables; c'eſt un des reſſorts qui donnent le branle aux événemens du monde; mais il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi puiſſant qu'on a voulu le repréſenter, & qu'il enfaiſſe tous les incidens romanesques que des cerveaux inventifs imaginent à loiſir. Ainſi, quand un homme de bon ſens a lû un certain nombre d'Ouvrages de ce genre, il eſt raſſaſié & véritablement excédé: ce ſeroit un ſupplice pour lui que d'en lire davantage, à plus forte raiſon que de ne jamais faire d'autre lecture. Mais la Morale s'éleve avec plus de force encore que le bon ſens contre ces productions; elle proteſte contre l'uſage que tant d'Auteurs font de leur tems & de leurs talens; elle les regarde comme d'indignes Citoyens, de lâches empoiſonneurs, qui jettent dans la Société les germes les plus funeſtes de toutes ſortes de déréglemens. L'eſprit des jeunes gens, imbû de bonne heure de ces frivolités & de ces obſcenités, en prend une teinture ineffaçable: les générations s'abâtardiſſent; & bientôt l'homme, & le François plus

que tout autre homme, reſſemblera à cette production périodique, dont on a dit qu'elle étoit immédiatement au deſſous du rien.

L'ESPRIT s'éguiſe auſſi bien que la pénétration; ou pour mieux dire, en ſe joignant à la pénétration, qui le ſeconde, & augmente ſa force. On appelle donc *eſprit ſubtil*, en prenant ce terme dans un bon ſens, celui qui donne des indices de pénétration; & les divers degrés de celle-ci déterminent ceux de la ſubtilité de l'eſprit. L'*eſprit vulgaire* eſt l'oppoſé de l'eſprit ſubtil. Quand il eſt du plus bas ordre, il s'étend à peine au delà des impreſſions reçues par les ſens, & comme celles-ci agiſſent avec une extrême confuſion, il eſt hors d'état d'y rien demêler, & croit que les choſes ſont effectivement telles que les ſens les lui repréſentent. Ces ſortes d'eſprits ne ſentent point les choſes ingénieuſes; elles ſont dites & écrites à pure perte pour eux; ils les mépriſent, parce qu'ils n'en ont aucune idée; & lorſqu'ils ſont tant que de les entrevoir, ils les mépriſent encore davantage, les taxant de fauſſeté & d'inutilité. Les exemples en ſont tous les

les jours sous nos yeux. Qu'un esprit borné & grossier assiste à une conversation spirituelle; il s'y ennuyera mortellement, il trouvera ceux qui la tiennent des personnages fort ridicules, & fera vœu de les éviter desormais. Ce sont des quolibets, des pagnoteries, de grossieres équivoques, qu'il lui faut: il y fait consister l'esprit, & n'en connoit point d'autre. Il en est des lectures comme de la conversation: les plus plattes & les plus triviales sont les seules dont il puisse s'accommoder. Ces gens-là ressemblent à ceux que la Nature a privé de quelque sens: encore sont-ils plus disgraciés, car ils croyent avoir ce sens qui leur manque, ce qui les jette dans les plus grossieres bevuës; au lieu qu'un aveugle ne croit jamais qu'il voit, ni un sourd qu'il entend.

Au dessus de ce dernier degré, de ce plus bas étage de l'esprit, il s'en éleve une infinité d'autres, qui répondent aux différentes dispositions tant naturelles qu'acquises, & aux divers objets sur lesquels l'esprit s'est exercé. A mesure qu'un homme sorti de bas lieu, & qui avoit d'abord reçu une mauvaise éduca-

tion, vient à se décrasser, il se fait en lui un changement qu'on auroit de la peine à se persuader, si l'on n'en étoit témoin. M. *de Marivaux*, cet Auteur si spirituel qu'il passe pour l'être trop, a très bien dépeint cette révolution dans son *Païsan parvenu*. Tel enfant aussi qui avoit paru sans génie, parce qu'on l'avoit négligé, ou qu'il avoit eu de mauvais guides, se dévelopera & se distinguera par la culture, & s'il tombe en meilleures mains. Certains talens supposent du génie; mais une remarque importante, & que je crois assez neuve, c'est qu'ils n'en supposent qu'un certain degré, au delà duquel ces talens, bien loin de s'accroitre, diminueroient ou même disparoitroient. Pourquoi l'un est-il grand Poëte, ou l'autre excellent Orateur? C'est qu'il a l'étenduë, la vivacité, la force même de génie, nécessaires pour se distinguer dans les genres. Mais, s'il eut été plus loin, il auroit acquis une supériorité, une profondeur, une capacité, qui se seroient tournées vers d'autres objets; il auroit été un grand Geométre, un Métaphysicien du premier ordre. *Leibnitz* & *Malebranche*,

Des-

Descartes & *Newton*, auroient été de mauvais Poëtes & de foibles Orateurs, parce que le point de vuë ſous lequel les idées ſe préſentent à ceux qui compoſent dans ces genres eſt fort inférieur à celui ſous lequel *ils les* enviſageoient. On peut les comparer, par rapport à l'éclat & au fracas de la Poëſie, aux éclairs & aux foudres de l'Eloquence, à ces Voyageurs qui parvenus au ſommet des plus hautes montagnes voyent les nuages, & les météores, ſous leurs pieds. Cela ſe vérifie juſques dans la Société. Un homme trop ingénieux, qui fait le charme des Sociétés par les ſaillies agréables, & même ſpirituelles, dont *il* eſt une ſource inépuiſable, eſt rarement un homme ſolide & judicieux, un ami ſûr & de bon conſeil. Chacun a ſa ſorte d'eſprit, & la poſſede dans un certain degré. Cela fait des nuances à l'infini; & cette variété, quoique ſujette à quelques inconvéniens, tend pourtant à l'ornement de la Société, qui devient par ce moyen une eſpece de parterre émaillé de toutes ſortes de fleurs, ou, ſi l'on enviſage la diverſité des talens du côté des avantages qu'el-

le

le procure, ce ſera un verger rempli de toutes ſortes de fruits.

POUR faire tourner le génie au profit de l'Entendement, après l'avoir enrichi de toute la pénétration dont il eſt ſuſceptible, il faut employer une opération dont l'uſage ne ſauroit être aſſez recommandé, puiſqu'il eſt l'unique moyen de procurer des connoiſſances diſtinctes & ſolides à ceux dont l'eſprit eſt en apparence trop borné pour les acquérir. Cette opération, que nous appellerons la *réduction des vérités univerſelles au ſens commun*, eſt un acte de l'Entendement par lequel les notions des choſes élevées au deſſus des ſens ſont engendrées, au moyen des idées des choſes ſenſibles vulgairement connuës, & en vertu d'une analogie, ou reſſemblance, qui ſe trouve entre ces idées & ces notions. Nous avons vû au long ci-deſſus que l'Entendement ſe ſert du miniſtère des facultés inférieures & intermédiaires; & c'eſt ce qui a lieu en particulier ici, où la réduction dont il s'agit, embraſſe les divers actes des ſens, de l'imagination, de la mémoire, de l'attention & de la réflexion.

No-

NOTRE divin Sauveur a ſuivi cette voye dans ſes inſtructions; & l'on ne ſçauroit choiſir des exemples plus frappans & plus inſtructifs que ceux qui ſe trouvent dans ſes diſcours. C'eſt ainſi, par exemple, que pour extirper entierement tout deſir de vengeance, il dit, *Matth.* V: 39. *Si quelcun te frappe ſur la joüe droite, tens-lui auſſi la gauche.* En ſe repréſentant le cas que J. C. indique, & la conduite qu'il y preſcrit, on verra qu'il faut un cœur rempli de la plus grande modération, & de la plus parfaite charité, pour accomplir ce précepte. Il en eſt de même de la promtitude à s'acquiter des devoirs de l'humanité, qui ne pouvoit être mieux exprimée que par ces paroles du V: 41. *Si quelcun veut te forcer à faire mille pas, vas en deux mille avec lui.* Ces exemples regardent les dogmes pratiques, & renferment des régles de conduite. Mais l'Evangile fournit auſſi des réductions de vérités théorétiques, faites avec le même ſuccès. Preſque toutes les paraboles ſont dans le cas; ſurtout on doit faire attention à celle du Semeur, *Matth.* XIII: 4. & ſuiv. où les divers effets de la Parole de Dieu,

Dieu, ſur l'eſprit des hommes à qui elle eſt prêchée, ſont ſi bien repréſentés. Son divin Auteur en a donné lui-même l'explication, qui découvre pleinement toutes les vérités qui y ſont renfermées.

CETTE réduction aux notions communes contribuë beaucoup à l'évidence des dogmes; elle ſert à rendre le conſentement arraché pour ainſi dire, à l'ame, auſſi ferme & auſſi inébranlable, que s'il étoit fondé ſur des démonſtrations, puiſque les notions communes ſont la baſe de toute démonſtration. On met auſſi par ce moyen en uſage la maniere indirecte de prouver, par laquelle on réduit à l'abſurde ceux qui ſoutiennent le contraire. En un mot il y a dans cette opération une force de convaincre, accommodée à la portée de tout le monde, & dont les effets s'étendent ſur ceux qui paroiſſent les moins propres à être convaincus, parce qu'ils n'ont pas une pénétration ſuffiſante pour diſtinguer le certain de l'incertain. Il eſt bien vrai que ceux qui ont perfectionné leur Entendement de façon à pouvoir en faire toujours un droit uſage, n'ont pas beſoin de cette réduction au ſens commun; mais on ne

ſauroit pourtant dire qu'elle leur ſoit abſolument inutile. Lorſqu'il reſte encore quelque obſcurité dans les idées, c'eſt un moyen de la diſſiper, & de faire ceſſer tous les doutes. On peut dire auſſi que le ſentiment de la certitude languit en quelque ſorte, quand il repoſe toujours, ou trop longtems, ſur des notions purement abſtraites, en ſorte qu'on le réveille en faiſant intervenir les actes ſuſdits des ſens, de l'imagination, & des autres facultés inférieures, la mémoire ſurtout devient par là propre à retenir les idées eſſentielles; en un mot ce concours de toutes les puiſſances de notre ame rend l'acquieſcement d'une fermeté à toute épreuve.

Le génie, & même un génie pénétrant, qui dans quelque cas aille juſqu'à la ſubtilité, eſt néceſſaire pour ſe démêler de la réduction dont nous venons de parler. Car, comme nous l'avons dit, elle ſe fonde ſur certaines analogies entre les idées ſenſibles & les notions univerſelles; analogies dont l'obſervation, & même la réduction, ne peuvent dépendre que du génie. Il faut dire ici quelque choſe de plus préeis, & qui, ſi je ne me trompe, mé-

mérite une attention particuliere. Les forces du génie, dans l'opération dont il s'agit, ne doivent pas être eſtimées par les objets dont on ſe ſert pour procurer la connoiſſance des vérités abſtraites; objets qui ſont quelquefois ſi ſimples & ſi connus, que les perſonnes les plus ſimples, les enfans qui commencent à penſer, peuvent les concevoir & les comprendre. En reprenant l'exemple de la Parabole dont il a été fait mention, il ne faut qu'une meſure de génie très bornée, pour entendre le ſens littéral, & ſe repréſenter les différens effets qui réſultent de la maniere dont la ſemence tombe en divers endroits. Mais, pour appliquer ces cas différens à la Parole de Dieu, & aux fruits qu'elle produit dans le cœur de ceux qui la reçoivent avec telles ou telles diſpoſitions, on a beſoin d'une ſagacité peu commune, & il entre dans cette application pluſieurs notions abſtraites, qui ne ſont pas du reſſort de tous les génies. Cela eſt encore plus ſenſible dans la Parabole de l'yvraie, *Matth.* XIII. 20. où le fils de Dieu oppoſe de la maniere la plus frappante (& cela en ſe ſervant toujours de la réduc-

tion

tion au ſens commun,) la doctrine peut-être la plus difficile & la plus épineuſe de toutes, celle de la permiſſion du péché, qui a produit tant de diſputes interminables entre les Theologiens & les Philoſophes. La notion de l'enchaînement univerſel de toutes choſes, & par conſéquent des biens avec les maux, d'où réſulte la néceſſité de permettre les maux, afin de conſerver les biens, eſt miſe ſous les yeux des perſonnes les moins clairvoyantes par l'exemple du bon grain & de l'yvraie, dont les racines ſont tellement entrelaſſées, qu'on ne pourroit arracher les unes ſans les autres. Mais, autant qu'il eſt facile de voir la liaiſon de ces racines, autant eſt-il difficile de voir, ou du moins de bien voir, cet enchaînement univerſel de toutes les ſéries ſucceſſives & coexiſtentes, qui renferment les biens & les maux, unies entr'elles d'une maniere ſi indiſſoluble, que Dieu n'auroit pû les ſéparer qu'en détruiſant la chaîne entiere, c'eſt à dire, en ne créant pas l'Univers, s'il avoit voulu prévenir l'exiſtence du mal, ou en l'anéantiſſant, s'il vouloit que le mal ceſſât d'exiſter. Cette réduction conduit encore

re à conclurre, que nous pouvons nous trouver nous-mêmes dans le cas de la Providence, c'eſt à dire, obligés à permettre certains maux, ſans lesquels des biens fort ſupérieurs à ces maux n'exiſteroient pas. De ſemblables notions portent une véritable lumiere dans l'ame; mais il faut une ame déja éclairée juſqu'à un certain point, & ſouvent à un point très conſidérable, pour ſaiſir toute la théorie qu'elles renferment, pour conduire les principes qui y ſont employés juſqu'à leurs dernieres conſéquences. C'eſt donc un motif à s'exercer dans ce genre, & c'eſt en commençant par des exemples ſimples, & des opérations faciles, qu'on s'éleve aux doctrines les plus abſtraites & les plus compliquées.

LA liaiſon que cet art de réduire met entre les choſes les plus communes & les plus relevées, exige dans ceux qui le cultivent qu'ils deſcendent à la connoiſſance des objets les plus vulgaires, parce que ce ſont les plus frappans, & les plus propres à produire l'effet deſiré. Un Miſſionaire, par exemple, appellé à inſtruire des Nations ſauvages, ne ſauroit

roit être trop rempli de ce genre de connoiſſances. Ne pouvant d'abord leur parler de Religion, de Vertu, de Devoir, & d'autres notions abſtraites qui leur ſont parfaitement inconnuës, il doit faire parler en quelque ſorte les objets communs & familiers qui ſont le plus connus à ces hommes groſſiers. Il n'y a point d'autre moyen d'exciter leur attention, de la captiver, de ſe frayer une route d'abord à l'eſprit, & enſuite au cœur. Quiconque ne ſait pas deſcendre juſques-là, doit renoncer à cette fonction, fut-il le plus grand Philoſophe, & le plus éloquent Orateur. Il en eſt de même des Fabuliſtes; pour peu qu'ils ſortent de la ſphère des objets les plus familiers, la Fable quelque ingénieuſe qu'elle puiſſe être d'ailleurs, ou même d'autant plus qu'elle eſt ingénieuſe, perd tout ſon mérite entre leurs mains, parce que le mérite de la Fable conſiſte à être entenduë, ſans quoi elle ne peut être goûtée. C'eſt contre cet écueil que *La Motte* a ſi rudement échoué, que ſes Fables n'ont pas été traitées avec la juſtice qu'elles méritoient par d'autres endroits, parce qu'elles péchoient d'une maniere trop frap-

pan-

pante par celui-ci. La ſimplicité & la naïveté de ſon inimitable devancier l'ont au contraire rendu immortel. Bien des gens habiles, & par là même qu'ils ſont habiles, ne comprennent pas qu'il y ait de l'art & du talent à deſcendre, à s'accommoder à la portée de ceux à qui l'on parle, ou pour qui l'on écrit; il leur ſuffit de s'entendre, ou d'être intelligibles à ceux qui en ſçavent autant qu'eux. C'eſt ce qui fait que certaines perſonnes ſont quelquefois trop ſçavantes pour prêcher, ou pour enſeigner la jeuneſſe; parce que voulant toujours s'élever à la hauteur de leurs propres connoiſſances, elles ne tendent point une main ſecourable à leurs Auditeurs, ou à leurs Diſciples, pour les aider à s'en approcher. Mais, ſi ces perſonnes ſont ſçavantes, il faut convenir que leur ſçavoir, deſtitué d'une qualité eſſentielle, je veux dire du talent de l'employer à propos & utilement, vaut moins que des connoiſſances d'un ordre inférieur, accompagnées d'une dextérité, d'une façon claire & inſinuante de les propoſer, qui fraye ſeule la route aux connoiſſances ſupérieures.

LES

LES Apôtres, fideles imitateurs de leur Divin maître, ont auſſi ſuivi ſon exemple dans l'emploi des images familieres, & empruntées des choſes les plus communes. S. *Paul*, pour faire ſentir l'influence des mauvais exemples ſur les mœurs, compare ces exemples à un peu de levain qui fait fermenter toute la maſſe. La Morale eſt beaucoup plus remplie qu'on ne ſe l'imagine ordinairement, de vérités abſtraites, difficiles à ſaiſir, & au deſſus de la portée du commun; vérités qui ne ſont cependant point de ſimples ſpéculations, des ſubtilités *inutiles, dont on puiſſe négliger la connoiſſance, mais elles ſont* au contraire également importantes & utiles. Il eſt donc très avantageux de ſçavoir les rendre ſenſibles à tous les hommes par la réduction au ſens commun. Le Philoſophe à la vérité ne ſe charge que du ſoin de démontrer: il déduit la Morale pratique de la connoiſſance des facultés humaines & de leur uſage. Mais ce ſont pourtant eux qui, en pouſſant le développement des notions auſſi loin qu'il peut aller, les rendent diſtinctes, & mettent ainſi ceux qui veulent enſuite leur prê-

ter le secours de la réduction en état d'y réussir. Autrement ils partiroient de notions confuses, & ne pourroient donner que des directions imparfaites. Il n'y a d'ailleurs que le Philosophe qui puisse juger si la réduction faite par d'autres est bien exécutée, & si la vérité n'y est point altérée, & infidelement représentée. Cela fait voir que par rapport à l'Ecriture Sainte, un Commentateur Philosophe a beaucoup d'avantage sur un Commentateur qui n'est que Theologien, ou Critique. Ce n'est pas expliquer l'Ecriture que d'entasser des paralleles, des remarques d'érudition, des controverses; il faut saisir le véritable sens des passages, découvrir la pensée & le but des Auteurs sacrés, sçavoir ce qu'ils vouloient enseigner ou prouver, & montrer comment ils le font. Pourquoi l'illustre *Grotius* tient-il un rang si distingué parmi les Interprêtes de l'Ecriture Sainte, qu'il vaut lui seul presque mieux que tous ceux qui entrent dans le Recueil auquel on a donné le nom de *Grands Critiques*. C'est qu'à un profond savoir, dont nous n'avons garde de contester la nécessité & le prix, il joignoit cet esprit phi-

philoſophique, qui brille à chaque page de ſon incomparable Traité *du Droit de la Guerre & de la Paix*. Si jamais l'Ecriture n'avoit été commentée que par de ſemblables Interprêtes, on ſeroit délivré d'une foule de Volumes qui ne font qu'embarraſſer les Bibliotheques, & l'eſprit de ceux qui les liſent.

L'USAGE des hieroglyphes & des emblêmes peut être mis à côté de celui des ſimilitudes & des paraboles. Il faut du génie & de la pénétration pour découvrir le juſte rapport qu'il y a entre les figures hieroglyphiques ou emblématiques, & les objets pour l'ordinaire inviſibles qu'elles ſont deſtinées à repréſenter. On peut voir dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* par le *P. Bouhours* bien des remarques agréables & ingénieuſes ſur ce ſujet. Un autre Jeſuite, le P. *Meneſtrier*, a fait à peu près ſon unique objet de cette Science des deviſes & des emblêmes, & il eſt aiſé, en parcourant ſes Ouvrages, d'acquérir les idées qui peuvent rendre capable de faire de ſemblables inventions, ou du moins d'en juger. Les Hiſtoires Métalliques de divers Princes, ou Etats, ne

ſont autre choſe qu'un tiſſu hieroglyphique. L'eſprit s'occupe agréablement à conſidérer la variété & la juſteſſe des rapports ſur leſquels tous ces Ouvrages ſont fondés. La mémoire en même tems ſe charge avec plus de facilité de bien des idées qu'elle n'auroit pas retenuës, ſi on les lui eut offertes dans leur ſimplicité naturelle. Ainſi, pourvû qu'on n'aille pas trop loin à cet égard, & qu'on n'attribuë pas un trop grand prix à ce genre de fiction, il peut être compté parmi ceux dont l'eſprit humain tire quelque ſecours pour la connoiſſance de la Vérité, ou du moins pour s'inculquer cette connoiſſance. Il n'eſt plus à craindre aujourd'hui de tomber dans l'inconvenient où les anciens Hieroglyphes jetterent les Egyptiens. Après avoir ſervi d'envelope & de voile à des vérités que la pénétration humaine avoit déja découvertes, elles les voilerent ſi bien, que les vérités même s'éclipſerent, & que l'on fut réduit à de vaines conjectures ſur le ſens des hieroglyphes. Jamais on ne fera préſentement aucun cours hieroglyphique de quelque Science que ce ſoit: ce ſeroit allumer une chandelle en plein midi:

midi: mais les emblèmes & les deviſes conſerveront leur uſage dans la Science numiſmatéque, & pourront encore entrer juſqu'à un certain point dans la compoſition de certains Ouvrages de dévotion & de morale, ou même ſervir aux premieres inſtructions que reçoivent les enfans, qui ſont amuſés & inſtruits tout enſemble par cette voye. Un Auteur aſſez célébre, nommé *Comenius*, avoit tourné ſes vuës de ce côté-là; & il a laiſſé des Ouvrages dans ce goût qui ſont peut-être trop négligés par ceux qui enſeignent les premiers élémens.

L'ATTENTE des cas ſemblables, ou ce qu'on appelle l'*Empiriſme*, eſt l'unique guide des trois quarts des hommes, & dans bien des occaſions le défaut de théorie ne permet pas d'en avoir d'autres. Le génie trouve donc ici matiere à s'exercer & même à deployer la ſubtilité qu'il tient de ſa pénétration. Quand on veut en effet ſe régler ſur le retour des cas qui ont entr'eux une reſſemblance, d'où l'on tire des principes de conduite, il faut au moins avoir les yeux de l'ame aſſez perçans pour ne pas s'en tenir à des reſſemblances vagues & confuſes, qui jettent

infailliblement dans l'erreur. On ſe moqueroit d'un homme, qui, voyant une table couverte de fruits artificiels, ſe mettroit en devoir d'en manger, parce qu'il les prendroit pour des fruits naturels. Il en eſt de même d'un Courtiſan qui, ayant réuſſi dans une Cour en ſe conduiſant d'une certaine maniere, en conclurroit qu'il aura le même ſuccès dans une autre Cour, en tenant la même conduite, fondé ſur la reſſemblance vague qu'il y a entre les Cours, ſans penſer que chacune a ſes principes & ſes uſages particuliers. Tous les jours des cas de cette nature ſe préſentent, & tous les jours les hommes y ſont attrapés, faute de ſaiſir ce qui différencie les choſes qui paroiſſent avoir une certaine reſſemblance. Voilà pourquoi un Général, un Politique, un Medecin, qu'une longue expérience ont rendus conſommés dans leurs profeſſions, quand même ils n'excelleroient pas du côté de la théorie, ſont des gens très eſtimables & très utiles, que la juſteſſe du coup d'œil, la fineſſe du tact, préſervent des pièges dans leſquels les Novices ne manquent preſque jamais de tomber. Devenir ſage à ſes propres dépens, c'eſt ordinai-

dinairement apprendre que des choſes qui avoient paru ſemblables ne l'étoient point du tout; qu'un fripon trompe ſouvent en prenant les apparences de la probité, & une Coquette en prenant celles de la Vertu. Ceux qui ont le génie naturellement bon & pénétrant ſont plutôt ſtilés à ſaiſir ces différences, à percer l'écorce, à lever le maſque des objets faux & trompeurs; mais il y en a d'autres qui n'y parviennent que fort tard, & après avoir payé bien des fois la peine de leur trop grande ſimplicité. Quand on s'ingère à manier de grandes affaires, il eſt eſſentiel de s'y être préparé par l'acquiſition de ce qu'on appelle *l'eſprit des affaires*, qui n'eſt autre choſe que la ſorte & le degré de pénétration dont nous parlons ici; ſans quoi l'on a la honte de les voir échouër entre ſes mains. Il naît ſouvent dans l'eſprit des perſonnes ingénieuſes des penſées fortuites, qui ſont heureuſes, & qui placées dans leurs diſcours, ou dans leurs Ouvrages, y font un effet avantageux, les ornent & en rehauſſent le prix. Ce qui caractériſe même les hommes d'un génie diſtingué, c'eſt que ces ſaillies ſont fréquentes, & comme

habituelles chez eux; c'eſt le tour propre de leur eſprit; ceux qui les entendent, ou qui liſent leurs Ecrits, ſont continuellement affectés par des choſes qui leur paroiſſent nouvelles, ou parce qu'elles le ſont en effet, ou parce qu'un tour ingénieux leur en donne l'air. Les ſeuls Eloges de M. *de Fontenelle* peuvent fournir les exemples les plus frappans de ce génie, qui s'eſt ſoutenu dans ce célébre Ecrivain juſqu'au bout du vintième luſtre. On diroit que c'eſt un préſent de la Nature, & preſque un effet du hazard; les Fables de *la Fontaine* naiſſoient, dit-on, dans ſon cerveau, toutes faites, comme les pommes ſur un pommier. Cependant il ne faut pas s'y méprendre; l'art & la culture y entrent pour beaucoup. Ces hommes illuſtres, qui ont fait la gloire du ſiécle de LOUIS XIV. & l'ont rendu comparable à celui d'AUGUSTE, étoient des hommes ſtudieux, qui avoient beaucoup lû, beaucoup médité, & qui s'étoient ſurtout familiariſés avec les grandes beautés qui ſont répanduës dans les Ecrits des Anciens. Quand on cherche ſoigneuſement les imitations dont ils ont embelli leurs Ouvrages, on

en

en trouve un grand nombre, ſurtout dans *Boileau*; mais, outre ces imitations ſenſibles, il y en a une infinité d'imperceptibles, & dont la délicateſſe échape à ceux qui remontent aux ſources. Ou plutôt, ce ſont moins des imitations, que des *appropriations*, ſi je puis m'exprimer ainſi. L'Ame d'*Euripide* & de *Sophocle* avoit paſſé en quelque ſorte dans celle de *Corneille* & de *Racine*; mais elle n'y auroit jamais paſſé, ſi ces deux grands Poëtes modernes ne s'étoient nourris des deux Poëtes Grecs, & ne les avoient convertis en leur propre ſubſtance. Il n'eſt pas ſurprenant de voir lever d'un inſtant à l'autre, dans un champ bien cultivé, des plantes, dont on y a jetté les ſemences; il n'y a rien de caſuel là dedans, c'eſt le cours même de la Nature. Ainſi la ſéchereſſe ſtérile, ou la fauſſe abondance de ces Ecrivains de nos jours, & ſurtout des Poëtes, qui croyent pouvoir créer de nouvelles Poëtiques, & tirer de leur imagination des beautés qui effacent tous les chefs d'œuvre de leurs prédéceſſeurs, ne ſervent tout au plus qu'à en impoſer aux juges incompétens,

& à procurer une réputation paſſagère, que la poſtérité ne confirmera point.

Les expédiens imprévus, que certaines perſonnes trouvent beaucoup plus heureuſement que d'autres pour ſe tirer d'affaire dans des ſituations délicates & critiques, reſſemblent aux idées heureuſes dont nous venons de parler, & paroiſſent devoir comme elles leur origine à une *irradiation* ſubite & caſuelle. Mais on doit en porter le même jugement, & s'aſſurer que ces clartés inattenduës ne ſe montreront jamais que dans des ames où il y a un fonds de lumieres acquiſes. Je ne prétends pourtant pas que, certains efforts extraordinaires, ſurtout ceux que la néceſſité produit, ne puiſſent tirer quelquefois d'un terroir d'ailleurs ſtérile ou mal cultivé, des choſes qu'on n'en auroit pas attenduës. Un ſot ouvre quelquefois un avis important. Mais nous nous bornons ici à ce qui arrive ordinairement & naturellement. Les méditations caſuelles d'un eſprit lourd & groſſier ſont ce qu'on a nommé mal à propos des *rêves à la Suiſſe*, cette contrée étant aujourd'hui une des plus fertiles en Savans diſtin-

distingués & en beaux Génies; au lieu que dans un esprit vif, actif, & orné de connoissances, au moins jusqu'à un certain point, il se fait une collision continuelle d'idées, qui semblable à celle du caillou contre l'acier, jette des étincelles plus ou moins vives. Il est bien vrai que les gens de ce caractère ne parviennent pas ordinairement à une solidité consommée; mais ils ne laissent pas d'être propres à une infinité de choses, & de figurer avec distinction dans la Société.

Ceux qui veulent former une provision, une espece de magazin d'idées, qui rendent leurs méditations casuelles ingénieuses, doivent commencer par voir & connoître tous les objets sensibles qui méritent quelque attention, & s'accoûtumer ensuite à tirer de la ressemblance qu'ont ces objets avec certaines notions abstraites, des résultats qui les conduisent aux vérités que les Sciences renferment, mais en particulier aux vérités morales. Cependant on doit être sur ses gardes dans la recherche de ces rapports, pour ne point en admettre qui manquent de justesse, & qui, vûs de plus près, dan-

nent une idée toute oppoſée à celle qu'on s'étoit propoſée de fournir. L'Araignée, par exemple, tire ſon fil de ſes propres entrailles. Si là deſſus on alloit lui comparer un homme qui ne veut rien devoir aux autres, qui veut tout ſavoir & tout faire par lui-même, on auroit tort. Cet homme n'eſt point dans le cas de l'Araignée; il ne poſſède point, comme l'Inſecte, ce fonds inépuiſable, d'où il peut tirer tant qu'il lui plait; tout au contraire, ſes entrailles, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſont vuides, & la trame qu'il ourdit n'a aucune conſiſtance, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe ſe ſuffire à ſoi-même, & ſe paſſer du ſecours des autres. Il faut donc être en garde contre les fauſſes lueurs de reſſemblance qui pourroient en impoſer dans la recherche de ces alluſions; & s'aſſurer exactement qu'elles ſont compriſes ſous la même notion générale que le ſujet auquel on les rapporte. Or, dans l'exemple précédent, un peu d'attention fait bientôt voir que l'araignée qui tire ſon fil d'elle-même, & l'homme qui veut ſe paſſer de tout ſecours étranger, ne ſont pas compris ſous la notion commune d'un

être

être qui trouve dans ſon propre fonds de quoi ſuffire à ſes beſoins. Les Orateurs, ou les Poëtes, qui manquent du jugement néceſſaire pour trouver ces notions, & y rapporter les deux termes de leurs comparaiſons, mettent en œuvre les figures les plus forcées, & ſouvent les plus contraires à leur but. C'eſt ici un des cas auquel convient ce mot. *Quantum eſt non ineptire !*

Tout cela revient dans le fonds à ce que la Logique, & plus particulierement encore l'Ontologie, enſeignent ſur la maniere de former les notions des genres & des eſpeces; d'où nous pouvons conclurre que ces notions ne peuvent être bien formées que par des hommes doués de génie, & même d'un génie pénétrant.. On ne diſtingue en effet les eſpeces, qu'en réuniſſant les qualités ſemblables qui ſe trouvent dans les individus; & les genres ſe tirent pareillement des reſſemblances qu'on remarque entre les eſpeces. C'eſt là l'ouvrage du génie; & celui qu'on nomme vulgaire, n'y ſuffit pas, car il ne s'agit pas moins que de reconnoitre les déterminations intrinſeques & invariables des êtres au milieu de

toutes celles qui ſont accidentelles & variables.

On objectera peut-être que c'eſt le vulgaire qui a inventé les mots dont le langage eſt compoſé, & que c'eſt à lui par conſéquent qu'on eſt redevable des noms qui ſervent à deſigner les genres & les eſpeces. Mais l'examen du langage ordinaire prouve préciſément ce que nous avons avancé, & fait voir que les inventeurs des mots n'ont eu que des idées confuſes; car il eſt rare que le ſens des mots ſoit exactement déterminé, & il eſt fort difficile de le ramener à des notions exactes. Ce n'eſt aſſurément pas ſans un certain degré de pénétration qu'on diſtingue les diverſes qualités qui ſe trouvent dans les objets qui frappent les ſens; cependant, lorſqu'on s'arrête là, cette pénétration ne peut être eſtimée que vulgaire. Il n'en eſt pas ainſi des Sciences, qui exigent que les eſpeces & les genres des choſes ſoyent des notions véritablement diſtinctes; & pour les rendre telles, il faut n'y faire entrer, ni plus, ni moins de déterminations que la diſtinction des idées n'en exige; préciſion fort ſupérieure à la capacité du vulgaire. Ceux

qui

qui savent que l'unique source des notions génériques & spécifiques se trouve dans l'Ontologie, à laquelle toutes les autres Sciences tiennent comme une plante à sa racine, ne douteront pas du degré de pénétration qui est indispensable pour bien former les notions des genres & des especes. Cet effort de l'esprit l'emporte de beaucoup sur ceux qui se rapportent simplement aux Belles-Lettres, & qu'on peut le plus souvent regarder comme des jeux, plutôt que comme des occupations sérieuses. Néanmoins bien des gens sont fermement persuadés qu'on ne sauroit avoir de l'esprit, ni en faire paroitre, que dans les matieres rélatives aux Belles-Lettres, où l'élégance & les fictions servent à présenter les idées d'une maniere attrayante. Le jugement, selon eux, agit seul dans les Sciences, & y porte cette sécheresse qui lui est naturelle. Mais cette façon d'envisager les choses suffit pour faire voir qu'ils manquent d'idées distinctes, & qu'ils règlent uniquement leur estimation sur des idées confuses. Dans les Sciences les actes du jugement, ou comme on a coutume de les appeller, les opérations de l'En-

l'Entendement, concourent très ſouvent avec les actes de l'eſprit, ou du génie, & ſont étroitement liés avec eux; liaiſon qui eſt cauſe qu'on les confond enſemble, & qu'on attribue, au jugement ſeul, des choſes dans leſquelles l'eſprit revendique ſa part. Peu de gens ſont en état de faire ce triage, vû l'extrême pénétration qui eſt requiſe pour diſtinguer les actes des différentes facultés de notre ame, toutes les fois qu'ils concourent enſemble: on ne ſauroit en venir à bout ſans les notions diſtinctes de chacune de ſes facultés, & ſans une application perpétuelle du principe de la Raiſon ſuffiſante.

Ouï, les démonſtrations mêmes, qui ſont la partie eſſentielle & conſtitutive des Sciences, & tous les détails auxquels elles conduiſent, ſont autant l'ouvrage du génie que celui de l'entendement, puiſque pour entrer dans ces détails, & les pouſſer auſſi loin qu'ils en ſont ſuſceptibles, il faut ſçavoir démêler les vrayes reſſemblances des choſes, afin de réduire à des notions communes celles qui offrent ces reſſemblances, & de ranger ſous des notions différentes celles où l'on trouve

des

des diſſemblances réelles. Quand, par exemple, dans l'Hydroſtatique on a démontré l'équilibre des fluides, cette démonſtration s'applique immédiatement à l'eau, comme au fluide le plus connu, & ſur lequel il eſt le plus aiſé de faire des Expériences. Mais un eſprit pénétrant voit d'abord, que, ſans rien changer à la démonſtration, on peut mettre à la place de l'eau, tout autre fluide peſant. On peut enſuite appliquer ce qui a été démontré, & l'étendre à des choſes individuelles, où l'on trouve les qualités préſuppoſées dans les genres & dans les eſpeces. Celui qui prend un tuyau recourbé, & le remplit d'eau, y applique la démonſtration, & fait voir dans cet individu ce qui a été dit de l'eſpece, & même du genre; expérience, au moyen de laquelle on étend la théorie de l'équilibre des fluides à tout fluide peſant contenu dans un tuyau recourbé quelconque, ou dans des tuyaux communiquans. En partant de là, un Phyſicien ingénieux peut arriver à bien d'autres cas particuliers, qui ont quelque choſe de commun avec celui dont ſes ſens ſont frappés. Les progrès des Sciences, même de celles qui

ſont

ſont purement abſtraites, ſont tous fondés ſur ces actes du génie qui ſaiſiſſant les reſſemblances, étend de plus en plus les théories, en ſubordonnant de nouveaux cas, qu'elles n'avoient pas encore embraſſé. L'eſprit ſe gliſſe, pour ainſi dire, furtivement dans pluſieurs actes intellectuels, auxquels on ne ſoupçonneroit pas qu'il eut la moindre part. Cela ſe rapporte à la matiere des cachettes de l'eſprit humain, que nous avons traitée au long ci-deſſus.

LES démonſtrations & l'art de trouver ont pour baſe principale & continuelle le principe qu'on nomme de réduction, principe dont l'uſage demande inconteſtablement du génie & de la pénétration. Dans tous les cas où l'on fait uſage de ce principe, il s'agit de rapporter l'objet dont il eſt queſtion à un autre, qui ſoit compris ſous la même notion commune, en vertu de laquelle ce qui eſt connu de l'un ſoit appliquable à l'autre. Quelquefois la notion trouvée par le principe de réduction eſt propre au ſeul ſujet auquel on l'applique, comme lorſqu'on ſe repréſente un cercle ſous l'idée d'un polygone qui a un nombre infini de côtés, un cy-

cylindre comme un prisme qui a un nombre infini d'angles, un polynome comme un bynome en Arithmetique & en Algebre. Quelquefois la notion d'où l'on part est également abstraite de deux sujets, & appliquable à l'un & à l'autre, comme quand on compare l'addition avec l'action de compter de l'argent, entant que les nombres additionnés & les especes comptées sont conçues comme des choses d'espece differente, dans lesquelles on procéde également, en joignant de petites sommes pour en former de plus grandes, & les réduire finalement à une somme totale. Dans de semblables opérations, c'est la pénétration qui nous fait appercevoir dans un sujet concret les choses dont la notion abstraite est composée; & c'est le génie qui nous découvre la convenance de la notion abstraite avec différentes choses qui ont entrelles certains rapports. On peût compter parmi les réductions dont nous parlons, celle des problémes physico-mechaniques à la Géométrie pure; & en général toutes les Mathématiques appliquées ne sont guères qu'une suite de semblables réductions. Il n'est pas bien difficile dans tous ces cas,

cas, au moins pour ceux qui veulent y donner une attention ſuffiſante, de voir quel eſt l'office du génie, quel celui de la pénétration, & quels ſont les effets qui réſultent de leur concours.

Je ne crois pas qu'il puiſſe reſter après cela le moindre doute ſur l'utilité d'un eſprit pénétrant dans les Sciences & dans l'Art de trouver. Les Mathématiciens ont paru juſqu'à préſent l'emporter à cet égard ſur tous les autres Savans; mais ceux qui voudront appliquer la méthode mathématique aux Sciences qui n'y ont pas encore été aſſujetties, ſe convaincront que le genre & le degré de pénétration qu'on avoit crû propre à la ſeule Géométrie, s'étend à tout ce qui peut être conduit à la certitude par la voye de la démonſtration. L'eſprit eſt bon à tout; & c'eſt là ſans contredit le motif le plus puiſſant à le cultiver avec ſoin, puiſque chacun peut en tirer des ſecours pour les connoiſſances dont il fait ſon objet. Ce ſeroit trop rabaiſſer l'eſprit, & en penſer d'une maniere trop abjecte, que d'en renfermer l'uſage dans l'enceinte des Belles-Lettres, de le reſtreindre à la Poëſie & à l'Eloquence. C'eſt là au contraire le moin-

moindre parti qu'on en puiſſe tirer, quoiqu'il ne ſoit pas à mépriſer, quand on ſait le ſoumettre à la conduite de l'Entendement, & le régler de façon que cet eſprit, dont tant d'Auteurs modernes ont eu l'art funeſte de faire une ſource de productions empoiſonnées, tourne au contraire au bien de la Société, en portant les hommes à la pratique de la Vertu, à la fuite du Vice, & à régler toutes leurs actions d'une maniere conforme aux principes de la Sageſſe. Il s'en faut pourtant bien que le meilleur uſage de cette ſorte d'eſprit ſoit comparable à celui qui ſert aux progrès des Sciences réelles & utiles. *Il faudroit avoir peu de bon ſens* pour mettre de ſimples plaiſirs, quels qu'ils puiſſent être, au deſſus de la connoiſſance de la Vérité, puiſque c'eſt par la Vérité ſeule qu'on peut arriver à la Vertu.

On peut donner le nom de *Jeux d'eſprit* à tous les actes de l'eſprit, qui ſe rapportent à l'amuſement, à la recréation, au ſeul plaiſir, ſans qu'il en réſulte rien qui puiſſe contribuer à la connoiſſance de la Vérité, à la culture de la Vertu, ou à la fuite du Vice, & à une direction de

nos

nos actions conforme à la prudence & à la sagesse. C'est dans ce genre qu'on doit ranger le plus grand nombre des Poësies, qui ne font qu'embellir certaines idées indifférentes, peindre divers objets de couleurs vives & riantes, & captiver l'imagination par le charme de toutes les beautés qu'on nomme Poëtiques. Cette occupation, à quelque point qu'on y excelle, n'est guères plus utile à l'Etat, que le talent d'un bon joueur de quilles, de l'aveu d'un des plus grands Poëtes, de *Malherbe*, qu'on peut regarder comme le restaurateur de la Poësie Françoise.

Un plaisir passager, quoique frivole, est innocent, dès qu'il n'en résulte aucun effet nuisible; & c'est le cas des jeux d'esprit, quand on s'y tient renfermé dans de justes bornes, & qu'on n'y fait rien entrer qui répugne à la décence & aux mœurs. Il faut même qu'il en résulte quelque sorte de perfection, comme de tous les jeux, qui ne sont légitimes qu'autant qu'ils exercent le corps d'une maniere utile à la santé, ou qu'ils délassent l'esprit, & quelquefois même l'ouvrent, en lui faisant faire des opérations réfléchies, comme cela arrive dans le Jeu des

des Echecs. Mais tous les jeux, de quelque ſorte qu'ils ſoyent, & y compris ceux ſur leſquels roulent ici nos remarques, tous les jeux, dis-je, ſont condamnables dès qu'ils fourniſſent des alimens à nos paſſions, qu'ils excitent la convoitiſe, & conduiſent à quelque volupté dont les ſuites ſont contraires à notre perfection. En vain un Auteur licentieux veut-il défendre ſes Ouvrages, en diſant qu'il ne les a fait que pour s'amuſer, & pour amuſer les autres, que, ſi ſa plume eſt libre, ſa vie eſt chaſte, qu'il a même évité les obſcénités groſſieres, aucune de ces excuſes n'eſt recevable, il a abuſé de ſon eſprit, & il répondra de l'abus qu'il en a fait. Oſeroit-on, par exemple, compter au nombre des jeux de l'eſprit ce Poëme impur & déteſtable, qui dans tous les ſiécles à venir fera l'opprobre du nôtre, ce Poëme où les bienſéances, les loix, les mœurs, la Vertu, la Religion, ſont indignement foulées aux pieds, ce Poëme qui acheve de déceler toute l'horreur du caractère de ſon Auteur, véritable émiſſaire du Démon, que l'Enfer a vomi ſur la Terre pour y porter l'impiété

à un point où elle n'avoit jamais osé se montrer.

En général un homme de bon sens ne doit jamais faire de jeux d'esprit, même des plus innocens, son objet & son occupation; s'il en naît par hazard dans son esprit, ou sous sa plume, après les avoir soumis aux régles d'un examen sevère, par rapport aux effets qu'ils seroient capables de produire, même accidentellement, il peut en faire usage, mais très sobrement, & de loin à loin. Tous les jeux d'esprit, par exemple, auxquels l'Ecriture Sainte est intéressée, & qui renferment des allusions indifférentes, je le veux, mais toujours frivoles, aux passages de ce Livre divin, sont indignes du Chrêtien; & si ceux qui vivent dans le sein des Sociétés Chrêtiennes, sans professer la Religion du Sauveur, avoient seulement une ombre de bon sens, & une teinture de politesse, ils s'abstiendroient de toutes ces profanations, qui donnent un faux air de bel esprit à ceux qui s'en rendent coupables. Autrefois, avec de bonnes intentions, les Prédicateurs de l'ordre des

Mail-

Maillard & des *Barletto*, donnoient dans les jeux d'esprit les plus ridicules, & y faisoient même consister le principal mérite de leurs Sermons. Mais c'étoit un effet du mauvais goût dominant. Celui des pointes a eu de la peine à cesser. Deux grands Prédicateurs Protestans, *Jurieu* & *Morus* l'ont favorisé, & comme soutenu jusques vers la fin du siècle passé. C'étoit le dernier qui commençoit un de ses Sermons par ces mots: *C'est un étrange païs, M. F. que le Ciel. Il n'y a ni Foi, ni Loi.* Aujourd'hui nous sommes heureusement délivrés de ces puérilités; mais, suivant les choses humaines, elles ont fait place à d'autres abus qui valent peut-être encore moins. Il n'y a qu'une saine Philosophie qui puisse ramener les hommes au bon sens & à la décence; & combien de fausses & ridicules doctrines ne débite-t-on pas tous les jours sous le titre de Philosophie? Le progrès des connoissances qui est réel à certains égards, n'influë point, comme il le devroit, sur la maturité du jugement. On diroit que l'homme est fait pour sçavoir, mais qu'il n'est pas fait pour pratiquer, quoique, dans l'intention du Créa-

teur, toutes les lumieres dont il jouït, ne lui ſoient accordées que pour le conduire à la pratique.

ACHEVONS de conſidérer en général les ſecours qui contribuent à perfectionner l'eſprit, & mettons de ce nombre une connoiſſance étenduë des choſes vulgaires, tant naturelles qu'artificielles. Plus on en a vû, & mieux on les a vües, plus l'eſprit ſe remplit d'images, dont les rapports ſe préſentent comme d'eux-mêmes, & font naître toutes ces alluſions ingénieuſes, qui banniſſent la ſéchereſſe des Ouvrages où elle ne doit pas régner. Les vérités hiſtoriques, & les vérités morales qui y ſont liées, rendent auſſi de très grands ſervices à ceux qui ſavent les manier convenablement, & les enchaſſer à propos. Ainſi, un Poëte qui ſe ſentant du talent pour faire des vers veut le mettre à profit, ne doit pas croire que ce talent lui ſuffiſe; il faut qu'il raſſemble de tous côtés avec profuſion, mais en même tems avec diſcernement, les matériaux qui peuvent entrer dans ſes Ouvrages, ſans quoi l'expreſſion & l'imagination, à quelque point qu'il les poſſéde, ne lui feront produire que des Poëſies bour-

bourſoufflées, ſi je puis m'exprimer ainſi, où les mots tiendront la place des choſes, & qui, après avoir eu quelque ſuccès paſſager, ne pourront ſe ſoutenir. *Homere*, *Virgile*, *Horace*, ſont pleins de beautés réelles, qui ont plus contribué encore que la ſupériorité de leur talent poëtique, à tranſmettre leurs Ouvrages à la poſtérité. Que de connoiſſances en particulier ne poſſédoit pas le premier & le plus ancien de ces Poëtes, pour le tems auquel il vivoit, & combien n'en a-t-il pas fait entrer dans ſes Poëmes? Il y en a ſans doute de déplacées, & que l'art perfectionné par le goût, ſupprimeroit aujourd'hui, ou dont il feroit un autre uſage. Mais après tout, on eſt bien aiſe de les rencontrer dans *Homere*, quoiqu'on les ait ſifflées dans *Chapelain*. Et celui-ci, tout décrié qu'il eſt, n'eſt tombé dans l'opprobre d'où, ſelon les apparences, il ne ſe relevera jamais, que parce qu'il n'étoit pas verſificateur; car d'ailleurs il étoit Poëte, & plus Poëte que ceux qui l'ont ſi impitoyablement tourné en ridicule. L'invention & la diſpoſition, les deux qualités eſſentielles à la Poëſie, ne lui ont point manqué;

mais il versifioit durement, il vouloit rimer, & c'étoit là sa folie.

Il y a dans la Littérature des occupations, ou si l'on veut des métiers, auxquels il semble qu'on n'accorde qu'à regret une sorte de louange & d'estime, lors même que ceux qui en font leur objet y excellent. Je veux parler des Commentateurs & des Traducteurs. Le préjugé est fondé sur la foule des mauvaises Traductions & des Commentaires insipides. On est tout dépité, après avoir consulté mille fois de gros Recueils de Notes pour y chercher des lumieres sur les passages les plus difficiles des Auteurs, de n'y trouver jamais qu'un vain étalage d'érudition fatiguante sur les choses qu'on entendoit déja, & rien du tout, ou du moins rien de satisfaisant, sur ce qu'on voudroit entendre. Et pour les Traductions, tantôt les Auteurs les plus élégans sont rendus d'une maniere platte & maussade; & l'un des plus célèbres Traducteurs, le laborieux *Dacier*, est très souvent dans le cas; tantôt l'élégance du Traducteur est un tissu d'infidélités, le véritable sens de l'Original disparoit dans tous les endroits qui présentent

tent quelque obſcurité, & c'eſt ainſi que traduiſoit d'*Ablancourt*. L'Abbé d'*Olivet* a preſque remporté ſeul la palme dans ce genre ; mais il eſt bien ſurprenant qu'un homme qui fait ſi bien parler *Ciceron*, parle lui-même d'une maniere qui n'eſt ni fort correcte, ni fort élégante, ni fort judicieuſe, dès qu'il prend la plume pour traiter quelques ſujets de ſon chef. Cela renouvelle & confirme le préjugé contre le génie des Traducteurs. Il eſt certain que l'aſſerviſſement perpetuel à des Textes, dont le Commentateur compte & peſe en quelque ſorte les mots, & que le Traducteur tâche par de continuels efforts de faire paſſer dans une autre Langue, n'eſt pas une occupation favorable au génie, qui ne demande qu'à s'étendre, à embraſſer une multitude d'objets, & à en faire ſans ceſſe de nouvelles comparaiſons. Cependant l'idée qu'on doit ſe faire des Savans dont il s'agit ici, ſuppoſe en eux du génie, & ſouvent beaucoup de génie; puiſqu'ils ſont obligés de ſentir tout celui de leur Auteur, de l'analyſer, de ſe l'approprier en quelque ſorte, afin d'être en état de dire : Voilà ce qu'il a dû dire, voilà ce qu'il n'a

pas pu dire, voilà comment il se seroit exprimé, s'il avoit parlé dans la Langue où je le fais parler, &c. Il faut même dans le Traducteur un double génie, celui de son Original, celui de la Langue, & du Siècle, auxquels sa Traduction appartient. Or ce sont là précisément les difficultés, qui rendent les bons Commentaires, & les bonnes Traductions, si rares. Les grands génies qui sentent ces difficultés ne veulent pas s'y exposer: il y a trop de risques à courir, & trop peu de gloire à acquérir. Les génies médiocres méconnoissent les difficultés, ou se croyent en état de les surmonter. Après cela les motifs viennent à la traverse; on fait des Traductions de commande, parce qu'elles sont payées; on les fait vîte & mal, pour en faire d'autant plus; & la République des Lettres est accablée de cette mauvaise marchandise. Il n'y a qu'à lire la vie du pauvre *Du-Ryer*, pour voir une peinture naïve de ces situations; cet honnête-homme avoit du talent, mais la nécessité, la faim, le pressoient, & ne lui permettoient pas de faire tout ce dont il auroit été capable.

Tou-

TOUTES les extrémités ſont blâmables & dangereuſes. Ceux qui rapportent tout à l'eſprit, comme ſi les facultés ſupérieures de l'Entendement n'étoient rien, ne ſortent jamais d'une eſpèce d'enfance, & des jeux qui conviennent à cet âge. Mais réciproquement ceux qui négligent la culture de l'eſprit, ont tort de le faire ſous prétexte qu'il ne peut ſervir qu'à de vains amuſemens; ils ſe privent volontairement d'une des plus grandes reſſources; d'un des moyens les plus utiles, ſur leſquels on puiſſe compter dans la recherche de la Vérité. L'eſprit en effet ſert également à trouver la Vérité, à la connoître d'une maniere très facile, & à l'appliquer avec beaucoup de dextérité, lorſque les occaſions s'en préſentent. On tombe dans de ſemblables mépriſes, toutes les fois qu'on n'enviſage les choſes que par quelcune de leurs faces. Ici l'on s'imagine mal à propos qu'il ne faut de l'eſprit que pour faire des vers avec ſuccès, & pour faire un heureux eſſor dans les Pièces d'Eloquence. Mais l'eſprit eſt bon à une infinité d'autres choſes, dont on ne peut juger ſainement, qu'après s'être formé une idée diſtincte de cette fa-

culté, qui la faſſe connoitre dans toute ſon étenduë. Ni l'abus fréquent de l'eſprit, ni ſon uſage trop reſtraint dans ceux qui ne l'employent qu'à de ſimples jeux, ne doivent point prévenir contre lui; & l'on peut en dire ce que *la Fontaine* a dit du ſavoir: Laiſſez dire les ſots, l'eſprit a ſon prix, ſon mérite, ſa valeur intrinſéque: il ne s'agit que de le bien connoître, & de le bien employer.

IL y a bien de l'eſprit d'emprunt dans le monde; il y a bien des beautés dans les Auteurs les plus ingénieux, qui ſont un pur plagiat: leur eſprit n'y eſt entré pour rien, c'eſt la mémoire qui en a fait les fraix. Il eſt bien vrai que des lectures vaſtes & réfléchies, une étude aſſiduë des plus excellens modeles, une eſpece d'habitude, ou de familiarité avec tout ce qui a été dit & écrit d'ingénieux, laiſſent le cerveau rempli d'une infinité d'idées qui peuvent enſuite s'y reproduire comme nous appartenant en propre, ſans aucun indice de leur origine, de ſorte que nous les employons avec la perſuaſion que c'eſt notre bien, & non celui d'autrui, dont nous faiſons uſage. C'eſt un cas bien ſingulier que celui qui arriva au

Mar-

Marquis de *Racan*, lorſqu'il compoſa un Quatrain mot pour mot ſemblable au premier des Quatrains de *Pibrac*, ſans ſe rappeller qu'il l'avoit appris dans ſa premiere jeuneſſe, & que c'étoit un ſimple acte de reminiſcence. Quand nous ne faiſons en général qu'employer des idées & des tours, qui ſont dûs à nos lectures & à nos études, & que nous n'allons point puiſer immédiatement dans des Répertoires, ou dans d'autres ſources connuës, il n'y a là dedans aucun plagiat; c'eſt pour cela qu'on étudie, qu'on enrichit ſon imagination, & qu'on exerce ſa mémoire. Il eſt aiſé de reconnoitre ceux en qui il s'eſt fait une vraye appropriation, une eſpece de fonte, des choſes qu'ils ont appriſes & compriſes: ils ſont à leur tour vrayement originaux, & les beautés qu'ils tirent d'ailleurs, forment un même tout, une parfaite continuité, avec celles qu'ils ne doivent à perſonne. Au contraire les ſimples imitateurs, à plus forte raiſon les plagiaires, ne ſont que des ouvrages de pieces de rapport, où le foible eſt à côté du fort, le brillant à côté du ténébreux, ſemblables à des vaſes dont la ſoudure eſt groſſiere, ou à des habits rapetaſſés.

Les plus habiles déguisent un peu plus adroitement leurs larcins ; mais les connoisseurs découvrent toujours en eux le défaut d'originalité. Et, quand on a une fois fait de semblables découvertes dans un Auteur, elles font perdre toute la confiance qu'on avoit en lui, & toute l'estime qu'il s'étoit acquise. Si les Poëtes & les Orateurs ne sont pas assujettis à l'exactitude rigoureuse des raisonnemens philosophiques, ou des citations savantes, ils doivent au moins avouër de bonne foi les secours dont ils ont profité, sans quoi on les soupçonne bientôt de pousser le déguisement plus loin encore qu'ils ne le font effectivement. Ne seroit-il pas à souhaiter pour la réputation de *Flêchier*, qu'il eut dit quelque part qu'une Oraison funébre de *Lingendes* lui avoit beaucoup servi à composer sa belle Oraison funébre de *Turenne*?

Ceux qui parlent en public, ou qui écrivent, trouvent des approbateurs, ou des admirateurs, de différens ordres, suivant le génie & les connoissances de ceux à qui ils ont affaire. Un Lecteur ignorant, un Auditeur grossier, prennent pour merveilleuses des choses triviales, qui

qui ont été mille fois répétées, & auxquelles des personnes d'un goût plus éclairé & plus délicat dédaignent d'accorder leur attention. Le plagiat peut donc réussir dans certains cas, & faire un effet aussi avantageux que le caractère neuf & original. Mais cela le rend-il tolérable, ou du moins cela pourroit-il le faire envisager comme utile? Il ne sauroit assurément que nuire, lorsqu'il tend à engourdir notre esprit, & à l'empêcher d'acquerir l'habitude de travailler par lui-même. Cependant il y a des esprits si bornés, qui tireroient si peu de chose de leur propre fonds, des hommes si peu propres à remplir leurs fonctions à l'aide de leurs seules lumieres, tant naturelles qu'acquises, qu'on peut & doit leur permettre cette ressource, surtout lorsqu'ils l'employent dans des lieux où tout paroît également bon & beau, pourvû qu'il soit accommodé à la portée & au tour d'esprit de ceux qui en profitent. Au contraire, devant des Auditoires remplis de personnes instruites, & qui peuvent elles-mêmes recourir aux sources, un plagiat découvert indispose contre celui qui l'a commis, on perd l'idée favorable qu'on s'étoit

formée de ſa capacité, & ce qu'il pourroit déſormais tirer de ſon propre travail devient ſuſpect. Cela ſuffit ſans contredit pour détourner de ces uſurpations ſenſibles, qui tournent au dommage de ceux qui les font, en les privant preſque ſans rétour de leur réputation, & qui détruiſent en même tems le fruit des meilleurs diſcours, quoiqu'il y ait au fonds là dedans une ſorte de préjugé, la valeur réelle des choſes demeurant toujours la même, indépendamment de celui qui les a penſées & exprimées le premier. On devroit même être redevable à ceux qui ſauroient avec art ſubſtituer aux choſes médiocres au deſſus desquelles ils ne ſont pas capables de s'élever, des choſes excellentes que d'autres ont produites, & qu'ils ſavent au moins heureuſement placer. Il ſemble qu'il faille remonter ici au cas que les hommes font naturellement de la vérité & de la ſincérité: ils aiment à les trouver partout, & lors même que leurs paſſions les engagent à y porter quelque atteinte, ou à ſe ſervir de ceux qui le font, ils conſervent pourtant toujours leur eſtime au caractère oppoſé. Rien ne déplait plus que de croire qu'on nous en

en impoſe, ou qu'on voudroit nous en impoſer. Quoiqu'il n'y ait que trop de menteurs répandus & ſoufferts dans la Société, ils ne ſauroient être reconnus pour tels, ſans tomber dans le mépris. Or c'eſt le menſonge renfermé dans le plagiat qui révolte principalement contre les plagiaires.

PAR rapport à ceux qui écrivent, il n'y a aucune excuſe pour eux, quand ils tombent dans ce péché littéraire. Perſonne n'eſt forcé à donner des Ouvrages au Public; il n'en exiſte déja que trop ſur toutes ſortes de matieres. C'eſt donc être très mal aviſé que de prendre la plume pour copier de côté & d'autre des tirades que l'on cout aſſez groſſièrement, & les offrir enſuite effrontément au Public comme du neuf. Tous les manéges des Auteurs & des Libraires pour duper ce Public, quelquefois ſi ſevère, & quelquefois ſi indulgent, ſont aſſez connus; & cependant ils ſe renouvellent tous les jours. La fureur d'écrire, ſurtout dans certaines contrées, eſt devenuë un mal épidemique; tout le monde s'en mêle, & il ne faut pas s'en étonner, puiſque les plus miſérables productions ont un cer-

tain cours, trouvent des Lecteurs & des Acheteurs. Ce ſont même quelquefois les bons Ouvrages, & à proportion de ce qu'ils ſont bons, qui percent difficilement, & qui rebutés, au moins d'abord, ne doivent leur réputation qu'au tems, & à ces ſuffrages d'un petit nombre de connoiſſeurs, qui décident de ceux de la poſtérité. Il y a, je l'avouë, des Livres qui ne ſont, & ne peuvent être que de pures compilations; dès qu'on les annonce comme tels, il n'y a plus de plagiat, & l'on ſe borne à exiger du Compilateur un certain goût, à l'aide duquel il recueille ce qu'il y a de meilleur dans le genre dont il s'agit, & ſache le préſenter dans le meilleur ordre. Mais tout Livre annoncé comme une compoſition, comme un fruit des méditations de ſon Auteur, doit être parfaitement net de plagiat, ſoit pour les idées, ſoit pour les tours. Par les idées, j'entens celles qui ſont d'une certaine importance, car on ſait bien qu'il y en a de communes à tous ceux qui traitent le même ſujet, & dans leſquelles on ſe rencontre preſque inévitablement. Mais il y en a d'autres ſi fortes & ſi frappantes, qu'on ne peut les faire

re passer dans ses Ecrits, sans s'exposer au danger d'en être dépouillé, comme le Geai le fut des plumes du Paon, dont il s'étoit paré. L'emprunt des phrases, des periodes entieres, de quelque morceau d'un discours suivi, est encore plus deshonorant, & c'est pour y obvier totalement, qu'on a établi comme une loi sacrée, la distinction des passages cités par le moyen des Guillemets. Quiconque est une fois reconnu s'y soustraire, n'a plus de crédit dans la République des Lettres.

Toutes les réflexions que nous venons de faire, quoiqu'elles tiennent un peu de la digression, ne nous écartent cependant pas trop de notre but, puisqu'elles tendent à prouver que le nombre des personnes ingénieuses est beaucoup moins considérable qu'il ne le paroit, puisque les trois quarts des productions qui portent au premier coup d'œil l'empreinte du génie, ne sont que des choses répétées & réchauffées. Les esprits lumineux par eux-mêmes sont en petit nombre; on peut les comparer à des Soleils, environnés de corps opaques, de Planetes qui en réfléchissent la lumiere. Cela vient de ce que

la

la plûpart de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, ne ſçavent pas comment il faut s'y prendre, pour en acquerir & pour le perfectionner. Des études ſuperficielles, des lectures frivoles, des Sociétés livrées à la diſſipation, ne ſauroient donner qu'un eſprit qui leur reſſemble; mais comme le bon eſprit coûte davantage que le prétendu bel eſprit, on s'en tient à celui-ci, c'eſt une eſpece de monnoye courante, il y a une eſpece de ligue de la part de ceux qui s'y ſont bornés, pour ne reconnoître & ne faire valoir que celui-là, ſuivant le mot connu;

Nul n'aura de l'eſprit, que nous & nos amis.

Ce ſont là pourtant les Juges, les Ariſtarques modernes, aux déciſions deſquels ſont ſoumiſes toutes les productions littéraires, même celles qui ſont le moins à leur portée. Ils s'arrogent le droit de règler les rangs, de faire ou de détruire leurs réputations. Tout ce qui n'eſt pas de leur goût, (& quel goût!) eſt impitoyablement mis au rebut: un bon Livre ſe trouve dans le cas d'un honnête homme qu'on ne regarde pas, quand il ne ſuit

pas

pas dans ſes habillemens les modes ridicules qui ſe ſuccédent continuellement. Cependant il faut que ces prétendus Connoiſſeurs ſachent qu'on eſt en droit de leur dire;

Et vous, pour en parler, vous y connoiſſez-vous?

Il faut leur apprendre, que pour juger avec quelque certitude de ſon propre eſprit & de celui des autres, il eſt eſſentiel d'avoir préalablement une juſte idée de ce qui conſtitue l'eſprit, des divers actes qui concourent à le rendre tel qu'il doit être, & à faire éclorre avec ſuccès les productions qui ſont de ſon reſſort. Ce n'eſt qu'après une analyſe exacte de ces idées qu'on peut entreprendre de juger, & encore ne doit-on le faire qu'avec beaucoup de circonſpection & de modeſtie. Or ces diſpoſitions & cette conduite ſont entierement inconnuës à ceux dont nous parlons; ils tournent en ridicule les perſonnes ſenſées qui voudroient les y porter; mais tout le ridicule retombe à plomb ſur eux.

Mais s'il y a des Juges incompétens,

(&

(& tout en fourmille,) il y en a dont la compétence n'eſt pas auſſi reconnue qu'elle devroit l'être. Ce ſont ceux qui jugent des choſes qui ſont du reſſort de leur métier ou de leur état; & cela pour l'ordinaire d'une maniere plus ſaine que des génies dont la ſupériorité eſt d'ailleurs inconteſtable. Le Cordonnier, ſuivant le proverbe, ne doit pas s'élever au deſſus de la chauſſure; mais il peut parler de celle-ci, & donner de bons avis aux Peintres ou aux Statuaires les plus diſtingués. Il y a dans chaque état la connoiſſance particuliere de certaines choſes qui ne conviennent qu'à cet état, & dont on ne peut avoir que des idées imparfaites, quand on n'y eſt pas placé. Quand donc on veut faire des imitations, des deſcriptions, ou d'autres repréſentations de ces choſes, il n'y a rien de mieux à faire que de conſulter ceux qui ſont familiariſés avec elles par l'habitude, en leur ſuppoſant d'ailleurs la doſe de bon ſens que la Nature ne refuſe à aucun ordre de perſonnes, ſi tant eſt que les conditions inférieures n'en ſoyent pas ſouvent mieux pourvuës, que celles d'un ordre plus relevé. Quand même ce

ne

ne feroit pas un fait bien avéré, que *Moliere* ait consulté sa servante sur ses Comedies, c'est toujours un fait vraisemblable ; & cette servante, en lui supposant le bons sens dont nous venons de parler, pouvoit mieux juger qu'un Courtisan poli & délié, des impressions que certains traits devoient produire sur le Parterre, assemblage de peuple qui forme le gros des Spectateurs ; ou du moins, si elle n'en jugeoit pas formellement, elle mettoit *Moliere* en état d'en juger par les impressions qu'elle éprouvoit elle-même, par le plus ou le moins de sensibilité qu'elle faisoit paroître à l'ouïe des traits destinés à frapper le peuple.

QUOIQU'ON ne puisse juger des qualités que quelcun possède, que par les preuves qu'il en donne, il ne s'ensuit pas qu'on ait lieu d'inférer, de ce qu'un Auteur s'abstient de tous les tours & de toutes les fictions dont les Poëtes & les Orateurs se servent ordinairement, qu'il ne fut pas capable de ces traits ingénieux, faute de la forte d'esprit qu'ils exigent. On doit avant toutes choses examiner dans quel genre cet Auteur écrit, & quel est le but qu'il se propose. S'il traite quel-

quelque Science, & qu'il ait deſſein de la traiter démonſtrativement, il ne peut ni ne doit rien mettre dans ſon ſtyle qui puiſſe détourner le Lecteur de l'attention qu'il eſt appellé à donner aux choſes mêmes. Les Géométres ont donné à cet égard l'exemple & la loi. On peut bien ſe diſpenſer de la forme, & pour ainſi dire de l'apparat géométrique, qui régne dans leurs Ouvrages, en ne diſtinguant pas toutes les propoſitions par les noms d'Axiome, de Demande, de Theorème, de Problème, de Corollaire, en n'employant pas même toutes ces citations indiquées par des chiffres, qui renvoyent aux endroits deſtinés à prouver ce que l'on propoſe actuellement. Mais, quant à tout ce qui fait le fonds & l'eſſence de la méthode géométrique, c'eſt à dire, l'ordre le plus invariable, & la préciſion la plus rigoureuſe, les Livres ſcientifiques doivent y être aſtreints, ou bien ils ceſſent d'être tels. Or, en vertu de cette rigueur, toutes les beautés, tous les ornemens que l'eſprit prodigue, ou même ceux qu'il répand ſobrement, dans d'autres productions, ſont entierement bannies de celles-ci, où elles ſeroient dé-

déplacées & nuiſibles. Un eſprit ſupérieur à celui qui eſt la ſource de ces ornemens, les écarte & s'y refuſe, lors même qu'il ne tiendroit qu'à lui de joûter avec ceux qui en font leur fort. Rien n'eſt donc plus pitoyable que de voir de petits Ecrivains ſubalternes, dont tout le talent eſt de délayer un très petit nombre de termes dans une multitude de paroles, élégantes, ſi l'on veut, mais qui ne ſont pourtant que des paroles, juger magiſtralement, & mépriſer dédaigneuſement des Génies avec leſquels ils ne ſçauroient entrer dans aucune comparaiſon, les taxer de ne ſçavoir, ni penſer, ni écrire, & prendre la ſimplicité du ſtyle philoſophique pour un défaut de talent. C'eſt le cas d'un grand homme qui s'énonce avec modeſtie, ou garde même le ſilence, dans une compagnie bruyante de prétendus beaux Eſprits: ceux-ci le prennent pour un ſot, & ſe donnent même quelquefois les airs de le lui faire ſentir.

Une ſorte d'eſprit ne ſuppoſe pas toujours l'autre, & même elle l'exclut quelquefois. Mais cela eſt toujours plus aſſuré des eſpeces inférieures à l'égard des ſupérieures, que de celles-ci à l'égard des in-

inférieures. J'explique ma penſée. Un homme qui poſſéde les Sciences en maître, & qui ſe les eſt comme appropriées par la force de ſon génie, peut avoir encore les talens du Poëte, ou ceux de l'Orateur; ſes connoiſſances lui fourniſſent des principes au moyen desquels on peut arriver à tout, à moins que la Nature n'y apporte des obſtacles inſurmontables. Tout ce qu'il y a, c'eſt que les Génies de cet ordre, enfoncés, pour ainſi dire, dans les connoiſſances abſtraites, abſorbés par la profondeur de leurs méditations, ne penſent guères à deſcendre aux productions qui tiennent de l'amuſement, & qui ſont plus du reſſort du goût que de celui de l'Entendement. Mais ceux qui n'ont que l'eſprit des choſes agréables, croiroient mal à propos qu'ils ont auſſi, ou du moins qu'il ne tient qu'à eux d'avoir, l'eſprit des choſes ſolides, & de s'élever à tous les objets auxquels il leur plaira d'atteindre. C'eſt une illuſion que ſe font ſouvent les Orateurs, & encore plus les Poëtes. Quand ils ont eu des ſuccès brillans dans leur art, ils uſurpent hardiment le droit de parler de tout, d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets,

jets, & d'affecter une universalité, qui ressemble à la surface géométrique, c'est à dire, qui n'a aucune profondeur. Ils ne pensent pas que pour faire usage de la sorte d'esprit qui les a d'abord illustrés, il ne falloit que des connoissances très legères, accompagnées d'un grand feu d'imagination; au lieu que, pour avoir & mettre en œuvre la sorte d'esprit qu'ils affectent, il faut des connoissances très approfondies, accompagnées d'une grande force de raisonnement.

ENTRE toutes les distinctions dont on peut se servir pour ranger la notion de l'esprit sous diverses classes, une des meilleures est celle qui réduit ces classes à trois, sçavoir l'esprit brillant qu'on nomme ordinairement esprit tout court, l'esprit philosophique, & l'esprit des affaires. Ces trois esprits sont ordinairement partagés, de façon que celui qui possède l'un dans un degré supérieur, n'a pas les autres, ou ne les a que dans un degré fort inférieur. Mais le premier surtout, pousse fort loin, est comme incompatible avec les deux autres. Un homme livré à de perpétuelles saillies, toujours prêt à faire partir des éclairs, qui en éblouïssant les

au-

autres, l'éblouïſſent lui-même, un tel homme n'eſt guères propre, ni à réfléchir avec la profondeur du Philoſophe, ni à agir avec la circonſpection que demandent les grandes affaires. L'étourderie eſt le guide ordinaire de ces Génies ardens; leur vie eſt une eſpece de délire continuel. Ils donnent au public les ſcenes les plus ridicules, ſans preſque s'en appercevoir, les plus honteuſes, ſans en rougir. Quand ils joignent à cette diſpoſition naturelle un mauvais cœur, un caractère faux & malin, ce ſont les fléaux de la Société, des peſtes publiques. Ce qui ſert le plus à les gâter entierement, c'eſt que les talens qu'ils poſſédent, tout inférieurs qu'ils ſont, lors même qu'ils ſont ſupérieurs dans leur genre, captivent les ſuffrages, excitent l'attention & l'admiration du public, & leur procurent des diſtinctions, auxquelles le vrai mérite & le ſçavoir ſolide ne parviennent preſque jamais. Alors l'orgueil le plus intraitable s'empare d'eux; ils veulent écraſer, anéantir, tous ceux qui pourroient leur faire le moindre ombrage; les critiques les plus modeſtes & les mieux fondées, les contradictions les plus legères

&

& les moins choquantes, les mettent hors des gonds : ce ſont des attentats ſacrileges, ils s'arment de toutes leurs foudres pour en tirer une vengeance éclatante. La République des Lettres eſt ſans ceſſe bouleverſée par les deſordres qui naiſſent de ces prétentions auſſi abſurdes qu'odieuſes; & le mal paroit ſans remede, parce que les diſpenſateurs des ſuffrages & des récompenſes feront toujours plus d'attention aux qualités brillantes qu'aux qualités ſolides. Cependant une foule d'exemples manifeſtes devroit les avoir détrompés à cet égard, en leur faiſant ſentir que les eſprits de cet ordre, ſurtout quand on les encenſe & les comble de faveurs, deviennent de dangereux brouillons, de vrais boutefeux. Le Philoſophe voit d'un œil tranquille toutes ces ſuites de la foibleſſe humaine ; & content du tréſor qu'il poſſéde, il n'envie point ceux qui ſont l'objet d'une inſatiable cupidité. Mais, quand les occaſions s'en préſentent, il ne laiſſe pas de faire voir le prix, & valoir les droits de l'eſprit philoſophique; il prouve à ceux qui daignent l'écouter, qu'il vaut beaucoup mieux connoître le fonds des choſes que de

s'arrêter à l'écorce, de s'occuper de la liaiſon eſſentielle des idées que des combinaiſons arbitraires des mots, porter dans l'entendement la lumiere pure & inaltérable des vérités, que d'exciter dans le cœur des mouvemens paſſagers, confus, & ſouvent déréglés. Le Philoſophe ſçait tout cela; il le dit, quand on veut l'entendre, & en jouït ſeul, quand on refuſe la part qu'il y offre.

CHAPITRE V.

De la Solidité.

METTONS des bornes à nos réflexions ſur l'eſprit, & paſſons à l'examen d'une nouvelle vertu intellectuelle formelle, qui n'eſt pas moins digne de notre attention, c'eſt la *Solidité*. Pour la faire connoître tout d'un coup, elle conſiſte dans l'habitude de raiſonner d'une maniere diſtincte, & de lier les raiſonnemens entr'eux conformément aux régles d'une ſaine Logique. Nous conſidérons ici cette habitude par rapport à l'Entendement,

dement, ſans aucun égard aux divers objets ſur leſquels elle peut s'exercer. On chercheroit vainement ſa notion dans d'autres Cours de Morale ; elle ne s'y trouve pas plus que celle de la pénétration & du génie, ou de l'eſprit. Cependant perſonne ne ſauroit révoquer en doute que l'habitude de bien raiſonner & de bien enchaîner ſes raiſonnemens, ne ſoit une perfection très conſidérable de l'Entendement, & qu'elle ne mérite d'autant plus d'eſtime qu'elle eſt plus rare, & qu'elle demande plus de travail pour l'acquérir. Il faudroit auſſi n'avoir aucune teinture de la Logique & de la Pſychologie, pour ignorer que cette habitude eſt une opération particuliere de l'ame, réelle & diſtincte des autres.

La Solidité, comme nous l'avons dit, peut donc être conſidérée en elle-même, & ſans la reſtraindre à un certain genre de connoiſſances. Auſſi appelle-t-on en général *doctrine ſolide* dans toutes les Sciences, celle qui conſiſte dans un aſſemblage de propoſitions ſuffiſamment expliquées & prouvées, c'eſt à dire, démontrées. Telle étoit autrefois uniquement & excluſivement à toutes les

autres connoiſſances, la doctrine d'*Euclide* & des anciens Géométres ; & telles ſeront aujourd'hui, dès qu'on voudra les traiter démonſtrativement, toutes les doctrines auxquelles le titre de Science convient, & la Theologie tout comme les autres, qui eſt réellement & dans le ſens propre *la Science du ſalut*. On n'a pas bien connu juſqu'ici l'étendue, l'utilité, & les grandes prérogatives de la Solidité, qu'on peut regarder comme le faîte de l'édifice de nos connoiſſances. Tâchons de ſuppléer à ce défaut, & de convaincre les eſprits les moins ſolides, pourvû qu'ils ne refuſent pas leur attention à ce que nous allons expoſer, que l'on ne peut compter ſur rien, tant que la Solidité manque. Les Sciences, avant que d'y être conduites, ſont un terrain mouvant, toujours prêt à ceder, ou à s'entr'ouvrir, ſous les pas de ceux qui y marchent.

Comme on devient Arithméticien, ou Géométre, en faiſant avec l'attention & l'exactitude néceſſaires les opérations propres à ces Sciences, & en les réiterant de maniere à former l'habitude qui donne la facilité de les exécuter toutes les

les fois qu'on le juge à propos ; de même la solidité s'acquiert, en se mettant au fait des choses requises dans une bonne démonstration, & en étudiant de semblables démonstrations dans les Auteurs qui en fournissent, ou en travaillant à en faire de son propre chef, jusqu'à ce qu'on y soit entierement versé.

C'est dans la Logique qu'il faut chercher la notion d'une Démonstration complette & réguliere. Nous nous contenterons de dire ici, que pour une semblable démonstration il faut que les principes soient d'une évidence inconteſtable, les conséquences tirées d'une maniere légitime, & que les raisonnemens ayent chacun en particulier la force, & tous ensemble la liaison, qui peuvent seules conduire à une pleine certitude. Les analyses de ces démonstrations fréquemment répétées, sont le principal, ou même l'unique moyen d'acquérir de la solidité ; & elles sont faciles, dès qu'on prend pour guide un Auteur qui en donne de complettes & de régulieres. Mais il faut avoüer qu'à l'exception des Géométres, le nombre des Auteurs, dont les Ouvrages ont la forme & surtout la force dé-

monſtrative, ont été juſqu'ici en petit nombre. M. *de Wolff* a employé preſque toute ſa longue carrière à ſuppléer ce défaut; & il a donné un très grand nombre de Volumes conſidérables, (ce ſont ceux de ſa Philoſophie Latine) où toutes les matieres ſont ramenées à des ſuites exactes de démonſtrations. Ceux même qui refuſent à cet illuſtre Philoſophe toute la confiance qu'il mérite, doivent au moins convenir qu'on peut lire & étudier ſes Ouvrages pour acquérir la facilité de connoitre en quoi conſiſtent les démonſtrations, & d'en porter un jugement aſſuré. Toutes les autres lectures des Ouvrages philoſophiques les plus célébres ne peuvent rendre ce ſervice à ceux qui les liſent, à moins que, prenant eux-mêmes la peine de les analyſer, ils n'en détachent la chaîne des propoſitions eſſentielles, pour l'aſſujettir à l'ordre démonſtratif, & connoître par là ſi cet ordre y régne effectivement. Mais, outre que c'eſt là un travail long & pénible dont veulent s'acquitter rarement ceux qui liſent avec le plus d'application, j'ajoûte que, quand même ils le voudroient, ils ne pourroient y réuſſir, s'ils n'ont préalable-

lablement acquis l'habitude & la facilité dont nous parlons ici. Tout fourmille, par exemple, d'admirateurs de *Locke*, qui regardent comme autant d'Oracles toutes les propoſitions renfermées dans le célébre Traité *de l'Entendement Humain*. Mais, ſans rien décider ici ſur le prix réel de cet Ouvrage, il ſeroit ſeulement curieux de prier ces ſectateurs ſi déterminés du Philoſophe Anglois, d'analyſer ſon Ouvrage de la manière que nous avons preſcrite, & d'en tirer une Démonſtration ſuivie & inconteſtable des idées qu'il renferme. Ce travail les étonneroit, & ſurpaſſeroit leurs forces. Cependant ni leur attachement à la doctrine de *Locke*, ni les éloges de ſon Livre par leſquels ils prétendent juſtifier cet attachement, ne prouvent rien, tant qu'ils demeurent dans l'impuiſſance d'exécuter la tâche à laquelle nous les invitons. Il y a très peu de ſcience dans le monde; tout conſiſte en opinions, auxquelles on attribuë l'autorité & les prérogatives qui ne peuvent convenir qu'à la Science. S'il y a quelque choſe qui puiſſe excuſer ceux qui ſe laiſſent entraîner à ces opinions, c'eſt qu'en effet rien n'eſt plus difficile

pour quiconque n'a jamais vû de démonſtration exacte & complette, que de s'en former une juſte idée; & qu'il eſt entierement impoſſible à ceux qui ſe trouvent dans ce cas de réduire des Ouvrages, où les démonſtrations ne ſont qu'ébauchées, à la régularité qu'exige l'art de démontrer. Il faut donc recourir avant toutes choſes à des guides ſûrs, qui, ſoit par leurs enſeignemens, ſoit par leurs écrits, mettent ſur la bonne voye, & y affermiſſent de maniere à ne plus courir riſque d'y broncher. La pareſſe, ou l'orgueil, ſont malheureuſement cauſes que le plus ſouvent on ne veut point de guide, ou qu'on croit pouvoir s'en paſſer.

L'ÉTUDE des Mathématiques, rapportée à ſa véritable deſtination, rend l'eſprit juſte & ſolide; elle ſert à produire en nous les principales vertus intellectuelles formelles, qui ne ſont, comme nous l'avons vû, à meſure qu'elles ont été expoſées dans cet Ouvrage, que des habitudes de faire un bon uſage de l'Entendement, dans les divers genres de nos connoiſſances. En s'attachant aux opérations que la Géométrie preſcrit, on acquiert l'habitude de raiſonner diſtinctement

ment, & d'enchaîner ſes raiſonnemens avec exactitude; habitude qui ſubſiſte, lors même qu'on vient à ne plus s'occuper des objets par le moyen deſquels on l'avoit acquiſe, ou même à les oublier entierement. Cependant, s'il n'exiſtoit d'Ecrits démonſtratifs que ceux des Mathématiciens, il reſteroit un travail bien conſidérable, & preſque toujours ſupérieur aux forces des Lecteurs ordinaires; ce ſeroit celui d'appliquer à d'autres ſujets des opérations que la préciſion des ſujets mathématiques rend faciles, tant qu'on ne ſort pas de l'enceinte de cette Science. Il faloit donc des Ouvrages tout faits ſur d'autres matieres, & en particulier ſur les matieres philoſophiques qui y ſont les plus propres, pour ſervir d'introduction & de manuduction à ceux qui ſentiroient l'importance de tout réduire à la forme démonſtrative. Et c'eſt encore une fois ce dont on eſt redevable à M. *de Wolff*; ſervice eſſentiel auquel ſes Contemporains ont déja rendu la juſtice qu'il méritoit, mais dont la poſtérité achevera de confirmer le prix.

La Solidité coûtant plus à acquerir que toutes les vertus intellectuelles dont l'exa-

men a précédé, il ne faut pas s'étonner qu'elle ſoit auſſi plus rare. Elle l'eſt en effet au point qu'on eſt ſouvent obligé de la conteſter aux perſonnages qui ſe ſont acquis le plus de réputation dans la République des Lettres, & même à ceux qui ont rendu des ſervices conſidérables aux Sciences. Ce n'eſt pas néanmoins, s'ils vouloient être équitables dans leur propre cauſe, ce n'eſt pas leur faire un outrage que de leur reprocher le défaut de Solidité dans les cas, où ils paroiſſent donner priſe à cet égard. Poſſéder la plus éminente des qualités de l'eſprit humain, & la poſſéder au point le plus parfait, eſt une choſe que perſonne ne peut & ne doit s'arroger, ſans courir les riſques d'être taxé d'orgueil. Mais ſurtout les Savans, qui, malgré l'éminence de leurs lumieres, doivent convenir, s'ils uſent de bonne foi, qu'ils n'ont guères procédé par la voye des démonſtrations, ou du moins qu'ils ſe ſont bornés aux démonſtrations que renferment les Mathématiques, ſans chercher à en former ſur d'autres ſujets, & quelquefois ſans croire qu'elles puiſſent exiſter; de tels Savans, à moins qu'ils ne prétendent à l'in-

l'inſpiration, doivent naturellement reconnoître, qu'il peut & doit leur échaper de tems à autre des choſes qui manquent de ſolidité; ce qui ne veut pas dire qu'elles ſoyent entierement fauſſes, ou frivoles, mais ſeulement que ſoumiſes à la forme des démonſtrations, elles ne pourroient en ſoutenir la rigueur.

Il en eſt de la ſolidité parfaite, comme de toutes les autres idées de perfection, auxquelles l'homme eſt capable de s'élever dans la théorie, mais qu'il n'atteint jamais dans la pratique, parce que ſes facultés, quoiqu'excellentes, ſurtout quand elles ont reçu une culture convenable, ſont néanmoins bornées, & par là même ſujettes à l'erreur. On ſe fait, par exemple, dans l'Optique, l'idée d'un miroir parabolique, tel qu'il doit être dans ſon état de perfection; mais il ne s'enſuit pas de là qu'aucun Ouvrier ſoit en état d'en exécuter un ſemblable. C'eſt d'après la définition d'un tel miroir ſuppoſé parfait, qu'on démontre les effets qui doivent en réſulter, mais qui n'en réſultent par conſéquent jamais dans une préciſion abſoluë, ſans qu'on s'inquiete des défauts inévitables dans tout miroir exi-

ſtent, ni qu'on faſſe aucun reproche à l'Ouvrier de les y avoir laiſſés. Pareillement, ceux qui poſſédent le mieux l'art de démontrer, qui ont l'habitude la plus conſommée de le réduire en pratique, & que la facilité qui naît de cette habitude n'empêche pas d'uſer de toute la circonſpection qu'exigent les recherches auxquelles ils s'appliquent, ceux, dis-je, en qui ſe trouve la réunion infiniment rare de toutes ces qualités, ne doivent jamais prétendre qu'il ne leur échape rien qui ne ſoit d'une ſolidité parfaite; cette ſuppoſition feroit équivalente à celle de l'infaillibilité, & par là même inſoutenable. Auſſi ceux qui auroient le plus droit à ſe l'arroger à cauſe de la ſupériorité de leurs talens & par la continuité de leurs efforts, y ſont le moins diſpoſés, par un effet de ces ſentimens modeſtes qui accompagnent toujours le vrai ſçavoir, & par la conviction intime des fautes involontaires qui échapent à ceux même qui ne négligent rien pour s'en mettre à l'abri. Après cela faudra-t-il s'étonner, ſi des gens à qui la préſomption tient quelquefois lieu de ſavoir, ou du moins dont elle gâte entie-

tierement l'eſprit & le jugement, veulent qu'on ſouscrive également à tout ce qu'ils avancent, & ne peuvent pas ſurtout ſe réſoudre, lorſque quelque prétenduë découverte leur a coûté beaucoup de tems & de travail, à renoncer à la gloire qu'ils s'en étoient promiſe? Les attaquer, & les attaquer en particulier par de ſemblables endroits, c'eſt leur porter des atteintes douloureuſes, & les offenſer d'une maniere irrémiſſible. Tout le monde ne prétend pas avoir de l'eſprit, au moins de cet eſprit brillant, qui porte excluſivement le nom d'eſprit dans le monde, mais tout le monde prétend avoir du jugement, c'eſt à dire, de la ſolidité.

Les connoiſſances ſolides ſont oppoſées aux connoiſſances ſuperficielles; & l'oppoſition ne ſauroit être plus conſidérable. Cependant, pour l'appercevoir & en juger, il faut être initié aux premieres, c'eſt à dire, avoir ſoi-même la ſolidité en partage. Car tout homme qui met au rebut les doctrines ſuperficielles pour s'attacher aux doctrines ſolides, ne le fait que parce qu'il ſçait en quoi conſiſtent celles-ci, c'eſt à dire, dans une

suite bien liée de propositions dont le sens est exactement déterminé, & la vérité suffisamment prouvée; discernement qui suppose l'habitude de démontrer. Il seroit bien à souhaiter que ce discernément se trouvât toujours dans ceux qui sont à la tête des Corps tant Ecclesiastiques que Politiques, puisqu'il est d'une extrême importance pour l'Etat, & pour l'Eglise, qu'on n'y enseigne que des doctrines solides, & que ceux par conséquent à qui la fonction d'enseigner est confiée soyent capables de conduire à la vérité les personnes qui reçoivent leurs instructions. C'est par cette voye uniquement que l'ame humaine acquiert le dévelopement qui lui convient, & pousse l'exercice de ses facultés jusqu'où il peut & doit aller. Sans cela on peut dire que l'ame demeure une espece d'être monstrueux, à peu près comme un corps auquel manqueroient quelques membres qui n'auroient pas pris leur accroissement naturel. La différence que la Nature a mis entre le corps & l'ame, c'est que les parties du premier parviennent à leur grandeur & à leur force naturelle, par les simples loix du méchanisme, de sorte qu'il

qu'il n'y a de monstres que ceux qui sont nés tels; au lieu que, par rapport à l'ame, c'est un effet de notre volonté & de notre liberté, qui la jette dans cet état défectueux, où ses plus belles facultés n'existent pas plus que si la Nature ne lui avoit pas accordé, comme elle l'a fait, les dispositions essentielles qui en sont la base & le principe.

MALGRÉ l'utilité des Ecoles & des Académies, il y régne encore bien des abus, qui empêchent les progrès de la solidité. On peut dire même qu'on n'y fait presque rien qui tende formellement à montrer aux jeunes gens en quoi consiste cette excellente qualité, & quel en est le prix, afin de leur en inspirer l'amour. Peut-être même que le plus souvent on travaille à les en dégoûter, tantôt en la leur représentant comme une perfection imaginaire, ou si transcendante que l'homme n'est pas en état d'y arriver, tantôt en faisant craindre qu'elle ne dessèche l'esprit, & n'ait quelque affinité avec la pédanterie. Il n'est pas surprenant que quantité de Docteurs & de Professeurs déconseillent & décrient ce dont ils n'ont aucune idée; & il arrive souvent qu'ils

qu'ils le font, lors même qu'ils ne ſauroient douter des avantages de la ſolidité. Convaincus de la ſupériorité de ceux qui la poſſédent, la jalouſie les aigrit contr'eux, & les engage, contre leur propre conſcience, à faire tous leurs efforts pour les décréditer. Tel a été, & tel ſera ſans doute dans tous les tems le ſort de la Vérité, & celui de la Vertu; ces deux biens, les plus excellens de tous, & dont la réunion produit le ſouverain Bien, ſont généralement méconnus & rebutés; pour un partiſan ils ont mille adverſaires.

Le plus haut degré de ſolidité auquel on puiſſe aſpirer, c'eſt de porter & de mettre dans les autres Sciences le même degré de ſolidité qui régne dans les Mathématiques. Celles-ci ont un ſecours bien efficace, c'eſt de mettre ſous les yeux des figures, qui ſoulagent & ſoutiennent en quelque ſorte l'eſprit, tandis qu'il eſt appliqué à l'intelligence des démonſtrations. Les ſens guident alors l'Entendement, parce qu'il ſuffit de bien regarder les objets ſur leſquels roulent les démonſtrations, pour découvrir la vérité des raiſonnemens dont ces démonſtrations

tions ſont compoſées. Mais, dès que nous ſortons de l'enceinte des Mathématiques, nous nous trouvons privés de ce ſecours; & il faut nous borner à poſer des principes qui ſervent de prémiſſes à nos ſyllogiſmes, & d'où nous tirons nos concluſions, afin qu'après avoir duëment lié un certain nombre d'argumens, nous arrivions à une derniere concluſion, qui fourniſſe la vérité, que nous avions deſſein de démontrer. Or, dans cette opération, ſurtout quand elle eſt un peu longue, l'eſprit eſt toujours obligé de ſe ſoutenir par ſes ſeules forces, & de ſe nourrir, pour ainſi dire, de ſes propres méditations, ſans aucun concours des ſens. C'eſt un travail ſans contredit des plus pénibles, & dont peu de perſonnes ſont capables, ſoit par un défaut de forces, ſoit parce qu'elles ne veulent pas conduire l'uſage de leurs forces au point néceſſaire pour s'en acquitter. Si quelcun veut faire un eſſai ſur les difficultés de ce travail, il n'a qu'à étudier quelque démonſtration priſe des Mathématiques mêmes, ſans ſe ſervir des figures qu'on a coutume d'y joindre; il verra bientôt la diſtinction des idées s'affoiblir, les embar-

barras ſe multiplier ſur ſa route, pour peu qu'elle ſoit longue, & les reſultats auxquels il parviendra manquer de cette évidence qui caractériſe les notions géométriques. On peut dire que les Mathématiciens, qui, fondés ſur la force qu'ils ont acquiſe dans leur Science, s'ingérent à faire de prétenduës démonſtrations dans les autres, ſont à peu près dans le même cas. Accoûtumés, à l'aide de leurs figures & de leur calcul, à vaincre toutes les réſiſtances qu'ils rencontrent, ils s'attendent au même ſuccès, lorſque ces ſecours viennent à leur manquer; mais leur attente eſt pleinement trompée, & ils tombent preſque toujours dans des raiſonnemens contraires aux premiers principes de la Logique. Lorſqu'on les renvoye à cette derniere Science, ils s'étonnent, ils s'irritent même, ils croyent qu'on les traite en Ecoliers, & qu'on leur fait un grand affront. Mais quoi! le Savant le plus conſommé dans une Science dont il a fait ſon objet, n'eſt-il pas réellement un Ecolier dans toute autre qu'il a mépriſée?

Ce n'eſt pas pourtant que les Mathématiques, en qualité d'inſtrument, ne ſoyent très

très propres à préparer & à former l'esprit aux connoissances solides, par l'habitude qu'elles procurent d'analyser les démonstrations les plus compliquées & les plus exactes. Quand on conserve simplement cette habitude, sans transporter d'ailleurs aucune notion purement mathématique à des objets physiques, métaphysiques, ou autres, auxquels ces notions ne conviennent pas, on a sans contredit une très grande avance dans la carrière de la solidité, & l'on doit être en état de devancer ceux qui n'ont jamais étudié la Géométrie. Mais, comme les principes géométriques se résolvent tous dans ceux de l'Ontologie, qui est la source des premières vérités, c'est à celle-ci qu'il faut recourir, toujours aidé d'une saine Logique, pour parvenir à des conclusions sures, & à des applications qui n'ayent rien de forcé. Ainsi ces diverses Sciences se donnent la main; & quand elles agissent avec un véritable concert, sans que l'une veuille empiéter sur l'autre, elles conduisent l'esprit humain jusqu'où il peut aller. Mais elles font, pour ainsi dire, faux bond à tous ceux qui veulent que l'une d'entr'elles ait

une

une préférence totale, & uſurpe tous les droits des autres.

AU défaut des analyſes mathématiques; on pourroit introduire les analyſes logiques, qui, faites dans toute leur préciſion, & continuellement réitérées, donneroient cette habitude de raiſonner diſtinctement, qui n'eſt autre choſe que la ſolidité. De jeunes gens, qui, au lieu de tous ces Cours qu'on leur dicte, ou qu'on leur lit avec ſi peu de fruit, de toutes ces lectures par leſquelles, en augmentant le nombre de leurs idées, ils en augmentent la confuſion, feroient habituellement l'analyſe véritablement logique des meilleurs Ouvrages qui exiſtent dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, ſe trouveroient au bout de leurs études ce qu'ils ne deviennent preſque jamais à la fin de leur vie, quelque longue qu'elle puiſſe être; ils ſeroient des Savans éclairés, judicieux, dépouillés de préjugés, & en état de porter un jugement ſolide ſur tout ce qui ſe trouveroit renfermé dans la ſphère de leurs connoiſſances. Quelles acquiſitions que celles de pareils ſujets pour remplir les places, & vaquer aux fonctions, d'où dépend le bien

bien de la Société! Que de préjugés disparoitroient! Que d'abus seroient détruits! Le vrai mérite seroit enfin honoré & recompensé; l'effronterie, le babil, ne seroient pas les moyens d'acquérir du relief, & d'arriver aux premiers grades.

Il est surprenant qu'on ne sente pas mieux l'importance des analyses logiques, tandis qu'on reconnoit l'utilité, la nécessité même des analyses grammaticales. Quoiqu'il fut possible d'apprendre aujourd'hui le Latin par l'usage, on croit cependant avec raison que la meilleure route, c'est celle des Rudimens & de la Syntaxe, & qu'il ne faut passer à l'explication des Auteurs qu'après avoir fait bien apprendre & suffisamment comprendre les régles qui déterminent l'assemblage des mots, & la construction des phrases. Ce seroit une connoissance bien imparfaite que celle par laquelle la mémoire mettroit seulement en état de rendre un mot Latin par le mot qui lui répond dans une autre Langue, sans pouvoir indiquer le cas, le genre, la déclinaison, la conjugaison &c. avec les raisons qui obligent à mettre *virum* plutôt que *vir*, *fuisset* plu-

plutôt que *fuit*, & ainſi du reſte. C'eſt ainſi à la vérité qu'on ſçait ordinairement ſa langue maternelle : mais auſſi peut-on dire qu'on la ſache ? Ce qu'on appelle explication des Auteurs, n'eſt donc guères, ſurtout pendant un certain tems, qu'une analyſe grammaticale des mots, d'où l'on paſſe à une interprétation courante, dans laquelle on n'a pas beſoin de rappeller des régles ſi ſouvent indiquées & appliquées, qu'elles ſont ſuffiſamment connuës. Il en eſt de même des analyſes logiques ; ceux qui ne commencent pas par là, ou qui n'y perſeverent pas juſqu'à ce que l'habitude ſoit formée, n'auront jamais l'intelligence des matieres qui ſe rapportent aux Sciences ; & toutes les connoiſſances qu'ils pourroient d'ailleurs accumuler, ne ſerviront de rien à l'acquiſition de la ſolidité, ſi tant eſt qu'elles n'y ſoyent pas nuiſibles.

S'IL faut entaſſer les motifs qui doivent engager à faire de la ſolidité tout le cas qu'elle mérite, nous ajouterons qu'elle eſt le plus grand & le plus aſſuré de tous les préſervatifs contre l'erreur. En effet d'où viennent toutes les erreurs, ſinon de la précipitation imprudente avec la-

laquelle on laiſſe paſſer des termes qui n'ont pas été exactement définis, des propoſitions qui n'ont pas été ſuffiſamment prouvées, des raiſonnemens deſtitués de la force néceſſaire pour les rendre concluans, de prétenduës démonſtrations où ne ſe trouvent pas toutes les conditions preſcrites par une ſaine Logique. Un homme ſolide ne pourroit, pour ainſi dire, quand il le voudroit, ſe tromper à aucun de ces égards; il a contracté une habitude qui s'y oppoſe, & qui le rend attentif à toutes ces différentes voyes par leſquelles l'erreur a coûtume de s'introduire. Il eſt bien ſurprenant que le grand nombre des Savans négligent ces précautions, tandis que d'un autre côté, ils montrent une ſenſibilité extraordinaire au ſujet de l'erreur, ne voulant jamais en être ſoupçonnés, faiſant la réſiſtance la plus opiniâtre plutôt que de convenir qu'ils y ſoient tombés, & témoignant beaucoup plus d'averſion pour elle que pour le vice. On auroit lieu de conclurre de là que penſant ainſi, ils tourneroient tous leurs efforts contre l'erreur, & qu'après avoir examiné les divers moyens qui peuvent la prévenir ou la détrui-

truire, ils ſe convaincroient que la ſolidité peut ſeule conduire à la certitude dans les connoiſſances humaines, de façon qu'à meſure qu'on s'en écarte on tombe proportionnellement dans le riſque d'errer. Et cependant il n'y a peut-être rien ſurquoi les Savans ordinaires pouſſent la négligence plus loin que ſur les exercices ſans le ſecours deſquels il eſt impoſſible d'acquérir de la ſolidité. Notre Siècle, plus licentieux que tous ceux qui l'ont précédé, eſt fecond en erreurs dont l'énormité devroit cauſer un ſoulevement univerſel; cependant leurs Auteurs oſent s'en glorifier hautement, & leur impudence ſuffit pour répandre & accréditer les choſes les plus extravagantes & les plus monſtrueuſes. Lors qu'on les entend parler d'un ton ſi haut, traiter avec un mépris ſi inſultant tous ceux qui refuſent de penſer comme eux, & prodiguer cette ironie qui eſt leur figure favorite, les eſprits foibles, qui forment la maſſe du vulgaire, s'imaginent que de pareils Auteurs ſont des prodiges d'eſprit, & de ſçavoir, qu'ils ont tout lû, tout examiné, tout approfondi, & que les productions qu'ils donnent avec tant de confiance

ce ſont le fruit des recherches les plus pénibles, & des méditations les plus ſublimes. Cependant, s'ils vouloient ou pouvoient y regarder de plus près, ils verroient que ce ne ſont que des traits lancés au hazard, des raiſonnemens découſus, des ſaillies bizarres, des paradoxes qui n'ont d'autre fondement que l'autorité de ceux qui les débitent. On ne ſçauroit trop déplorer les progrès d'un mal auſſi funeſte. Tous ceux qui en connoiſſent l'atrocité & les dangers, doivent ſe réunir pour le combattre, mais peut-être eſt-il déja trop tard. On a permis ſi longtems à des Ecrivains, dignes des plus ſevères châtimens, de tout dire & de tout écrire avec le privilège de l'impunité, que le poiſon a déja gagné dans tous les membres du Corps de la Société, & que les races futures ne peuvent manquer d'en être atteintes. La voye de la réfutation demeure à la vérité toujours ouverte; mais les préjugés ont pris tant de force, que perſonne ne daigne lire les réfutations, beaucoup moins y apporter l'attention ſans laquelle on ne peut en ſaiſir la force. Et pour ne rien diſſimuler, les mauvaiſes réfuta-

tions de l'erreur ont auſſi plus d'une fois fait tort à la bonne cauſe. Il ne faut pas moins de ſolidité pour détruire l'erreur que pour établir la vérité; & de là vient que tant de réfutations ne valent guères mieux, quant à la ſolidité, que les Ecrits réfutés.

MAIS ſi la ſolidité eſt requiſe quelque part, c'eſt ſurtout dans la pratique de la Morale. Nous aurons occaſion de le prouver d'une façon plus particuliere, lorſque nous traiterons de la Vertu morale; & nous ferons voir que rien ne lui eſt plus contraire que l'erreur, qui ſe joignant à l'ardeur pour la vertu, & au zele qui accompagne la piété, convertit ces excellentes diſpoſitions en un dangereux enthouſiaſme, ſource intariſſable des plus grands maux. Ceux qui cherchent donc, même de bonne foi, à propager la vertu, mais ſans le ſecours des vertus intellectuelles, & ſurtout de la ſolidité, détruiſent beaucoup plus qu'ils n'édifient. Le danger eſt encore plus grand de nos jours, où, comme nous venons de le faire voir, on s'acharne à déraciner de l'eſprit des hommes les notions de la Vertu & de la Religion, à en étouffer le goût

&

& l'amour dans leurs cœurs. Dès que ceux qui ſont dominés par ces mauvaiſes intentions, apperçoivent quelques traces d'erreur ou de ſuperſtition, mêlées aux vérités de la Morale ou du Chriſtianiſme, ils en font la matiere d'un triomphe inſolent, & concluent ſans autre examen qu'il n'y a qu'erreur & ſuperſtition dans tout ce que les mortels aveuglés reçoivent comme des régles de conduite, & des motifs à l'accompliſſement de leurs devoirs.

QUE de prétendus axiomes, répandus dans la Société & dans les Sciences, que tout le monde admet ſans examen, & ſur leſquels on paroitroit ridicule de vouloir former aucun doute! Tant qu'il ne ſe trouve perſonne qui ſoit capable de les ſoumettre aux loix de l'analyſe, & de remonter à des notions antérieures & vrayement axiometiques, qui ſervent à faire voir ce qui ſe trouve de défectueux & de faux dans ces maximes communément reçues, elles conſervent la vogue, & paſſent d'un ſiécle à l'autre, ſans rien perdre de leur autorité. A qui appartient-il donc de les ſapper & de les anéantir? C'eſt aux ſeuls eſprits ſolides, par-

ce qu'ils ſont les ſeuls capables des opérations analytiques auxquelles la ruïne de l'erreur eſt attachée. On peut juger qu'un Savant eſt un homme ſolide, & qu'il aime la ſolidité, lorſqu'on le voit conſacrer ſon tems & ſes travaux à porter la lumiere dans les notions confuſes, à déterminer celles qui ſont vagues, à rectifier les preuves incomplettes, ou défectueuſes par rapport à la maniere de les expoſer, en un mot à tirer de l'édifice des Sciences tant de mauvais matériaux qu'on y a fait entrer, pour y en ſubſtituer de meilleurs, & autant qu'il eſt poſſible d'indeſtructibles. Quand une fois l'eſprit eſt tourné de ce côté-là, il jouït d'un plaiſir bien pur, bien conſtant, & qui ne peut être mieux comparé qu'à celui des perſonnes bienfaiſantes qui remédient de tout leur pouvoir aux miſeres dans leſquelles l'indigence jette leurs ſemblables. Le ſentiment exquis de ce plaiſir les porte quelquefois à des détails qui paroiſſent trop minutieux aux eſprits ſuperficiels. Cette envie de tout définir & de tout démontrer a l'air d'un ridicule aux yeux du vulgaire ſavant: on compare le Philoſophe qui s'y livre au Juge

de

de la Comédie des *Plaideurs* qui vouloit toujours juger. Cependant, s'il s'agit en effet d'un vrai Philoſophe, ce jugement eſt téméraire: il ne ſauroit y avoir rien de trop dans ce qu'il fait pour les intérêts de la Vérité. Elle a tant ſouffert, cette pauvre Vérité, de la part de tous les hommes dans tous les tems, elle a été altérée & défigurée en tant de manieres, que, bien loin de pouvoir aller au delà des ſoins que ſa reſtauration exige, on demeurera toujours en arrière, l'entrepriſe d'extirper toutes les erreurs étant fort au deſſus des forces d'un ſeul homme.

On s'imagine ſurtout que les Philoſophes prennent des peines ſuperfluës, lorſqu'ils s'attachent à prouver des choſes dont perſonne ne doute. Mais, ſi l'on fait bien attention à ce qu'ils avancent ſur ce ſujet, on verra qu'ils ne font que ce qu'ils doivent faire, en cherchant à ſubſtituer à la ſimple perſuaſion, dont les hommes ſe contentent ordinairement, une véritable conviction à laquelle ſeule le Philoſophe peut donner ſon acquieſcement. Les anciens Géométres s'étoient attachés à démontrer pluſieurs propoſitions qu'*Euclide* a employées comme

des axiomes. Et ils ont eu raiſon, toutes les notions qui peuvent être réſolues en d'autres plus ſimples étant ſuſceptibles de démonſtration. Le plus haut degré de ſolidité eſt celui par lequel on atteint aux notions irréſolubles. On ne ſauroit à la vérité parvenir toujours à une analyſe auſſi parfaite; cependant on en approche d'autant plus qu'on donne de nouvelles démonſtrations de principes qui n'avoient pas encore été démontrés.

CETTE rigueur ne convient pas également à toutes ſortes d'Ouvrages. Dans ceux qui ſont deſtinés aux Commençans on peut s'en abſtenir; mais elle convient aux Cours entiers des Sciences, dans leſquels on ſe propoſe de pouſſer l'examen des matieres juſqu'à ſes dernieres bornes. On peut voir un exemple très inſtructif ſur ce ſujet dans l'Abrégé d'Arithmetique & de Géométrie de M. *de Wolff*, comparé avec les grands Volumes qu'il a donné ſur les Sciences. Ceux-ci contiennent les définitions de pluſieurs termes, & les démonſtrations de pluſieurs choſes, qu'on n'a pas coûtume de définir & de démontrer; au lieu que dans l'Abrégé

on

on s'en eſt tenu à la méthode ordinaire. Celle-ci ſuffit pour les Commençans, & même en général pour ceux qui, ſe bornant à être Mathématiciens, n'aſpirent qu'à la certitude Mathématique, & cherchent ſeulement à la mettre dans les opérations de leur eſprit, ou dans les productions de leur plume. Alors la Géométrie fait leur unique objet, & ſon étude eſt une eſpece de profeſſion dans laquelle ils ſe renferment. Mais, quand on a des vues plus étenduës, & qu'on ſe propoſe d'arriver par les Mathématiques, non ſeulement à la certitude des vérités qu'elles enſeignent, mais à celle de toutes les vérités qui ſont du reſſort de l'eſprit humain, cette Science devient un inſtrument deſtiné à la perfection de notre Entendement, & nous ouvre les routes de la véritable ſolidité. Or c'eſt ce qui ne peut arriver, qu'autant qu'on généraliſe les principes des Mathématiciens, & qu'on ſe ſert de l'art de démontrer qu'ils nous ont appris pour s'élever à des démonſtrations qu'ils négligent, & qu'ils ont droit de négliger, en tant que ſimples Géométres.

L'AUTEUR de l'*Art de penſer* a fait une mé-

mépriſe aſſez groſſiere, lorſqu'il a crû pouvoir s'égayer aux dépens des Mathématiciens, en leur reprochant trop de longueurs, & des circuits inutiles dans leurs définitions & dans leurs démonſtrations. Cette déciſion a été fort du goût de ceux qui ignorent la Géométrie, & pour qui la ſolidité eſt une chimère. C'eſt le propre de l'homme en général de mépriſer tout ce qu'il ne connoît pas, ſurtout lorſqu'il en coûte trop pour y parvenir, & de ſoumettre à ſon jugement ceux qui en ſçavent plus que lui, afin de ne pas paroître leur inférieur. Mais il faut convenir qu'à leur tour les Mathématiciens ne ſont pas plus raiſonnables, lorſque renfermés dans l'enceinte de leur ſphère, & déterminés à n'en pas ſortir, ils reprennent avec aigreur, ou regardent en pitié, ceux qui veulent prendre un vol plus élevé, & ſoutiennent qu'ils vont ſe perdre dans les nuës, s'égarer dans les eſpaces imaginaires. Le grand *Leibnitz* a penſé tout autrement; perſonne n'a mieux connu que lui la différence qu'il y a entre la certitude des vérités mathématiques, & celle de toutes les autres; il a loué & fortement encouragé

les

les efforts de ceux qui s'appliquent à une réſolution ultérieure des vérités mathématiques; & s'il avoit vû juſqu'où M. *de Wolff* a pouſſé l'exécution de cette entrepriſe, on ne ſauroit douter qu'il n'y eut infiniment applaudi. Ce que rejettent & déſapprouvent ceux qui manquent d'une idée diſtincte de la ſolidité, c'eſt préciſément le caractère eſſentiel, le ſigne infaillible de ce degré ſupérieur de ſolidité, ſans lequel on ne ſçauroit traiter la Philoſophie & les autres Sciences qui ne dépendent pas des Mathématiques. C'eſt en même tems l'unique moyen de faire diſparoitre tant d'opinions abſurdes qui ſe multiplient à vuë d'œil dans notre ſiécle au mépris des Mœurs & de la Religion, de faire évanouïr en fumée tous les vains projets de ces hommes audacieux, qui croyent n'avoir qu'à traiter de fables les vérités les plus ſacrées, & y ſubſtituer les plus honteuſes extravagances, pour ſe faire regarder comme les Précepteurs & les Libérateurs du genre humain. Ce ne ſera jamais avec le ſeul ſecours de l'Erudition & des Belles-Lettres qu'on terraſſera pleinement ces Ecrivains licencieux, quoiqu'un homme

qui poſſede d'ailleurs une vraye ſolidité puiſſe employer ces armes avec avantage; mais c'eſt dans le ſein même de la Philoſophie qu'il faut puiſer des démonſtrations rigoureuſes, & cependant très intelligibles pour ceux qui ne leur refuſent pas leur attention, & ne les rejettent pas par pure opiniâtreté. Les édifices les plus brillans des Libertins ſont réduits en poudre, & véritablement anéantis, par cette voye, l'écraſement le plus complet vient à la ſuite de l'orgueil demeſuré qu'ils montroient; & au lieu d'être des Héros, tels qu'ils le paroiſſent aux yeux de leurs miſérables & vils partiſans, ils paroiſſent à nud ce qu'ils ſont effectivement, *de ſimples goujats*. Quand on penſe après cela à l'aſcendant que de pareilles gens ont uſurpé dans certains tems & dans certains lieux, on eſt véritablement confondu, & l'on ne ſçauroit trop déplorer la foibleſſe de l'eſprit humain.

CELUI qui aime & recherche la ſolidité, s'occupe à ramener, autant que la choſe eſt poſſible, les notions confuſes à des notions diſtinctes, qui lui ſervent enſuite de principes pour former des démon-

monſtrations *a priori*, dont on ne ſauroit venir à bout, qu'à l'aide de ſemblables notions. Afin d'acquérir donc l'induſtrie néceſſaire pour arriver à ſon but, il commence par l'exercer dans l'étude des Elémens d'Arithmétique & de Géométrie; & il ne tarde pas à ſentir que ces Sciences le menent à la vérité, & peuvent ſeules le mettre ſur la route, mais qu'elles ne le conduiſent pas au but. Prouvons la choſe par un exemple. Si vous ſuppoſez ſans démonſtration que le tout eſt plus grand que ſa partie, il faut que vous vous borniez aux notions confuſes de *tout*, de *partie*, & de plus grand, comme l'a fait *Euclide*, parce qu'il lui ſuffiſoit de remonter aux notions communes, ſans s'attacher à en fournir les preuves. Mais, dès que vous entreprenez la démonſtration de cet axiome, vous ne pouvez vous paſſer de bonnes définitions des termes qui ſervent à l'exprimer. Et en général il eſt aſſez manifeſte que les notions confuſes ne ſauroient ſervir à former aucune démonſtration, parce qu'on ne peut les changer en propoſitions propres à ſervir de prémiſſes dans les ſyllogiſmes. Si, pour s'en tenir au même exemple, la notion de

plus grand eſt confuſe en vous, tout ce que vous ſçavez, & tout ce que vous pouvez affirmer, c'eſt que ce qui eſt plus grand eſt plus grand. Or, quoiqu'une ſemblable propoſition identique ait quelquefois ſon uſage dans les démonſtrations, elle ne peut pourtant en avoir aucun, quand il s'agit de démontrer que le tout eſt plus grand que ſa partie. Il n'y a que les notions Ontologiques qui ſoyent telles, que toutes les démonſtrations des autres Sciences puiſſent s'y réſoudre; & par conſéquent ce ſont les ſeules qui puiſſent conduire à des connoiſſances ſolides, pourvu qu'on y tende par la voye de démonſtrations conformes aux régles de la ſaine Logique.

LORSQU'ON n'a, pour ainſi dire, qu'une ſolidité partiale, ou rélative à un certain ordre d'idées, ſur leſquelles on s'eſt toujours exercé, ſans penſer à la liaiſon univerſelle, & à la ſubordination de tous les principes de nos connoiſſances, on eſt preſque auſſi novice, quand on paſſe à des idées d'un autre ordre, & qu'on entreprend de les aſſujettir à la forme démonſtrative, que ſi l'on n'avoit jamais ouï parler de démonſtration. Et cet inconvénient

nient eſt d'autant plus à craindre, qu'on a plus acquis de ſupériorité dans le genre auquel on s'eſt appliqué, parce que cette ſupériorité donne une confiance préſomtueuſe, toute propre par elle-même à jetter dans l'erreur. De là vient ſans doute qu'aſſez généralement les démonſtrations des Mathématiciens, mais ſurtout celles des modernes, ſont extrêmement incompletes, & ne ſont preſque jamais régulieres. Une des principales raiſons qui y influent, c'eſt qu'ils ſuppoſent facilement, que des principes qui leur ſont connus, & qu'ils admettent comme évidens, ſont également connus & évidens pour leurs Lecteurs, de ſorte qu'ils peuvent ſe les rappeller avec facilité, & les appliquer avec ſuccès. Il y en a qui vont même plus loin, & qui cachent à deſſein certains principes de leurs démonſtrations, pour donner une plus haute idée de la profondeur de leurs raiſonnemens, & pour répandre un air de myſtère ſur leurs opérations. D'autres encore, dédaignant d'écrire pour les apprentifs, ne veulent être lûs & entendus que par les maîtres. Tout cela tend au détriment de la doctrine ſolide, qui à

cauſe de cela ſe trouve fort retardée dans les Mathématiques pures; & ceux qui, hors des Mathématiques, imitent cet exemple; c'eſt à dire, s'envelopent d'obſcurités volontaires, cauſent le même dommage aux Sciences qu'ils traitent. Que penſer après cela de ces Ecrivains qui, n'ayant ni Géométrie, ni Logique, s'embarquent avec confiance dans de prétendues démonſtrations qui n'en ont pas ſeulement l'apparence, & ne font pas difficulté d'appoſer à une ſuite de raiſonnemens vagues le ſceau de la démonſtration, contenu dans les lettres C. Q. F. D., auxquelles ils attribuent ſans doute la vertu d'opérer une transformation magique. Ces bons eſprits mêmes, auxquels on ne ſçauroit diſputer un fonds de ſolidité, mais qui ne l'ont acquiſe que par l'uſage, ne peuvent en tirer les fruits que la ſolidité théoretique, ou artificielle, produit. Quand même ils parviendroient à conſtruire des démonſtrations; ils ne ſçavent en démontrant ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font; ils ſont en fait de démonſtration de véritables empiriques, d'aveugles imitateurs. Cela ne déroge en rien à leurs autres bonnes

nes qualités; & quand ils ont la modeſtie de ſe rendre une exacte juſtice, cela tourne même à leur honneur. Mais où ſont ceux qui ſe rendent cette juſtice? Où eſt l'homme qui ne croye pas avoir plus d'eſprit, plus de raiſon, plus d'habileté, qu'il n'en a effectivement? Cette ſuppoſition eſt la ſource de tous les écarts, le principe de toutes les erreurs; il n'y a que la vraye Philoſophie qui puiſſe s'y oppoſer efficacement; il n'y a qu'elle qui puiſſe, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, mettre des garde-foux autour de tant de gens qui en ont beſoin ſans le ſçavoir.

De ce que quelçun ne donne pas des démonſtrations conſommées, c'eſt à dire, complettes & régulieres, on n'eſt pas en droit de conclure avec certitude, qu'il manque de ſolidité; la preuve de ce défaut n'exiſte, que lorſqu'il prétend faire paſſer de ſemblables démonſtrations pour meilleures qu'elles ne le ſont en effet. Diverſes cauſes peuvent empêcher un homme ſolide, & capable de faire des démonſtrations, d'en faire effectivement; il y a dans la vie mille accidens, mille diſtractions inévitables, qui ne permettent pas de donner un degré d'attention ſuffiſant,

ſant, ou d'employer l'eſpace de tems néceſſaire, pour conduire ſes méditations à leur dernier dévelopement, & les propoſer avec toute la netteté dont elles ſeroient ſuſceptibles. A quoi l'on peut ajouter les cas que nous avons déja indiqués, dans leſquels on cache au Lecteur quelques uns de ſes principes, & une partie de ſa marche, ſoit dans la penſée qu'il y ſuppléra ſans peine, ſoit, comme le faiſoit *Descartes*, pour le laiſſer participer au plaiſir de l'invention; & c'eſt ce qui engage pluſieurs Inventeurs modernes à propoſer leurs découvertes ſans démonſtration. Il en eſt des talens, comme des vertus. Il y en a toujours pluſieurs qui demeurent cachés, ou qui ne ſe dévelopent pas dans toute leur étenduë. Quand un Philoſophe a donné de bonnes démonſtrations qui ſont bien à lui, il a fait ſes preuves de ſolidité, on ne ſauroit lui conteſter cette qualité; mais il ne s'enſuit pas qu'on doive la refuſer à ceux qui n'ont rien publié, ni même à ceux qui ont publié des choſes encore incompletes & défectueuſes. Il faut préalablement ſçavoir dans quelles circonſtances ils ſe ſont trouvés, & ce qu'ils

qu'ils seroient capables de faire dans des circonstances plus favorables.

La propagation des doctrines solides dépend nécessairement de la solidité de ceux qui les enseignent, & rien ne rehausse davantage le prix de cette qualité. Les connoissances superficielles peuvent avoir quelque côté brillant qui les met en vogue; mais elles s'éteignent nécessairement avec ceux qui les possedent, comme ces météores qui s'enflamment & disparoissent bientôt après. Qu'un homme soit plein d'esprit & de saillies, qu'à l'aide d'une excellente mémoire il puisse raconter une infinité de choses propres à occuper agréablement une Compagnie, je l'écouterai volontiers, & je lui rendrai toute la justice qu'il mérite. Mais ce n'est jamais à lui que je m'adresserai pour être éclairé, instruit, guidé dans la route de la vérité; ce n'est point à lui que je confierai des éleves que je veux rendre propres à s'acquitter dignement des Emplois auxquels sont attachés les principaux avantages dont la Société jouït. Il seroit bien à souhaiter surtout que la charge d'enseigner publiquement, dans les Chaires tant Ecclesiastiques qu'Acadé-

cadémiques, fut confiée avec plus de précautions, & plus conſcientieuſement, afin qu'elle ne fut jamais, ou du moins qu'elle ne devint pas auſſi ſouvent qu'elle l'eſt, le partage de gens dont l'incapacité eſt manifeſte, & quelquefois l'indignité révoltante. Bien loin que les choſes tendent dans notre ſiécle à la propagation des doctrines ſolides, on peut dire que tout conſpire à les détruire, à les tourner en ridicule, pour y ſubſtituer la frivolité & l'indécence. On ne ſçauroit faire des peintures trop fortes de la négligence, des abus, des excès, où les hommes tombent volontairement, & s'enfoncent de plus en plus. L'hypotheſe du Matérialiſme leve hardiment la tête; on s'empreſſe à convaincre l'homme, & même à le féliciter, de ce qu'il eſt débarraſſé de cette partie de ſon être qu'il avoit regardée juſqu'à préſent comme la plus excellente, celle qui en faiſoit tout le prix; on ne ceſſe de lui répéter que tout périra avec les organes de ſon corps; que ſes eſpérances ne doivent pas s'étendre au delà des bornes étroites de la vie préſente, & qu'ainſi tous ſes devoirs ſe réduiſent à jouïr de l'état actuel où il ſe trouve

trouve au gré de ſes penchans. Il n'y a plus de Religion pour tous ceux qui penſent ainſi; & malheureuſement ceux qui croyent devoir en conſerver une, la défigurent par mille ſuperſtitions, ou l'accommodent à leurs paſſions, de ſorte qu'elle perd toute ſa force & toute ſa réalité. Les partiſans ſincères de la vraye Religion, qui voudroient la maintenir dans ſa pureté, & la profeſſer exactement, paſſent pour des viſionnaires, ou pour des hypocrites. Le luxe prend tous les jours des accroiſſemens monſtrueux; l'intérêt & la vaine gloire ſont les ſeuls mobiles des actions humaines. Cette probité antique dont nos pères ſe vantoient eſt regardée comme un effet de leur ſtupidité; c'eſt à qui ſera le plus induſtrieux à tromper ſon prochain. Ceux qui ont la force en main s'en prévalent comme d'un droit qui fait diſparoitre tous les autres droits. On fait conſiſter le bonheur à jouïr inconſidérement & brutalement de tous les objets qui excitent la cupidité. Après cela les hommes oſent ſe plaindre des malheurs qu'ils endurent, des calamités qui fondent de toutes parts ſur eux, tandis qu'ils ſont ſi viſible-

ſiblement les artiſans de ces malheurs, & qu'ils ne ceſſent de provoquer tous les fléaux qui peuvent les abîmer. Quel eſt le remède à tous ces maux? C'eſt inconteſtablement & uniquement une ſolidité d'eſprit & de jugement, qui faſſe enviſager toutes les choſes ſous leur véritable point de vue, qui leur aſſigne exactement le prix réel qui leur convient, qui rétabliſſe la Vérité, la Vertu, & la Religion dans leurs droits, & qui convainque les hommes que tout leur bonheur dépend de l'attachement inviolable qu'ils auront pour ces grands objets. L'*Ami des hommes*, titre le plus glorieux qu'on puiſſe prendre, c'eſt celui qui ne ſe laſſera point de leur inculquer ces grandes & ſalutaires idées, qui conſacrera tous ſes efforts à les ramener dans la bonne voye, ſans ſe laiſſer décourager par leur réſiſtance opiniâtre, ou par leur noire ingratitude. Si les gens éclairés & intégres étoient auſſi unis entr'eux qu'ils pourroient & devroient l'être, ils tiendroient encore tête, malgré leur petit nombre, à la foule des méchans; ils oppoſeroient en bien des occaſions une digue efficace au torrent des vices. Mais

on

on ne voit point entr'eux cette union ſi deſirable, parce qu'aſſujettis aux beſoins de la vie, ou aux foibleſſes de l'humanité, ils s'éloignent ſouvent les uns des autres pour des cauſes legères, & fort inférieures à celles qui devroient les rapprocher & les réunir. De cette façon le Vice triomphe inſolemment, & foule aux pieds tout ce qui oſe lui réſiſter.

Ne perdons pas encore de vue les Egliſes & les Académies; l'objet eſt trop important pour ne pas y inſiſter. Ces établiſſemens devroient être des ſources permanentes, d'où découlaſſent les vrais biens de la Société, des lumieres réelles, des vertus qui ne le fuſſent pas moins, l'amour de l'ordre & de la décence. En ſubordonnant même les choſes, comme elles doivent être, il paroit qu'il faut tout rapporter originairement aux Académies, puiſque c'eſt là que ſe forment, ou doivent ſe former, les Eccléſiaſtiques, les Magiſtrats, & tous ceux en général entre les mains deſquels la Société confie ſes intérêts les plus précieux. Mais, bon Dieu! quelle n'eſt pas la ſurpriſe de ceux qui parcourent la liſte des Profeſſeurs employés dans les Univerſités,

ſités, & qui ſont à portée de juger de leur capacité; quelle ſurpriſe, dis-je, d'y trouver des ignorans qui n'ont pas la teinture des matieres, des pédans qui ont fait divorce avec le bon ſens, des gens de plaiſir qui ne penſent qu'à la diſſipation, & qui pis eſt, dans tous ceux à qui ces caractères conviennent, des ennemis jurés de leurs Collegues, dès qu'ils ne leur reſſemblent pas, dès qu'aux connoiſſances ſolides & à un tour d'eſprit judicieux, ils joignent de l'application, de la régularité, & du zele pour les progrès de la jeuneſſe. Il ſe forme auſſi-tôt une ligue acharnée contre ces perturbateurs de la *licence Académique; l'envie*, la malignité, font jouër les plus puiſſans reſſorts pour les perdre, & n'y réuſſiſſent que trop ſouvent. Vit-on jamais rien de plus flêtriſſant pour l'Hiſtoire Litteraire de ce Siècle, rien de plus indigne dans les Faſtes Académiques, que les odieuſes accuſations intentées à *M. de Wolff*, les perſécutions véhémentes dont il fut l'objet, & ce banniſſement auquel elles aboutirent, mais dont toute la honte retomba ſur ceux qui l'avoient cauſé. Il eſt preſque décidé que, dès qu'il y a

dans

dans quelque Académie un homme d'un mérite distingué, il devient la victime de ses Collegues, ou passe sa vie à lutter contre les obstacles par lesquels ils traversent ses intentions & ses succès. Mais revenons aux caractères généraux de la solidité.

Un des plus essentiels, & qui sert le mieux à la rendre reconnoissable, c'est de sçavoir enchaîner entr'elles les vérités, lorsque les conséquences auxquelles on arrive sont très éloignées de leurs principes, & qu'on ne peut en prouver la justesse que par le fil d'une longue suite de raisonnemens. C'est à quoi ne parviendront jamais les Auteurs qui, se bornant à la méthode vulgaire, font des Ouvrages où les idées forment à tout moment de nouvelles chaînes; où la matiere d'un Chapitre qui suit n'a aucun rapport avec celle du Chapitre qui précéde; où, à mesure qu'il se présente de nouveaux objets à considérer, on employe de nouveaux principes isolés, qui ne tiennent à rien, & qui pour l'ordinaire ne menent à rien. Cependant, quand ces Auteurs ont atteint le bout d'une si glorieuse tâche, ils ne manquent pas de pren-

prendre acte de la maniere dont ils l'ont remplie. Ils disent: *J'ai fait voir d'abord, j'ai prouvé ensuite, j'ai établi, je conclus;* & à la faveur de ces formules ils se persuadent, ou du moins ils veulent persuader aux autres que la vérité même parle par leur bouche, & qu'ils n'ont fait qu'écrire ce qu'elle leur a dicté. *Euclide* a donné le modele de la solidité à tous ceux qui viendroient après lui; & il n'y en a point d'autre à suivre. On peut écrire dans un grand nombre de genres, tous différens du sien; mais on ne peut démontrer la vérité que comme il l'a démontrée. Plus ses imitateurs allongent la chaîne, dont il a commencé le tissu, plus ils partagent sa gloire. Etendre, orner, tourner en mille manieres, repéter à la faveur de divers déguisemens, des choses qui ont déja été dites & redites une infinité de fois, c'est un art commun, que les uns exercent avec plus d'habileté & de succès que les autres; mais, à quelque degré qu'on le porte, il n'a pas la moindre affinité avec l'art d'inventer, ni avec celui de démontrer. Les difficultés dont ceux-ci sont accompagnés, font que bien des gens n'en ont

pas

pas plus d'idée que s'ils n'exiſtoient pas; ou, s'ils ne peuvent pas ignorer en quoi ils conſiſtent ils affectent de les mépriſer, comme s'ils tenoient de la chimère, ou de la pédanterie.

Si le ſeul enchaînement légitime d'une ſuite de vérités un peu étendue fait foi de la ſolidité de ceux qui ſont capables d'y réuſſir, à plus forte raiſon l'édifice complet d'un ſyſtème ne permettra pas d'en douter. Un de nos plus habiles Métaphyſiciens François qui eſt en même tems un de nos meilleurs Ecrivains, a donné un Traité *des Syſtèmes*, rempli d'excellentes choſes, mais où il ſemble avoir trop fortement adopté le ſyſtème de détruire tous les ſyſtèmes. Il faut certainement abandonner la recherche de la Vérité, ou travailler continuellement à réduire en ſyſtème les propoſitions à la certitude deſquelles cette recherche nous conduit. Sans cela, & en les laiſſant éparſes, elles demeurent infructueuſes. Les inconvéniens des ſyſtèmes prématurés, ou faux, ne combattent point ce que nous avançons ici: jamais l'abus ne prévalut contre l'uſage. On rapproche les unes des autres, & l'on aſſocie ſyſtè-

matiquement toutes les propoſitions qui ſont ſuſceptibles de cette proximité, & de cette aſſociation, en laiſſant vuides les lacunes qui ne peuvent pas encore être remplies, & ſurtout en ſe gardant ſoigneuſement d'y ſuppléer par des rempliſſages purement poſtiches. A la faveur de ces précautions les théories naiſſent, ſe dévelopent, ſe perfectionnent, & augmentent le tréſor univerſel des Sciences, qui n'exiſtent qu'autant qu'il exiſte des théories. Mr. l'Abbé de *Condillac* eſt trop judicieux pour penſer autrement; & il n'y a qu'un petit fonds de Logomachie qui paroiſſe l'écarter de cette grande route. *L'eſprit* ſyſtématique n'eſt autre choſe qu'un eſprit d'ordre auſſi néceſſaire dans les ſciences que dans les affaires de la vie. On a beau poſſeder des richeſſes, de quelque genre qu'elles ſoyent; ſi l'on néglige de les adminiſtrer régulierement, elles ſe diſſipent, & leurs poſſeſſeurs n'en tirent aucun fruit permanent.

C'EST à la ſolidité ſeule qu'il appartient de bâtir des ſyſtèmes. Il n'y a qu'elle qui connoiſſe les matériaux requis dans leur compoſition, & l'arrangement qu'on

qu'on doit leur donner. Quiconque eſt deſtitué de ſolidité, peut bien ſentir l'utilité des ſyſtèmes, mais il ne ſçauroit jouïr de leurs avantages; & s'il entreprend d'en conſtruire lui-même, ce ſera ſans aucun ſuccès. De là tant de ſyſtèmes défectueux, ou manifeſtement faux, qui ont décrié tous les travaux de ce genre. Mais ne ſait-on donc pas qu'il y a de mauvais Poëtes, de mauvais Orateurs, & qu'en général ceux qui échouënt dans tous les ouvrages qui demandent certains talens peu communs, ſont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui réuſſiſſent? Eſt-il donc ſurprenant après cela que la tâche de toutes la plus difficile, & qui ſuppoſe les qualités les plus rares, ſoit très rarement bien remplie?

CHAPITRE VI.

De la profondeur.

CONTINUONS à paſſer en revuë les vertus intellectuelles formelles, en nous élevant toujours des inférieures

aux ſupérieures. Nous avons préſentement à conſidérer celle qu'on nomme *profondeur*; & elle mérite une attention particuliere. Elle conſiſte dans la faculté de réſoudre les notions diſtinctes en d'autres plus ſimples, & de pouſſer cette réſolution juſqu'où les bornes de l'Entendement humain nous permettent de la conduire. Cela ſuppoſe une habitude précédemment acquiſe de former promtement des notions diſtinctes, & généralement d'exercer les divers actes intellectuels dont nous ſommes capables. Nous n'enviſageons ici la profondeur, comme les *qualités, ou vertus intellectuelles précédentes*, qu'en elle-même, & indépendamment des objets ſur leſquels elle s'exerce. Aucun Cours de Morale n'en a encore fait mention ſous ce point de vuë, par les mêmes raiſons qui ont empêché juſqu'ici de mettre la pénétration & la ſolidité au rang des vertus intellectuelles. Cependant perſonne ne ſauroit conteſter que la profondeur ne ſoit une des plus belles perfections de l'Entendement, & en même tems qu'elle ne ſoit une perfection diſtincte des autres, un acte particulier qui conſiſte, comme

nous

nous venons de le dire, dans la réſolution des idées diſtinctes.

On a donc déja fait un grand chemin vers la profondeur, quand on s'eſt accoûtumé à la formation des idées diſtinctes, & qu'on eſt en état de ne jamais admettre en leur place des idées confuſes. Ceux au contraire qui n'en ſont pas encore là, n'ont pas plus de talent pour la profondeur, qu'un enfant n'en a pour la lecture, avant que d'avoir appris à épeler. Ici nous rappellons le ſecours de la Géométrie, comme l'un des plus convenables à ce but. Quand on aſpire à la profondeur, il n'y a rien de plus utile, que de ſoumettre à un examen attentif les définitions des Géométres, pour diſtinguer exactement les diverſes déterminations qu'elles renferment, & de conſidérer avec la même exactitude les propoſitions géométriques, afin de diſcerner les principes, ou ſuppoſitions, qu'elles renferment d'avec les conſéquences qui en découlent.

Toutes les vertus intellectuelles formelles ſont autant de perfections de l'ame, qui y exiſtent *en puiſſance prochaine*, ſuivant l'expreſſion ſcholaſtique, c'eſt à

dire, dont les actes sont tout prêts à se développer, pourvû qu'on les détermine par d'autres actes, qui en sont les raisons déterminantes, & au nombre desquels doit être mis celui de la Volonté. Les actes donc qui préparent l'Entendement à la profondeur ne sçauroient être placés plus convenablement que dans les exercices géométriques dont nous venons de parler. Il n'est pas nécessaire qu'ils soyent accompagnés dans les commencemens de l'application des régles de la Logique; mais dès que le cours des études a fait connoître ces régles, telles qu'une saine Logique les fournit, il est essentiel aux progrès par lesquels on se propose de tendre vers la profondeur, de joindre les analyses logiques aux opérations mathématiques, dont elles sont, pour ainsi dire, le supplément, ou le *complément*. C'est par là que nous arrivons à former des notions distinctes d'un usage général & rélatif à toutes les Sciences; & que nous nous trouvons en même tems en état de démontrer que ces notions sont réellement distinctes, & telles que les demande une connoissance exacte des choses. Sans cette union de

la

la Logique avec la Géométrie, nos idées distinctes sont, ou imparfaites, ou d'un usage fort restraint.

On ne sçauroit croire à quel point les vertus intellectuelles influent sur la véritable connoissance des choses; combien elles contribuent, tantôt l'une, tantôt l'autre, à donner aux actes de notre Entendement la rectitude qui leur convient. Et ce qui est surtout avantageux, c'est que tandis qu'on s'occupe à l'acquisition d'une vertu intellectuelle, ou qu'on travaille à la perfectionner, toutes les autres, sans même que nous y pensions, y gagnent, & font des progrès proportionnels. A mesure, par exemple, qu'on devient plus pénétrant, on s'achemine vers la profondeur. De sorte que cet ouvrage, le plus important dont l'homme puisse s'occuper, celui de perfectionner son Entendement, bien loin d'être accompagné de difficultés aussi redoutables qu'elles le paroissent à bien des gens, se fait en quelque sorte de lui-même, pourvû seulement qu'on ait une volonté déterminée de l'effectuer, & qu'on profite des occasions & des moyens qui sont à notre disposition. Le principal est de bien

connoître les exercices qui conviennent préciſément à l'acquiſition de chacune de ces vertus; rien ne ſert davantage au droit uſage de l'Entendement, & il n'y a pas même d'autre moyen d'en connoître la rectitude d'une maniere certaine; car le moyen de ſçavoir qu'on a bien fait, ſi l'on ignore ce que c'eſt que bien faire, & comment l'on y parvient?

APRÈS avoir donc épuiſé les connoiſſances qu'un Cours de Géométrie conforme à la méthode d'*Euclide* peut procurer, il faut paſſer à des Ouvrages qui roulent ſur d'autres Sciences, en particulier ſur la Philoſophie, & qui ſoyent écrits ſuivant la même méthode, pour s'en procurer une intelligence complette, en examinant avec ſoin toutes les définitions qu'ils renferment, & la liaiſon que les propoſitions ont entr'elles en qualité de principes & de conſéquences. Cet examen eſt plus facile que l'analyſe proprement dite des démonſtrations; mais il faut en effet commencer par les opérations les plus aiſées, avant que de s'engager dans celles qui ſont plus pénibles, de peur que des difficultés qu'on auroit pû prévenir, ne rebutent & ne découragent.

gent. C'eſt un grand inconvénient, un véritable malheur, que ces importans exercices ne commencent pas d'auſſi bonne heure qu'ils le devroient, & dans un âge où l'on pourroit donner à chacun le tems qu'il exige, & les placer tous dans la ſubordination qui leur convient. Mais ceux qui ont le bonheur de penſer à la perfection de leur Entendement, & de s'en faire une occupation ſérieuſe, ne commencent pourtant preſque jamais aſſez tôt ce travail; ce qui les oblige d'accumuler pluſieurs exercices, & de ſouffrir toujours plus ou moins du retardement que les circonſtances où ils ſe ſont trouvés ont cauſé dans l'exécution de leur deſſein.

Les réſolutions des problèmes ſont une des voyes les plus efficaces pour donner de la profondeur à l'Entendement. On peut s'y mettre, dès qu'on a fini cette étude ſuivie des définitions & des propoſitions d'un Cours complet de Géométrie, que nous avons recommandée comme un préalable abſolument néceſſaire. Pour réſoudre avec ſuccès les problèmes dont on s'occupe, il faut connoitre en détail les différentes régles qui ſervent à

de semblables solutions, les employer toutes dans l'ordre qui leur convient; & lorsque malgré cela on se trouve encore arrêté, remonter à d'autres problèmes qui ont précédé, & les résoudre de la même maniere, afin que leur solution répande du jour sur celle qu'on desire. Quand on est une fois bien versé, & comme rompu, dans ce travail, les difficultés dont il paroit d'abord tout hérissé diminuent, & finalement s'évanouissent, au delà de tout ce qu'on auroit pû se promettre. Un problème n'est autre chose dans le fonds qu'une proposition hypothetique, qu'il s'agit de rendre catégorique, en appliquant avec dextérité certaines régles, qui prouvent que le *prédicat* attribué au *sujet* lui convient effectivement. Dans les Theorèmes au contraire on démontre cette convenance par la notion même du sujet; & l'on change la définition qui n'étoit que *nominale*, en une définition *réelle*, qui fait connoître la possibilité de la proposition par laquelle on avoit exprimé la liaison du *prédicat* avec le *sujet*.

QUAND donc un problème est résolu, on peut le considérer comme une définition,

tion, dont le ſujet eſt ce qu'il faloit faire, & le prédicat la maniere de le faire, expliquée, & prouvée par les régles, au moyen desquelles on en eſt venu à bout; deſorte que ces régles répondent à ce qu'on appelle les marques, ou caractères, qui entrent dans les définitions ordinaires, pour exprimer le *prédicat* qu'on attribue au *ſujet*. Or ces marques ſont, ou irréſolubles, ou réſolubles, en d'autres plus ſimples; & il en eſt de même des régles, dont les unes ſatisfont par elles-mêmes, & peuvent être admiſes ſans démonſtration, comme quand on demande qu'une ligne droite ſoit tirée entre deux points, ou qu'on décrive un arc de cercle d'un point donné à un intervalle donné; tandis qu'il y a d'autres régles, qui ſe rapportent à des problèmes antérieurs, comme les marques qui doivent être expliquées par des définitions précédentes. Ainſi tout ce qu'on dit de l'analyſe des définitions eſt applicable à la réſolution des problèmes, entant que ces deux eſpeces d'opérations contribuent beaucoup à augmenter la profondeur de l'Entendement.

Au reſte il n'eſt pas néceſſaire d'être

un Mathématicien consommé, avant que de se mettre aux exercices qui procurent cette profondeur; car alors quantité de gens qui n'ont pas reçu de la Nature le goût, ou le talent d'arriver à ce degré de connoissances mathématiques, se verroient par là même déchus de toute prétention à la profondeur. Il suffit, comme nous l'avons insinué, d'avoir bien fait un Cours tel que celui d'*Euclide*, qu'on regarde aujourd'hui comme le plus bas degré de cette vaste Science qui porte le nom de Géométrie. Il ne s'agit que de trouver un Instrument commode & utile pour approfondir des objets d'un autre genre; & cet Instrument existe dans la Géométrie *vulgaire*, ou *inférieure*, & suffit à tous ceux qui veulent en faire tout l'usage dont il est susceptible. On peut lire là dessus avec fruit une Dissertation sur la maniere de bien diriger l'étude des Mathématiques, que M. *de Wolff* a mise à la tête du cinquième Tome *in quarto* de son grand Ouvrage sur cette Science. Ce premier degré facilite extraordinairement tous ceux qui conduisent successivement à la profondeur; & quoique cette qualité soit la

plus

plus éminente des vertus intellectuelles, & le partage d'un très petit nombre de perſonnes, elle ſeroit cependant beaucoup plus commune, ſi l'on en poſoit ainſi les fondemens. L'inſigne avantage qu'on trouve à commencer par ces premieres études géométriques, c'eſt qu'elles conviennent aux enfans mêmes; & que, ſervant à leur donner de bonne heure des vuës nettes, & un tour d'eſprit judicieux, ils ſe trouvent excellement diſpoſés à profiter de la Logique, & à en ſaiſir tous les préceptes, lorſque plus avancés en âge ils s'appliquent à cette étude. L'Aſtronomie ſphérique & la Géographie peuvent auſſi concourir au même but.

Il y a, pour le dire en paſſant, un moyen bien ſimple de rendre les Ouvrages les plus détaillés & les plus approfondis propres à l'uſage des commençans. Il ſuffit pour cet effet de diſtinguer les propoſitions élémentaires d'une maniere qui puiſſe les faire appercevoir au premier coup d'œil, par exemple, en employant d'autres caractères typographiques. Elles peuvent alors être détachées, lues, tranſcrites, étudiées ſéparément,

ment, de sorte que le même Cours peut servir successivement de Cours élémentaire, & de Cours approfondi. C'est de cette façon que M. *de Wolff* a composé ses Ouvrages Latins de Philosophie, dont on ne sauroit méconnoître le prix sans une extrême ignorance, ou une violente prévention.

L'ESTIMATION de la profondeur d'une doctrine répond aux degrés des notions adéquates qu'elle renferme. Il en est comme de la profondeur dans les choses corporelles. Celle d'une mine se compte par le nombre des degrés qu'il faut descendre pour arriver jusqu'au fonds. On peut placer le terme de la profondeur, comme l'on veut, ou en commençant par les notions composées qu'on résout en d'autres plus simples, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à une notion irrésoluble; ou bien en partant de la notion irrésoluble pour tendre par une suite de résolutions à celles qui en sont le plus éloignées, & qui en découlent toujours comme des conséquences de leur principe. A l'un & à l'autre égard ceux qui sont capables de ces deux opérations doivent être censés profonds: mais, suivant

vant l'uſage reçu, on attache plus communément cette idée à la ſeconde, qui eſt en effet l'acte même de la profondeur, au lieu que la premiere eſt plutôt la vertu intellectuelle qui met en état d'exercer cet acte. *Newton* paſſe à bon droit pour un Géométre profond, parce que les notions qu'il a dévelopées dans ſon excellent Ouvrage, intitulé *Principes mathématiques de la Philoſophie naturelle*, ſont des conſéquences extrémement éloignées des notions de la Géométrie élémentaire, dans leſquelles elles ne laiſſent pas d'être réſolubles, deſorte qu'il ſemble les en avoir tirées comme du puits le plus profond, en ſe ſervant de toutes les notions intermédiaires comme d'une échelle, par les degrés de laquelle il eſt deſcendu juſqu'à cette profondeur. Mais, à dire le vrai, il n'en faut pas une moindre pour ſuivre l'ordre rétrograde, & réſoudre les propoſitions les plus compliquées de ſa doctrine, en d'autres plus ſimples, juſqu'à ce qu'on rencontre celles que les Elémens d'*Euclide* ont rendu familieres.

RÉPÉTONS-LE donc, parce qu'on ne ſçauroit trop le répéter; jamais on ne trou-

trouvera de doctrine profonde que dans les Livres écrits ſuivant les régles de la véritable méthode, parce que ce ſont les ſeuls qui puiſſent être regardés comme ſolides, & que ſans la ſolidité on n'arrive point à la profondeur. Les autres qualités de l'eſprit ſont toujours occupées de la ſurface, pour ainſi dire, des connoiſſances, qu'elles peuvent étendre & orner en mille manieres; mais elles en demeurent néceſſairement là, & ne font pas le moindre progrès dans l'intérieur de ces connoiſſances, ſi elles ne ſont guidées par la ſolidité. Tout au plus à force d'application, & avec le ſecours de la mémoire, on peut ſe faire une idée des doctrines profondes, en acquérant leur connoiſſance hiſtorique, au moyen de laquelle on ſera en état de rapporter fidèlement & d'expoſer clairement ce que des Auteurs profonds auront dit; mais cette intelligence n'eſt point la conviction qui naît d'une vuë propre & intime, de ce que l'on poſſède de ſoi-même à fonds les démonſtrations qui ſervent de baſe aux vérités: le préjugé de l'autorité en tient la place; & détermine l'acquieſcement. Bien des Savans, bien des Phi-

Philoſophes, figurent de cette maniere, & paroiſſent avoir approfondi des doctrines qu'ils n'ont qu'appriſes & retenues. Il n'en faut pas davantage pour en impoſer au vulgaire, qui ſe laiſſe toujours éblouïr par les apparences.

C'EST une fauſſe ſuppoſition, ou une expreſſion impropre, que d'attribuer de la profondeur à des hommes qui ſont dans l'erreur, & qui la défendent. Quelques talens qu'ils apportent à ſoutenir une mauvaiſe cauſe, dans quelques défilés qu'ils conduiſent ceux qui veulent les pourſuivre, on peut compter que la ſolidité, ni la profondeur, ne ſont point au nombre des moyens qu'ils mettent en œuvre; la ſubtilité, les ſophiſmes, ſont leurs ſeules reſſources. *Bayle*, aux yeux de bien des Lecteurs ſuperficiels, paroit un des Auteurs les plus profonds, parce qu'il s'étend beaucoup ſur ſes matieres favorites, & qu'il les propoſe ſous une infinité de faces différentes. Mais, ſi l'on y regarde de près, tout cela eſt en ſurface, & il n'y a rien en profondeur. Dépaïſer ſon Lecteur, lui faire prendre le change, diſperſer dans vint Articles ce qui devroit être dans un ſeul, & y être d'une

d'une maniere syſtématique, entaſſer les répétitions, emprunter le ſecours de toutes les chicanes de l'Ecole, voilà le talent de *Bayle*, & la méthode qu'il a ſuivie dans tous ſes Ouvrages. S'il ne s'étoit pas déclaré l'avocat d'une incrédulité qui favoriſe les paſſions, on auroit honte de lui donner le moindre éloge, & ſes frivoles échapatoires feroient pitié, mais on l'applaudit, parce qu'on voudroit qu'il eut raiſon. Et c'eſt le ſecret que bien des Auteurs ont employé depuis lui pour donner cours aux productions les plus foibles & les plus informes. Il n'y a qu'à hazarder effrontement quelques paradoxes inſoutenables pour acquérir la réputation de grand & profond Philoſophe.

LA plus profonde de toutes les doctrines, c'eſt celle dans laquelle les notions ſont réſolues juſqu'à la plus grande ſimplicité, & cela n'a lieu que dans l'Ontologie, à laquelle on avoit à cauſe de cela donné depuis le tems d'*Ariſtote* le nom de Philoſophie premiere. Mais on peut dire qu'elle n'en avoit que le nom, ſans y joindre la réalité, juſqu'à ce que M. *de Wolff* l'eut réduite en une

une véritable Science, en un assemblage systématique d'idées distinctes, en un tissu de démonstrations réelles. Ceux qui dédaignent de puiser dans une source aussi utile, ou plutôt d'un usage aussi indispensable, n'auront jamais aucun droit à la profondeur; elle demeurera constamment inaccessible à toutes leurs recherches. La notion de l'Etre est la premiere de toutes les notions, d'où il faut partir pour arriver à tout, & où il faut arriver de quelque endroit qu'on parte. Mais on ne la trouve qu'après avoir passé par les diverses notions intermédiaires, que l'Ontologie seule rend distinctes & adéquates. L'édifice des Sciences ne sera jamais conduit à son entiere perfection, que quand on aura trouvé le moyen de les réunir toutes ensemble dans un seul système, & de subordonner leurs principes ainsi réunis à ceux de l'Ontologie. Mais il faut bien faire attention à ce que nous venons d'insinuer, de la nécessité de passer exactement par tous les degrés intermédiaires, avant que de passer aux premieres notions ontologiques; car si l'on prétend y parvenir par une espece de saut, cela

ne

ne réuſſit point, & l'on va heurter contre les écueils que les Scholaſtiques n'ont pû éviter. Leurs diſtinctions, généralement parlant, étoient bonnes, & puiſées dans les ſources ontologiques; mais, comme ils n'étoient pas en état de les développer & de les conduire juſqu'aux applications qu'ils vouloient en faire, elles ne paroiſſoient & n'étoient effectivement que des termes vuides de ſens. M. *de Wolff* en a conſervé pluſieurs, mais il les a réaliſées en les conduiſant par une analyſe exacte, juſqu'au degré de développement, d'où elles tirent leur force.

ON peut ſe convaincre ſurtout de l'importance des notions ontologiques, en jettant les yeux ſur le Droit Naturel. Cette Science paroit avoir des principes primitifs, qui lui ſont propres, & qu'elle n'emprunte point d'ailleurs. C'eſt ainſi que de grands hommes, tels que *Grotius* & *Puffendorff*, l'ont traitée; & l'on ne prétend rien diminuer ici de la haute eſtime que leurs Ouvrages, ſurtout ceux du premier, ſe ſont acquiſe. Mais avec tout cela les principes qu'ils employent comme premiers & fondamentaux demeurent équivoques & ſujets

à

à conteſtation, juſqu'à ce que par leur réſolution dans des principes antérieurs & ontologiques, ils ayent acquis une certitude inébranlable. C'eſt ce qui paroit par le grand Ouvrage de M. *de Wolff*, ſur cette importante doctrine; les principes de Droit Naturel y ſont déduits de notions ontologiques ſuffiſantes pour les affermir ſolidement, & pour en fournir des notions diſtinctes dont l'influence s'étende juſqu'aux dernieres conſéquences qui font partie de ce Droit. Des gens qui ſe croyoient fort habiles, parce qu'ils avoient vieilli dans l'étude de la Juriſprudence, ont regardé ce travail dédaigneuſement; ils l'ont appellé par ironie *un Droit métaphyſique de la Nature*; mais ils en ont par là même fait le plus grand éloge, puiſque ſans un ſemblable droit tout autre eſt incertain, équivoque, défectueux. Quiconque n'eſt pas la dupe de ſes illuſions, ne tardera pas à reconnoitre ingenuëment la vérité de ce que nous diſons ici, dès qu'il voudra s'occuper de l'examen & chercher la déciſion des queſtions les plus épineuſes du Droit Naturel; il ſe trouvera dans un embarras dont les principes ordinaires ne

le

le tireront jamais, mais qui disparoissent à la clarté des notions ontologiques.

C'EST donc une entreprise très intéressante pour ceux qui font des doctrines profondes le cas qu'elles méritent, & qui veulent rendre leur Entendement capable de se les approprier, que celle de perfectionner de plus en plus l'Ontologie, la plus profonde de toutes les doctrines, & la source de toute profondeur réelle. Si l'on n'est pas capable d'inventer & d'ajouter à ce qui a été déja découvert & dit à cet égard, on doit au moins ne point épargner le tems, & le travail nécessaires, pour se rendre *familieres toutes les notions* de l'*Ontologie*, & pour s'exercer à pousser leur analyse jusqu'à ses dernieres bornes. Il n'y a guères que ceux qui ont eu le bonheur de faire dès leurs premieres années les exercices Arithmétiques & Géométriques dont nous avons parlé ci-dessus, & d'y joindre ensuite l'étude d'une bonne Logique, qui soyent bien disposés à saisir la doctrine de l'Ontologie, & à en tirer les secours qu'elle fournit pour arriver à une profondeur réelle. Mais, comme il est fort rare que les éducations soyent ainsi dirigées, il

no

ne l'eſt pas moins de trouver dans les jeunes gens des diſpoſitions à devenir ſolides & profonds, à l'âge où naturellement ces diſpoſitions pourroient ſe manifeſter. Quand même ils s'attacheroient à la lecture de Livres profonds, quand même ils auroient aſſez de pénétration, & ſi je puis ainſi dire, de conception, pour ſe faire quelque idée des doctrines que ces Livres renferment, tout cela ne reſſemble point encore à la profondeur, dont le caractère eſſentiel & le ſigne diſtinctif conſiſte dans l'analyſe des notions.

CELUI-LÀ eſt véritablement profond, qui, en s'occupant d'un Ouvrage écrit ſyſtématiquement, ne laiſſe paſſer aucune définition, qui ne ſoit évidente par elle-même, ou ſuffiſamment expliquée par les précédentes, ou qu'on peut ſuppoſer connuë de ceux à l'uſage de qui de ſemblables Ouvrages ſont deſtinés; qui uſe enſuite de la même ſévérité à l'égard des propoſitions, ſoit par rapport aux termes qui les compoſent, ſoit à l'égard des preuves ſur leſquelles elles ſont fondées; & qui, marchant ainſi pas à pas, ſans poſer le pied ſur aucun terrain de la parfaite ſolidité duquel il ne ſoit pleinement

assuré, arrive aux dernieres propositions de l'Ouvrage avec la pleine conviction qu'elles découlent légitimement des premieres, auxquelles elles sont liées par une suite non interrompuë de propositions intermédiaires. Cette maniere de lire peut avoir lieu, lorsqu'il ne s'agit que d'une simple Dissertation, d'un Ecrit fort succint, pourvû qu'il soit méthodique, tout comme quand on lit le système le plus étendu, l'Ouvrage le plus volumineux. Toute autre maniere de lire ne sert de rien à la profondeur; elle n'est qu'un tems perdu, un simple amusement, ou le moyen d'acquérir des connoissances qui sont du ressort de la simple érudition.

LA pénétration étant un préalable à la solidité, il s'ensuit qu'elle en est un à la profondeur, en vertu de la chaîne indissoluble qui réunit toutes les vertus intellectuelles. On peut comparer cette pénétration à un outil dont on se serviroit pour creuser la terre; plus cet outil est fort & tranchant, plus on est en état de creuser profondément. Disons plus; ceux qui aspirent à un très grand degré de profondeur ne peuvent y parvenir que par un

un très grand degré de pénétration, & doivent par conſéquent s'appliquer ſoigneuſement à perfectionner celle-ci pour s'aſſurer l'acquiſition de celle-là. Cette partie diſtinguée de la pénétration qui conſiſte à demêler les idées abſtraites dans les idées concretes, où elles ſont en quelque ſorte cachées, contribuë principalement à la profondeur; elle s'identifie, pour ainſi dire, avec elle, & l'une ne peut guères, non ſeulement exiſter, mais même agir ſans l'autre. A la vérité on ne ſçauroit donner une idée de ce concert & de ce concours d'opérations, qu'à ceux qui en ont quelque expérience; il eſt inintelligible pour ceux qui n'ont jamais exercé que les facultés inférieures de l'ame; c'eſt leur parler un langage inconnu que de leur décrire l'uſage des facultés ſupérieures, ſurtout lorſqu'il eſt pouſſé à un degré auſſi élevé; ils croyent qu'on donne dans les viſions & dans la chimère; à peu près comme les mondains croyent qu'une dévotion ſincère & ſublime n'eſt qu'une pieuſe extravagance.

L'ESPRIT paroit d'abord être dans une certaine oppoſition avec la profondeur;

c'eſt comme une flamme ſubtile qui tend plutôt à s'élever, & en quelque ſorte à s'évaporer, qu'à acquérir de la conſiſtance, & à en donner aux objets ſur leſquels elle agit. Cependant le concours de l'eſprit avec les autres vertus intellectuelles eſt indiſpenſable, & ſert à leur donner une activité, une force bien plus conſidérable. Il ne faut pas s'y méprendre, en reſtreignant le jugement qu'on porte ſur l'uſage de l'eſprit à celui qu'en font les Orateurs & les Poëtes. Ceux-ci cherchent les choſes ingénieuſes, moins pour inſtruire que pour plaire, & afin de demeurer à la portée des Auditeurs ou des Lecteurs ordinaires, ils ne s'écartent pas beaucoup des choſes les plus communes, & qui tombent univerſellement ſous les ſens; au lieu que ceux qui veulent faire ſervir l'eſprit à des doctrines ſolides & profondes, lui font prendre un vol beaucoup plus élevé, & le tranſportent dans des régions inconnues au vulgaire. On croit qu'il ne faut que de l'application & du travail pour faire de bonnes théories, & conſtruire les plus grands ſyſtèmes; on ſe trompe, il faut de l'eſprit proportionné à l'importance de ces théo-

théories, à l'étendue de ces ſyſtèmes. Les trois principaux Philoſophes modernes, *Deſcartes*, *Newton* & *Leibnitz*, ont été de grands eſprits, & n'auroient pû ſans cela faire ce qu'ils ont fait. C'eſt à la force de leur eſprit qu'ils ont dû ces découvertes, cette ſublimité, cette fécondité, ces rares talens en un mot, qui ont rendu leur nom immortel. Il n'y a que de petits eſprits qui puiſſent méconnoitre la grandeur réelle de celui qu'ont poſſedé ces Coryphées de la Philoſophie, ces hommes ſi ſublimes & ſi profonds.

Mais il ſemble que l'uſage ait ſuffiſamment décidé la choſe, & qu'il ait pris ſoin de juſtifier d'avance ce que nous établiſſons ici au ſujet des ſervices que l'eſprit rend à la profondeur, en aſſociant enſemble ces deux mots dans l'expreſſion reçuë par laquelle on dit *un eſprit*, ou même un *génie profond*. Cet eſprit n'eſt pas celui de la Poëſie & de l'Eloquence, qui ſont preſque toujours des talens excluſifs de la profondeur; ſurtout, (ce qui pourroit d'abord paroître ſingulier, mais qui ne laiſſe pas d'être très fondé en raiſon,) lorſque ces talens ſont pouſſés à un degré éminent. En effet, pour deve-

nir excellent Poëte, grand Orateur, il faut avoir l'esprit naturellement tourné du côté opposé à la profondeur, & cultiver ce tour d'esprit par tous les genres d'étude qui sont le moins compatibles avec les abstractions, les méditations, & les autres opérations intellectuelles requises pour la profondeur. L'attention aux choses sensibles est le terme le plus éloigné de la résolution finale des notions dans celles qu'on doit regarder comme ayant atteint la plus grande simplicité dont elles soyent susceptibles par rapport à nous. Ce sont les deux extrémités de nos connoissances: *le Poëte & l'Orateur* sont à l'une, & le *Philosophe* profond à l'autre. Cependant les succès brillans qu'éprouvent quelquefois les premiers, leur persuadent qu'ils ont un génie propre à tout, & les jettent dans des entreprises fort disproportionnées aux forces de ce génie. Rien n'est plus singulier alors que de voir des hommes, qui n'ont jamais sçu que voltiger & effleurer, prendre l'air & les apparences de gens qui creusent & qui approfondissent; definir, diviser, arranger méthodiquement, à ce qu'ils croyent, des notions tout à fait étran-

trangeres pour eux, & avec leſquelles la plus longue habitude ne viendroit pas à bout de les familiariſer. Cela donne des ſcenes fort plaiſantes aux juges competen ; mais la multitude applaudit à bon compte à ces Philoſophes manqués, parce que portant la vivacité de leur eſprit & les agrémens de leur ſtyle dans la diſcuſſion de matieres qui ne demanderoient que de la netteté & de la ſimplicité, ils éblouïſſent ceux qui ne cherchent dans toutes leurs lectures que de l'amuſement, ou ce plaiſir que tant de gens goûtent lorſqu'ils croyent entendre ſans effort des choſes qui ne ſont pas à leur portée. Dans la Société chaque Maîtriſe a ſes droits; & aucun Artiſan ne peut travailler que dans la profeſſion où il a été reçu Maître; mais la République des Lettres, abandonnée aux deſordres de l'anarchie la plus complette, permet à chacun d'écrire ſur quel ſujet il veut, & comme il veut, en dépit du bon ſens, de la vérité, des bienſéances, de la Religion, & de tout ce qu'il y a de plus reſpectable. Après cela faut-il s'étonner de voir le débordement impétueux du torrent le plus effréné qui fut jamais?

Le secours de l'esprit aussi bien que celui de la pénétration est donc essentiel pour arriver à la profondeur; & ceux qui la desirent, n'y arrivent qu'autant qu'ils employent ces moyens. Mais la profondeur pourroit ne pas paroître aussi digne de recherche qu'elle l'est réellement, & il n'y a en effet rien de plus commun que d'entendre dire; à quoi bon s'enfoncer si avant dans les spéculations? A quoi menent toutes ces recherches pénibles, & ces discussions sans fin? Sans nous arrêter ici à prouver leur extrême utilité, déterminons d'une autre maniere ceux qui ont de l'éloignement pour la profondeur, ou du moins pour ce qu'elle coûte à acquérir, déterminons-les, dis-je, à vaincre cette répugnance, en leur disant que si l'esprit & la pénétration servent à acquérir la profondeur, celle-ci sert en récompense à fortifier l'esprit, & à augmenter la pénétration; en sorte que, quand on ne la rechercheroit pas pour elle-même, il faudroit toujours en faire un cas infini, eu égard aux avantages dont nous venons de parler; avantages qui résultent de ce que nous avons déja remarqué plus d'une fois au sujet de la liaison intime &

du

du concours efficace de toutes les vertus intellectuelles. Ceux donc qui ſentent, comme ils le doivent, la force d'une obligation qu'on doit regarder comme la premiere & la plus indiſpenſable de toutes, c'eſt celle de perfectionner en général notre ame & toutes ſes facultés, ne balanceront point à ſuivre fidèlement la route que nous leur traçons ici. Cette route ne ſçauroit paroitre longue & pénible qu'à ceux qui ne ſont pas en état de ſe faire de juſtes idées de la recherche de la vérité; car dans le fonds elle eſt non ſeulement la plus ſûre, mais en même tems la plus courte & la plus facile. Diſons mieux, elle eſt la ſeule; car je poſe en fait qu'en s'engageant dans quelque autre, ou en eſſayant ſucceſſivement toutes celles qu'on pourroit croire convenables, il ſe trouvera qu'après les plus longs circuits, on n'aura fait aucun chemin réel, & qu'il faudra, ou renoncer à l'entrepriſe d'arriver à la vérité, ou regarder comme une peine perduë toute celle qu'on a priſe, & recommencer à nouveaux fraix d'après les directions que nous traçons ici.

ON ne ſçauroit trop réfléchir; c'eſt de

cet acte ſurtout que dépendent les progrès de la profondeur intellectuelle. Quand même un degré ſupérieur de pénétration nous mettroit en état de ſaiſir promtement, aiſément, pleinement, des choſes réellement profondes, & de parcourir avec ſuccès toute la chaîne que forme l'analyſe des notions pouſſée à ſes dernieres bornes, nous poſſéderions, je l'avouë, ce qui fait en quelque ſorte le matériel de la profondeur, mais la réflexion ſeule change cette poſſeſſion en une vraye propriété, entant qu'elle nous fait enviſager, tant en elles-mêmes, que dans leur liaiſon réciproque, toutes ces notions, qui *étoient en nous plutôt qu'à nous.* Perſonne ne doit être ſurpris de ce que nous avançons ici, qu'il y ait dans l'intérieur de notre ame des choſes qu'elle peut ignorer ou méconnoitre, des tréſors qui lui demeurent cachés juſqu'à ce que le flambeau de la réflexion les lui faſſe appercevoir. Outre ce que nous avons dit ci-deſſus avec beaucoup d'étenduë des cachettes & des replis de l'ame humaine, nous pouvons provoquer ici à l'Expérience, qui témoigne continuellement, que nous ſavons, & même que nous,

nous avons approfondi un grand nombre de choſes, dont nous ne tirons pourtant pas le parti qu'on pourroit en tirer, parce que, faute d'une réflexion habituelle, elles demeurent comme enſévelies au dedans de nous. Tout ce qui pourroit être l'objet de ce ſentiment intime, qu'on nomme *apperception*, ne l'eſt pas; il faut avoir accoûtumé l'ame à s'en occuper, & en général à démêler exactement tout ce qui exiſte & tout ce qui ſe paſſe en elle. Cette qualité, à laquelle on pourroit donner le nom de *pénétration pſychologique*, eſt une des plus rares de toutes, par la raiſon générale priſe du peu de penchant que les hommes ont à rentrer en eux-mêmes, & par une raiſon particuliere fondée ſur l'illuſion que ſe font la plûpart des Savans, même les plus éclairés, que, pourvû qu'ils ayent une fois bien compris & retenu une doctrine, elle demeure à eux pour toujours & d'une maniere inaliénable. Cela eſt vrai dans un ſens; mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt un talent enfoui, qui ne rapporte rien, & que la réflexion ſeule peut faire valoir. Il ſeroit beaucoup plus avantageux de faire moins d'acquiſitions, & de les

cultiver avec soin: cette culture produiroit le plus souvent des idées neuves, des découvertes réelles, dont la réflexion est l'unique source.

QUICONQUE néglige de réfléchir sur la résolubilité des définitions & des notions qui entrent dans les propositions, en d'autres notions plus simples, néglige donc par là même de donner à son Entendement la profondeur, dont il seroit susceptible; & pour éviter cet inconvénient, il faut s'accoutumer de bonne heure à chercher l'explication de tous les termes dont les définitions & les propositions sont composées, & à ne s'arrêter dans le progrès de ces explications, que lorsque les termes & les idées nous manquent. En vain voudroit-on substituer à cet exercice les lectures, quelles qu'elles soient, des Livres les plus profonds; tout l'effet qu'elles peuvent produire, c'est de nous initier à la connoissance de doctrines profondes, mais il ne faut pas confondre cette connoissance avec la profondeur de notre propre Entendement. Si l'on veut se convaincre de la différence totale qu'il y a entre ces deux choses, il suffit de considérer ce qui arrive à ceux qui, versés,

ſés, & conſommés ſi l'on veut, dans des Sciences très profondes, ſans avoir eux-mêmes l'eſprit profond, veulent ſortir de leur ſphère, & croyent entendre à fonds ce dont ils n'ont réellement aucune notion, ſuppoſant comme manifeſtes des propoſitions dont ils verroient l'inſuffiſance & l'improbabilité, s'ils ſavoient en expliquer les termes, & les réſoudre dans leurs notions primitives. Malgré l'air de confiance avec laquelle ils parlent & décident, ce ſont des Navigateurs ſans pilote, ni bouſſole, au milieu du vaſte Ocean.

On ne ſçauroit donner ce que l'on n'a pas, ni conduire les autres, où l'on n'eſt pas en état d'arriver ſoi-même. Ainſi, lorſqu'on eſt chargé d'enſeigner les Sciences, il n'eſt pas poſſible de s'en acquitter avec un ſuccès complet, à moins que l'on n'y ſoit parvenu à un certain degré de profondeur. Auſſi rien de plus ſuperficiel, & de moins réellement inſtructif que la plûpart des enſeignemens, des Leçons, des Cours, qui ſe font continuellement dans les Colleges & dans les Univerſités. Quelques Cahiers pleins de généralités, d'idées confuſes, & où

les matieres ſont traitées ſans ordre, ni préciſion, ſervent de tablature pendant une longue ſuite d'années à des Profeſſeurs, qui ſe ſont formés dans leur jeuneſſe par l'étude de Cahiers ſemblables, que leurs Maîtres leur ont fourni. Pour la réflexion ils en ſont auſſi ennemis que le Père *Canaye*. Les Diſſertations Académiques qui devroient être des analyſes ſolides, des diſcuſſions approfondies ſur des ſujets intéreſſans, & qui n'ayant pas encore été ſuffiſamment traités, ſont pour le plus grand nombre ou d'inſipides répétitions de choſes triviales & uſées, ou des compilations pédantesques, ſur des ſujets bizarres. Quand on s'eſt enroué deux ou trois heures à les ſoutenir ſur les bancs, on eſt Docteur & auſſi Docteur que ſi l'on avoit pâli trente ans ſur les Ouvrages les plus profonds. De pareils abus ſautent aux yeux; & avec tout cela ils ſont malheureuſement irrémédiables.

Il n'y a que ceux qui poſſedent la profondeur de l'Entendement, qui puiſſent diſtinguer les doctrines profondes de celles qui ne le ſont pas, & les Savans profonds de ceux que le Citoyen de Geneve a nommés *la tourbe philoſophesque*.

Ceci

Ceci revient à ce que j'ai dit de l'Eſprit philoſophique dans mon Diſcours ſur ce ſujet. Qu'il me ſoit permis d'en rapporter ici le paſſage ſuivant. „ C'eſt la prérogative de l'Eſprit philoſophique; il „ juge de tous les autres, & les apprécie, parce qu'il en connoit le fort & „ le foible..... Il juge, parce qu'il ne „ peut s'empêcher de le faire, parce „ que ce jugement n'eſt chez lui qu'une „ ſimple intuition, qu'un effet des idées „ nettes & diſtinctes qu'il poſſede, & „ qu'il eſt dans le cas d'un homme qui „ ayant la vuë excellente, ne peut s'empêcher d'appercevoir les objets placés „ à la portée de l'organe. C'eſt cette „ vuë nette, qui fait le fonds & l'eſſence de l'Eſprit philoſophique; & ſi nous „ voulons ſubſtituer à cette expreſſion „ figurée un terme, ſimple & propre, „ qu'eſt-elle autre choſe, ſinon l'habitude familiere & conſtante des régles „ de la Logique, réduites en pratique „ toutes les fois qu'il ſe préſente des „ occaſions de les appliquer. Exceller „ en Géométrie, ou en quelque Science „ particuliere que ce ſoit, n'eſt point un „ titre pour raiſonner juſte; il n'y a que

„ la Logique qui nous forme à cet art;
„ & quand on ne l'a pas posée pour fon-
„ dement de toutes ses études, rien ne
„ peut y suppléer. Le mépris de cer-
„ tains Savans pour ses régles & ses opé-
„ rations ressemble à celui que font écla-
„ ter les gens du bel air, aux railleries,
„ aux bons mots qu'ils débitent, lorſ-
„ qu'on leur parle des mêmes régles.
„ Ils ne voyent rien de plus ridicule que
„ l'idée d'apprendre à raisonner; ils croi-
„ roient se dégrader en y consacrant la
„ moindre partie de leur temps; & dans
„ cette persuasion inébranlable, ils paſ-
„ sent leur vie à déraisonner. Il n'eſt
„ que trop vrai que *presque tous les Sa-*
„ *vans sont dans ce cas. Ils ont gliſſé*
„ rapidement sur ces premieres notions,
„ qui d'ailleurs leur ont été souvent fort
„ mal enseignées; ils ont, par un effet
„ même de la force de leur génie, ap-
„ pris des Sciences qu'ils regardent com-
„ me supérieures; ils y ont acquis de la
„ réputation, ils en sont fiers, & croyent
„ que rien n'égale la justeſſe, & la force
„ de leurs raisonnemens, dans le tems
„ même où ils en laiſſent échapper dont
„ l'inconséquence saute aux yeux de cet

„ hum-

„ humble Logicien, qu'ils regardent preſ-
„ que du même œil que l'animal qui tra-
„ ce peſamment de pénibles ſillons. Les
„ renvoyer à l'école, aux principes élé-
„ mentaires, c'eſt s'expoſer à leur in-
„ dignation, à leur fureur, à leurs per-
„ ſécutions mêmes, s'ils ſont aſſez puiſ-
„ ſans pour en exciter".

Il ne faut pas être fort verſé dans l'hiſtoire des Sciences modernes, pour voir combien il y en a peu parmi ceux qui les cultivent qui puiſſent paſſer à bon droit pour des Auteurs originaux. On ne vit preſque dans la République des Lettres que de larcins, d'une rapine plus ou moins déguiſée; & le grand art des réputations ne conſiſte guères que dans l'habileté qu'on apporte à ce déguiſement. Les Anciens qu'on affecte tant de mépriſer ſont une ſource toujours ouverte, où l'on ne ceſſe de puiſer. *Plutarque*, *Ciceron* & *Seneque* ont fourni preſque toute l'étoffe de nos meilleurs Traités de Morale; *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, ont joûté, il eſt vrai, avec leurs modeles, mais ils n'ont pas laiſſé de leur emprunter pluſieurs beautés, qui ſont le principal ornement de leurs ouvrages. Encore eſt-ce là

là un talent qui n'appartient qu'aux Savans proprement dits, & de bon aloi; il n'y a qu'eux pour qui la docte Antiquité ſoit acceſſible, & leur nombre va toujours en diminuant. Les autres n'y font pas tant de façon; ils prennent à droite & à gauche, dans leurs Contemporains même & dans les Livres les plus connus, tout ce dont ils peuvent s'accommoder; & ils font de véritables *centons*; & ſi chacun y répétoit ce qui lui appartient, ce ſeroit la Fable du Geai dépouillé. Les Ouvrages philoſophiques ne ſont pas exemts de ce ſort. On reduiroit à fort peu de Volumes les Bibliotheques qui en ſont compoſées, ſi on ne laiſſoit que les Auteurs qui penſent par eux-mêmes, & qui ſuivent le fil de leurs propres méditations. L'Imprimerie a augmenté cet abus à un point inconcevable. La facilité avec laquelle on peut ſe mettre au rang des Auteurs, donne à tout le monde l'envie d'en être; & c'eſt à qui fera gémir les preſſes de productions informes, qui tantôt ne font qu'un ſaut de la Librairie chez l'Epicier, tantôt doivent au mauvais goût du Siécle une vogue paſſagère, quelquefois même un ſort aſſez brillant. De

cet-

cette maniere ceux qui croyent apprendre quelque choſe en liſant, & à force de lire, ſont fort éloignés de leur compte; leur eſprit ſe charge inutilement d'idées confuſes, fauſſes, diverſifiées par mille modifications inutiles, & par là même il ſe gâte, & perd avec le goût de la Vérité l'aptitude à la connoître.

Pour écrire ſyſtèmatiquement, il faut avoir une profondeur réelle, qui n'eſt pas néceſſaire tant qu'on ſe borne aux compoſitions imparfaites & irrégulieres dont nous venons de parler. Mais n'appellons écrire ſyſtèmatiquement, que faire des Ouvrages où la Vérité ſoit établie démonſtrativement; & nous n'étendons point cette dénomination à ceux où le faux prend les apparences du vrai, & s'approprie la méthode qui lui eſt conſacrée. Tels ſont ceux de *Spinoſa*, dont nous avons déja eu occaſion de parler. Un enchainement de propoſitions, dont les termes ſont équivoques, & qui n'ont point entr'elles de véritable liaiſon, n'eſt pas plus un ſyſtème, que le Palais de glace qui fut conſtruit à S. Petersbourg en 1740. étoit un Palais réel & vrayement habitable. Si l'on ne fait pas à cet-

cette condition indiſpenſable l'attention qu'elle mérite, on s'expoſe à l'un de ces deux riſques, ou de prendre indifféremment pour des ſyſtèmes, c'eſt à dire, pour des démonſtrations, tout ce qui eſt produit ſous ce nom, ou de ſe prévenir contre les ſyſtèmes en général, & de les envelopper tous dans la condamnation de ceux qui ne méritent pas ce titre.

Ce n'eſt qu'avec le ſecours d'un degré conſidérable de profondeur qu'on peut aller fort loin dans la connoiſſance des Mathématiques; mais il en faut un beaucoup plus grand quand on veut porter auſſi loin les connoiſſances d'un autre genre. *En effet, dans les Mathématiques les ſens concourent toujours aux opérations intellectuelles;* on a ſous les yeux des figures, & des calculs auxquels l'attention peut ſe fixer; au lieu que dans l'examen des vérités purement abſtraites, des notions métaphyſiques, l'eſprit eſt obligé de ſe ſoutenir par lui-même; toute image, toute repréſentation ſenſible ceſſe; on n'eſt point dans les eſpaces imaginaires, au contraire on eſt dans le païs des vrayes & uniques réalités, mais peu de génies ſont en état d'arriver juſqu'à cet-

cette région intellectuelle, & tous ceux qui ne sauroient y parvenir, se tirent d'affaire, en niant son existence, & en traitant ceux qui l'affirment à peu près comme des visionnaires, qui ne méritent que la pitié. On ne doit donc espérer de se frayer une route à des connoissances d'un ordre si élevé, qu'en prenant plus de soin & de précautions que n'en demandent celles d'un ordre inférieur, & en s'attachant à des exercices poussés au delà de ceux qui suffisent aux simples Géomètres.

En général les doctrines solides ne peuvent être conduites au plus haut degré de perfection qui leur convient, qu'autant qu'elles sont diligemment approfondies. Cet approfondissement qui consiste dans l'analyse des notions, tant qu'elles sont résolubles, affermit de plus en plus la solidité des doctrines auxquelles ces notions appartiennent, & l'on peut alléguer pour raison suffisante du défaut de solidité qui est si commun, le défaut de profondeur. L'étroite liaison de ces deux vertus intellectuelles fait que l'une ne sçauroit guères exister sans l'autre; & leur subordination exige que la solidité précéde, &

soit

ſolt le guide qui nous conduiſe à la profondeur.

Il y a une ſorte d'Ouvrages, qui, s'ils étoient bien exécutés, contribueroient beaucoup à l'accroiſſement des Sciences ſolides & profondes. Ce ſont les *Dictionnaires réels*, où l'on explique tous les termes propres des Sciences, en joignant à cette explication celle des doctrines auxquelles ces termes appartiennent. L'idée de ces Dictionnaires eſt déja aſſez ancienne: & il en exiſte pour la Philoſophie, pour le Droit, pour la Medecine, &c. mais il s'en faut bien qu'ils rempliſſent leur deſtination. Dans ceux qui ont déja quelque ancienneté, tout ſe réduit preſque au détail des ſubtilités ſcolaſtiques, & à des explications auſſi obſcures que les termes expliqués. On en eſt venu depuis à l'idée d'un Dictionnaire univerſel, ou *Encyclopédique*, dont *Bacon* avoit tracé une eſquiſſe, & un Savant, nommé *Alſtedius*, donné un eſſai volumineux. Les Anglois ont été plus loin dans le Dictionnaire de leur Compatriote *Chambon*, & les François ont voulu avoir la gloire de couronner l'entrepriſe par l'immenſe *Encyclopédie*, qui paroit actuel-

actuellement. Cet important Ouvrage (*) ſera ſans contredit un monument honorable pour notre ſiécle, & pour les Savans diſtingués, à qui la direction en a été confiée; mais, ſans ſe livrer aux préventions & aux paſſions qui ont excité tant de Critiques injuſtes contre ce Dictionnaire, il eſt aiſé de concevoir qu'il ne ſauroit être parfait, non ſeulement parce que c'eſt un Ouvrage humain, mais encore & ſurtout par la multitude des perſonnes qui y fourniſſent leur contingent, la diverſité de leurs vuës, de leur tour d'eſprit, de leurs opinions, & par l'inſuffiſance réelle de quelques unes d'entr'elles. D'ailleurs ce n'eſt jamais du premier jet qu'une pareille entrepriſe réuſſit pleinement: il faut des reviſions & des corrections ſans nombre, tant de la part de ceux qui y travaillent actuellement, que des Savans à venir, dans la ſuite des générations qui ſuccéderont à la nôtre. Encore, & quoiqu'on faſſe, on ne viendra jamais à bout de mettre dans un ſemblable Ouvrage ce qui ſeul en feroit l'eſſence & le prix, c'eſt une liaiſon tel-

(*) On écrivoit ceci en 1758.

tellement ſyſtèmatique, qu'en commençant par les Articles qui ſe rapportent aux premieres notions, on pût à l'aide des renvois le lire tout de ſuite, comme on liroit un ſyſtème écrit dans la forme ordinaire, & y trouver cette liaiſon continuelle, cette marche uniforme & invariable, dans leſquelles gît toute la force ſyſtèmatique. Je me crois autoriſé à donner ici au Lecteur un excellent morceau là deſſus; mais il faut commencer par lui apprendre de qui il eſt, & comment il m'appartient.

IL y a environ vint ans que je formai le deſſein de *compoſer un Dictionnaire* philoſophique en François. Ceux de Mr. *Chauvin* en Latin, & de Mr. *Watch* en Allemand, m'en avoient fait naître l'idée. Je voulois enchérir, autant que j'en ſerois capable, ſur ces modèles. Je mettois l'eſſentiel des matieres dans des Articles en forme de Texte, & je plaçois les diſcuſſions dans des Notes, en ſuivant à peu près l'arrangement du Texte & des Notes du Dictionnaire de *Bayle*. En deux ou trois ans je fis un nombre aſſez conſidérable d'Articles, que j'ai depuis cédés à Mrs. les Auteurs de l'*Encyclo-*

clopédie, qui en font l'uſage convenable à leurs vuës. Mais, avant cette ceſſion, & au fort de mon travail, je reçus une Lettre, que j'ai conſervée précieuſement, & dont je ſuis ravi de pouvoir faire uſage ici. Elle étoit d'un Savant qu'il ſuffira de nommer pour réveiller l'idée d'un homme infiniment eſtimable, & dont la mort prématurée a cauſé les plus vifs regrets, non ſeulement à ſa Patrie, dont il faiſoit un des principaux ornemens, mais à toute la Republique des Lettres qui lui avoit déja aſſigné un rang diſtingué parmi les premiers Savans du Siécle. C'eſt M. *Cramer* de Geneve, d'où il m'écrivoit en ces termes le 2 d'Avril de l'année 1742.

MONSIEUR,

„ C'EST avec bien du plaiſir que j'ai „ appris de M. le Miniſtre *Peſchier* (*), „ que

(*) Eccleſiaſtique de la même Ville, auquel ſes rares talens & ſon éminente piété m'engageroient à donner ici les plus grands éloges, ſi ſa modeſtie ne me les interdiſoit. Je me contenterai de dire que depuis près de vint ans je cultive ſon amitié, comme une des choſes dont la conſervation m'eſt le plus précieuſe.

„ que vous avez formé le deſſein d'un „ Dictionnaire philoſophique. Quand „ des perſonnes de goût & remplies d'é- „ rudition veulent bien travailler pour „ le Public, le Public doit leur être fort „ obligé, parce qu'il ne peut que profi- „ ter de leurs travaux. Et l'Ouvrage „ auquel vous penſez eſt un Ouvrage qui „ nous manque, quoique fort utile, & en „ quelque façon néceſſaire. Je ſouhaite- „ rois de tout mon cœur pouvoir vous ſer- „ vir en quelque choſe; & ſi vous jugez que „ je puiſſe vous y aider en quoi que ce „ ſoit, diſpoſez de moi très librement. „ Vous trouverez ſûrement peu de mo- „ yens, mais beaucoup d'empreſſement „ & de zele à vous marquer mes bonnes „ intentions.

„ J'AI extrêmement goûté ce que M. „ *Peſchier* m'a communiqué de votre „ plan. La maniere de Mr. *Bayle*, c'eſt „ à dire, la diviſion d'Articles un peu „ conſidérables, en Texte & Notes, „ me paroit fort bien imaginée, & plus „ convenable encore à un Dictionnaire „ philoſophique, qu'à un Dictionnaire „ hiſtorique. Seulement je penſe qu'il „ faut être en garde contre une déman-

„ geaiſon

„ geaiſon naturelle aux beaux génies:
„ c'eſt celle des digreſſions. *Bayle* n'a
„ pas ſçu réſiſter à cette tentation. Il
„ eſt vrai qu'il s'égare dans de ſi beaux
„ païs, qu'on s'égare volontiers avec lui.
„ Mais je crois qu'on pardonneroit
„ moins ce défaut à un Philoſophe qu'à
„ un Critique, dont on n'exige pas tant
„ de préciſion.

„ UNE choſe qui demande qu'on y ré-
„ fléchiſſe bien avant que de commen-
„ cer, c'eſt l'étenduë qu'on doit donner
„ à chaque Article. J'entens l'étenduë,
„ proportion gardée, car tous les Arti-
„ cles ne doivent pas être meſurés à la
„ même toiſe. On peut bien dire que
„ c'eſt ici ſurtout qu'il faut garder *auream*
„ *mediocritatem*, & s'éloigner également
„ de faire un Livre décharné, ou un Li-
„ vre bouffi; un ſimple Vocabulaire, ou
„ un Recueil de Diſſertations. Voilà,
„ Monſieur, en quoi je me félicite prin-
„ cipalement de ce qu'un deſſein comme
„ celui-là vous ſoit venu dans l'eſprit.
„ On trouveroit aiſément des gens aſſez
„ ſavans pour l'entreprendre, mais on
„ ne trouvera que peu de perſonnes qui
„ ayent aſſez de gout pour y réuſſir; &

„ j'oſe vous dire, Monſieur, que le pu-
„ blic vous range dans le petit nombre
„ de ces perſonnes-là (*).

„ JE me forme l'idée d'un Dictionnai-
„ re philoſophique, comme d'un amas
„ de matériaux pour bâtir l'édifice d'un
„ ſyſtème de Philoſophie. Ces maté-
„ riaux ſont pêle mêle, *disjecti membra*
„ *ſyſtematis*, ſans liaiſon, ſans ordre, ſi
„ ce n'eſt celui que les Lettres de l'Al-
„ phabet donnent à leurs Titres. En
„ cet état je le compare à un Vaiſſeau
„ démonté, dont toutes les pieces ſont
„ rangées dans un Magazin d'Amirauté,
„ où de tout ce qui eſt néceſſaire pour
„ bâtir un *Vaiſſeau, il ne manque rien*
„ que la liaiſon & l'arrangement conve-
„ nable: Mais j'ajoûte, (& ne peut-on
„ pas pouſſer la comparaiſon juſques là?)
„ que

(*) Tous ceux qui ont connu feu M. *Cramer*, ſçavent qu'il étoit l'homme du monde le plus poli & le plus fécond en expreſſions obligeantes. Je crois qu'il ſuffit d'en inſtruire ici ceux qui pourroient l'ignorer, pour me diſculper du reproche de n'avoir pas ſupprimé des choſes trop flatteuſes pour me les approprier.

„ que comme ces pieces ſont ſi bien nu-
„ mérotées, que, dès qu'on a beſoin du
„ Vaiſſeau on peut en un jour ou deux
„ les réunir, de même il ſeroit à ſouhai-
„ ter que les Articles du Dictionnaire
„ fuſſent tellement digérés, & ſi bien
„ rapportés les uns aux autres, que qui
„ voudroit ſe donner ſouvent la peine
„ de tourner le feuillet, pourroit le lire
„ comme un ſyſtème de Philoſophie. Je
„ crois qu'avec quelque attention & à
„ force de combinaiſons on y pourroit
„ réuſſir par le moyen des diviſions &
„ des renvois.

„ PAR exemple, on ouvre le Diction-
„ naire, au mot *Philoſophie*. Après une
„ ou pluſieurs Définitions de cette Scien-
„ ce, (car peut-être ne faut-il pas ſe
„ borner à donner le meilleur, & ce qui
„ eſt aujourd'hui le plus reçu, mais il
„ faut aller à tout ce qui a eu dans un
„ tems ou dans un autre quelque réputa-
„ tion,) après un Abrégé de l'Hiſtoire,
„ & des généralités qu'on peut mettre
„ ſous ce titre, on trouvera toutes les
„ diviſions de la Philoſophie, ou toutes
„ ſes parties, & ſes Sectes &c. Chacun
„ de ces Articles ſera ſimplement indi-

 „ qué

„ qué avec un renvoi. Ainſi la Philoſo-
„ phie ſe diviſe en *Logique*, *Metaphy-*
„ *ſique*, *Phyſique*, &c. Voyez *Logique*.

„ CELUI qui veut lire dans un ordre
„ ſyſtèmatique, paſſera donc au mot *Lo-*
„ *gique*. Il y trouvera les définitions,
„ l'hiſtoire, les prolegomenes; puis les
„ diviſions, *Logique naturelle* & *artifi-*
„ *cielle*, &c. leſquelles ne pouvant ſe
„ rapporter commodément à aucun autre
„ Titre, ſe trouveront expliquées ici.
„ Enfin une expoſition des principaux
„ ſyſtèmes de Logique, & là des renvois.
„ Par exemple, la plûpart de ceux qui
„ ont traité la Logique, la *diviſent* en
„ quatre parties. Dans la premiere ils
„ parlent des Idées, dans la ſeconde des
„ Propoſitions, &c. Voyez *Idées*, *Ju-*
„ *gemens*, *Propoſitions* &c.

„ UN Lecteur ſautera donc au mot
„ *Idées*, & ainſi de ſuite.

„ Vous prendrez, Monſieur, à peu
„ près par là une idée du plan que je for-
„ me. C'eſt à vous à juger, s'il eſt exé-
„ cutable, & ſi les avantages que j'y crois
„ entrevoir ſont aſſez réels pour méri-
„ ter la peine que ce plan pourroit don-
„ ner dans l'exécution. Ce que je puis

„ vous

„ vous dire, c'eſt qu'un Anglois, nom-
„ mé *Chambers*, a ſuivi ce plan en géné-
„ ral dans un gros Dictionnaire univer-
„ ſel des Arts & des Sciences, qu'il a in-
„ titulé *Cyclopædia*, & qui n'eſt pas mau-
„ vais. Je vous exhorterois aſſez, Mon-
„ ſieur, ſi vous entendez l'Anglois, à
„ faire uſage de ce Dictionnaire, auſſi
„ bien que d'un autre écrit dans la mê-
„ me Langue, & dont l'Auteur ſe nom-
„ me *Harris*. Leur plan eſt plus vaſte
„ que le vôtre, qui n'en eſt pas moins
„ bon pour être plus reſtraint. Mais,
„ quand vous trouveriez dans l'un ou
„ dans l'autre quelque Article dont le
„ fonds ou le tour vous plaiſent, je crois
„ que vous pourriez vous en ſervir ſans
„ ſcrupule. L'entrepriſe d'un Diction-
„ naire eſt ſi grande pour un ſeul parti-
„ culier, qu'il lui eſt bien permis de
„ s'aider de tout ce qu'il trouve lui con-
„ venir. *Chambers* commence ſa Préfa-
„ ce par dire qu'on trouvera ſans doute
„ ſon entrepriſe au deſſus de ſes forces,
„ & qu'il en a été lui-même effrayé;
„ mais qu'il s'eſt raſſuré en conſidérant
„ qu'il étoit un riche héritier, à qui é-

„ toient tombées les Succeſſions de *Furetiere*, *Savary*, *Wolff*, *Harris*, &c.

„ LES Philoſophies qui ont eu le plus „ cours dans le monde ſont celles de „ *Platon*, d'*Ariſtote*, de *Descartes*, de „ *Newton*, & de *Wolff*, ou *Leibnitz*. „ Les deux premieres ont eu leur tems; „ les trois autres régnent encore, & partagent l'Europe ſavante. Vous ne pouvez guères, Monſieur, vous diſpenſer, à ce que je crois, d'enchaſſer dans „ votre Dictionnaire les termes & les „ opinions de toutes ces Sectes, & d'autres encore moins célébres. Ce que „ nous cherchons ſurtout dans un Dictionnaire, *ce ſont les mots rares*, dont „ nous avons *oublié* le ſens, & qui nous „ arrêtent dans une lecture. Je conviens „ que cela va à augmenter votre peine. „ Mais je me perſuade que rien ne ſera „ difficile à vos talens & à votre application.

„ Vous écrirez votre Ouvrage en François. Mais nous avons bien des mots „ en Philoſophie, qui ne ſont guères que „ Latins, & qu'on ne ſauroit preſque „ comment rendre en François. Qu'en

„ ferez-

„ ferez-vous? Pour moi, je vous autori-
„ ſe à être Créateur de nouveaux ter-
„ mes.

„ METTREZ-VOUS, Monſieur, beau-
„ coup d'hiſtorique dans votre Diction-
„ naire? Je crois qu'il n'y figureroit pas
„ mal. Ces Articles ſont aiſés à com-
„ poſer; ils plaiſent au gros des Lecteurs;
„ & ils ne ſont pas inutiles. Il y a bien
„ des choſes dont nous n'avons qu'une
„ connoiſſance hiſtorique; ſur pluſieurs
„ Articles nos lumieres ſe réduiſent preſ-
„ que uniquement à ſavoir ce qu'ont pen-
„ ſé nos devanciers, & en général un
„ eſprit philoſophique prend plaiſir à ré-
„ fléchir ſur la marche de l'eſprit humain,
„ & ſur les routes tortueuſes, qui d'ordi-
„ naire conduiſent à la vérité. Car on ne
„ s'aviſe guères du droit chemin qu'après
„ en avoir eſſayé de circonflexes. Vous
„ voyez, Monſieur, que quand je parle
„ d'hiſtoire, j'entends l'hiſtoire de la Phi-
„ loſophie, & non celle des Philoſophes,
„ qui ne doit entrer dans votre plan
„ qu'incidemment, & autant qu'elle ſe-
„ roit fort intéreſſante, & pourroit s'a-
„ mener bien naturellement.

„ J'AI encore une queſtion à vous fai-

„ re, Monſieur, & c'eſt la premiere que-
„ je me ſuis faite à moi-même. Votre
„ Dictionnaire ſera-t-il Mathématique
„ en même tems que Philoſophique? Je
„ trouve d'aſſez bonnes raiſons pour &
„ contre. Les principales ſont, d'un cô-
„ té, que non ſeulement les Mathéma-
„ tiques ſont partie de la Philoſophie,
„ mais encore que ces deux Sciences
„ ſont aujourd'hui tellement liées & dé-
„ pendantes l'une de l'autre, que je ne
„ vois pas comment vous pourriez les
„ ſéparer. L'Aſtronomie, l'Optique, la
„ Méchanique, ne peuvent être arra-
„ chées de la Phyſique, *ſans la laiſſer*
„ très incomplette. *Et comment* don-
„ ner l'explication de ces branches de la
„ Phyſique, ſans une connoiſſance préa-
„ lable de la Géométrie, de l'Arithmé-
„ tique, & même de l'Algebre. D'un
„ autre côté, inſérer dans votre Diction-
„ naire les Mathématiques, c'eſt le groſ-
„ ſir au double; & peut-être que la plû-
„ part des Lecteurs, contens de l'expli-
„ cation des termes & des Dogmes de la
„ Philoſophie, ne ſe ſoucieront pas de
„ ce qui eſt purement mathématique.
„ Ne pourroit-on point garder une ſorte
„ de-

„ de milieu qui accommoderoit tout le
„ monde? C'eſt de ne mettre dans le
„ Dictionnaire d'autres termes mathé-
„ matiques, que ceux qui ſont abſolu-
„ ment néceſſaires, pour entendre la
„ Philoſophie. J'appréhende ſeulement
„ que dans l'exécution, ce parti n'offre
„ encore bien des difficultés. Mais je
„ m'aſſure qu'il n'en eſt point que vo-
„ tre &c."

Je ne fais point d'excuſe de la longueur de ce morceau, & je me perſuade que le Lecteur auroit ſouhaité comme moi qu'il eut été encore plus long. En comparant les Directions de M. *Cramer* avec le travail de Mrs. les Encyclopediſtes, on pourra voir en quoi ces illuſtres Savans ont penſé de même. Il eſt du moins certain que ceux de Paris ont rempli à pluſieurs égards les vuës de celui de Geneve, d'une maniere infiniment ſupérieure à tout ce qu'on auroit pû ſe promettre de mes foibles travaux.

Revenons à la doctrine de la profondeur. Quand on paſſe en revuë les Citoyens de la République des Lettres, & qu'on veut les apprécier d'après cette notion, on eſt infiniment ſurpris com-

bien il s'en trouve peu à qui elle ſoit appliquable, & par conſéquent combien le nombre des Savans proprement dits eſt borné. Ceux-même qui font tous leurs efforts pour paroitre profonds, ſoit en traitant des matieres qui demandent effectivement de la profondeur, ſoit en faiſant des raiſonnemens abſtraits, & qui paroiſſent le fruit d'une longue méditation, ſont pour la plûpart de ſimples échos, de vrais Perroquets.

LE *Pſittacisme littéraire*, (qu'il nous ſoit permis de hazarder cette expreſſion,) eſt auſſi commun que nuiſible aux Sciences. Quand on lit ſucceſſivement les Auteurs qui *ont traité les mêmes Sciences, ou en général des matieres* du même ordre, on eſt ſurpris, je dirois preſque épouvanté, de la multitude des répétitions, de la fréquence & de l'énormité des plagiats. Ce ne ſont pas les Hiſtoriens ſeuls qui ſe copient les uns les autres; les Auteurs les plus *célébres* en fait de goût, les Ecrivains qui paroiſſent les plus originaux, ſi on les dépouilloit de tout ce qui n'eſt pas à eux, demeureroient ſouvent dans une nudité bien honteuſe. *Montaigne* avoit fondu *Plutarque*

que & *Seneque* dans ſes *Eſſais;* mais dans combien d'Ouvrages de Morale n'a-t-il pas été incorporé & fondu à ſon tour? Que veulent dire tous ces titres copiés les uns d'après les autres, tous ces *Caractères*, qui ont été engendrés par ceux de *la Bruyere*, toutes ces *Lettres Perſannes*, *Siamoiſes*, *Irroquoiſes*, dont l'*Eſpion Turc* a fait naitre l'idée, & aujourd'hui tous ces *Eſprits*, qui prétendent être proche parens, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de l'*Eſprit des Loix*, quoiqu'il n'y ait pas une ombre d'affinité entr'eux? Mais ce ſont ſurtout les adoptions de détail, les pieces de rapport, que l'on prend de côté & d'autre pour former de nouveaux Ouvrages, qui mettent véritablement à bout la patience d'un Public éclairé, qui voit à quel point on le croit dupe. Le ſeul Dictionnaire de *Bayle*, qui après tout n'eſt lui-même qu'un *centon*, une rapſodie, a été une ſource feconde, une mine inépuiſable, où des Auteurs volumineux, & qui prétendent à la célébrité, ont pris & puiſé à ſouhait de quoi faire montre d'eſprit & de ſavoir. Les Commentateurs, peuple plus obſcur, ne ſont généralement que des Copiſtes. Quand

on feuillette cette énorme Compilation ſur l'Ecriture Sainte, à laquelle on a donné le nom de *Grands Critiques*, on croit rêver en voyant les mêmes Remarques placées avec confiance ſous trois ou quatre noms différens. Le grand *Grotius* eſt preſque le ſeul qui tire les Obſervations de ſon propre fonds: auſſi bien des gens ſe bornent-ils à faire l'acquiſition d'une Edition ſéparée de ſes Commentaires. Cet inconvenient a produit les Editions qu'on appelle *Variorum*, où l'on a prétendu faire un choix des meilleures notes, & éviter les répétitions. Mais quel choix! & quel dommage que d'habiles Imprimeurs y ayent conſacré l'élégance de leur art!

LES Ouvrages qui ont paru ſous le titre de *Syſtèmes*, malgré tout ce que ce titre ſemble promettre, ont été ordinairement du même ordre que les précédens. Mais il faut ſçavoir ce que veut dire à l'égard de ces Ouvrages le nom de Syſtème réduit à ſa juſte valeur. Et pour cet effet il faut remonter à leur origine, à l'occaſion qui détermine pour l'ordinaire à les mettre au jour. Des Profeſſeurs qui ont quelque vogue, ou ſimplement quelque bonne

bonne opinion d'eux-mêmes, après avoir enſeigné pendant quelques années, en ſuivant les Cours, ou Syſtèmes que d'autres ont donné, ne jugent pas qu'il ſoit de leur dignité de ſe borner à ces tablatures étrangères; ils ont quelques cahiers que les Etudians ont écrit ſous leur dictée, ils les raſſemblent, &. en forment un prétendu Corps de doctrine, qui paroit orné du titre pompeux de Syſtème de Théologie, de Philoſophie, de Morale, &c. Appuyés ſur cet oreiller, ils s'y endorment, & pendant tout le reſte de leur vie, ils ſe bornent à répéter les explications de ce Syſtème, ſans penſer davantage, ni faire le moindre effort pour perfectionner leurs connoiſſances. C'eſt là leur Encyclopédie: ils y ont mis tout ce qu'ils ſavent, & tout ce qu'ils veulent ſçavoir. Cependant ce ne ſont que des Poſitions ſéches & découſues; ou bien, s'ils y mettent un plus grand degré de dévelopement, ce n'eſt qu'en butinant dans les Ouvrages de leurs prédéceſſeurs. Le vrai titre qui conviendroit à ces prétendus Syſtèmes, c'eſt celui de *Tables Mnemoniques*. En effet les principales matieres avec les queſtions qui en

dépendent, y ſont indiquées, de façon qu'en liſant & reliſant les theſes, ou paragraphes d'un ſemblable Ouvrage, on parvient à ſavoir dequoi la Science qui en fait l'objet traite, mais nullement ce qu'il faut faire pour bien traiter, avec méthode & profondeur, les diverſes idées, les principes & les conſéquences, dont l'aſſemblage forme une théorie proprement dite de cette Science. Ceux qui veulent ſe convaincre que nous ne diſons rien ici qui ne ſoit exactement conforme à la vérité, n'ont qu'à ſoumettre aux régles de la Logique les Syſtèmes en queſtion: ils verront bientôt que les définitions n'y ſont point exactes, les propoſitions déterminées, les raiſonnemens concluans, & que l'ordre démonſtratif n'y eſt pas plus connu que les Loix de la Tactique le ſont dans les combats des Sauvages.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on *ſçache* ſi peu aujourd'hui, dans le ſens rigoureux; cela vient de la trop grande facilité qu'on trouve à *ſçavoir*, ou du moins à acquérir les matériaux du ſçavoir. Les Dictionnaires, les Journaux, & les Abrégés, forment ſeuls d'immenſes Biblio-

bliotheques ; leur uſage diſpenſe de la peine de recourir aux ſources, & de s'abſorber dans les méditations. En rapprochant ce que ces Livres diſent ſur une matiere dont on a envie de s'inſtruire, non-ſeulement on croit la connoître à un point de diſtinction qui bannit toutes les obſcurités, mais on ſe ſent le courage & les forces néceſſaires pour la traiter ſoi-même ; & à la faveur de quelques modifications, & ſurtout de quelques ornemens de ſtyle, de quelques ſaillies d'eſprit, on décoche un Ouvrage dont on ſe promet le plus grand ſuccès, qu'il obtient en effet quelquefois, grace à l'ineptie du vulgaire. Les meilleurs Abrégés, fut-ce l'excellent Abrégé Chronologique de M. le Préſident *Hénault*, favoriſent l'eſprit ſuperficiel & la pareſſe : plus ils méritent de confiance, plus ils ſont nuiſibles à cet égard, ce qui d'ailleurs ne déroge en rien à leur mérite, & n'empêche pas qu'il n'y ait des raiſons prépondérantes en faveur de leur utilité. Mais quand ils ſont inexacts, mauvais, dangereux, quel malheur n'eſt-ce pas pour une génération naiſſante dans la Répu-

blique

blique des Lettres, que d'y voir éclorre des productions d'Auteurs célébres, qu'on recherche avec avidité, qu'on lit avec empreſſement, & qui ne ſont propres qu'à gâter l'eſprit & le cœur! Quelle obligation, par exemple, peut-on avoir à M. *de Voltaire* d'avoir donné ſon *Eſſai ſur l'hiſtoire générale!* Quand il n'a point eu d'intérêt à altérer les faits, il a ſuivi des guides communs, & s'eſt accommodé de tout ce qui ſe trouvoit à ſa bienſéance. *Sleidan* ſeul fait peut-être un bon tiers de ſes ſept Volumes. Dès qu'il a été queſtion de contrées dont l'hiſtoire n'eſt pas auſſi familiere que celles de France & d'Allemagne, il a parlé au hazard, comptant comme à l'ordinaire d'en être crû ſur ſa parole. On peut voir un petit échantillon de ces licences hiſtoriques dans une Lettre judicieuſe & modeſte inſérée dans le mois de Juillet 1757. du *Mercure Danois*. On y voit que ſur des faits de la plus grande notoriété le Poëte annaliſte a bronché très lourdement. N'en citons qu'un exemple. M. *de Voltaire* dit. „ *Marguerite de Valdemar*, „ Reine de Dannemarc, profita de ces

„ trou-

„ troubles, & ſe fit reconnoître en 1395
„ Reine de Suede, de Dannemarc & de
„ Norvege". Il faloit dire, *Marguerite fille du Roi Valdemar*, & obſerver, 1. que ce ne fut point elle qui réunit le Dannemarc & la Norvege; ce fut ſon fils *Olaus*, quinze ans avant les troubles en queſtion. 2. Qu'elle étoit auſſi Reine de Dannemarc & de Norvege huit ans avant ces troubles, en ſorte qu'ils ne contribuerent nullement à lui procurer ces deux Couronnes, qu'elle poſſeda en qualité d'héritiere de ſon fils. Cela s'appelle écrire l'Hiſtoire; & on a de grands droits à la confiance publique, quand on l'écrit de cette maniere. Mais ce n'eſt rien pourtant que ces négligences, au prix des écarts *atroces* dans lesquels la prévention & la malignité jettent le même Auteur. On a vû des échantillons de Critique ſur ce ſujet; & ceux qui les ont donnés, ne devroient pas ſe laiſſer décourager par des conſidérations aceeſſoires, contre l'efficace desquelles la Vérité reclame hautement.

Que dire encore de ces Abrégés ſcientifiques, où le ridicule domine, & qui ne peuvent ſervir qu'à répandre ce même ridi-

ridicule ſur les Sciences qu'ils expoſent. Telle eſt la *Grammaire des Sciences Phiſoſophiques, ou Analyſe abrégée de la Philoſophie moderne, appuyée ſur les Expériences, traduite de l'Anglois de* Benj. Martin. C'eſt à la vérité ſur le compte du Traducteur qu'il faut mettre la plûpart des incongruités, dont fourmille cet Ouvrage; mais l'Auteur ne laiſſe pas d'y avoir ſa bonne part. L'Art. du Dialogue y eſt pitoyable. Il y a un Chapitre qui commence ainſi: „Pourquoi ſe ſert-on „ d'un mot auſſi long & auſſi dur que ce„ lui de *Phantaſmatographie*? A peine „ peut-on venir à bout de le prononcer". La *Nature* y eſt définie en ces termes. „ C'eſt cet état, cette condi„ tion particuliere, qui fait qu'un être „ eſt dans ſa propre eſpece diſtingué de „ *tout* autre être *quelconque*. Ainſi il eſt „ de la nature de Dieu d'être parfait; „ de l'homme d'être ſociable; du *feu* „ d'être chaud; de la glace d'être froide". Voilà des notions bien lumineuſes, & à l'aide deſquelles on ira loin dans l'étude de la Nature. Le docte *Martin* diviſe la Philoſophie en *Morale* & en *Naturelle*. Etrange diviſion, qui laiſſe à l'écart la plû-

plûpart des choſes qui ſont l'objet de la Philoſophie, qui n'indique point l'ordre & la liaiſon des parties de cette Science, & qui ne laiſſe rien dans l'eſprit! Mais on eſt bien dédommagé par cette note érudite. „ Le mot *Philoſophie*, quoique „ littéralement Grec, tire pourtant ſon „ origine de l'Hébreu, car φιλία ſemble „ venir de פוּז, (je ne ſais s'il y a ici „ faute d'impreſſion, autrement la déri- „ vation ſeroit trop riſible,) ſéparer, „ mettre de côté, choiſir, qui eſt l'acte „ d'amour dans le degré le plus émi- „ nent, & σοφία vient évidemment de „ עפה, obſerver, examiner, voir, & „ contempler les choſes, qui eſt le pro- „ pre du Naturaliſte. Ainſi de עפים „ eſt venu le Grec σοφοι, ou ſage con- „templatif. Cependant les Hébreux é- „ toient de ſi pauvres Philoſophes, qu'on „ ne trouve point de mots dans leur Lan- „ gue, pour exprimer la *Nature*, ou „ *Philoſophie*". La *Coſmologie*, dit-on gravement, eſt la même choſe que la *Uranologie*; & il faut deviner que celle-ci eſt l'*Uranologie*, ſous laquelle on place les branches ſuivantes, 1. l'*Héliographie*, qui traite du Soleil, la *Selenographie*, qui

qui traite de la Lune, la *Planetographie*, qui traite des Planetes, la *Cometographie*, qui traite des Cometes, & l'*Aſtrographie*, qui traite des Etoiles fixes. Parmi onze Axiomes fort bizarres, le ſecond énoncé en ces termes; *Quelque choſe exiſte*, donne lieu au Diſciple de s'écrier. „ Cela eſt plaiſant, Monſieur. Je ne „ crois pas en effet que perſonne s'aviſe „ de nier que ce ſoit là un Axiome". Sur quoi le Docteur répond: „ Vous en „ penſerez ce que vous voudrez; mais „ je vous aſſure que j'ai rencontré des „ gens qui ont eu recours à la Logique „ pour prouver leur propre exiſtence". Au deſſous de ce Texte *burleſque*, on place cette note qui ne l'eſt pas moins: „ Témoin l'Enthimeme Trivial, (remarquez l'Orthographe,) des Ecoles; *ego* „ *cogito, ergo ſum*, je penſe, donc j'exiſte. „ On ſçait que les Sceptiques pouſſoient „ l'abſurdité juſqu'à nier la certitude de „ toutes choſes, & conſéquemment de „ leur exiſtence". Quel galimathias! L'Axiome de *Deſcartes*, dont il ne ſe ſervoit pas comme doutant de ſon exiſtence, mais pour déduire de la certitude de ſon exiſtence celle des autres Vérités qu'il

qu'il découvriroit; cet Axiome attribué aux Scholaſtiques, & les Sceptiques mis, on ne ſçait pourquoi en jeu, à la place des Pyrrhoniens, qui ne viendroient guères plus à propos; voilà bien des abſurdités en trois ou quatre lignes. Enfin, (car il faudroit preſque copier tout le Volume, ſi l'on vouloit ne rien omettre,) l'énumération des propriétés des Corps eſt trop riſible; on leur donne dix-neuf propriétés, cinq eſſentielles, & quatorze accidentelles; „ encore, dit „ l'Auteur, on pourroit en ajouter bien „ d'autres, comme la durabilité, &c.". J'ai crû devoir inſiſter ſur cet exemple remarquable des défauts eſſentiels qui ſe trouvent dans les Ouvrages où l'on prétend puiſer les Sciences, ou du moins y préparer; & je n'ai pas fait difficulté de répéter ici ce que j'avois déja dit, en donnant l'Extrait de cette *Grammaire Philoſophique*, dans le Tome II. de la *Bibliotheque Impartiale*.

CHAP

CHAPITRE VII.

De l'Art de trouver.

HÂTONS-NOUS de rentrer dans l'examen des vertus intellectuelles formelles. Nous y sommes invités par l'importance de celle qui s'offre présentement à notre considération. C'est à y parvenir que sont principalement destinées toutes les précédentes: elle fait tout à la fois l'objet le plus intéressant & la récompense la plus précieuse de tous les travaux consacrés à la perfection de l'entendement. Il s'agit de *l'Art de trouver*. Cet Art consiste dans l'habitude de déduire de vérités déja connues d'autres vérités qui étoient encore inconnues, soit en se fondant sur des observations & des expériences, soit en partant de notions déja démontrées, définitions ou propositions; d'où l'on en infère d'autres par la voye du raisonnement. Cette habitude est dans le cas de toutes les autres; on ne l'acquiert que par l'exercice.

Nous ne considérons au reste ici l'Art de

de trouver que dans ſa généralité, & par rapport à l'entendement dans lequel il exiſte, ſans aucune application particuliere aux choſes qui peuvent être découvertes par ſon moyen. La nature des actes dans leſquels cet Art conſiſte, & les moyens qui ſervent à exécuter ces actes avec toute la promtitude & tout le ſuccès dont des Créatures telles que nous peuvent être capables, ſont l'objet direct des réflexions que nous allons propoſer; réflexions qui juſqu'à préſent n'ont jamais trouvé place dans aucun Cours de Morale, quoiqu'elles doivent eſſentiellement y entrer, dès qu'on veut ſe frayer l'unique route qui mene à perfectionner la volonté, c'eſt de commencer par la perfection de l'entendement.

L'ART de trouver peut, ſans ſortir du point de vuë général auquel nous nous bornons, être diviſé en deux eſpeces, dont la premiere qui porte éminemment le nom d'*Art de trouver*, procede *à priori*, ou par la voye du raiſonnement, tandis que la ſeconde employe les opérations dites *à poſteriori*, & ſe ſubdiviſe en *Art d'obſerver* & *Art d'expérimenter*.

COMME toutes ces différentes eſpeces, com-

compriſes ſous un genre commun, conſiſtent également dans un certain uſage tant de l'entendement que des facultés inférieures & intermédiaires deſtinées à le ſervir, perſonne ne ſauroit révoquer en doute qu'il ne faille des régles propres à diriger l'entendement dans la découverte de la vérité, & à déterminer les actes des facultés ſubordonnées, ſoit qu'il s'agiſſe de recherches *à priori*, ou de recherches *à poſteriori*. Il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait donné une explication diſtincte & une démonſtration de ces régles, comme on en a donné des régles dont la Logique ſe ſert pour guider *l'entendement dans la connoiſſance de la Vérité*. C'eſt à cauſe de cela que l'Art de trouver n'a point encore été réduit à la forme proprement dite des autres Arts, dont on a déja trouvé les théories. La Logique eſt d'un grand ſecours pour y arriver; elle fournit les meilleures directions qu'on puiſſe ſuivre à cet égard; témoin ce qu'elle enſeigne ſur les artifices *heuriſtiques*, & en particulier ſur le principe de réduction. Cependant cela ne ſuffit point encore pour former & fournir un véritable Art de trou-

trouver, même en y joignant les divers eſſais, ou échantillons, que de célébres Auteurs ont fourni ſur diverſes matieres de ce genre, parmi leſquelles celle des Jeux de hazard eſt une des plus communément traitées. Les Mathématiciens ont un Art de trouver qui leur eſt propre, c'eſt l'Algébre; mais, étant reſtreint à la ſeule quantité, cela le rend tout à fait particulier, & inutile pour ceux qui s'occupent des connoiſſances philoſophiques. A proprement parler, l'Algébre n'eſt, comme *Newton* l'a fort bien nommée, qu'une Arithmétique univerſelle. C'eſt ce qui fait qu'un homme peut la pouſſer juſqu'à l'Analyſe des infiniment petits, & y exceller de façon à réſoudre les problèmes mathématiques les plus difficiles, ſans être le moins du monde plus propre à découvrir des vérités placées hors de l'enceinte des Mathématiques.

Le moyen principal de trouver la vérité *à priori*, c'eſt de réſoudre les théorèmes en deux parties, dont l'une ſoit l'hypotheſe, c'eſt à dire, ce qui a été ſuppoſé, & l'autre la theſe, ou ce qu'on infére de la ſuppoſition. Prenant enſuite

la premiere pour connue, & la ſeconde pour inconnue, on forme des raiſonnemens liés entr'eux de façon à obtenir une derniere concluſion qui s'accorde avec la theſe du théorème, & qui ſoit fondée ſur les régles ordinaires des démonſtrations. C'eſt là un exercice qui fréquemment réitéré diſpoſe l'Entendement à trouver la vérité, & lui fait contracter l'habitude des actes requis pour cet effet. Cependant ce n'eſt qu'un exercice, & non un moyen ſuffiſant pour trouver quelque vérité cachée, une ſemblable découverte demandant pour l'ordinaire plus que *les principes & l'habitude de la démonſtration*. Il eſt important de faire cette remarque, parce que rien ne nuit plus à la découverte de la vérité, que de ſe croire trop tôt en état de la découvrir.

CEUX qui cherchent la vérité *à priori* dans d'autres Sciences que les Mathématiques, ſe repaîtroient d'une eſpérance inutile, s'ils croyoient que les opérations de la Géométrie euſſent par elles-mêmes quelque vertu, quelque efficace, propre à les conduire à leur but; elles ne ſont bonnes qu'à former & préparer l'eſprit en-

entant que ſimples exercices, & en nous apprenant comment il faut réſoudre les théorèmes en problèmes, & arriver par la voye de la démonſtration à l'établiſſement de la propoſition qui s'y trouve affirmée. Mais après cela, ſi nous ne perdons pas de vue la grandeur qui eſt l'objet direct des Mathématiques, & que nous ne mettions pas à l'écart les calculs qui la concernent, pour paſſer aux exercices d'où dépend la ſolidité, nous ne ferons abſolument aucun progrès hors des Mathématiques, & tous ceux que nous nous imaginerons être le fruit de notre ſupériorité dans cette Science, ne ſeront que l'effet de notre prévention & de notre orgueil.

M. *de Wolff* apperçut de bonne heure l'inſigne utilité de la réſolution des théorèmes en problèmes; & dans les commencemens de ſa carrière de Docteur, lorſqu'il enſeignoit en 1703. les Mathématiques & la Philoſophie à *Leipſig*, il traitoit la Géométrie élémentaire de cette façon, propoſant par exemple le théorème de l'égalité des trois angles du triangle à deux droits ſous cette forme; Trouver la raiſon des angles du triangle

à un droit: & le théorème de *Pythagore*, ſous celle-ci; Trouver la raiſon du quarré de l'hypothenuſe dans le triangle rectangle aux quarrés des autres côtés. Il montroit à ceux qui recevoient ſes leçons, pourquoi & comment il faut venir à la préparation de la ſolution deſirée, afin de tirer des données & des ſuppoſitions faites dans la préparation, par la maniere naturelle de raiſonner telle qu'elle eſt uſitée dans les démonſtrations en forme, ce qui avoit été propoſé à trouver. D'un autre côté il propoſoit les problèmes, comme s'il s'agiſſoit de trouver la réſolution qui eſt donnée dans les élémens; par exemple; Trouver la maniere de faire tomber une perpendiculaire d'un point donné ſur une ligne donnée, en tirant par la voye du raiſonnement de la notion de la ligne perpendiculaire, comment une ſemblable ligne pourroit être conduite d'un point donné à une ligne donnée, de façon que la ſolution du problème en contint en même tems la démonſtration. C'eſt là réellement le moyen le plus convenable pour faire ſaiſir à l'eſprit, comment il faut procéder *à priori* d'après les données dans la recher-

cherche d'une vérité inconnue; mais on comprend en même tems par là, qu'outre l'habitude & les principes de la démonstration, il faut encore quelques autres articles, ou exercices particuliers, au moyen desquels ce qu'on cherche soit pleinement *déductible*, si je puis employer ce mot, de ce que l'on connoit.

C'EST un malheur pour ceux qui s'appliquent aujourd'hui aux Mathématiques, de passer, comme ils le font, trop rapidement, à l'Algébre, sans s'arrêter autant qu'ils le devroient à la méthode de démontrer des Anciens: & *Newton* lui-même a condamné cette précipitation, quoique par un autre principe. L'analyse des Mathématiciens modernes est sans doute d'un très grand prix, parce que les problèmes qui y sont résolus sont considérés comme indépendans des autres vérités, & qu'ainsi l'on en obtient beaucoup plutôt la solution, que s'il faloit les résoudre sans calcul à la façon des anciens Géométres, ce qui exige la connoissance de plusieurs choses encore cachées pour arriver par le raisonnement à ce qu'on cherche. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille entierement négliger l'ancienne

méthode qu'on nommoit *ſynthétique*, & l'Analyſe qu'elle fournit, puiſque ſon uſage n'eſt pas moins important pour trouver la vérité hors des Mathématiques, que l'Analyſe de l'infini l'eſt dans les Mathématiques. C'eſt uniquement par cette voye qu'on peut ſe promettre de conduire les autres Sciences au même degré de certitude qui a ſemblé faire juſqu'ici le partage de la ſeule Géométrie, & de leur procurer ſans ceſſe les plus grands accroiſſemens.

POUR continuer à ſe former dans l'Art de trouver la vérité *à priori*, il convient d'examiner attentivement comment les vérités déja *trouvées ont pû l'être*, & de *faire* à cet égard des exercices ſemblables à ceux qui ont déja été indiqués. Il eſt vrai que les Sciences philoſophiques n'ayant point été traitées depuis leur origine d'une maniere conforme aux loix de la méthode mathématique, ce n'eſt pas une choſe aiſée que d'exercer l'Art de trouver ſûr les vérités qui font l'objet de ces Sciences. Mais le Philoſophe de *Halle* a ſuffiſamment applani cette difficulté en publiant les divers Volumes qui compoſent ſon grand Cours de

de Philoſophie. Cette lecture mettra d'abord ceux qui voudront la faire avec le degré d'attention qu'elle exige dans la route du véritable Art de trouver, pourvû qu'ils ayent préalablement fait un Cours ordinaire de Mathématique, & qu'ils ayent en particulier exercé ſuffiſamment leur induſtrie ſur les vérités Arithmétiques.

Il eſt bien eſſentiel, en continuant cette étude, de rechercher comment les définitions des Géométres ont pû être trouvées, & quelles précautions il faut prendre pour éviter les notions trompeuſes & incomplettes ou vagues & qui péchent par l'excès. Il y a auſſi beaucoup de fruit à ſe promettre de l'étude des définitions Arithmétiques, faite dans la vûë de découvrir comment elles ont été découvertes, ou ont pû l'être. La même choſe eſt faiſable, & avec le même ſuccès, par rapport aux définitions quelconques, qui ſe trouvent dans les Mathématiques, ou ailleurs, entant qu'un examen logique peut découvrir la juſteſſe de ces définitions. On ſera ſurpris, à meſure qu'on fera des progrès dans cet examen, de voir comment la réflexion

a formé les définitions des choſes, dont nous n'avions d'abord que des idées confuſes, comment enſuite de ces premieres définitions nos abſtractions nous ont conduit à d'autres plus univerſelles, & enfin comment, à l'imitation des définitions déja trouvées, on peut en former d'autres par voye de détermination arbitraire, ou de compoſition. Si de là nous paſſons aux précautions requiſes pour éviter les notions défectueuſes ou trompeuſes, comme il n'y a que les démonſtrations des théorèmes & des problèmes qui puiſſent nous inſtruire de ces précautions, cela nous apprend que c'eſt de ces mêmes démonſtrations que dépend non-ſeulement la réalité, mais même la rectitude des problèmes. De plus, comme les définitions Arithmétiques ſe tirent des idées des nombres auxquelles nous ſommes parvenus par le raiſonnement; nous apprenons encore de là, comment on arrive par la voye de la démonſtration aux définitions des choſes qui ne peuvent nous être connues qu'*à priori*, ou du moins qui ne nous ſont actuellement connues que de cette maniere. C'eſt au reſte la facilité d'opérer ſur les définitions

de

de la Géométrie & de l'Arithmétique, qui les rend préférables à toutes les autres dans les exercices préparatoires à l'Art de trouver.

AVANT que de rien entreprendre, & de s'ériger en Inventeur, (tentation à laquelle il eſt ſi ordinaire de ſuccomber,) il faut ſe rendre bien familieres toutes les vérités qui ont déja été découvertes dans le genre auquel on s'applique. Cela eſt néceſſaire, d'un côté pour ne pas ſe rendre ridicule en débitant avec confiance des choſes déja dites & redites, & de l'autre afin que ces découvertes antérieures nous guident & nous ſoutiennent dans la recherche de celles auxquelles nous aſpirons. Ajoutez à cela l'étroite liaiſon, l'entiere dépendance, dans laquelle certaines vérités ſe trouvent à l'égard de quelques autres, de façon que ce ſeroit tenter l'impoſſible que de vouloir découvrir les unes, ſans poſſeder auparavant les autres. L'aſſemblage de toutes les vérités ainſi liées & ſubordonnées forme le *Monde rationel*, dans lequel demeurent étrangers tous les Inventeurs qui négligent de s'inſtruire de cette liaiſon & de cette ſubordination. Il y a des cas

où l'on regarderoit avec pitié ceux qui tomberoient dans cette mépriſe, comme feroit un homme qui voudroit devenir Aſtronome ſans avoir étudié la Géométrie. Mais il y en a d'autres où la même mépriſe, quoique tout auſſi réelle, eſt à peine apperçue, comme lorſqu'on veut traiter la Pſychologie, la Théologie Naturelle, &c. ſans avoir poſé les fondemens indiſpenſables de l'Ontologie.

DIEU eſt l'Auteur de toute vérité; le Monde rationel exiſte dans ſa ſouveraine Intelligence. Ainſi les Inventeurs ne produiſent, ne créent pas les vérités; ils les apperçoivent, & les découvrent. Si elles n'exiſtoient pas de toute éternité, il ſeroit *inutile de les chercher, & impoſſible de les trouver.* Quand les Inventeurs ſubſtituent des chimères aux réalités, & feignent des êtres qui ne ſont, ni ne peuvent être, ou déduiſent de ce qui eſt, ou peut être, des conſéquences qui ne ſauroient en réſulter, c'eſt un effet de la foibleſſe de leur eſprit, comparable à la foibleſſe de la vuë, qui fait appercevoir les choſes autrement qu'elles ne ſont. Celui, par exemple, qui attribue à Dieu une Toute-préſence de diffuſion, dont il s'ima-

s'imagine fauſſement voir la néceſſité dans la notion de l'Infini, ſe trompe tout comme celui qui voit ou croit voir les traits d'un viſage humain dans le diſque du Soleil & dans celui de la pleine Lune. Le premier eſt trompé par les yeux de l'ame; le ſecond, par ceux du corps.

Il ne faut pas s'étonner après cela que le nombre des vrais Inventeurs ſoit ſi petit, & que la plûpart de ceux qui s'arrogent ce titre méritent d'être renvoyés honteuſement à l'Ecole. Ceux qui ont quelque connoiſſance de l'état préſent des Sciences, ne ſçauroient aſſez s'étonner comment, dans un ſiècle auſſi éclairé, ou du moins qui paſſe pour tel, il ſe trouve tous les jours parmi ceux qui ont acquis de la réputation, & qui tiennent les premieres places dans les Corps Littéraires, des gens dont les Ecrits ſont remplis de prétenduës inventions, propoſées avec une confiance ſinguliere, ou même avec une hauteur arrogante, quoique ce ſoient dans le fonds des hypotheſes purement gratuites, ou même des paradoxes dénués de toute vraiſemblance.

Ceux qui croyent, au moyen de pareilles inventions, en impoſer par les connoiſſances approfondies qu'ils poſſédent effectivement dans la Géométrie ſublime, reſſemblent à des perſonnes qui voudroient, à cauſe des excellens uſages qu'on tire du Teleſcope, ou du Microscope, pour voir les objets fort éloignés ou fort petits, ſe ſervir des mêmes Inſtrumens pour conſidérer les objets ordinaires placés à la portée de nos ſens. On ne ſçauroit trop s'élever contre cet abus, parce qu'il n'y en a point aujourd'hui de plus fréquent, ni de plus nuiſible aux Sciences.

EST-IL néceſſaire d'ajoûter après cela, qu'avoir fait des découvertes dans une Science, quelque réelles & importantes qu'elles puiſſent être, n'eſt point un titre ſuffiſant pour ſe promettre le même ſuccès dans d'autres Sciences. Un grand Général, un habile Politique, ſe moqueroient d'un Erudit, d'un Philoſophe même, qui s'ingéreroient de leur donner des conſeils, quoiqu'il pût arriver qu'ils leur en donnaſſent quelquefois d'utiles. Mais il y a des Sciences entre leſquelles l'affinité eſt bien moindre, & où cependant

dant on passe hardiment de l'une à l'autre, comme si elles se tenoient par la main. Que dis-je, des Sciences? De simples Arts enhardissent quelquefois ceux qui y ont eu de brillans succès, à trancher du Savant, & même de l'Inventeur, dans des matieres dont ils n'ont pas seulement une teinture élémentaire. Un Poëte, un Orateur, deviennent de grands Philosophes, de profonds Métaphysiciens, en une nuit, & comme des champignons. Le vulgaire ébloui par quelques prestiges, charmé de quelques saillies, croit de bonne foi ces intrus sur leur parole, & leur assigne des rangs honorables dans des Sanctuaires où ils n'ont jamais mis le pied. Un réglement de limites seroit inconteſtablement l'opération la plus utile qu'on pût faire dans les Sciences; mais, ou elle ne se fera jamais, ou elle sera toujours matiere à contestation. Les bons esprits, les génies solides, tracent toujours quelques unes de ces limites, à mesure qu'ils approfondissent les connoissances humaines; mais ils ne sont entendus & respectés que par les esprits qui leur ressem-

ſemblent, & le nombre en eſt bien petit.

En s'appropriant les inventions des autres dans la vuë d'y en joindre de nouvelles, on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes pour ne pas adopter comme vrai ce qui ne l'eſt pas, & en général pour ne rien admettre qui n'ait été ſuffiſamment expliqué & prouvé. En effet l'erreur eſt féconde comme la vérité; & quiconque part d'un principe erroné, arrive à des conſéquences du même ordre, qui le jettent dans une longue ſuite d'égaremens. C'eſt le cas ordinaire des hommes, tant en fait de Religion que de Science. Ils ſont imbus dès leur enfance d'une *foule de principes qu'ils* admettent *ſans preuves*; & pendant tout le reſte de leur vie *ils* ne penſent jamais à examiner ces principes, & à s'aſſurer de leur ſolidité. Ainſi l'erreur eſt leur compagne fidele depuis le berceau juſqu'au tombeau. Ceux qui veulent éviter ce ſort, commencent, ſuivant le *conſeil* de *Descartes*, par le doute univerſel, auquel ils font ſuccéder l'examen ſucceſſif de toutes les Propoſitions de la vérité ou

de

de la fauſſeté deſquelles il leur importe d'avoir une pleine certitude. Quand ils ſe ſont une fois procuré cette certitude à l'égard de quelques vérités, c'eſt un tréſor qui va toujours en groſſiſſant, parce qu'ils ſont ſoigneux de le faire valoir, & que les conſéquences légitimement tirées des Propoſitions démontrées, deviennent elles-mêmes de nouveaux principes, qui menent à d'autres conſéquences, ce fil étant continué auſſi loin que le permet la capacité de l'eſprit humain.

IL faut ſe rappeller ici tout ce que nous avons dit de la ſolidité, & regarder cette qualité de l'Entendement comme une condition eſſentielle à l'Art de trouver *à priori*, de façon que tout homme dont l'eſprit n'eſt pas ſolide, ne fera jamais que d'inutiles efforts pour arriver à des découvertes par la voye du raiſonnement. Mais il y a une ſolidité partiale, & rélative au ſeul genre d'étude auquel s'applique celui qui la poſſede. C'eſt ainſi qu'un habile Mathématicien eſt inconteſtablement ſolide en Mathématique; & par-là même il ſe trouve en état de procurer journellement de nouveaux accroiſſemens à cette Science. Mais qu'il eſt rare

de

de trouver quelque doctrine solide hors des Mathématiques, & que le nombre de ceux dont l'Entendement est doué de quelque degré de solidité, est petit! Pour en douter, il faudroit n'avoir aucune notion de ce qui doit être appellé doctrine solide, & solidité d'esprit. Aussi les Sciences qui ne sont pas des dépendances des Mathématiques ne font-elles presque aucun progrès. Encore cela seroit-il supportable, si on ne les gâtoit pas sous prétexte de les perfectionner. Des gens qui affectent une célébrité, à laquelle ils n'ont aucun droit, prennent pour habileté dans l'Art de trouver la démangeaison de dire des nouveautés qui les éguillonne; & enveloppant des choses claires de termes obscurs, afin de se rendre inintelligibles, ils transforment la vérité en opinions absurdes, & présentent au public comme autant de grandes découvertes des visions toutes pures, de vrais avortons de leur imagination. Depuis que la liberté de philosopher a été introduite dans les Universités Protestantes, & qu'on a permis à de jeunes gens, qui devroient être encore longtems disciples, de s'ériger en Docteurs, & de passer rapide-

pidement de leurs bancs aux chaires; c'eſt une pitié de voir la multitude d'opinions confuſes & extravagantes que ces Novices débitent avec autant d'autorité que s'ils y étoient arrivés par de longues & pénibles méditations.

D'où peut venir, par exemple, le progrès qu'a fait dans notre Siécle une doctrine auſſi abſurde que l'eſt celle du Matérialiſme? Comment eſt-il poſſible, indépendamment de ce que cette doctrine a de dangereux, qu'il ſe ſoit trouvé des Auteurs qui ayent crû débiter des Oracles, diſſiper ſans retour les préjugés du vulgaire, & propoſer une découverte importante appuyée ſur des démonſtrations invincibles, en apprenant à l'Homme qu'il n'eſt qu'une Machine, & ce qu'il appelle ſon ame n'eſt que le jeu des reſſorts de cette machine? Y a-t-il un paradoxe plus monſtrueux, & en même tems plus aiſé à détruire dès qu'on a quelque connoiſſance des principes de l'Ontologie & de la Pſychologie, & quelque uſage de la ſaine Logique? Ces excès ne pourront aller qu'en augmentant, tant que les hommes voudront être inventeurs, ſans avoir

avoir acquis préalablement le fonds de solidité néceſſaire.

LES Dictionnaires réels, dans leſquels les vérités déja découvertes ſont rapportées & diſtinctement expliquées, facilitent beaucoup l'Art de trouver. Mais, lorſque ces Dictionnaires ne ſont qu'un ramas d'opinions vulgaires, où l'on entaſſe ſans choix & ſans diſcernement tout ce qui a été dit ſur quelque ſujet, cela peut donner occaſion à des inventeurs peu verſés dans leur art, de s'égarer, tandis que d'autres plus habiles tireront de là des lumieres & des ſecours pour arriver par des routes plus ſûres aux découvertes que d'autres ont manquées. *Leibnitz*, qui aimoit preſque également toutes les Sciences, & qui, malgré ſon extrême ſupériorité dans les Mathématiques, n'a jamais voulu en faire ſon unique objet, ſouhaitoit que quelcun raſſemblât les théorèmes de quelque importance qui ſe trouvent épars de tous côtés, & les rangeât par ordre alphabétique, ſans y joindre aucune démonſtration, ce qui feroit un Dictionnaire réel, ou du moins une Table univerſelle des Queſtions.

tions qui ont été proposées depuis que les Sciences sont cultivées; Ouvrage d'un grand secours, & très propre, soit à faire connoitre ceux qui se piquent d'être inventeurs sans en avoir le droit, puis qu'ils ne font que rebattre des choses usées, soit à exciter dans des génies inventifs de nouvelles idées, à les conduire à des découvertes réelles. Il y auroit encore plus de fruit à tirer d'un semblable Dictionnaire, s'il étoit enrichi des citations des Auteurs, au moins des meilleurs qui ont traité chaque question. On s'épargneroit par là une peine qu'on ne prend que trop souvent; c'est celle de se fatiguer beaucoup à des recherches, qui existent déja toutes faites, & mieux faites que celles qu'on est en état d'exécuter.

Ceux qui cherchent la vérité hors des Mathématiques, doivent surtout s'approprier les notions ontologiques, qui peuvent seules leur servir de guides assurés; & ensuite s'attacher dans les autres Sciences aux notions les plus universelles auxquelles on peut s'y élever. Ces notions sont, ou des définitions, ou des propositions axiomatiques, ou des conséquences,

ces immédiates de celles-ci. Il y a une Diſſertation importante de M. *de Wolff*, dans l'année 1729. de ſes *Hor. ſub ces. Trim. vern.* N. IV. où il fait voir que les notions ontologiques ſont de véritables notions directrices, tant dans l'Art de trouver la vérité que dans celui d'en juger. Si jamais il arrive que quelcun réduiſe l'Art de trouver dans une forme ſemblable à celle où la Logique a été réduite; on verra pleinement combien les régles de cet Art (*regulæ heuriſticæ*,) dépendent des notions ontologiques. Et, ſans attendre l'exécution d'un ſemblable Ouvrage, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les erreurs où ne ceſſent de tomber ceux qui s'efforcent de découvrir la vérité hors des Mathématiques, pour ſe convaincre que preſque toutes ces erreurs viennent de l'ignorance des notions ontologiques, & qu'on les auroit évitées en demeurant fidèlement attaché à ces notions. Celles qu'on nomme univerſelles dans les autres Sciences y rendent les mêmes ſervices quand on ſçait les manier & les appliquer avec dextérité. Elles conduiſent à des régles particulieres, qui mettent en état de trouver les vérités.

tés rélatives à la Science dont il eſt queſtion. Les Scholaſtiques n'ont pas méconnu l'importance des notions ontologiques; ils ont même ſenti que le caractère de notions directrices leur convenoit, & c'eſt pour cela qu'ils ont fait paſſer les termes généraux de leur *Philoſophie premiere*, comme ils l'appelloient, dans les autres Sciences: mais, comme le flambeau des notions diſtinctes leur manquoit, ils n'ont pû en faire l'uſage convenable, & ſe ſont jettés dans un pur jargon, qui a expoſé l'Ontologie au mépris, tandis qu'elle eſt la plus reſpectable des Sciences. La ſubtilité des diſtinctions que les Scholaſtiques tenoient de leur Maître *Ariſtote*, n'a ſervi qu'à augmenter l'obſcurité des queſtions qu'ils prétendoient réſoudre par cette voye: mais ce n'étoit pas la faute de l'art, c'étoit celle des hommes & des tems. Toute l'Ontologie de M. *de Wolff* eſt pleine d'exemples qui font voir, comment ces notions confuſes de la Scholaſtique peuvent être ramenées à des notions diſtinctes, & quels ſont les termes clairs qu'il faut ſubſtituer aux termes obſcurs dont on ſe ſervoit dans l'Ecole.

La

La *Géométrie* élémentaire, le *Droit Naturel*, & toutes les autres Sciences, peuvent recevoir un grand jour entre les mains de ceux qui ſavent faire uſage de ces notions directrices.

LES régles générales de l'Art de trouver ſe forment par abſtraction, quand on a étudié à fonds l'Arithmétique pratique, & l'Algébre élevée au calcul des grandeurs, en y joignant les autres exercices convenables que nous avons indiqués. Si l'on examine les régles que *Descartes* recommande fortement dans ſa Diſſertation ſur la Méthode, & *Malebranche* dans ſa *Recherche de la Vérité*, on verra qu'*elles peuvent être déduites* par abſtraction de *l'Algorithme* vulgaire; & même que de ce ſeul Algorithme on peut déduire un beaucoup plus grand nombre de régles, & plus particulieres. Ceux qui tourneroient la force de leur eſprit de ce côté là, découvriroient encore bien des choſes qui appartiennent à l'Art de trouver en général, ſurtout en traitant l'Arithmétique ſuivant la méthode analytique. La Géométrie élémentaire traitée de même peut encore rendre de bons ſervices par rapport au même

me but. Et l'on peut même pouſſer cette opération juſqu'à l'Algébre, ou Analyſe Mathématique; mais en uſant d'une plus grande circonſpection, pour ſéparer les choſes qui ſont propres à cette Analyſe, & qui viennent du calcul des grandeurs. Tout ce que *Tſchirnhauſen* a enſeigné dans ſa *Medècine de l'Ame*, peut être abſtrait ſans la moindre peine de la Géométrie élémentaire & de l'Algébre. Ces différentes obſervations ſont néceſſaires à quiconque veut faire des progrès dans l'Art de trouver, & ſurtout à ceux qui entreprendroient de le réduire en ſyſtème, ſi tant eſt que jamais ce projet, ſi ſouvent formé, ſe change en réalité. En attendant l'eſſentiel eſt de s'attacher à perfectionner de plus en plus la pénétration & le génie; deux appuis ſans leſquels les Inventeurs ne ſauroient faire le moindre pas, ſans broncher lourdement. Il faut auſſi s'affermir ſans ceſſe dans l'habitude de la démonſtration. Les railleries déplacées qu'on a fait tant de fois, & qu'on réitére tous les jours contre la forme démonſtrative des Ouvrages de Philoſophie, ne ſont duës qu'à l'ignorance & à la pareſſe de ceux qui tien-

tiennent ces frivoles propos. Etre Philoſophe, c'eſt ſçavoir bien raiſonner, d'une maniere également promte & ſûre, tout comme être bon Arithméticien, c'eſt ſçavoir bien compter, procéder dans le calcul avec cette facilité que donne l'habitude, & y joindre l'aſſurance qui naît d'une vuë diſtincte. Toute autre Philoſophie ne porte ce nom qu'abuſivement; elle n'eſt qu'un entaſſement de connoiſſances hiſtoriques dans la mémoire, ou un effort d'imagination, un tiſſu de ſaillies hazardées ſans preuves.

L'ART d'obſerver conduit aux découvertes *à poſteriori*. Il s'en fait à la vérité quelques unes ſans le ſecours de cet art; & le même hazard auquel on en eſt redevable eſt d'autant plus ſingulier que ce ſont preſque les plus importantes qui ſe ſont manifeſtées par cette voye. Mais cela n'ôte à l'Art d'obſerver rien de ſon prix; ſans lui on ne feroit pas tous les jours une infinité de découvertes de détail, qui enrichiſſent inſenſiblement les diverſes Sciences qui dépendent de l'obſervation. Quels ne ſont pas les accroiſſemens que l'Aſtronomie doit à *Flamſteed*, l'Hiſtoire Naturelle à M. *de Reaumur*, & ainſi du reſte.

POUR

Pour ſe former d'un côté à l'art d'obſerver, & pour ne pas perdre de l'autre un tems inutile à faire des Obſervations déja connues & répétées, il faut commencer par ſe mettre ſoigneuſement au fait de tout ce qui ſe trouve dans les Ecrits des Obſervateurs qui nous ont précédé, au moins par rapport au genre auquel nous nous appliquons. On doit en même tems faire attention à la maniere dont ils s'y ſont pris en faiſant leurs Obſervations, pour profiter des facilités qu'ils ont introduites dans ces diverſes manœuvres, d'où dépend le ſuccès des Obſervations, & pour éviter les inconvéniens dont ils n'ont pas pû ſe garantir. En effet l'art d'obſerver conſiſte en général dans l'habitude de faire tout ce qu'il faut pour arriver avec autant de promtitude & de certitude qu'il eſt poſſible, à la connoiſſance de quelque objet. Cette habitude ne peut s'acquérir qu'en réiterant exactement les Obſervations qui ont été faites par d'autres; mais ſurtout en les imitant, c'eſt à dire, en tranſportant & appliquant à d'autres objets qui n'ayent pas encore été obſervés la méthode & les *artifices* dont d'excellens Obſervateurs ſe ſont ſervis

par rapport aux choſes dont ils nous ont procuré une connoiſſance détaillée. Par ce moyen on devient inſenſiblement poſſeſſeur de l'art d'obſerver en général, & l'on ſe trouve en état d'en ſuivre les régles dans tous les cas où elles peuvent être ſuivies.

TOUT ce qui a été fait juſqu'ici pour perfectionner l'Hiſtoire Naturelle ouvre un vaſte champ à ceux qui veulent y entrer & les cultiver. Il exiſte une foule d'Obſervations Aſtronomiques, Anatomiques, Microſcopiques, &c. faites par des gens conſommés dans l'art d'obſerver, & d'après leſquelles il eſt aiſé d'abſtraire des *régles de cet art*, ſuffiſantes pour tous les genres d'Obſervations auxquels on voudra conſacrer ſon tems & ſes ſoins. Il n'y a peut-être point de Science plus féconde en Obſervations que la Medecine; on feroit une Bibliotheque entiere des Volumes qui les renferment; mais il faut convenir que ce ſont les moins exactes de toutes, & qu'on a beſoin d'une extrême circonſpection pour diſtinguer celles qui méritent une entiere créance d'avec une foule d'autres qui doivent être rejettées, ou rectifiées.

Auſſi

Auſſi *Pitcara*, Medecin lui-même, n'a-t-il pas fait difficulté d'exhorter les Medecins à prendre les Aſtronomes pour modeles. En effet ceux-ci ont en partage une Science, qui ſe diſtingue de toutes les autres par l'antiquité & le nombre des Obſervations, qui l'ont élevée à travers une longue ſuite de ſiècles au degré de perfection où nous la voyons préſentement. Ces Obſervations ont d'abord été groſſieres, & faites par le ſimple vulgaire; Mais elles ſont devenues d'une préciſion & d'une délicateſſe, qui fourniſſent l'occaſion la plus favorable d'examiner comment les manieres d'obſerver peuvent être perfectionnées. Qu'on liſe ſeulement avec quelque attention l'*Almageſte* ancien & nouveau de *Riccioli*, & l'on verra combien l'Aſtronomie a fait de progrès dans chaque ſiècle; & depuis le tems où *Riccioli* écrivoit, elle en a fait encore de bien plus conſidérables. Par rapport aux Obſervations qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, on peut recourir aux Mémoires des différentes Académies, mais ſurtout à ceux de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & aux Tranſactions Philoſophiques de la Société

Royale de Londres. Il y a encore bien des Arts particuliers que le tems, & la néceſſité, ont rendu infiniment ſupérieurs à ce qu'ils étoient dans leur origine. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus parfait que l'Architecture militaire dans l'état où les *Vauban* & les *Coehorn* l'ont laiſſée? Et malgré cela on fait tous les jours de bonnes Obſervations qui tendent à remédier aux inconvéniens qui ſe trouvoient encore dans la maniere de fortifier, d'attaquer, & de défendre les Places, dont on eſt redevable à ces grands hommes.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver qu'un bon *Obſervateur* a beſoin de génie, de pénétration, & même d'une ſubtilité qui doit exiſter encore plus dans les facultés de ſon ame que dans les organes de ſon corps. Sans ces qualités, la volonté, les bonnes intentions, quoique louables, ne ſuffiſent pas pour réuſſir dans un art, dont ſe ſont mêlés bien des gens qui n'y étoient point du tout propres. Et il ne faut pas s'étonner que dans la foule des Obſervateurs, il y en ait ſi peu qu'on puiſſe qualifier excellens, puiſqu'on ne peut être dans cette claſſe diſtin-

distinguée, qu'autant qu'on est Logicien consommé, qualité peut-être la plus rare de toutes parmi les Citoyens de la République des Lettres. En effet le succès des Observations est principalement, si ce n'est pas uniquement, attaché à l'application exacte des régles que la Logique prescrit pour la formation des jugemens intuitifs & des notions distinctes. On objecteroit inutilement que les premiers Observateurs n'ont pû connoître, ni par conséquent pratiquer, ces régles. D'un côté c'est cela même qui a causé l'imperfection de leurs Observations, & de l'autre on ne peut pas dire qu'ils ayent agi sans régle, puisqu'il y a dans tous les hommes, & surtout dans les hommes de génie, un fonds de Logique naturelle qui les guide sans qu'ils s'en apperçoivent, tout comme il y a une Arithmétique naturelle, une Géométrie naturelle, &c. Quand des hommes d'ailleurs très ignorans jugent de l'égalité de deux choses qu'ils ne peuvent pas appliquer l'une contre l'autre, mais qu'ils rapportent à une mesure commune, ne se fondent-ils pas sur un axiome, qui ne s'est, cependant jamais présenté à leur esprit

énoncé d'une maniere distincte, sçavoir que les choses qui sont égales à une troisième sont égales entr'elles. C'est ainsi que tous les pas que nous faisons en marchant sont réglés par les Loix de la Statique, qui ne laissent pas de nous être parfaitement inconnuës. Mais il y a une très grande différence entre réussir fortuitement, & connoître certainement. La premiere de ces choses suffit pour les besoins de la vie commune; au lieu que les Sciences ne se forment qu'au moyen de la seconde. Or il est aussi impossible d'acquerir des connoissances certaines, sans le secours de la Logique, & par de simples *Observations, quel qu'en* soit le nombre, *qu'il l'est* de faire des calculs inconteſtables sans le secours de l'Arithmétique, ou de démontrer des théorèmes & des problèmes sans le secours de la Géométrie. J'avouë que les Observations pourroient faire naître ces *régles* par voye d'abstraction; mais ne vaut-il pas bien mieux les aller puiser tout d'abord à la source, & munies de leur démonstration, dans la Logique où elles se trouvent?

Ce n'est pas à dire que les exemples nou-

nouveaux dont les Obſervations nous inſtruiſent, ne puiſſent conduire à de nouvelles régles, ou à un plus grand développement des anciennes. Mais il n'appartiendra pourtant qu'à un bon Logicien de juger du prix de ces régles, & de la meilleure maniere d'en faire l'application. En un mot, comme nous l'avons déja ſuffiſamment établi ci-deſſus, ce n'eſt qu'après avoir préparé l'eſprit par l'étude de la Logique, & par les exercices mathématiques, qu'on peut attendre un véritable ſuccès des recherches tant *à priori* qu'*à poſteriori* auxquelles on ſe livre dans la carrière des Sciences dont on fait ſon objet.

L'ART d'obſerver ſe diſtingue en *commun* & *artificiel*. Le premier n'exige que l'uſage des facultés de l'ame; il faut encore dans le ſecond le ſecours de divers Inſtrumens. Les Aſtronomes, ceux qui employent les microſcopes, &c. exercent donc l'art d'obſerver artificiel. Toutes choſes égales, il eſt plus difficile que l'art commun; il demande des fraix, & des commodités, que tout le monde ne peut pas ſe procurer. Avec cela le ſe-

cond de ces arts ſuppoſe le premier, & peut par là même ſouffrir une nouvelle diviſion, entant que dans l'art artificiel, il y a toujours quelque choſe qui appartient au commun, c'eſt à dire, un certain uſage des facultés de l'ame; après quoi vient le ſecours des Inſtrumens. Les diverſes Sciences auxquelles appartiennent les Obſervations ſont auſſi la ſource de diverſes dénominations; on dit Obſervations Chymiques, Géographiques, Pſychologiques, &c.

Ce qui augmente la difficulté des Obſervations artificielles, c'eſt qu'elles exigent de l'Obſervateur qu'il *ſoit au fait* de la *fabrique des Inſtrumens, & qu'il* ait la *dextérité requiſe pour* les manier. Le défaut de cette derniere qualité eſt très commun, & fait échouër quantité de gens qui auroient d'ailleurs du goût, ou même du talent pour l'Obſervation. Il y en a d'autres au contraire qui ont une adreſſe innée par laquelle ils ſe trouvent en état d'exécuter tout ce qu'ils imaginent, de tirer le meilleur parti des moindres circonſtances favorables, & d'obvier aux inconveniens les plus imperceptibles.

Tels

Tels étoient dans le ſiécle paſſé un *Leuwenhoeck*, & tout récemment un *Lieberkühn*.

En liſant avec réflexion les Obſervations des autres, il eſt bon de s'interroger perpétuellement pour ſe demander à ſoi-même, ſi l'on auroit fait tout ce que d'habiles Obſervateurs ont fait, ſi notre attention ſe ſeroit dirigée vers les mêmes détails, ſi le raiſonnement nous auroit conduit aux mêmes conſéquences. Quand on ſent que l'eſprit auroit été arrêté dans ſa route, ou détourné du droit chemin, il convient d'en approfondir la raiſon; & c'eſt un des moyens les plus efficaces d'arriver à la connoiſſance de ſoi-même, & de ſes forces dans la recherche de la Vérité. Après avoir procédé de cette maniere pendant un tems ſuffiſant, on peut pouſſer les eſſais plus loin, prévenir & deviner en quelque ſorte ce qu'un Obſervateur va rapporter, à peu près comme ceux qui ont lû beaucoup de Romans, ſavent d'avance la plûpart des faits qui vont ſuivre, & anticipent le dénouement. Si la préſomption & la témérité n'aveugloient pas tant d'eſprits, on auroit bien plus de

ſujets habiles dans tous les genres, & en particulier en fait d'Obſervations, parce que ceux qui commencent s'appliqueroient longtems à étudier, & pour-ainſi dire, à meſurer tous les pas de ceux qui les ont précédés. Mais le genre humain ſe diviſe aſſez exactement en deux parts, dont l'une eſt la *gent moutonniere*, qui ne dit que ce qui a été dit, & ne fait que ce qui a été fait, tandis que l'autre prenant un prurit de faire parler de ſoi pour une force de génie, dédaigne tout guide, & va d'écarts en écarts. C'eſt ſans doute le long aſſerviſſement de l'eſprit humain ſous le joug de la Philoſophie Scholaſtique, qui a produit cet eſprit d'*indépendance outrée*. Mais les gens ſages connoiſſent également le danger des deux extrémités, & les évitent.

ON s'inſtruit par les fautes des autres, tout comme par leurs ſuccès; & ſouvent cette voye d'inſtruction eſt la meilleure, parce qu'elle nous conduit à des recherches plus détaillées ſur la maniere dont ceux qui ont commis ces fautes y ſont tombés, & ſur ce qu'il faut faire pour les éviter. La connoiſſance de ces fautes,

tes, quand même nous ſerions les premiers à les découvrir, ne doit nous inſpirer, ni mépris pour les autres, ni prévention en notre propre faveur. Au contraire plus ceux dont nous relevons les erreurs avoient de capacité, & auroient pû aiſément s'en préſerver, plus nous devons avoir de défiance ſur notre compte, & craindre qu'il ne nous en échape de bien plus groſſières dont nous ne nous appercevons pas. Mais l'eſſentiel eſt d'aller droit au but, en tournant ces fautes à notre inſtruction, ou à notre correction, ſi nous en avons beſoin. Ceux qui prennent de bonne heure ce parti, & y perſiſtent invariablement, arrivent bientôt à toute la ſupériorité dont leurs talens naturels les rendent capables.

Pour mieux ſentir combien il eſt facile de ſe tromper en fait d'Obſervations, il n'y a qu'à conſidérer la durée de quelques fauſſes Obſervations, qui ont eu lieu de tems immémorial, & dont le vulgaire n'eſt pas encore détrompé. N'a-t-on pas crû juſqu'à *Descartes* que les qualités ſenſibles exiſtoient dans les objets, telles que nous les éprouvons? N'a-t-on

pas crû, & ne croit-on pas encore, que l'ame agit réellement & immédiatement sur le corps, le remuë, & lui imprime toutes les modifications, qui sont une suite de nos déterminations volontaires? Le Soleil ne semble-t-il pas se lever & se coucher journellement sur notre Horizon, & par conséquent se mouvoir autour de la Terre? Soutenir au gros des hommes le contraire de ce qu'ils croyent ainsi voir & sentir, c'est se rendre extravagant à leurs yeux. Ils ont coûtume de former un jugement sur leur observation qu'ils ne manquent jamais de confondre avec l'observation même; & on a des peines infinies à les engager à séparer ces deux choses. C'est ce qui a donné lieu pendant si longtems à la Magie & à toutes les procedures qui s'y rapportoient. Un tel cas singulier, une telle maladie extraordinaire existe: c'étoit là le fait. Or il n'y a que le Démon qui puisse en être l'Auteur. Premier jugement denué de preuves. Le Diable agit par l'intervention de personnes avec qui il entre dans une liaison, ou société fondée sur un pact. Second jugement de la même nature. Cette société diabolique a prin-

cipa-

cipalement lieu avec les vieilles femmes. Troiſième jugement, ſuivi d'une foule d'autres ſur les indices, ou marques auxquelles on pouvoit reconnoître les Sorciers & les Sorcieres. Tels ont été néanmoins pendant quelques ſiècles, à la honte de l'humanité, les principes reçus dans les Tribunaux Eccleſiaſtiques & Civils; telle a été la cauſe du ſupplice de tant de milliers d'innocens, dont tout le crime étoit une folie contagieuſe qu'on a vû diſparoitre dès que la Magie n'a plus été traitée comme un crime. Voilà donc bien des exemples de la derniere importance qui prouvent ſuffiſamment le danger des fauſſes Obſervations & la facilité d'y tomber.

Les Expériences diffèrent des Obſervations, en ce qu'elles demandent pour l'ordinaire un plus grand apparat d'Inſtrumens, & qu'agiſſant immédiatement ſur les ſujets qui en ſont les objets, elles les modifient & y apportent des changemens qui ſont le réſultat de l'opération expérimentale. Il faut tenir ici la même conduite qu'à l'égard des Obſervations; s'inſtruire exactement de toutes les Expériences qui ont été déja faites, de la ma-

niere dont elles ont été faites, des moyens qui ont contribué à leur succès, des défauts ou inconveniens dont on n'a pû les délivrer entierement, & prendre enſuite ſes meſures pour tirer tout le parti poſſible des ſecours déja connus, & ſe mettre à l'abri des obſtacles qui pourroient en traverſer l'efficace. *Otton de Guericke* & *Torricelli* frayerent au commencement du ſiècle paſſé la route aux Expériences les plus importantes de Phyſique & de Méchanique, qui ont été pouſſées enſuite beaucoup plus loin par une foule d'habiles gens. *Robert Boyle* en Angleterre a fait une infinité d'Expériences conſidérables. Parmi celles du Conſul de *Magdebourg* il y en avoit eu quelques unes ſur l'électricité, qui conduiſoient à la découverte de pluſieurs ſecrets de la Nature. On les avoit cependant négligées juſqu'au tems où l'une des anciennes qualités occultes fut reſſuſcitée par le grand *Newton*, & miſe, pour ainſi dire, ſur le thrône de la Phyſique ſous le nom d'*Attraction*. Cela fit heureuſement penſer à renouveller les Expériences qui concernent la force électrique; & depuis ce tems-là elles ſont devenues un

des

des principaux objets de l'attention de tous ceux qui cultivent la Phyſique expérimentale, & elles ont donné lieu à quantité de phénomenes intéreſſans, qui n'excitent pas moins l'admiration aujourd'hui, que le faiſoient dans leur origine ceux de la peſanteur & de l'élaſticité de l'air, lorſque la Pompe pneumatique de *Guericke* les manifeſtoit au genre humain.

Les Expériences ont entr'elles des rapports & une dépendance qu'il eſt eſſentiel de connoître, pour en tirer tout l'uſage dont elles ſont ſuſceptibles. C'eſt ce qui avoit engagé M. *de Wolff*, qui a exercé pendant quelque tems la Profeſſion de Phyſique Expérimentale, à réduire les Expériences dont on fait ordinairement des Cours Académiques, dans l'ordre le plus convenable, & le plus propre à faire ſentir comment elles dépendent les unes des autres. L'Eſſai que le même Philoſophe a publié ſur la multiplication des grains ſe rapporte au même but, c'eſt à dire à faire voir par l'exemple de la production d'un grand nombre d'épics qui naiſſent d'un ſeul grain, comment il faut marcher dans la route

route expérimentale pour obtenir avec le plus de ſuccès la fin qu'on ſe propoſe. Mais ceux qui veulent connoître diſtinctement l'Art de faire des Expériences, & les régles les plus ſûres pour réuſſir dans cet Art, ne ſçauroient choiſir de guide plus digne de leur confiance que le célébre M. *de Réaumur*, dont les Ecrits, tant ceux qui ſont inſérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, que ceux qu'il a publiés ſéparément, ſont de vrais modèles dans le genre expérimental. L'exactitude des deſcriptions dont toutes les Expériences de ce grand homme ſont accompagnées, ſurpaſſe tout ce qu'on avoit encore publié ſur de ſemblables matieres. Cette exactitude met en état, non ſeulement de répéter les Expériences de M. *de Réaumur*, mais encore & ſurtout d'en déduire les régles générales qui conſtituent la théorie de l'Art d'expérimenter. C'eſt le même aveuglement, ou la même prévention, qui ont fait méconnoître le prix des détails que M. *de Wolff* a mis dans ſes raiſonnemens, & de ceux qui régnent dans les Expériences de M. *de Réaumur*.

On

ON ne ſçauroit parler du rétabliſſement des Sciences en général, mais ſurtout de celui de la Phyſique Expérimentale, ſans nommer l'immortel *Bacon*. Ses Ouvrages, en particulier ſon *nouvel Organe des Sciences*, & ſon Traité *des Accroiſſemens des Sciences*, renferment une infinité d'ouvertures qui tendent à perfectionner l'art de trouver *à poſteriori* par les obſervations & par les expériences. On peut tirer un très grand parti de cette lecture, pourvû qu'on ait déja l'eſprit diſpoſé par l'acquiſition des vertus intellectuelles formelles, & qu'on ſe ſoit appliqué pendant quelque tems à faire des Obſervations & des Expériences. Car *Bacon* n'a pas écrit pour le peuple érudit, ni pour des apprentifs qui méconnoiſſant leur foibleſſe s'imaginent en ſçavoir autant que les plus grands Maîtres.

ENFIN, quoiqu'on ne parle ordinairement que d'Expériences phyſiques & méchaniques, il n'en eſt pas moins certain que toutes les Sciences ont un côté expérimental, & que la Morale, la Politique, la Théologie, conduiſent à des Expériences très utiles & très conformes aux régles de l'art, ceux qui ſavent les faire.

faire. On en fera convaincu, ſi jamais l'art de trouver eſt réduit en forme ſyſtématique.

QUICONQUE veut devenir habile dans l'art de faire des Expériences, doit préalablement s'être exercé d'une maniere ſuffiſante dans celui de faire des Obſervations. Ce qu'il y a de commun entre l'un & l'autre forme une analogie propre à aider beaucoup ceux qui la poſſedent. Après cela toute Expérience eſt dans le fonds une Obſervation à laquelle on eſt arrivé par certains préparatifs, & à l'aide de certaines manœuvres; au lieu que dans l'Obſervation ſimple on ſe contente d'examiner *attentivement* un objet tel que *la Nature nous le préſente*. Quand, par exemple, vous avez produit le vuide dans un globe creux, qui étoit auparavant en équilibre avec un poids, vous obſervez qu'il perd de ſon poids, & que ne pouvant plus garder l'équilibre, il eſt obligé de monter.

LE réſultat des Expériences doit être d'acquérir des notions déterminées de choſes qui étoient auparavant inconnuës. Car c'eſt une ſimple curioſité, ou plutôt une vraye puérilité, que de ſe borner à la

la contemplation du fait qui eſt produit par l'Expérience, ſans que cela ſerve à enrichir nos connoiſſances, ou du moins à les affermir. Alors un Phyſicien qui fait un Cours d'Expériences ne différeroit guères d'un Joueur de Gobelets. On peut reprocher à *Robert Boyle*, malgré l'étendue & le prix réel de ſes Expériences, qu'il n'en a pas pouſſé aſſez loin les conſéquences, s'étant preſque borné à prouver par là que tout s'exécute d'une maniere méchanique dans la Nature. Il y a dans toutes les Expériences réelles qui parviennent à la connoiſſance des Phyſiciens, pluſieurs notions univerſelles, qui peuvent en être abſtraites par ceux qui ſont doués d'une pénétration ſuffiſante pour démêler les choſes *abſtraites* dans les *concretes*, & pour employer avec dextérité le principe de réduction. De cette façon, quand même on ne pourroit pas toujours trouver les cauſes des phénomenes qui ſont manifeſtés par les Expériences, cela ne laiſſe pas de contribuer beaucoup à l'accroiſſement des Sciences, parce que les notions acquiſes par ce moyen deviennent des principes qui ſervent à faire d'autres découvertes,

&

& dont on peut faire uſage dans les démonſtrations. M. *de Leibnitz* a fort heureuſement comparé ceux qui ne ſe laſſent point de faire des Expériences, dont ils ne tirent aucun fruit, à des gens qui ramaſſeroient à grands fraix & par des efforts continuellement réitérés, des matériaux ſans nombre, dont ils ne voudroient ſe ſervir pour la conſtruction d'aucun édifice, aimant mieux ſéjourner en plein air, ou vivre dans des cavernes. Il faut avouer que tous ceux qui font des Expériences n'ont pas les talens néceſſaires pour les rapporter à l'avancement des Sciences: mais on n'exige non plus ce ſoin que de ceux qu'*on en ſuppoſe capables. Il eſt même* convenable qu'*il y ait* beaucoup plus de Manœuvres que d'Architectes; & ceux-ci ſont charmés de trouver des gens qui les déchargent de la partie la plus onéreuſe & la plus faſtidieuſe du travail.

Nous nous abſtenons d'appliquer ici avec plus d'étendue tout ce qui a été dit ci-deſſus de l'art d'obſerver, & qui convient à l'art d'*expérimenter*. Diſons plutôt que ceux qui veulent chercher la vérité hors des Mathématiques, doivent aſſu-

associer à l'art de trouver *à priori* les arts de l'observation & de l'expérience: association qui est aussi souvent requise dans les Mathématiques mixtes. Toutes les connoissances physiques ont commencé par des Observations, qui ont été suivies dans les temps postérieurs d'Expériences; & c'est des unes & des autres qu'on a déduit des principes certains, qui ont servi à faire des découvertes *à priori*. Quelquefois aussi on a formé *à posteriori* des propositions déterminées, dont on a ensuite entrepris de donner la démonstration *à priori*. Il n'y a point d'autres routes pour arriver à la connoissance des vérités naturelles. Dans la Morale nous supposons les choses que l'Expérience nous enseigne au sujet de l'Ame; & nous avons à cet égard l'avantage de posséder au dedans de nous-mêmes la source des Expériences. Quiconque a une legère teinture de l'Optique ne sçauroit ignorer combien le secours des Observations & des Expériences y est essentiel. L'Astronomie n'est autre chose qu'un tissu systématique d'Observations. En Arithmétique ce qu'on appelle preuves est équivalent aux Expériences. En Géométrie

les

les conſtructions qui ſervent de fondement aux démonſtrations qu'on peut appeller méchaniques, répondent aux Obſervations. On peut auſſi rapporter ici l'explication des formules algébriques par les nombres & par les conſtructions géométriques, qui rendent la vérité ſenſible par des exemples. En général l'Entendement humain étant trop *limité*, les vertus intellectuelles formelles ayant certains degrés, au delà deſquels elles ne peuvent aller, & leur uſage dépendant du miniſtère des facultés inférieures; il réſulte de tout cela que nos connoiſſances *à priori* tiennent étroitement aux connoiſſances *à poſteriori*, & y ſont perpétuellement mêlées. Auſſi n'y a-t-il point de route ſûre dans la découverte des vérités cachées que celle où l'on aſſocie l'art de trouver *à priori* avec celui de trouver *à poſteriori*.

QUAND on veut eſtimer à quel degré quelcun poſſede l'art de trouver, on ne peut en juger qu'en examinant la maniere dont il eſt parvenu à quelque vérité cachée. Cette eſtimation ne peut être fondée, ni ſur l'utilité de l'invention, ni ſur la longueur des ſiècles pendant leſquels

quels elle s'étoit dérobée à l'eſprit humain. Un heureux hazard a fait ſouvent naître les plus grandes découvertes ſous la main de ceux qui y penſoient le moins. Cependant on ne ſçauroit empêcher le gros des hommes d'avoir une idée extraordinaire de ceux qui ont fait quelque inſigne découverte, quoiqu'on ait une pleine certitude qu'elle ne leur a coûté aucun effort de méditation; on ſuppoſe en eux quelque inſtinct ſurnaturel, un génie divin, qui leur a tenu lieu de recherche & d'art. Mais après tout ce n'eſt là qu'un mot vuide de ſens; & celui dans l'eſprit duquel naît une découverte imprévue eſt à peu près dans le cas de celui qui trouve ſous ſes pas un tréſor qu'il ne cherchoit pas. Cependant de ſemblables Inventeurs méritent ſi non l'admiration, au moins la reconnoiſſance du genre humain, à proportion du prix de leurs découvertes. Celui, par exemple, qui a trouvé l'art de greffer eſt, entant que bienfaiteur de ſes ſemblables, infiniment au deſſus de celui qui a réſolu le difficile problème des figures iſopérimetres; ſolution dont notre Globe ne retirera jamais aucun avantage. L'avantage

tage des talens & de la force d'esprit n'en demeure pas moins inconteſtablement au dernier. Il ne s'agit donc que de rendre une exacte juſtice à chacun, & de ne point confondre des choſes qui doivent être diſtinguées. Il faut auſſi prendre garde qu'un Inventeur qui trouvant un grand nombre de vérités déja démontrées, s'en ſert pour arriver à de nouvelles découvertes, ne l'emporte pas ſur ceux qui l'ont précédé, par cette ſeule raiſon qu'il en ſait plus qu'eux. Sans ces ſecours il en ſauroit beaucoup moins; & le plus ſouvent, s'il avoit été à leur place, il ne les auroit pas égalé. Notre orgueil nous perſuade que *nous ſommes grands*; mais cela ne vient, comme quelcun l'a fort bien dit, que de ce que nous ſommes montés ſur les épaules des Anciens. Il en eſt de même des artifices heuriſtiques. Un Géometre qui excelle aujourd'hui dans la quadrature des courbes, ne l'emporte pas ſur *Archimede* qui n'a pu quarrer que la parabole; opération qu'on regarde aujourd'hui comme un jeu. Si l'on avoit connu du tems d'*Archimede* les calculs différentiel & intégral, ce grand homme auroit laiſſé un bien plus vaſte

terrain

terrain défriché dans la Géométrie. Et ceux qui ſavent comment on eſt parvenu à ces calculs, n'imputeront point non plus à *Archimede* de n'y avoir pas penſé. Concluons donc que dans l'eſtimation de l'art qui a été requis pour trouver quelque vérité, il faut ſurtout avoir égard aux vérités qui avoient déja été trouvées par d'autres, & ſans leſquelles il auroit été impoſſible de parvenir à celles qui donnent ſouvent tant de vanité à leurs Inventeurs. Il y a une très grande différence entre faire quelque choſe par ſoi-même, ou en empruntant l'aſſiſtance d'autrui. Comme il eſt auſſi plus facile d'employer des artifices heuriſtiques qui ont déja été mis en uſage par d'autres, que d'en imaginer ſoi-même, il convient de diſtinguer exactement les cas où l'Inventeur a imité ces artifices, de ceux où il les a tirés de ſon propre fonds. Les Géométres, par exemple, donnant aujourd'hui des ſolutions analytiques des problémes, ſurtout de ceux qu'on peut appeller phyſico-méchaniques, il eſt beaucoup plus aiſé d'appercevoir quels ſont les moyens dont ils ſe ſont ſervi, que s'ils employoient la méthode ſynthetique des Anciens. C'eſt

ce dont on ne sauroit être suffisamment instruit, à moins qu'on ne soit versé dans l'Histoire littéraire. Cependant il est non seulement agréable, mais même utile, d'avoir une estimation exacte du prix des inventions, & du mérite des inventeurs. En bonne justice ceux-ci doivent être dégradés de ce rang, toutes les fois qu'ils l'ont usurpé; & les réduire à la honteuse classe des plagiaires, c'est rendre service à la Société, qui n'est que trop souvent la dupe des airs de hauteur & des tons de suffisance que prennent des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir sçû copier, & dont l'imagination & la mémoire soutenues d'une bonne dose d'effronterie, ont fait toute la réputation.

IL y auroit de l'injustice à refuser à ceux qui ont perfectionné les découvertes fortuites la gloire qui leur est due. D'un côté il y a telle de ces découvertes, qui auroit demandé des efforts presque au dessus de l'humanité, s'il avoit fallu y arriver *à priori*. Telle étoit celle du Telescope, comme on peut s'en convaincre en lisant la *Dioptrique* de *Huygens*. Et même l'effet du Telescope étoit d'une natu-

nature à ne pouvoir jamais être prévu, n'étant pas croyable que la Dioptrique eut jamais pris des accroiſſemens propres à frayer à cet égard la route de la démonſtration. Il faut également convenir que la Chymie, malgré les progrès qu'elle a faits dans ces derniers tems, ne mettroit perſonne en état de trouver *à priori* la compoſition de la poudre à canon. D'un autre côté la plûpart des découvertes fortuites n'auroient pas mené fort loin, ſans la ſagacité avec laquelle elles ont été cultivées & conduites à une perfection dont leurs Inventeurs ne ſe ſeroient jamais douté, par des hommes d'un ſavoir profond & d'une capacité ſupérieure. Ce ſont là dans le fonds les vrais Inventeurs, puiſqu'il importe fort peu d'avoir trouvé une choſe, quand on n'en ſçait pas les uſages.

C'EST donc penſer d'une façon trop vulgaire que de ſe laiſſer aller tout entier à l'admiration qu'excitent quelquefois des découvertes inattendues & ſurprenantes. Une des plus rares de ce ſiécle, c'eſt inconteſtablement celle des *Polypes*; le nom de M. *Trembley* durera autant qu'elle; mais ce qui a fait le plus

d'honneur, & un honneur réel à ce judicieux Obſervateur, c'eſt d'avoir développé ſa découverte à *la Réaumur*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi; c'eſt à dire, en joignant à la préciſion de l'expoſé l'étendue des vues & des conſéquences qui en naiſſent. Une autre découverte, qui ne doit pas moins attirer de célébrité à ſon Auteur, ſi cette célébrité eſt diſpenſée par de juſtes eſtimateurs, c'eſt celle de Mr. *Bonnet* ſur les Pucerons qui ſe propagent ſans accouplement. Mais les réputations ſont encore plus fortuites que les découvertes, comme M. *de Prémontval* l'a prouvé d'une maniere auſſi ingénieuſe que ſolide. *Les expériences électriques ont fait beaucoup d'honneur dans* ce ſiécle à ceux qui en ont produit de nouvelles. Mais il ne faut pas mettre au même rang celles qui ſe ſont offertes d'elles-mêmes, comme la ſecouſſe violente qui imprima tant de frayeur à *M. Muſchembroek*, avec d'autres où l'on n'eſt parvenu qu'en y tendant formellement, comme celles de M. *Francklin* ſur l'électricité des nuées. Si l'on peut appeller une découverte, le coup de foudre qui a terraſſé M. *Richmann*, elle a trop coûté

coûté à ſon Auteur. Pour ne pas trop nous étendre ſur un ſujet qui d'ailleurs mérite bien d'être traité avec quelque exactitude, il y a de l'inconvénient à trop flatter l'amour propre des Inventeurs, ſurtout lorſque leurs titres ſont un peu équivoques; il y en a à déprimer ceux qui en tout ou en partie ont droit à quelque invention, de ſorte que la balance doit être tenue ici le plus équitablement qu'il eſt poſſible; ou ſi on la laiſſe pencher un peu, ce doit être du côté favorable, parce que la Société eſt intéreſſée à ce que le nombre des découvertes ſoit multiplié.

Lorsqu'un Inventeur cache la maniere par laquelle il a trouvé quelque vérité, c'eſt le cas de ſuſpendre ſon jugement ſur le degré de capacité dont il a eu beſoin pour cette découverte, à moins qu'il n'y ait des circonſtances qui ſervent à former un jugement déterminé. *Archimede* n'a point rapporté comment il avoit trouvé les vérités géométriques, dont ſon ſiècle lui fut redevable. Mais d'un côté il eſt aſſez connu que de ſemblables vérités ne peuvent être découvertes qu'*à priori*; & de l'autre le calcul algébrique n'étoit

pas encore connu, de sorte qu'on ne pouvoit se servir que de la voye des démonstrations ordinaires. *Jean Baptiste Porta* est à proprement parler le premier Inventeur de la possibilité du Telescope, dont un Ouvrier de *Middelbourg* trouva par hazard la réalité. Cet Auteur, dans sa Magie naturelle, L. XVII. C. 10. avoit avancé qu'en combinant deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave, on parviendroit à rapprocher les objets éloignés, & à les voir avec plus de distinction. Mais, comme de son tems la Loi de la réfraction étoit inconnue, & que par conséquent la théorie de la réfraction de la lumiere dans les lentilles ou verres polis convexes & concaves n'existoit pas, il est manifeste que le Telescope ne pouvoit être trouvé *à priori*, & qu'il n'y avoit que la combinaison des lentilles, faite au hazard ou à dessein, qui put y conduire.

C'EST un cas singulier & embarrassant que celui de deux Inventeurs, qui aspirent à la gloire de la même invention, lorsque chacun d'eux est appuyé sur de bonnes raisons qui parlent en sa faveur. Ce cas existe, lorsque deux personnes ar-

arrivent, soit en même tems, soit en des tems différens, à la même découverte, sans avoir eu connoissance réciproque de leurs recherches, ou du moins des moyens qu'ils ont mis en œuvre pour y réussir. Quiconque même trouve par son propre travail des choses dont la connoissance étoit fort ancienne & répandue, en est le légitime Inventeur, quoique le public ne lui sache aucun gré de ses découvertes. Toute dispute dans un semblable cas seroit frivole; mais lorsqu'il s'agit de quelque grand objet, qui s'est offert à deux Génies supérieurs presque en même tems, cela peut faire naître des contestations d'éclat. On sent bien que nous avons en vuë la fameuse dispute qui a partagé l'Angleterre & l'Allemagne entre *Newton* & *Leibnitz*. *Keill* assigna la qualité de premier Inventeur à *Newton*, accordant à *Leibnitz* celle de second, c'est à dire, convenant qu'il avoit trouvé par lui-même le calcul dont il étoit question. Sur quoi *Newton* prononça d'un ton de Dictateur qu'il prenoit quelquefois, qu'un second Inventeur n'avoit aucun droit. Décision obscure, & qui, si l'on cherche à l'expliquer, ne peut

ſignifier autre choſe, ſinon qu'un ſecond Inventeur ne ſauroit s'attribuer une découverte, qui dans le fond lui appartient réellement, & qu'il eſt déchu de tout droit, dès là qu'il l'a faite après un autre. Ce qu'il faudroit exprimer par la Loi ſuivante : *Si deux perſonnes trouvent en tems différent la même choſe, celui qui l'a trouvée le premier doit être dit ſeul Inventeur, ſans que l'autre ait le moindre droit à la gloire de l'invention.* Mais il eſt conſtant, & les Newtoniens ne le deſavouent point, que *Leibnitz* a publié le premier ſon calcul dans les *Acta Eruditorum*, dans un tems où perſonne n'en avoit entendu parler; d'où il s'enſuit que la Loi de *Newton*, pour valoir en ſa faveur, doit encore comprendre cette clauſe; *quand même le premier Inventeur auroit ſupprimé longtems ſa découverte, & que le ſecond jouïroit d'une priorité conſidérable par rapport à la date de la publication.* Or, ſuivant la Loi naturelle, 1. celui qui trouve le premier une choſe, ne prive point celui qui vient après lui de la qualité d'Inventeur, dès qu'il eſt aſſuré que le dernier ne doit rien au premier; 2. dans les cas douteux il faut toujours en reve-

revenir aux préſomtions; & la préſomtion favoriſe celui qui a publié ſa découverte, dès qu'il eſt à l'abri de tout ſoupçon de plagiat. Il vaudroit mieux que cette controverſe n'eut jamais été agitée; *Newton* & *Leibnitz* auroient pû jouïr également & paiſiblement d'une gloire qui leur étoit duë; & les paſſions n'auroient pas joué un jeu qui rabaiſſe toujours les grands hommes.

Ceux qui aident les autres de leurs lumieres pour les conduire à la découverte de vérités cachées, partagent avec eux la gloire de l'invention, en vertu du principe général ſuivant lequel toute perſonne qui concourt à un fait quelconque, eſt cenſée participer à ſes effets. La diſtance même des tems n'y fait rien; quelque anciennes que ſoyent les ouvertures & les directions qu'on a reçues de quelcun, on lui en eſt toujours redevable dans le tems où elles ſont miſes à profit. Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui fourniſſent ſeulement à d'autres l'occaſion de découvrir: ils n'ont aucune part à l'invention. C'eſt le cas de ceux qui, en propoſant des queſtions importantes, ſoit qu'ils fuſſent en état de les réſoudre eux-mêmes, ou non, feroient

naître à d'autres l'envie de s'en occuper, & les acheminoient ainsi à des succès qu'ils n'auroient pas eu. L'Inventeur fortuit du Telescope fut cause que *Kepler* tourna ses recherches sur la réfraction de la lumiere dans les verres polis, & l'ayant heureusement trouvée, cela le conduisit à la construction du Telescope Astronomique; sans qu'on puisse dire que le premier Inventeur lui ait été d'aucun secours pour trouver les Propositions dont sa Dioptrique est composée.

Il arrive quelquefois qu'en corrigeant les erreurs d'un autre, on découvre des vérités; mais l'errant, quoiqu'il ait occasionné ces découvertes, n'y entre pour rien, à moins que son erreur n'ait déja contenu une partie de la vérité de sorte que l'Inventeur n'ait eu besoin que de redresser ce qui étoit défectueux, ou de suppléer à ce qui manquoit. On peut emprunter ici des exemples des hypotheses des Astronomes sur le mouvement propre du *Soleil* & des Planetes, & de l'*Architecture* militaire par rapport aux différentes especes de fortification successivement inventées. L'invention entiere ne sçauroit être attribuée à ceux qui perfectionnent; au con-

contraire on dit communément qu'il eſt plus facile d'ajoûter que de trouver.

Tout homme qui prétend tout avoir trouvé par lui-même, & ne devoir rien aux autres, eſt un ignorant, ou un fourbe. On ne ſçauroit concevoir de prétention plus extravagante que celle de l'*Autodidactiſme* univerſel : & ceux qui la manifeſtent, méritent d'être impitoyablement relancés. Il ſe peut qu'un homme qui excelle dans une Science n'ait pas lû beaucoup de Livres; mais il ne faut pas non plus en lire beaucoup, il ſuffit de lire les meilleurs, ils renferment les vérités déja trouvées, d'où un bon eſprit déduit bien plus aiſément celles qui peuvent en être inférées, que s'il s'embarraſſoit & ſe ſurchargeoit d'une trop grande lecture. Il y a des exceptions cependant; & *Leibnitz* en a fourni une. Il avoit prodigieuſement lû; mais il vouloit ſe diſtinguer dans pluſieurs genres de Sciences, qu'il eut l'art, ſuivant l'expreſſion de M. *de Fontenelle*, d'atteler de front; & parmi ces Sciences, ou connoiſſances, il y en avoit dont le fonds n'eſt autre choſe qu'une ample moiſſon faite dans les Livres, comme l'étude de l'Hiſ-

toire, de la Politique, des Généalogies, des Droits & des Intérêts des Princes. Ses vuës avoient été principalement tournées de ce côté là pendant sa jeunesse; & les Charges auxquelles il parvint depuis, changerent son goût en devoir. *Newton* au contraire avoit fort peu lû; & il n'est pas difficile en étudiant ses Ecrits de deviner quels avoient été les Ouvrages par lesquels il s'étoit préparé à la composition des siens. Mais il n'importe que l'on soit redevable à peu de personnes ou à plusieurs; il suffit qu'on le soit, & il n'y a personne qui ne le soit.

JUGER des inventions, & en juger solidement, ce n'est point non plus en partager la gloire. Qu'on propose un problème à résoudre, une Question de l'ordre de celles auxquelles les Académies adjugent annuellement des prix, les Savans, Académiciens ou autres, qui sont constitués Juges des Pieces envoyées au concours, décident, & sont censés le faire avec connoissance de cause. Lors donc qu'il se rencontre quelque découverte qu'ils sçavent exactement apprécier, il est honorable pour eux d'avoir cette supériorité de lumieres qui fait respecter leurs

leurs déciſions; mais s'ils vouloient s'arroger le mérite intrinſeque des choſes ſur leſquelles ces déciſions ont roulé, on les tourneroit, & avec raiſon, en ridicule. C'eſt une queſtion à part, que de décider, quelles ſont les facultés intellectuelles les plus excellentes, celles de l'Inventeur, ou celles de ces Juges; & cela peut varier ſuivant les cas.

DIRE qu'une choſe peut ſe faire, ſans apprendre comment, c'eſt laiſſer le champ libre aux Inventeurs. Si l'on inſtruit ſimplement quelcun, qu'on peut tirer la racine quarrée d'un nombre donné, & qu'il découvre enſuite par lui-même le moyen de faire cette extraction, l'honneur lui en appartient tout entier. Prenons un exemple plus conſidérable. Il y a bien des ſiècles que les Egyptiens avoient trouvé le moyen de faire éclorre des poulets par la chaleur des fourneaux ſans le ſecours de l'incubation; mais ce ſecret étoit demeuré enſéveli dans l'obſcurité de ces tems reculés. L'illuſtre M. *de Reaumur* l'a retrouvé; & c'eſt préciſément la même choſe que s'il l'avoit trouvé. Le miroir d'*Archimede* a eu à peu près le même ſort entre les mains

de M. *de Buffon*. Et si quelcun renouvelloit aujourd'hui le feu *Grégeois*, on devroit l'associer à ces Savans, entant qu'Inventeur, quoiqu'il pût d'ailleurs leur être fort inférieur.

Il y a bien des choses qui décelent manifestement l'incapacité d'un homme qui se donne pour Inventeur. S'il produit sur le pied de ses propres inventions des choses qui se trouvent déja dans des Livres connus & répandus; si l'on a certitude que ces Livres soyent parvenus à sa connoissance; si l'on est au fait de sa capacité de façon à se convaincre qu'elle n'est pas suffisante pour les découvertes qu'il s'arroge; enfin si de quelque maniere que ce soit, on est instruit des moyens par lesquels il s'est approprié le bien d'autrui; le vol est avéré, & la honte ne doit pas être épargnée à ceux qui s'en rendent coupables. Car il n'est pas juste que d'honnêtes & utiles Citoyens de la République des Lettres, *qui ne* sçauroient à la vérité prétendre aux premiers rangs, mais qui mettent en œuvre toutes les voyes légitimes de s'avancer, voyent usurper la gloire & les distinctions par des gens à qui il n'en coûte que-

que d'user d'effronterie. Il est encore plus naturel qu'un Inventeur vivant, que l'on dépouille, reclame contre cette injustice, & revendique ses justes droits. Cependant il faut, autant qu'il est possible, ne point faire entrer les passions là dedans, & n'agir que pour les intérêts de la vérité; & c'est ce dont il y a bien peu de gens qui soyent capables.

L'AMBITION ne conduit pas les Savans à des démarches moins obliques, à des procédés moins irréguliers, que le font ceux dont on a des exemples perpétuels dans le Monde, & surtout dans les Cours. Il suffit qu'on laisse échaper un mot sur les vues dont on est rempli, & les découvertes auxquelles on tend, pour qu'un homme qui court la même carriere, le saisisse, & s'en serve, s'il lui est possible, pour prévenir un Concurrent dont il cherche à devancer les pas. Au moins faudroit-il dans de semblables cas user d'une sincérité honnête, en distinguant ce qui est à nous de ce que nous devons à autrui, quand même il ne s'agiroit que d'une simple indication du sujet, qui nous ait déterminé à y penser. Mais de semblables aveux coûtent trop, ou même le

le plus ſouvent, il ne vient pas dans l'eſprit qu'on y ſoit obligé. Comme la République des Lettres n'eſt point ſoumiſe à ces Loix qui retiennent les hommes par la crainte des peines, on y lâche la bride à ſes penchans ſans contrainte, & l'on y exerce le brigandage plus ouvertement que partout ailleurs.

TOUT ceci regarde les Inventeurs; diſons quelque choſe de plus précis ſur le degré d'eſtime que méritent les Inventions en elles-mêmes. On le proportionne ordinairement au degré d'influence qu'elles ont ſur les affaires du Monde, & aux changemens conſidérables qui en réſultent dans la Société. C'eſt ainſi que la Bouſſole a lié enſemble les deux Hémiſphères auparavant ſéparés, & que la poudre à canon a introduit un Art de la Guerre tout différent de celui qui avoit précédé. Cependant un eſtimateur équitable doit faire quelquefois autant de cas d'inventions moins brillantes, mais qui intéreſſent de plus près la perfection de l'Ame ou du Corps, qui procurent au genre-humain des commodités, ou même de ſimples agrémens, propres à embellir notre ſéjour actuel. Si l'on connoiſ-

noissoit bien tout le prix de la vérité, & combien notre esprit peut goûter de vraye satisfaction, en faisant des progrès dans sa connoissance, on regarderoit comme les principaux Bienfaiteurs du genre humain, ceux qui délivrent l'esprit du joug pesant & honteux de l'erreur. Sous ce point de vue *Descartes* est peut-être celui à qui l'humanité est le plus redevable. Ce n'est point par ses inventions particulieres qu'il mérite d'être ainsi envisagé; elles sont presque toutes des tentatives manquées; mais il a été l'Inventeur de la Vérité, il a appris aux hommes à la chercher, il a ôté de dessus leurs yeux le bandeau qui les empêchoit de la voir & de la desirer. Tout ce qu'on a fait depuis lui, c'est à lui qu'on le doit, parce que sans lui on ne l'auroit pas fait. Ceux qui méconnoissent d'aussi insignes services, ou qui osent parler avec dureté d'un si grand homme, joignent à l'ingratitude une audace impardonnable.

Il est par conséquent difficile d'apprécier au juste le prix de bien des découvertes particulieres, dont les influences ont été imperceptibles, & ont contribué en différentes manieres à rendre les hommes

mes plus éclairés, plus réglés dans leurs mœurs, plus propres à gouter & à augmenter les douceurs de la Société. Il régne une variété infinie dans les vérités, dans les différens rapports qu'elles ont entr'elles, & dans ceux qu'elles peuvent avoir avec l'état des hommes. Mais elles ont toutes un caractère réel d'utilité pour ceux qui savent les rapporter à leur véritable destination: il vaut mieux les connoitre que les ignorer; & c'est une maxime très erronée que celle de ces gens qui soutiennent, qu'il y a des vérités nuisibles, dangereuses, qu'il faut taire, ou qu'il y en a d'inutiles, dont il faudroit négliger la culture. On demande souvent fort mal à propos aux Géométres, (& j'ai entendu faire plus d'une fois cette ridicule objection,) à quoi servent leurs calculs & leurs opérations compliquées, & ce qu'on gagne en apprenant le résultat de certaines recherches qui leur coûtent beaucoup de peine. Ils répondent avec beaucoup de raison que cela ne sert point assurément à faire des souliers ou à gagner du pain; mais que cela étend & fortifie leur esprit, aggrandit le domaine de la Vérité, & les met

met en état de découvrir de tems en tems des choſes dont l'importance eſt réelle, & l'utilité inconteſtable. Les Savans ont la coûtume de mépriſer tout ce dont ils ne font pas leur objet, & de regarder ceux qui s'y appliquent comme des gens qui perdent leur tems. Ils ont tort. Il n'y a point de tems perdu, dès qu'on tend à la Vérité, & qu'on prend la route qui y conduit. Il eſt au contraire expédient, vû la diverſité des talens & des goûts, qu'il y ait pluſieurs eſpeces de vérités dont l'eſprit puiſſe s'occuper, & pluſieurs moyens d'y arriver. On doit encourager en général tous ceux qui aiment la vérité, & qui ont un génie propre à la connoître, ſans les gêner ſur le choix des vérités. Si les diſtinctions & les récompenſes étoient diſtribuées dans le Monde avec plus d'égalité & d'équité, on verroit ſortir de l'ombre, & pour ainſi dire, de la pouſſiere, une foule de talens inconnus, eſtimables, & dont les effets ne tarderoient pas à rendre la Société plus parfaite & plus heureuſe.

C'EST encore une mépriſe aſſez ordinaire, & très préjudiciable, que de croire qu'il n'y a que ceux qui veulent en-

enrichir les Sciences, ou tout au plus cultiver certains Arts, qui ayent besoin de l'Art de trouver. Les régles de cet Art ne sont pas moins nécessaires, si tant est qu'elles ne le soyent pas davantage, à ceux qui sont chargés de l'administration des affaires politiques, aux Magistrats qui rendent la Justice, aux Artistes d'un ordre inférieur, & dans presque toutes les choses qui se rapportent à la vie commune. On a beau alléguer ici l'expérience contraire, en disant que tous les jours des Politiques, des Juges, des gens chargés de toutes sortes de fonctions, & dévoués à toutes sortes d'occupations, rempliſſent ces fonctions, & vaquent à ces occupations pendant le cours de la plus longue vie, sans suivre les principes de l'Art de trouver, sans savoir même qu'il en existe un. Cela est exactement vrai; mais on n'ajoûte pas en même tems ce qu'on devroit ajoûter, c'est que toutes ces personnes s'acquittent fort imparfaitement de leurs devoirs, qu'elles font plus de faux pas que de démarches bien réglées, & même que la conduite de la plûpart d'entr'elles n'est qu'un tissu de bevues, & d'inconséquences. C'est un pri-

privilége des Grands de ſe moquer du ſavoir; mais ils le payent ſouvent bien cher.

La Jurisprudence en particulier n'a été pendant ſi longtems un vrai Chaos, que faute d'y apporter cet eſprit ſyſtèmatique, qui n'eſt autre choſe que l'Art de trouver les vrais principes d'une Science, & d'en tirer les conſéquences légitimes. C'eſt ſans doute avec beaucoup de raiſon que *Juſtinien* preſcrivoit aux Compilateurs des Pandectes d'y faire régner une parfaite harmonie, une entiere conſonance: mais peut-on attendre ce ſuccès de ceux à qui les régles néceſſaires pour découvrir la vérité ſont inconnues? Les Juges aſſis ſur leur Tribunal ont un beſoin encore plus preſſant de cette lumiere. Le Dédale des Loix, celui de la procédure, les efforts du crime pour ſe cacher, & de l'injuſtice pour pallier ſes attentats, les mettroient fréquemment dans l'impuiſſance de rendre des Arrêts dignes de Themis, s'ils refuſoient de les ſoumettre à une théorie ſaine, nette, & qui contienne les notions directrices ſans leſquelles il vaudroit autant recourir à l'expédient de *Bridoye*, & remet-

mettre au dé le ſort de toutes les affaires.

NE laiſſons pas paſſer une défaite, dont l'homme ſe ſert volontiers pour pallier ſon incapacité, ou ſa négligence. La routine des affaires ſuffit, dit-on; & elle met bientôt ceux qui l'ont en état de décider, & d'éviter tous les faux-fuyans par leſquels on voudroit leur en impoſer. Cela eſt faux. La routine dirige dans les affaires courantes, toutes mâchées, pour ainſi dire, & qui portent leur déciſion avec elles. Mais, dès qu'on tire de cette routine ceux qui n'ont qu'elle pour reſſource, ils ſont déſorientés & donnent dans les écarts. Ainſi, pour dire les choſes préciſément comme elles ſont, l'uſage & l'exercice donnent la routine, & la routine ne laiſſe pas de former l'eſprit, & de conduire quelquefois des gens d'un bon ſens exquis fort au delà de ce qu'on auroit pû en eſpérer; mais, généralement parlant, cela ne fait que des ſubalternes, & la ſupériorité eſt inſéparable des idées diſtinctes, & de la perfection intellectuelle. On voudroit être habile, comme pieux, au meilleur marché qu'il eſt poſſible: mais l'un & l'autre de ces

ces titres ainſi acquis eſt également denué de fondement & de réalité.

Il ne faut pas confondre avec les inventions les fictions, ou imaginations, en Latin *commenta*, qui doivent être rapportées à l'*Ars comminiſcendi*. Les Auteurs des Républiques imaginaires, des Romans, & d'autres Livres ſemblables, n'ont que ce dernier Art en partage. L'eſprit humain, ſurtout dans ceux où l'imagination domine, eſt continuellement rempli d'idées bizarrement combinées, de plans ou projets qu'il ſeroit impoſſible de réaliſer, & de l'ordre de ceux qu'on nomme *Châteaux en Eſpagne*. Les gens de bon ſens modérent les ſaillies de leur imagination, ou s'ils lui lâchent quelquefois la bride, ce n'eſt que pour s'amuſer. Mais les perſonnes qui ont plus de vivacité que de raiſon ſe complaiſent aiſément dans leurs chimères, & vont juſqu'à les prendre pour des découvertes dont elles s'enthouſiasment. Les Sciences fourmillent de ſemblables imaginations, que leurs Auteurs y ont introduites, en les propoſant, ou ſur le pied de ſimples hypotheſes, auquel elles n'ont pas droit, toute hypotheſe devant avoir

un

un *fonds* de poſſibilité, & un rapport avec des phénomenes réels; ou même comme autant de vérités démontrées, qu'ils ſoutiennent avec beaucoup plus de chaleur que les partiſans de la Vérité n'en témoignent pour elle, parce que l'effet des paſſions eſt toujours plus violent que celui des penchans *réglés* de l'Ame. Les Ecrits des Phyſiciens & des Médecins ſurtout ſont remplis de ſemblables *commenta*. Cela vient de ce que quantité de Savans, ou gens de Lettres, s'appliquent à la découverte de la Vérité, ſans avoir acquis les diſpoſitions & les talens néceſſaires pour y réuſſir: de fauſſes opérations les conduiſent à des réſultats erronés; & *la prévention*, ou l'orgueil les engagent à les donner pour vrais avec une confiance que l'on ne ſauroit combattre ſans les irriter. De là vient l'extrême importance d'un Art de trouver réduit en forme de ſyſtème; ce *ſeroit le* plus grand préſent qu'on pût *faire* aux Sciences. L'explication diſtincte des régles de cet Art, en fixeroit les bornes & l'uſage; elle ne permettroit pas de le confondre avec l'art ſubalterne, & pour ainſi dire bâtard, de produire des imaginations,

ginations, qui ne repoſent ſur rien, & qui n'aboutiſſent à rien. L'Art de trouver conduit à ſa perfection expliqueroit ce qui appartient à ce faux art, en rendant raiſon des diverſes aberrations par leſquelles on peut s'écarter des régles, & qui viennent en partie du non-uſage, en partie de l'abus des facultés de notre ame requiſes pour découvrir la vérité.

Les êtres imaginaires ſont des fruits de l'*Ars comminiſcendi*, & jettent dans l'erreur ceux qui voulant tout ſubordonner à l'imagination, les confondent avec les êtres réels. Les Savans font des efforts auſſi continuels qu'inutiles pour expliquer d'une maniere imaginable ce qui ne peut & ne doit être expliqué que d'une maniere intelligible. Prenons-en pour exemple la maniere dont les corps naiſſent & ſe forment de l'aſſemblage des ſubſtances ſimples, la maniere de l'union au moyen de laquelle ils forment l'être qu'on peut appeller un malgré ſa compoſition. L'imagination s'épuiſe ici à concevoir comment des ſubſtances véritablement ſimples, qui ſont entierement deſtituées de parties, peuvent être jointes enſemble de façon qu'il y ait une

cohérence & qu'il en réſulte un vrai tout. Ce n'eſt pas ainſi qu'il faut s'y prendre pour déduire les dernieres raiſons des phénomenes qui ſont encore imaginables, des ſubſtances ſimples où elles ſe trouvent, & où elles peuvent être conçues par la ſeule force de l'entendement. On ne ſauroit arriver que par cette route à une raiſon ſuffiſante réelle, qui ne ſe trouvera jamais dans les choſes qui ſont du reſſort de l'imagination.

C'EST encore changer les phénomenes en êtres imaginaires, que de ſuppoſer qu'il exiſte hors de nous des choſes ſemblables à celles que les ſens nous font appercevoir. Le rapport de nos ſens eſt néceſſairement confus puiſqu'il réſulte des actions réunies d'un nombre innombrable de particules inſenſibles. Quand je vois la couleur, je ſuis aſſuré d'avoir cette perception, & qu'elle repréſente quelque choſe qui eſt hors de moi. *Je puis donc* affirmer qu'il exiſte dans la Nature un phénomene qui répond à l'idée que j'ai de la couleur rouge, & ce phénomene n'eſt point une fauſſe invention, un *commentum*. Mais, ſi je vais plus loin, & que je conçoive hors de mon ame un

être

être que j'appelle *le rouge*, & que je me représente tout pareil à l'image de cette couleur qui existe dans mon ame, je me livre à une pure imagination, qui n'a aucun fonds de réalité. Et c'est là le passage du phénomene à l'être imaginaire. *Descartes* est, comme on sçait, le premier qui a combattu ouvertement & détruit sans retour la réalité des qualités sensibles; par où il a répandu un très grand jour dans la Physique. Ce jour auroit été complet, si ce Restaurateur de la Philosophie avoit compris les qualités générales des corps, telles que l'étendue & la force motrices, parmi les fantômes qu'il banniſſoit, & qu'il n'eut pas, contre ſes propres principes, perſiſté à confondre ces *phénomenes ſubſtantiés* avec les êtres réels. Il eſt aſſez ſurprenant que *Locke*, dans ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*, ait abandonné la lumiere pour rentrer dans les ténébres, & que convertiſſant de nouveau les phénomenes en êtres réels, il ait enſeigné que les idées des qualités ſenſibles ſont des idées ſimples, des notions irréſolubles. Quoiqu'en penſent ſes admirateurs, il a montré ici un défaut conſidérable de péné-

tration, & s'eſt beaucoup plus abandonné à l'imagination qu'il ne convient à un Philoſophe. Mais c'eſt là préciſément ce qui a cauſé la grande vogue de ſon Ouvrage, le gros des Lecteurs n'accordant leur attention qu'aux choſes qu'ils peuvent imaginer.

IL y a un grand nombre d'*idées* imaginaires qui doivent leur origine à ce défaut dans les Expériences qu'on appelle *vitium ſubreptionis*, c'eſt à dire, à ce qui arrive lorſque nous croyons obſerver, & quelquefois même éprouver par un ſentiment intérieur, ce qui n'exiſte point. Toutes les forces d'attraction & de répulſion dont la Phyſique eſt remplie, ſont dans le cas; on les conſidére comme autant d'êtres réels, autant de qualités inhérentes à la matiere, tandis que ce ſont de pures fictions, diamétralement oppoſées au principe de la raiſon ſuffiſante. Deux globules de vif-argent, par exemple, placés dans une grande proximité, ſe réuniſſent en un. Tout ce que l'Obſervation peut découvrir dans ce fait, c'eſt le mouvement du plus petit globule vers le plus grand, & leur jonction. Celui donc qui ſe perſuade qu'il a vû le

plus

plus grand globule attirer le moindre, commet le *vitium ſubreptionis*, puiſqu'il n'a apperçu aucune action réelle, & qu'aucun raiſonnement legitime ne l'a conduit à cette conſéquence. L'action d'un globule ſur l'autre eſt donc une imagination toute pure ; & il en eſt de même d'une foule d'autres actions qu'on a introduites dans l'explication des phénomenes. Une erreur conduit à une autre ; & cela même d'une Science à l'autre. Des forces de cet ordre ne pouvant être déduites de la notion de la matiere, on ſuppoſe que c'eſt Dieu qui les imprime ; & cette ſuppoſition ſe fait au détriment de la vraye notion de la Toute-puiſſance Divine, telle que la Théologie naturelle la fournit. *Bacon* a bien vû tout le danger de ces fictions, tout le dommage qu'elles cauſent aux Sciences, qui, ſuivant ce grand Homme, ne ſauroient recevoir aucun accroiſſement qu'on n'ait détruit ces idoles. Mais les Philoſophes ſont dans le cas de l'ancien Peuple Juif, qui de ſiècle en ſiècle abattoit des idoles, & en relevoit de nouvelles.

ENFIN il ne faut pas confondre l'art de feindre avec l'art de former les notions

tions d'êtres imaginaires. L'art de feindre eſt une faculté de l'ame, dont on traite dans la *Pſychologie*, & qui conſiſte à diviſer ou à compoſer les idées des choſes que l'imagination a reçues par la voye des ſens, pour en tirer des fictions qui ont une utilité réelle dans les découvertes & dans les démonſtrations. Il y a donc fiction & fiction; & ce que *nous* avons appellé *ars comminiſcendi*, n'eſt qu'une eſpece de l'*ars fingendi*. Quiconque n'eſt pas au fait de toutes ces diſtinctions, ne pourra jamais marcher d'un pas aſſuré dans la route des Sciences, dont l'état imparfait vient principalement de l'étrange chaos de vérités & d'erreurs, de découvertes vrayes, fauſſes, ou défectueuſes, de notions réelles, feintes, ou imaginaires, qu'on entaſſe pêle-mêle dans les Cours ordinaires des différentes Sciences, & qu'on oſe ſouvent décorer du nom de Syſtèmes. C'eſt ſans doute ce qui a engagé *M. l'Abbé de Condillac* a donner le *Traité des Syſtèmes*, dont nous avons déja fait mention, Ouvrage qui lui a fait beaucoup d'honneur, & qui devoit lui en faire; mais où il a trop prouvé, & fait mal à propos;

pos main baſſe ſur les Syſtèmes en général, comme s'il y avoit quelque autre moyen de propoſer la Vérité d'une maniere évidente, qu'en le faiſant ſyſtèmatiquement. Si l'entrepriſe eſt impoſſible, on ne connoit donc encore aucune Vérité; & il faut ſe jetter tête baiſſée dans le gouffre du Pyrrhoniſme.

CHAPITRE VIII.

Des Vertus intellectuelles matérielles; & d'abord de l'intelligence.

CE ſont les ſeules Vertus que les Ariſtoteliciens ont conſidérées dans la Morale. Ils ont mis à la tête l'intelligence qu'ils ont appellé l'entendement ou *mens*. Mais le nom d'entendement appartient à la faculté ſupérieure de connoître en général; & malgré l'inconſtance du langage, c'eſt le ſens le plus commun qu'on attache à ce mot dans l'uſage ordinaire. Quant au nom de *mens*, (νοῦς) il préſente l'ame ſous l'idée de ſa ſpiritualité, & peut encore jetter dans quelque équivoque. C'eſt donc pour

employer un terme dont la signification ſoit déterminée, & qui puiſſe être employé dans toutes les parties de la Philoſophie, qu'on préfere ici le mot d'*intelligence*, & qu'on l'exprime même en Latin par celui d'*intelligentia*, ſans ſe mettre en peine ſi l'ancienne Latinité avoue ce terme. Comme il eſt conſtant que la plûpart des mots dans les Auteurs Latins n'ont qu'un ſens vague & indéterminé, dont la méthode démonſtrative ne ſauroit s'accommoder, & que d'ailleurs il s'eſt préſenté depuis dans les matieres philoſophiques des idées entierement nouvelles, il faut, ou renoncer à traiter la Philoſophie en Latin, ou y admettre des mots inconnus aux Anciens.

QUOIQU'IL en ſoit, nous entendons ici par intelligence l'habitude de connoître les premiers principes des démonſtrations, & de les employer en qualité de prémiſſes dans les raiſonnemens pour en tirer des conſéquences legitimes. On peut dire en moins de mots, que c'eſt l'habitude de bien uſer de ſon entendement dans la connoiſſance de la vérité. Ce qui en fait une vertu intellectuelle à laquelle l'épithete de matérielle convient, c'eſt d'être

d'être restrainte à un certain ordre de connoissances, qui en font l'objet.

Les *premiers* principes des démonstrations sont ceux qui n'en supposent point d'autres, & qui peuvent par conséquent être employés dans les démonstrations sans être précédemment démontrés. Les principes *secondaires* découlent des premiers qui servent à les démontrer, soit immédiatement, soit par une chaîne de conséquences plus ou moins longue.

On peut compter au nombre des premiers principes les définitions, les propositions fondées sur l'expérience, & les axiomes. Quant aux définitions, il est à propos de remarquer qu'il n'y a que celles qu'on nomme *réelles*, qui puissent être regardées comme des principes, puisque ce sont les seules qui découvrent la possibilité du sujet, & par conséquent la réalité de l'idée qu'on s'en forme. Il y a pourtant des définitions nominales dont la possibilité est manifeste sans démonstration, comme celle du triangle en général, entant qu'on rapporte sa formation à la maniere dont un espace se trouve renfermé par trois lignes. On n'a pas besoin de prouver qu'effectivement

trois lignes peuvent renfermer une espace; la chose saute aux yeux. Il est inconcestable que des définitions de cet ordre peuvent être employées dans les démonstrations sans aucune preuve. A l'égard de celles dont la possibilité n'est évidente, ni par soi-même, ni *a posteriori*, comme quand on définit le triangle équilatéral, celui qui a trois côtés égaux; on peut les considérer en deux manieres. Ou elles servent à reconnoitre le défini, lorsqu'il se présente, & à le distinguer de tout autre être; ou bien par leur moyen nous affirmons quelque attribut du défini. Dans le premier cas la définition se convertit en une proposition, dont les marques constituent la notion du sujet, & le défini prend la place du prédicat, comme quand je dis: *Une figure formée par trois lignes droites égales est un triangle équilatéral.* Ne pouvant me servir de cette proposition comme d'une prémisse, à moins qu'il ne s'offre un être auquel conviennent les marques comprises dans la définition, on peut néanmoins le faire entrer comme prémisse dans un raisonnement sans démonstration précédente, parce que, dès qu'un semblable

être

être ſe préſente, il eſt manifeſte par cela même qu'il eſt poſſible. Dans le ſecond cas, la définition elle-même ſe prend comme une propoſition, dont le ſujet eſt le défini, & le prédicat eſt exprimé par les marques contenues dans la définition, comme quand on dit: *Un triangle équilatéral eſt celui qui a les trois côtés égaux;* mais alors ce qu'on en infére n'eſt conçu que comme hypothetiquement vrai, c'eſt à dire ſuppoſé qu'un pareil être ſoit poſſible, ou juſqu'à ce qu'on en ait fourni la démonſtration. Ainſi, quand de la définition du triangle équilatéral, je conclus que les angles d'un ſemblable triangle ſont égaux entr'eux, c'eſt une propoſition hypothetique, qui revient à celle-ci; *S'il y a un triangle qui ait trois côtés égaux, ſes angles ſeront auſſi égaux.*

Il réſulte de ces conſidérations que, pour acquérir de l'intelligence, il faut ſe rendre auſſi familiers qu'il eſt poſſible les premiers principes de nos connoiſſances, c'eſt à dire, les définitions, les propoſitions connues par l'expérience, & les axiomes. Cela fait que l'intelligence précéde la ſcience, & y peut ſeule con-

duire. Comme enſuite chaque Science a ſes principes à part, il eſt manifeſte que ceux qui veulent former leur intelligence, doivent l'appliquer principalement à la connoiſſance des principes dont on a le plus de beſoin dans le cours de la vie, ou dans les Sciences à la poſſeſſion deſquelles ils aſpirent. De même, s'il s'agit de Sciences dont les définitions ſe réſolvent dans celles d'autres Sciences antérieures, il n'eſt pas beſoin de dire qu'il faut commencer par les plus univerſelles pour arriver à celles qui en découlent.

LES Arts de l'obſervation & de l'expérience, dont nous avons parlé au long dans le Chapitre précédent, ſont les fondemens indiſpenſables d'une vraye *intelligence*; on doit acquérir ces arts, & les perfectionner ſoigneuſement dans cette vuë. Il eſt incroyable à quel point l'intelligence s'accroît dans ceux qui apportent de la diligence & de l'exactitude en faiſant des obſervations & des expériences. Il arrive ſouvent de là que des gens ſans lettres, mais attentifs & accoûtumés à tourner à leur profit les choſes qu'ils ſont à portée d'obſerver ou d'expérimenter, parviennent à une étendue & à une force

force de connoiſſance que de longues & pénibles études ne procureroient pas à d'autres. On voit des Négocians qui à tout autre égard paroiſſent les hommes les plus bornés du monde, mais qui ont pour leur commerce une intelligence inconcevable à des perſonnes incomparablement plus éclairées & plus ſpirituelles. Les grands Joueurs ſont pour la plûpart dans le même cas; on dit d'eux qu'ils ont l'*eſprit du jeu*, & il eſt aſſez rare qu'ils en ayent d'autre; cet eſprit, c'eſt l'intelligence dont nous parlons, née d'obſervations & d'expériences qu'une longue & forte attention leur a fait faire ſur les diverſes combinaïſons des Jeux dans leſquels ils excellent. Nous donnons par ces remarques une étendue beaucoup plus grande à la notion de l'Intelligence qu'on n'a coûtume de le faire, & que les Ariſtotéliciens en particulier ne l'avoient fait; car ils la reſtraignoient à la ſeule connoiſſance des principes néceſſaires pour les Sciences. Elle emporte au contraire ſelon nous la connoiſſance de toutes les choſes, qui de leur nature ſont telles qu'elles peuvent être ſçues, ſoit que nous puiſſions en donner

la démonſtration, ſoit que l'expérience ſeule nous en ait procuré la certitude. Ainſi toutes les choſes de fait & faiſables deviennent l'objet de l'intelligence, entant qu'elles peuvent être connues certainement ſans le ſecours de la démonſtration, & que nous faiſons un droit uſage de nos facultés dans l'acquiſition de cette connoiſſance. Si ces diſcuſſions paroiſſent trop abſtraites, & par *là même* ſéches, à bien des Lecteurs, nous les prions de ne pas ſe laiſſer rebuter par cette ſéchereſſe apparente: un peu d'attention & de réflexion la fera bientôt diſparoître, & convaincra de l'utilité qui revient d'un ſemblable dévelopement d'idées.

LA pénétration ſert beaucoup à l'intelligence; elle en eſt l'ame, ou du moins l'œil. En général toutes les vertus intellectuelles formelles, dont nous avons traité ſi au long, ne doivent être acquiſes & cultivées que pour les *faire ſervir aux* vertus intellectuelles *matérielles*, c'eſt à dire, que pour les *réduire* en pratique, & les appliquer aux objets qu'il nous importe de connoître. Il convient donc, à meſure qu'on traite de quelque

vertu.

vertu matérielle, d'indiquer quelles sont les vertus formelles qui nous la procurent, & d'expliquer comment elles le font. Les vertus matérielles ont leurs degrés comme les vertus formelles; mais on se méprend pour l'ordinaire, quand on estime ces degrés d'après le nombre des objets connus, en faisant consister, par exemple, une vaste intelligence à embrasser une multitude d'idées; c'est proprement, ou du moins principalement, du degré des vertus formelles que dépend le degré des vertus matérielles; plus on fait de progrès dans la culture de celles-là, plus on a de succès dans l'exercice de celles-ci. Que deux hommes ayent eu les mêmes occasions de connoître, & en ayent également profité du côté de l'attention & de l'application, celui qui s'étoit préalablement élevé à un plus grand degré de pénétration, tirera un tout autre parti de son attention & de son application. Cela fait qu'il est bien difficile de juger de la capacité des hommes autrement que par ses effets: ceux qui passent pour les plus habiles échouent souvent où d'autres dont on n'avoit pas une grande idée réussissent, mais on ne con-

connoiſſoit pas leur pénétration & l'habitude *qu'ils* avoient contractée d'en faire uſage.

Nous pouvons dire à peu près la même choſe de la profondeur. L'intelligence a la ſienne; & cette aſſertion ne peut ſurprendre que ceux qui ſont accoûtumés à parler ſans avoir de notions diſtinctes des choſes qu'ils diſent. En particulier, dans les matieres que nous traitons *ici*, on ne ſçauroit s'exprimer avec préciſion, ni juger avec ſolidité, ſans une exacte connoiſſance de la Pſychologie & de la Logique, non telles qu'elles ont été enſeignées dans les anciennes Ecoles, mais propoſées ſuivant la méthode démonſtrative. Il n'eſt donc pas ſurprenant que des Auteurs à qui ces Sciences n'étoient preſque connues que de nom, ſe ſoyent exprimés d'une maniere ſi peu ſatisfaiſante au ſujet des vertus intellectuelles. Un Philoſophe qui propoſe des vérités, dont la certitude lui eſt connue, ne doit pas ſe mettre en peine ſi elles ont l'air paradoxe. Il en eſt comme du Chriſtianiſme, lorſqu'il vint s'établir ſur les ruines de l'Idolatrie Payenne. Il étoit *une folie aux Grecs*; les Philoſophes d'Athenes ſe mo-

moquoient de *St. Paul.* Cependant ce ſaint Apôtre & tous ſes Collegues n'en prêchoient pas avec moins de confiance une doctrine dont ils avoient la plus entiere conviction. Les Apôtres de la Raiſon doivent imiter ceux de l'Evangile.

L'ESPRIT aide & augmente l'intelligence. Plus un homme eſt ingénieux, plus cela le met en état d'acquérir les notions des choſes *a poſteriori*, & d'arriver à un plus grand nombre de notions univerſelles. De là vient que des gens ingénieux peuvent procurer auſſi des accroiſſemens à l'intelligence des autres, entant qu'au moyen des exemples frappans & variés qu'ils mettent ſous leurs yeux, ils font naître dans leur eſprit des notions abſtraites de ces exemples, que leur propre génie n'auroit pû leur fournir. Et c'eſt la deſtination véritable & complette des dons & des facultés dont Dieu a enrichi notre ame, que de les rendre utiles à ſoi-même & aux autres.

QUAND on parvient à prouver *a poſteriori* des choſes qui avoient été découvertes *a priori*, ces notions réduites à l'expérience ſervent beaucoup à étendre l'intel-

telligence des personnes qui ne sont pas en *état* d'acquérir les Sciences mêmes. *L'Optique* en fournit divers exemples : les choses qu'on démontre, peuvent être communiquées par la voye de l'expérience à ceux qui ne sont pas capables de comprendre ces démonstrations, de façon que de simples *Artisans* excellent dans la construction des *Instrumens* d'Optique, & surpassent de beaucoup ceux qui ont acquis la connoissance des théoremes & des problèmes de cette Science. La même chose a lieu dans les autres parties des Mathématiques mixtes, surtout dans la Méchanique. Aussi ceux qui enseignent ces Sciences par la voye des Expériences & des Observations n'ont-ils pas tort, s'ils n'ont en vue que de former promptement d'habiles Ouvriers; mais ils se trompent, s'ils croyent qu'on puisse obtenir par là une connoissance philosophique de l'Optique, de la Méchanique, &c.

Ce ne sont pas les seules notions des choses qu'on démontre dans les Mathématiques mixtes qui peuvent être réduites à l'expérience : il en est de même des autres doctrines philosophiques, &

en

en particulier de la Morale & de la Politique. Ainſi, vû le petit nombre de Génies qui ſe trouvent propres à ſaiſir des démonſtrations, c'eſt encore une route fort convenable que celle de l'Expérience pour former la plûpart de ceux qui doivent être inſtruits dans ces matieres. De cette façon la connoiſſance des choſes utiles devient auſſi répandue qu'elle peut l'être; & l'intelligence des perſonnes, qui ne ſont pas capables d'acquérir la Science proprement dite, ou auxquelles les circonſtances ne permettent pas de s'y appliquer, ne laiſſe pas de ſe développer d'une maniere qu'on peut appeller merveilleuſe. Les notions ontologiques ſont ſans contredit les plus univerſelles de toutes, puiſqu'elles ſe rapportent à l'être abſtrait, ou pris dans ſa plus grande généralité; & en même tems elles ont un uſage très étendu, car ce ſont les ſeules notions directrices qui puiſſent prévenir la précipitation de nos jugemens, & nous empêcher de tomber dans l'erreur. Néanmoins il eſt certain que ces notions peuvent être pour la plûpart déduites des choſes les plus communes, les plus familieres, d'une obſervation

vation *quotidienne*, & dont chacun porte au dedans de soi des preuves d'expérience convainquantes; de sorte qu'il n'y a point d'homme dans l'esprit duquel on ne puisse les faire naître: ce qui ouvriroit un accès facile à la Philosophie pour les personnes sans Lettres des deux sexes, sans qu'il fut besoin de supposer d'autres choses que celles que l'Expérience nous enseigne. On peut donc exhorter ceux qui sont bien intentionnés pour le genre-humain, & qui voudroient lui rendre des services importans, de réfléchir sur cette matiere, & d'exercer leur industrie sur les moyens d'étendre & de propager l'intelligence humaine.

Ici l'on doit de nouveau se tenir sur ses gardes contre les effets du *vitium subreptionis*. En vain on se fonde sur l'expérience, si cette expérience est illusoire; & une Intelligence qui repose sur de pareils fondemens, est un bâtiment en l'air. Surtout, quand on veut arriver par le moyen de l'intelligence à la Science, il faut être doublement circonspect, de peur d'introduire dans les Sciences ces vaines fictions, ces êtres imaginaires, dont nous avons parlé plus haut. Quand on

on n'a pas eu ſoin de les écarter, tous les efforts de l'application, tout le concours des vertus intellectuelles les plus parfaites, n'aboutit qu'à dire ſçavamment des choſes fauſſes, & même folles. C'eſt là la clef de ces écarts ſinguliers dans leſquels on voit ſouvent tomber des gens qui tiennent les premiers rangs dans la République des Lettres, & qui ont la réputation de grands Philoſophes. Plus ils ſont habiles, ingénieux, pénétrans, profonds, plus ils débitent des choſes extraordinaires, des paradoxes outrés, plus ils ſavent leur donner un air ſpécieux, & en tirer une longue ſuite de conſéquences, qui ne ſont que des erreurs nées d'autres erreurs. Le plus grand ſervice donc qu'on puiſſe rendre aux Sciences, c'eſt d'en bannir ces monſtres plus dangereux que l'Hydre de *Lerne*, & tous ceux qui tomberent autrefois ſous les coups de *Théſée* & d'*Hercule*. Sans cela les jeunes gens ſurtout, en entrant dans la carrière des études ſupérieures, donnent aiſément dans ces brillantes chimères, qui occupent agréablement leur eſprit, flattent leur imagination, & leur perſuadent qu'ils ont acquis

la connoiſſance des choſes les plus difficiles, des ſecrets de la Nature les plus impénétrables, des profondeurs des Sciences les plus inacceſſibles. Cela leur plaît beaucoup plus que la marche lente des Sciences proprement dites, & l'appareil ſevere des démonſtrations.

QUOIQUE l'intelligence puiſſe être ſéparée de la Science, elle ſuppoſe toujours la certitude des choſes qui en ſont l'objet; & elle la ſuppoſe d'autant plus qu'elle eſt la connoiſſance des principes mêmes d'où dérivent toutes les autres notions que nous poſſédons, & que nous réduiſons en pratique. Tout homme donc qui veut devenir intelligent, doit travailler à ſe procurer une certitude ſuffiſante de la poſſibilité des notions qui répondent aux définitions qu'il admet, à moins qu'il ne veuille les employer ſur le pied de ſimples définitions nominales: & pour s'aſſurer de cette poſſibilité, *il* faut qu'il voye manifeſtement que le *prédicat*, affirmatif ou négatif, qu'on attribue à un *ſujet* d'une maniere abſolue, lui convient en effet abſolument, & que celui qui n'eſt attribué que ſous une certaine condition, convient ſous cette condition.

dition. C'eſt ce que les Scholaſtiques avoient déja preſcrit avec beaucoup de raiſon, en diſant qu'on doit toujours joindre à la définition l'examen de la queſtion qui concerne l'exiſtence de la choſe définie, avant que de paſſer aux choſes qui doivent en être démontrées, puiſqu'il eſt inutile de s'enfoncer dans des diſcuſſions ſur un ſujet de l'exiſtence duquel on n'eſt pas aſſuré.

CEUX qui ſe bornent à connoître par la voye de l'intelligence, peuvent bien, & doivent même avoir la certitude de ce qu'ils connoiſſent; mais ils n'apperçoivent pourtant pas la vérité même de la propoſition, entant que cette vérité eſt fondée ſur la démonſtration. On ne doit point confondre les limites de ces deux eſpeces de connoiſſances, en attribuant à la premiere ce qui eſt réſervé à la ſeconde. La Vérité conſiſte dans *la déterminabilité du prédicat par la notion du ſujet.* Ce n'eſt pas voir cette déterminabilité, que d'obſerver ſimplement l'exiſtence d'un fait d'ailleurs inconteſtable. Pour exprimer ceci plus clairement, diſons que l'intelligence ne va pas au delà de la connoiſſance hiſtorique, au lieu que la Science

ce *consiste* dans la connoissance philoso*phique*. Mais il y a encore ici une distinction importante à faire ; c'est que la connoissance historique est beaucoup plus étendue que l'intelligence ; puisque celle-ci n'a lieu que quand on est certain d'une chose par voye d'intuition, au lieu que l'autre embrasse tout ce que nous savons de maniere à n'en pouvoir douter, quoique nous n'en ayons pas une conviction intuitive. Celui, par exemple, qui sait que tous les Mathématiciens s'accordent à reconnoitre que le quarré de l'hypothenuse dans un triangle rectangle est égal aux quarrés des deux autres côtés, n'a aucun doute là dessus ; mais il n'en voit point la preuve. Si tout ce qui passe pour vrai, l'étoit effectivement, & que tant d'opinions absurdes ne fussent pas mises au rang des vérités, il seroit indifférent de voir ou de croire ; & la connoissance historique seroit aussi *utile* à l'intelligence, que la connoissance philosophique, ou mathématique, l'est à ceux qui la possédent. Mais rien n'étant plus commun que le contraire, il faut être fort attentif à ne pas rapporter à l'intelligence les choses que nous croyons simplement.

plement. De là vient auſſi qu'on accorde plus de confiance aux Mathématiciens qui ne diſent que ce qu'ils voyent & font voir, qu'aux Philoſophes, & en général à ceux qui profeſſent des Sciences, où l'on propoſe des vérités découvertes par la voye du raiſonnement.

C'est quelquefois l'effet d'une ſimple curioſité que de vouloir connoitre ce que d'autres ont penſé & dit ſur certaines matieres, ſurtout quand on ne ſe met pas en peine, ſi leurs opinions ſont vrayes, ou fauſſes. Mais il y a des cas où l'on tire une utilité réelle de cette connoiſſance, qui devient alors recommandable. Quantité de gens qui ne ſauroient comprendre les démonſtrations, ſont intéreſſés à ſavoir qu'on a trouvé tels ou tels théorèmes, telles ou telles ſolutions de problèmes. Il n'y a, par exemple, preſque rien dont l'utilité ſoit plus univerſelle que l'Arithmétique pratique. Cependant ceux en général qui l'apprennent, le font ſans s'initier aux démonſtrations, & par conſéquent ils ne peuvent avoir qu'une connoiſſance hiſtorique de l'Arithmétique pratique, qui ſupplée au défaut de l'intelligence. Il en eſt de

même de la Géométrie pratique, dans la plûpart de ſes parties, comme l'Arpentage, l'Architecture militaire, &c. Ceux qui cultivent & pratiquent ces opérations, s'en tiennent ordinairement à la connoiſſance hiſtorique des Problèmes de Géométrie; à laquelle ils ne feroient pourtant pas mal d'ajoûter celle des principaux théorèmes de la Géométrie élementaire.

LE talent de celui qui poſſede une vraye intelligence, conſiſte à appliquer par la voye du raiſonnement aux objets qui ſe préſentent les définitions & les propoſitions qui lui ſont connues par la voye de l'expérience, auſſi bien que les axiomes. En effet nous n'acquérons, ou du moins, nous ne devons acquérir la connoiſſance des choſes que pour l'employer utilement, & l'appliquer à nos beſoins. Cet uſage eſt même ſi naturel, qu'à moins que l'homme ne le trouble par ſa propre faute, il ſe fait de lui-même; & c'eſt le fonds du caractère de l'homme que de rapporter d'abord à ſon avantage ce qu'il s'eſt trouvé à portée d'obſerver. Mais cette diſpoſition naturelle eſt puiſſamment ſecondée par l'intelligence qui four-

fournit à ceux qui l'ont acquiſe des notions aſſurées & diſtinctes, dans l'application deſquelles ils ne courent pas riſque de ſe tromper.

On peut connoitre ſi une perſonne eſt douée d'intelligence par la facilité & le ſuccès avec leſquels elle applique les premiers principes qui lui ſont connus, & qu'il faut diſtinguer des vérités qui ne pouvant être ſaiſies que par la voye de la démonſtration, appartiennent au domaine des Sciences. Ce ſigne de l'intelligence n'eſt point trompeur, ſurtout ſi l'on eſt à portée de vérifier, en s'entretenant avec ceux en qui on l'obſerve, que les jugemens qu'ils portent ſur la certitude des principes qu'ils mettent en œuvre, ſont fondés, non ſur l'autorité des autres, mais ſur leur propre expérience. Quand cette expérience eſt fort étendue, l'intelligence l'eſt à proportion, & tient lieu de théorie, ou de ſcience. C'eſt ainſi qu'au défaut de la théorie des affaires publiques, à laquelle on n'eſt pas encore parvenu, un habile Politique ſe ſert avec preſque autant de fruit de ſa longue & vaſte expérience. Des hommes de cet ordre ont quelquefois une intelligen-

ce vrayement ſupérieure, lorſque les qualités de leur eſprit, & les forces de leur entendement, ont concouru à leur faire tirer des connoiſſances expérimentales tout le parti dont elles ſont ſuſceptibles. Il s'enſuit de là que ceux qui ſe croyent appellés au maniement des grandes affaires, ne ſauroient *cultiver leur* entendement avec trop de ſoin; & *s'ils ne* peuvent étudier les Sciences, au moins doivent-ils tâcher de s'inſtruire ſuffiſamment des régles d'une ſaine Logique, & des premiers élémens des Mathématiques. Il eſt très fâcheux que ces études ſoyent auſſi négligées qu'elles le ſont, ſurtout par les jeunes gens de *condition* qui fréquentent *les Académies*; ou bien que pluſieurs des guides à qui ils s'adreſſent pour recevoir de ſemblables inſtructions, ſoyent plus propres à leur gâter l'eſprit qu'à le former.

L'INTELLIGENCE ne peut *faire de fort* grands progrès, à moins qu'on ne ſe ſerve de termes dont le ſens ſoit fixe & déterminé. La certitude requiſe dans la connoiſſance des principes ſur leſquels l'intelligence ſe fonde, n'aura en effet jamais lieu, tant que les termes dont on ſe

ſert

fert pour désigner les *sujets*, ou les *prédicats* qu'on leur attribue, demeureront vagues & indéterminés. Alors il arrive aisément que ceux qui se servent de définitions, ou de propositions qu'ils regardent comme des principes, ne les entendent pas bien eux-mêmes, & que les appliquant d'une maniere qui n'est pas convenable, ils viennent à former de faux jugemens sur les objets, ou sur les cas qui se présentent. Toute confusion ou ambiguité dans les termes expose nécessairement au risque de confondre ensemble des choses qui doivent être distinguées; confusion qui est une erreur, & devient la source d'autres erreurs. Mais il faut recourir à la Logique pour se mettre pleinement au fait de cette matiere.

A l'intelligence sont opposées l'ignorance des premiers principes & les erreurs où l'on tombe à l'égard de ces mêmes principes. Personne ne disconviendra que l'ignorance & l'erreur sont des vices ou défauts de l'Entendement. Ils ne concernent que les premiers principes, dans l'opposition où nous les mettons ici avec l'intelligence. Mais nous

donnons plus d'étendue à la dénomination de premiers principes, qu'on ne le fait communément; parce qu'attribuant à cette vertu intellectuelle toute l'amplitude qu'elle peut avoir, il convient d'en donner une égale aux vices qui lui répugnent. Quant au reste, il paroit superflu d'insister fort au long sur les effets nuisibles qui résultent de l'ignorance des premiers principes, ou des erreurs qui s'y rapportent. Il ne faut pas moins de circonspection dans ceux qui veulent acquérir de l'intelligence que dans ceux qui tendent à la Science, pour discerner les principes dont on fait usage.

QUAND on est destitué d'intelligence, on ne sçauroit juger des choses par leurs notions, puisqu'on ne connoit ni les définitions, ni les proportions fondées sur l'expérience, ni les autres vérités axiomatiques, qui servent à former des jugemens solides. Mais on ne sçauroit dire réciproquement, que ceux qui ne jugent pas des choses par leurs notions, manquent d'intelligence. Car il y a bien des occasions où des personnes très intelligentes, & à qui la connoissance des premiers principes est tout à fait familiere, n'en-

n'en font point d'uſage dans les jugemens qu'elles portent, par un effet des préjugés qui les aveuglent, ou des paſſions qui les entraînent. Le vulgaire montre ſouvent plus d'intelligence que les gens de lettres, & ſait mieux tirer parti des notions qu'il a tirées de l'Expérience. Les Savans, c'eſt à dire, les ſimples Erudits, n'apprennent point à diſtinguer les premiers principes d'avec les propoſitions qui en dérivent, ils ne ſont point accoutumés à déduire les preuves des propoſitions de leurs legitimes principes; & lorſqu'il faut rendre les raiſons des choſes, ils ne les tirent point de leurs notions, mais ils vont les chercher de côté & d'autre, dans les ſources les plus éloignées; comme on peut s'en convaincre en liſant tant de compilations dont les Auteurs traitent des ſujets dont ils n'ont point d'idée, & croyent les avoir mis dans un grand jour, lorſqu'ils ont couſu, à la prétendue définition qu'ils en donnent, une longue bigarrure de citations. On ne ſauroit accorder d'intelligence à quiconque confond les principes avec les conſéquences, ne ſe met point en peine de la certitude dans les objets qu'il cher-

che à connoître, & mêle indiſtinctement le faux avec le vrai. Toute connoiſſance d'un certain nombre de premiers principes ne ſuffit pas même pour rendre intelligent, il faut que cette connoiſſance ſoit lumineuſe, & rendue ſi familiere par l'uſage, qu'elle ſe préſente d'elle-même au beſoin pour être appliquée à tous les cas ſur leſquels elle peut influer. Dès qu'on voit des gens qui héſitent & tâtonnent dans ces applications, c'eſt un ſigne ſinon certain, du moins probable, que l'intelligence leur manque.

Les Sciences nuiſent quelquefois à l'intelligence, de façon qu'un homme qui les a étudiées eut été beaucoup plus intelligent ſans cette étude. La raiſon en eſt facile à donner. Quand on s'y prend mal dans l'étude des Sciences, & qu'on néglige de s'affermir d'abord dans la connoiſſance de leurs vrais principes, il ſe forme un chaos dans l'eſprit qui ſurcharge les facultés de l'ame, bien loin d'en faciliter l'exercice, & qui offuſque en particulier l'intelligence. De là vient la ſupériorité réelle de bien des gens qui ne poſſedent que la routine & l'expérience, ſur d'autres qui ont conſacré un long eſpa-

eſpace de tems à l'étude. Une des principales cauſes de ce renverſement apparent dans l'ordre des choſes, c'eſt que ceux qui étudient les Sciences, paſſent rapidement ſur leurs premiers principes, & n'y apportent aucune attention, à cauſe de la ſimplicité & de la facilité de ces principes. Mais, tout ſimples & faciles qu'ils paroiſſent, il convient de les approfondir; & ſi on néglige de le faire, on tombe ſouvent dans des mépriſes honteuſes ſur les choſes qu'on croit le mieux ſçavoir. Quand ces mépriſes arrivent à des gens qui ont déja acquis un nom & un rang dans la République des Lettres, elles les couvrent d'un ridicule ineffaçable. Sans déroger au reſpect que mérite la mémoire de *Deſcartes*, on ne ſçauroit diſconvenir qu'il avoit négligé de perfectionner ſon intelligence, & que cela a tourné au détriment de ſa Science. En acquieſçant, comme il l'a fait, aux notions confuſes des termes ontologiques, il n'a point remonté aux premiers principes de cette Science fondamentale, qui lui auroient fourni des directions dont il ne pouvoit ſe paſſer.

Un excellent moyen d'augmenter ſon

intelligence, en acquérant plusieurs principes expérimentaux, c'est d'être attentif à tout ce qui arrive, & d'en faire l'objet de ses réflexions. On ne sçauroit croire avec quelle rapidité l'intelligence s'accroit dans ceux qui tiennent cette conduite, & qui ne laissent rien échaper sans y réfléchir. On remarque aisément ces progrès dans les enfans; ceux qui ont une indifférence stupide, ne deviennent bons à rien, à moins qu'il n'arrive quelque révolution avantageuse dans leur tempérament; tandis que ceux qui veulent voir, examiner, qui interrogent, & ne sont contens que quand on leur a rendu des raisons satisfaisantes des choses, parviennent aisément, pour peu qu'ils soyent bien conduits, à un développement considérable de leurs facultés, & en particulier à un grand degré d'intelligence.

PARMI une foule d'autres exemples plus considérables, de la maniere dont la réflexion ouvre notre esprit & découvre de nouveaux objets à notre intelligence, indiquons ce qui a lieu dans l'Arithmétique, où l'on trouve des cas, en particulier dans la Régle de trois, qui per-

permettent de négliger entierement des fractions ſi petites qu'elles ſont réputées égales à zero. En faiſant attention à ces cas, on en a tiré cette notion générale, que dans le calcul il ne faut pas faire attention à une quantité qui ne ſçauroit être aſſignée, parce que l'erreur qui en réſulte n'eſt d'aucune conſéquence. Les inventeurs des Logarithmes ont conclu de là, qu'un nombre qui ne différe d'un autre nombre donné que par une particule, ou fraction décimale, à laquelle on ne doit pas prendre garde dans les cas où le calcul trigonométrique a lieu, peut être pris pour ce nombre.

TOUTES choſes ont leur commencement. On fraye les voyes à l'intelligence en acquérant les notions confuſes des choſes, au défaut des notions diſtinctes, ou en attendant qu'on puiſſe y parvenir. C'eſt l'effet que produit la lecture ſur bien des gens à qui leur état ne permet pas de faire des études ſuivies. Elle jette dans leur eſprit pluſieurs idées, pluſieurs germes de connoiſſance, pourvû que les Ouvrages qu'on lit ayent un certain fonds de clarté & de ſolidité; car, quand malheureuſement les qualités con-

traires s'y trouvent, l'esprit se gâte au lieu de s'améliorer, quelquefois même le cerveau s'embarrasse, s'échauffe, & produit des écarts de conduite. Ce sont les effets qui ont tant de fois résulté de la lecture des Romans, des Livres de Chevalerie, des Ouvrages de dévotion mystique, d'Alchymie, &c. Comme notre esprit est naturellement disposé à connoître, pour peu qu'il trouve de secours, il acquiert assez aisément les idées confuses des choses, parce qu'elles ne demandent qu'un degré d'attention que tout le monde est capable de donner; au lieu que les idées distinctes sont le fruit de la réflexion, qui n'est pas si commune chez les hommes; & même, si l'on veut les pousser un peu loin, il faut le concours des différentes vertus intellectuelles, perfectionnées & dirigées conformément aux régles que nous avons données sur leur sujet. En général, comme il faut toujours commencer par les choses les plus faciles pour s'élever par degré aux plus difficiles; ceux qui aspirent à l'intelligence, ne doivent laisser échaper aucune occasion d'acquérir du moins les notions confuses des choses qu'ils

qu'ils ne ſont pas encore en état de connoître diſtinctement, ou qui ſe refuſent à la diſtinction dans le cas donné. En effet, quoiqu'on ne doive pas s'arrêter aux idées confuſes, il vaut mieux les avoir proviſionellement que de n'en avoir point du tout; d'autant plus que dans la pratique, en faveur de laquelle nous travaillons ſurtout à former notre intelligence, ces idées confuſes rendent ſouvent les mêmes ſervices qu'on pourroit ſe promettre des idées diſtinctes.

Ainsi, quand nous nous ſervons de termes, auxquels répondent des notions confuſes à la vérité, mais pourtant aſſez déterminées & fixes, cela ne nuit point à l'intelligence. Tels ſont les noms appellatifs des ſubſtances que nous n'avons pas coûtume de définir, ou dont nous ne pourrions donner de définitions; mais que nous reconnoiſſons à quelques ſignes diagnoſtiques, comme le chien à l'aboyement, le bœuf au mugiſſement, l'oiſeau à ſon chant. Tels ſont encore les noms de toutes les qualités ſenſibles, comme les couleurs, les ſaveurs, les odeurs, qui, bien que leur confuſion ſoit

telle qu'on ne puiſſe les ramener à des idées diſtinctes, n'ont pourtant aucun mélange qui puiſſe les rendre indéterminées & vagues. La richeſſe ou la pauvreté des Langues influe ſur le nombre plus ou moins grand, des termes ſynonimes, entre leſquels il ne laiſſe pas d'y avoir des différences que tout le monde n'eſt pas en état de ſentir. *Il ſeroit bien à ſouhaiter* qu'on eût rendu à la Langue Latine du tems de *Ciceron* le ſervice que l'Abbé *Girard* a rendu à la nôtre dans ſon excellent Traité des Synonimes François. L'Orateur Romain entaſſe, accumule, des termes dont il eſt à peu près impoſſible aujourd'hui de découvrir les différences. La Langue Grecque & la Langue Allemande qui abondent en mots compoſés, trouvent dans cette compoſition les moyens de diſtinguer plus exactement les choſes qui ont une grande affinité.

CHA-

CHAPITRE IX.

De la Science.

PASSONS de l'intelligence à la Science, considérée comme la seconde vertu intellectuelle matérielle. La Logique enseigne que la Science consiste dans l'habitude de démontrer les choses qu'on affirme, ou qu'on nie. La démonstration est une suite de raisonnemens exacts & bien liés, à la formation & à l'enchaînement desquels concourent toutes les opérations de l'entendement. Pour que la Science devienne une vertu intellectuelle matérielle, il faut qu'elle soit appliquée à la connoissance démonstrative de certains objets donnés; car nous ne sommes censés sçavoir, que ce que nous pouvons démontrer. C'est ainsi que le Géomètre sçait les vérités géométriques, l'Astronome les vérités astronomiques, & ainsi du reste. Ceux qui s'irritent de ce qu'on refuse le nom de Sciences à des connoissances qui leur ont coûté beaucoup de tems & de peine à acquérir,

tir, mais qui ne ſont pourtant pas d'un ordre démonſtratif, montrent leur amour propre & leur ignorance. S'ils ſe fondent ſur l'uſage vulgaire, qui décore du titre de Savans ceux qui ont chargé leur mémoire d'une certaine quantité de connoiſſances hiſtoriques, à la bonne heure, qu'ils demeurent en poſſeſſion de ce titre parmi ce même vulgaire; mais qu'ils ne s'arrogent pas un rang ſupérieur auquel ils n'ont aucun droit. Les Traités de Morale des Scholaſtiques ont déja mis unanimement la Science au nombre des vertus intellectuelles, & l'ont définie par l'habitude des concluſions, c'eſt à dire, des propoſitions que le raiſonnement déduit de propoſitions antérieures, comme de leurs principes; l'intelligence de ces principes étant, comme nous l'avons vû, un préalable à la Science.

Il eſt hors de doute que les conſéquences auxquelles on arrive par la voye du raiſonnement, doivent non ſeulement être vrayes, mais qu'il faut que celui qui les a déduites en apperçoive diſtinctement la vérité, & en ait une pleine certitude. Or nous ne ſaurions jamais être certains de la vérité d'une concluſion, à moins

moins que nous ne poſſédions l'art de la démonſtration, par lequel ſeul ſe manifeſte la convenance d'un *prédicat* avec ſon *ſujet*, fondée ſur la notion même de ce ſujet. Ainſi, à moins que de vouloir s'écarter ſans néceſſité de la préciſion philoſophique, il faut conſerver indiſſolublement unies entr'elles la notion de la Science & celle de l'habitude de démontrer; ſans ſe mettre en peine des murmures & des plaintes de ceux qui croyent qu'on veut leur faire tort, & ſe donner des airs de hauteur déplacés. Il reſte pour eux des titres honorables, qu'ils peuvent faire valoir ſans préjudicier aux droits de la Vérité.

Nous ne rentrerons pas dans de nouveaux détails pour prouver que l'intelligence eſt une diſpoſition eſſentiellement préalable à la Science; & qu'on ne peut arriver à celle-ci par d'autre route que par celle-là. La Science n'entre point dans notre eſprit, ne tombe point dans notre cerveau, comme un héritage ou quelque autre don de la Fortune nous écheoit. Quand on parle de ſavoir héréditaire, on parle d'une chimère, ou bien l'on veut dire par là qu'un Père habile

bile ayant trouvé d'heureuſes diſpoſitions dans un enfant, les a ſoigneuſement cultivées, & l'a engagé à ſuivre fidèlement ſes traces. Un ſemblable Père, ou en général un habile Maître, commencent par ouvrir l'intelligence de leurs éleves, avant que de leur enſeigner des Sciences proprement ainſi dites. S'ils s'y prenoient autrement, *ils échoueroient*; & au bout de la plus longue carrière d'application, il ne ſe trouveroit, ni intelligence, ni Science, dans ceux qui l'auroient fournie. La méthode d'*Euclide* peut ſervir de modele & de méthode générale. Ce Géométre a mis à la tête de ſes Elémens les définitions, les *axiomes*, & les demandes, pour en faire les premiers objets de l'intelligence de ceux qu'il vouloit conduire à la Science. Ajoûtons ici que plus on a perfectionné ſon entendement, avec toutes les facultés *inférieures & intermédiaires, & les vertus intellectuelles formelles qui concourent à ſes opérations*, plus on eſt en état de tirer parti de la méditation des premiers principes. Mais c'eſt ce que l'on ne comprend bien que quand on en fait ſoi-même l'expérience: & l'entiere

expli-

explication de cette doctrine appartient proprement à l'art de trouver.

L'ÉTUDE des Mathématiques & celle d'une saine Logique sont les deux plus efficaces pour nous former à l'habitude de la démonstration. Il est bien fâcheux que plusieurs Auteurs qui ont voulu donner des Cours de Logique, les ayent remplis de choses vagues, qui détournent l'esprit de la voye de la démonstration, & qui n'apprennent qu'à débiter quelques lieux communs, dont on ne peut tirer aucun fruit dans la suite de ses études. Telles sont en particulier les Logiques de Mrs. *le Clerc* & *de Crousaz*. Le premier étoit un Erudit, qui prétendoit être un Critique du premier ordre, & qui rapportoit tout aux régles de cet Art, sur lequel il a publié en effet un fort bon Ouvrage. Sa Logique n'est qu'une combinaison de ce qu'il avoit recueilli dans l'*Art de Penser*, & dans l'*Essai sur l'Entendement*; combinaison où les idées, bien loin d'être démontrées, n'ont pas entr'elles une véritable liaison. Le second étoit un Bel-Esprit Philosophe, qui noyoit les idées de la Science dans un déluge de paroles, d'exemples, de

de comparaiſons, & d'autres écarts auſſi contraires à la préciſion & au ſtyle philoſophique qu'un Ciel couvert de nuages l'eſt à la clarté du Soleil. Lire & relire de ſemblables Ouvrages, conſeil que donnent quelquefois aux jeunes gens des perſonnes qui ont vieilli dans les emplois académiques & eccléſiaſtiques, ſans y avoir perfectionné leur entendement, s'occuper, dis-je, de ces lectures c'eſt plutôt desapprendre qu'apprendre la Logique. Les voyes qui menent à la Science ſont à peu près auſſi mal entretenues que les grands chemins dans bien des contrées.

AVANT que d'aſpirer à la Science des choſes qui ne ſont pas compriſes dans l'enceinte des Mathématiques, il faut exercer longtems ſon induſtrie à faire des analyſes des démonſtrations mathématiques, & ramener à la forme de ces démonſtrations les preuves des propoſitions philoſophiques, ou de celles qui appartiennent à d'autres Sciences dans leſquelles les Mathématiques n'entrent pour rien. La néceſſité d'être verſé dans les démonſtrations géométriques avant que de paſſer à d'autres eſt fondée ſur la maxime générale d'aller des choſes plus faciles,

TAYLOR INST. OXFORD

les, aux choſes plus difficiles, & ſur l'efficace des habitudes. Aujourd'hui les Mathématiques n'offrent pas des ſecours auſſi aſſurés, parce que ceux qui aſpirent à la Géométrie ſublime, paſſent legèrement ſur les Elémens d'*Euclide*, & ſans ſe mettre fort en peine de la méthode de démontrer des Anciens, ils n'ont rien de plus preſſé à faire que de courir à l'Algèbre, qui abrége les difficultés, & rend plus propre à réſoudre les problèmes mathématiques. Et il eſt vrai que, dès qu'ils n'ont point d'autre but, ce ſeroit, à ce qu'il ſemble, une peine perduë pour eux que de s'arrêter longtems aux analyſes des démonſtrations: cependant elle ſeroit moins perduë qu'ils ne le penſent, parce que connoiſſant une fois à fonds la forme legitime des démonſtrations, ils ne s'expoſeroient pas aux bevuës groſſieres dans leſquelles ils tombent quelquefois lorſqu'ils s'ingerent à donner quelque démonſtration à la façon des Anciens, & ſe tromperoient auſſi beaucoup moins dans les ſuppoſitions auxquelles ils ont recours pour réſoudre les problèmes. Mais c'eſt ſurtout à ceux qui ne rapportent l'étude

des

des *Mathématiques* qu'à la perfection de leur entendement, & aux progrès qu'ils veulent faire dans d'autres Sciences, que ces précautions doivent être recommandées, s'ils ne veulent pas rester confondus dans la foule de ces faux Savans, qui produisent avec confiance les plus foibles preuves, comme autant de démonstrations invincibles. Si jamais il arrive que tous les Cours élémentaires des Sciences ayent la forme de celui d'*Euclide*, les études deviendront bien plus faciles & plus sures. Quel inconvénient en effet plus grand que celui qu'éprouvent encore actuellement ceux qui s'appliquent à toute autre Science qu'*aux Mathématiques*, de lire successivement les divers Auteurs, même les plus célébres & les meilleurs, qui ont traité ces Sciences, & de trouver dans chacun d'eux une méthode différente, des définitions, souvent même des principes, qui ne s'accordent point, & enfin toutes les variétés que le génie & le stile de chaque Auteur répand dans son Ouvrage. Il faudroit des yeux de lynx pour démêler le vrai au milieu de tous ces accompagnemens, ou plutôt de ces travestissemens;

aussi

auſſi n'apprend-on que les opinions des Auteurs, pour les répéter enſuite de nouveau ſoit de vive voix, ou par écrit, avec de nouvelles modifications, qui de ſiécle en ſiécle augmentent les embarras attachés à cette maniere d'étudier & d'enſeigner.

QUAND on pouſſe les exercices rélatifs aux analyſes des démonſtrations auſſi loin qu'ils doivent aller pour procurer l'habitude de démontrer, on parvient enfin à connoître l'identité de la méthode démonſtrative avec la maniere naturelle de penſer. Cet accord eſt la pierre de touche de la vérité, & le ſceau de l'évidence. Les facultés de l'ame ont leurs loix, conformément auxquelles ſe dévelope leur uſage naturel, c'eſt à dire, l'ordre & l'enchaînement de nos penſées. Ainſi, tant qu'elles ſe ſuivent d'une maniere qui répond à ces loix, l'ame eſt dite dans ſon état naturel; au lieu que, dès que cet ordre vient à être troublé, l'état de l'ame eſt contraire à la nature, & ſes facultés ne rempliſſent pas les fonctions auxquelles elles ſont deſtinées. Ces états de l'ame reſſemblent à ceux du corps qu'on nomme ſanté & maladie. Un enten-

tendement parfaitement ſain, c'eſt celui *dans* lequel la façon de penſer ne s'écarte en rien de la nature; toute eſpèce d'écart eſt au contraire une maladie. Il eſt fort important de conſerver cette façon de penſer naturelle & ſaine dans l'acquiſition & dans le progrès de nos connoiſſances, depuis celles que l'expérience nous donne des objets individuels juſqu'aux notions les plus univerſelles auxquelles nous ſoyions capables de nous élever.

Nous avons eu ci-deſſus occaſion de prouver que la Science ne peut être puiſée que dans les Ouvrages écrits ſuivant la méthode de démonſtration; & que, quand il y en a dont l'intelligence en préſuppoſe d'autres, ce n'eſt qu'après s'être ſuffiſamment appropriés ceux-ci qu'on peut paſſer à ceux-là. Cela ne ſouffre aucune difficulté dans les Sciences mathématiques, dont la ſubordination eſt inconteſtablement décidée. Elle n'eſt pas moins réelle dans les autres Sciences; mais on ne daigne ſouvent pas y faire la moindre attention. On n'eſt point ſurpris de voir des gens qui ſe donnent pour grands Philoſophes ſans Logique, ni Ontolo-

tologie; des Juriſconſultes, des Théologiens, des Médecins, qui s'arrogent la ſupériorité dans leurs Sciences ſans être Philoſophes; des Auteurs qui traitent du Droit Public, ou Civil, ſans entendre le Droit Naturel, & ainſi du reſte. Les Théologiens ſurtout ont crû être affranchis du joug important des Sciences profanes, diſons mieux, de l'obligation de raiſonner ſous prétexte qu'ils profeſſoient une Science divine, & que toutes les propoſitions qu'ils mettent en œuvre ont été dictées par la ſageſſe ſuprême. Mais la Bible n'eſt point un Corps de Doctrine, où les notions ſoyent placées dans l'ordre ſyſtématique; & l'on ne parvient à déterminer exactement les propoſitions, qu'en comparant & réuniſſant les principaux paſſages où elles ſont contenues. Or c'eſt ce qu'on ne ſauroit faire, ſans poſſéder d'un côté les régles de la méthode, c'eſt à dire, une bonne Logique, & de l'autre ſans emprunter le ſecours de pluſieurs propoſitions qui ſont du reſſort de la Raiſon, & non de la Révélation. Cela ne fait aucun tort à la ſublimité de cette Science, qui repoſe ſur une certitude de foi divine, ſur

l'autorité de Dieu qui a fait connoître aux hommes la doctrine salutaire par des voyes surnaturelles. Les propositions révélées demeurent autant d'axiomes, & peuvent être employées par les Théologiens en cette qualité. Mais, dès que les Théologiens mépriſent la Raiſon & renoncent à la Philoſophie, *ils* n'ont plus aucun moyen de convaincre *les Chrêtiens* auxquels ils propoſent l'Evangile pour régle de leur foi, que cet Evangile eſt préférable à l'Alcoran.

CE n'eſt donc encore une fois que quand l'entrepriſe que M. *de Wolff* avoit formée à l'égard de la Philoſophie, aura été exécutée avec ſuccès par *rapport* à toutes les autres connoiſſances humaines qui ſont ſuſceptibles de démonſtration, qu'on pourra dire que la Science ſe trouve dans les Livres, & que chacun peut l'y puiſer. On a eu beau tourner en ridicule cette *entrepriſe*, *l'utilité* s'en montre tous les *jours* d'une *maniere* plus évidente aux bons eſprits, & en général à tous ceux que d'injuſtes paſſions pouſſées à leur comble par un fol orgueil n'aveuglent pas. Mais, ſi la méthode ſcientifique demeure enſévelie avec

avec ſon Auteur, il n'y a point de progrès réels à eſpérer pour toutes les Sciences qui ne ſont pas mathématiques.

Si ceux qui veulent ſincèrement profiter de la lecture des Livres où les Sciences ſont ſolidement traitées, ſouhaitent quelques directions, nous leur dirons qu'ils doivent commencer par ſe faire un ſyſtème abrégé de la Science qu'ils étudient, où toutes les propoſitions eſſentielles à cette Science ſoyent contenues; & qu'enſuite ils peuvent lire ſucceſſivement les Ouvrages qui la concernent, pour en extraire toutes les propoſitions qui leur étoient encore inconnues, & qui pouvant être déduites des principes qu'ils ont poſés dans leur abrégé, ſervent à groſſir & enrichir leur ſyſtème. Par ce moyen l'Edifice s'étend, s'éleve, s'embellit; & ce qui eſt le principal prend une conſiſtance plus forte, juſqu'à ce qu'il devienne inébranlable. Et comme tous ceux qui étudient ne ſont pas d'abord en état de ſe faire à eux-mêmes de ſemblables abrégés, il eſt très utile qu'il en exiſte de bons tout faits, qui ſervent de guide aux Commençans. C'eſt dans cette vuë que l'Empereur *Juſtinien* fit

compoſer les *Inſtitutions* qui portent ſon nom, & qui renferment un canevas, au moyen duquel on peut ſe mettre à l'étude des Pandectes. On a de pareils ſecours pour ſe préparer à la lecture des grands Ouvrages de M. *de Wolff*. L'Abrégé de *Thumming* eſt une fort bonne Introduction à la Philoſophie Wolfienne; & il y a de ſemblables Abrégés pour le Droit Naturel, & pour les Oeuvres Mathématiques, faits par M. *de Wolff* lui-même. L'eſtime univerſelle qu'on en fait prouve aſſez combien l'uſage en a été goûté. Il ſeroit difficile de trouver un Livre plus répandu & mieux fait que celui qui porte en Allemand le titre d'*Anfangs-gründe*, ou premiers Principes des Mathématiques; & pour ne rien laiſſer deſirer à cet égard, il y a même un Abrégé de cet Abrégé.

UNE précaution judicieuſe à prendre dans la compoſition de ſemblables Abrégés, c'eſt d'y éviter la trop grande rigueur des démonſtrations. Ou plutôt cette rigueur eſt incompatible avec un Abrégé parce qu'elle ſuppoſe les plus grands détails, & les derniers dévelopemens. Les Commençans ſeroient rebutés

tés par-là, & pourroient perdre pour jamais le goût de semblables études. Il n'y a pas à craindre que cette complaisance qu'on a pour eux, & qui leur est justement due, porte préjudice à la science. Il y a divers degrés dans celle-ci; & il vaut mieux être au dernier, dût-on ne pas s'élever plus haut, que de n'avoir absolument aucune teinture de science. Il vaut mieux pouvoir rendre raison des choses, en indiquant les principes qui servent à les prouver, quoiqu'on ne puisse pas en donner une démonstration complette, & développer tous les raisonnemens dont la chaîne forme cette démonstration, que de tâtonner dans les ténèbres, & saisir avidement les premieres opinions que le hazard présente.

La Science est le résultat de toutes les facultés intellectuelles, cultivées & perfectionnées autant qu'elles peuvent l'être; la pénétration, la profondeur, le génie, la solidité concourent à la former; & toutes les régles de l'art de trouver servent à l'étendre. Il seroit aisé de prouver ce que nous avançons ici, en rappellant les notions que nous avons déja données de toutes les facultés, & en

expliquant ce en quoi chacune d'elles contribuë à produire une véritable Science. La pénétration saisit les idées, & les rend distinctes; le génie, ou l'esprit, apperçoit les ressemblances des choses d'où se forment les notions génériques & spécifiques; la profondeur pousse l'analyse des notions de façon qu'elle remonte aux plus simples, & qu'elle découvre les premiers principes; la solidité enfin est, pour ainsi dire, le bon sens de l'Entendement, elle acheve de démêler & de fixer ce qui mérite de porter le nom de Science. Dès que quelcune de ces qualités manque, la Science manque aussi, ou du moins elle est très imparfaite: & toute autre voye substituée à celle où elles nous conduisent, tend à l'erreur.

TELLE étant la nécessité du concours de toutes les vertus intellectuelles pour former la Science, il s'enfuit qu'on ne sauroit exceller en fait de Science sans posséder ces vertus dans un degré éminent; desorte que ceux qui se mettent à l'étude de quelque Science, ne peuvent espérer de s'y distinguer par des progrès réels, (car la réputation s'acquiert souvent par d'autres moyens,) qu'en sa-

ſacrant auparavant toute leur application à former leur Entendement. Malgré les apparences favorables aux Sciences dans notre Siècle, malgré le ton de Philoſophie qui y régne, & qui eſt devenu ſi commun, on ne ſçauroit fonder l'eſpérance de voir la véritable Science devenir plus étendue que ſur la culture des vertus intellectuelles. Si ceux qui paſſent pour Savans, quoiqu'ils ayent négligé cette culture, veulent mettre la main ſur la conſcience, & parler ſincérement, ils conviendront qu'on leur fait plus d'honneur qu'ils n'en méritent, & que le vulgaire eſt la dupe de quelques qualités ſuperficielles qui déguiſent leur inſuffiſance réelle.

Pour rendre la Science plus ſolide, & arriver à une connoiſſance plus intime de la vérité, il faut s'accoûtumer à chercher les démonſtrations des propoſitions, que d'autres avancent ſans les prouver, & déduire de notions *a priori* ce qui n'a encore été appuyé que ſur des argumens *a poſteriori*. En ſuivant cette voye juſqu'au bout, on arrive aux notions irréſolubles, ou du moins aux propoſitions dont l'eſprit humain ne ſauroit trouver de preu-

ves ultérieures, de façon qu'il eſt obligé de s'y arrêter, & d'en faire les principes de ſes connoiſſances. Ce travail à la vérité n'eſt pas fait pour tout le monde, & n'appartient qu'aux Logiciens conſommés dans l'étude & dans la pratique d'une ſaine Logique. Ceux qui s'imaginent que la prétention la plus rigoureuſe qu'on puiſſe former en faveur de la Science, c'eſt qu'elle ſoit fondée ſur la certitude, & qu'ainſi dès qu'on a trouvé cette certitude, on peut s'y borner, ſans ſe mettre en peine ſi elle eſt réſoluble en principes antérieurs, & par là même plus certains encore; ceux, dis-je, qui penſent ainſi, ne connoiſſent, ni la *légitime* deſtination de notre Entendement, ni la véritable étendue de la Science. L'Entendement eſt fait pour connoître, la Science eſt l'unique objet auquel il puiſſe acquieſcer. Mais il ne doit y acquieſcer, c'eſt à dire, la regarder comme complette, comme une véritable théorie où ſe trouvent les premiers principes de la connoiſſance dont il s'agit, qu'autant qu'il eſt aſſuré qu'on ne ſçauroit la pouſſer plus loin; car s'il apperçoit quelque poſſibilité de l'étendre, & de l'élever à des notions

tions plus universelles, il péche contre la loi perfective, contre l'obligation naturelle de ne pas se contenter du bien, tant qu'on voit le mieux. L'amour de la vérité doit rendre cette obligation efficace; il doit enflammer l'ame du desir de s'éclairer, & de ne rien négliger de tout ce qui peut augmenter la lumiere dont elle jouït. Ceux qui agissent par d'autres motifs, peuvent tenir une conduite différente, mais qui sera vicieuse, comme les motifs qui la suggèrent. Un intérêt sordide dicte à celui qui en est possedé qu'il suffit d'apprendre ce qui rapporte du profit, & que tout le reste, malgré sa perfection & sa sublimité, ne mérite pas un moment d'attention. La fausse gloire n'est pas un meilleur guide; elle nous engage à remplir notre esprit des connoissances brillantes, qui éblouissent le vulgaire, ou à suivre le torrent de quelque mode capricieuse. Les Sciences ne prospéreront & ne fructifieront jamais qu'entre les mains pures de ceux qui ont une véritable ardeur pour elles, parce qu'ils aiment sincérement & fortement la vérité.

L'ERREUR & l'opinion sont opposées à

la Science. Celle-ci démontre tout ce qu'elle affirme, ou nie, & en établit par ce moyen la vérité d'une maniére inébranlable. L'erreur au contraire admet le faux comme s'il étoit vrai, sans preuves, ou sur de fausses preuves. L'opinion est l'assentiment que nous donnons à une proposition qui n'est pas suffisamment démontrée, & qui peut par conséquent se trouver vraye ou fausse, lorsqu'on voudra la soumettre à la rigueur de la démonstration. La vérité intrinseque d'une proposition ne suffit point pour qu'elle appartienne à la Science: elle demeure toujours dans le domaine de l'opinion, tant que celui qui l'admet, n'en sçauroit fournir la démonstration.

Nous pouvons inférer de là que le degré le plus élevé d'une Science particuliere ne sçauroit empêcher celui qui y est arrivé de prendre de simples opinions relatives à d'autres Sciences pour des vérités, s'il en ignore les démonstrations. C'est une remarque importante, & sur laquelle il est à propos d'insister, parce qu'il n'y a rien de plus commun que l'arrogance avec laquelle des Savans, très distingués, il est vrai, dans la profession dont

dont ils ont fait leur objet, s'ingérent de juger & de décider de choſes qui ne ſont point de leur compétence. Leur autorité doit tenir lieu de démonſtration; & elle en tient en effet ſouvent lieu auprès de ceux qui s'en laiſſent impoſer par des airs de confiance & des tons de hauteur. Ce ſiècle a vû les choſes les plus ſingulieres dans ce genre: tout homme qui a ſçu fournir quelques pages à la preſſe, s'eſt érigé en Critique, en Philoſophe, en appréciateur de tous les talens; de grands Géométres, de grands Poëtes, ont proteſté au Public qu'ils étoient de grands Métaphyſiciens, & ont été crus ſur leur parole. Les jeunes Commençans donnent aveuglement dans le piège; ils liſent, ils conſultent avec une aveugle déférence ces prétendus Maîtres, qui déraiſonnent pour l'ordinaire dans une Science à proportion du talent qu'ils ont de raiſonner dans une autre. Il y a ici une complication ſinguliere de préjugés, ſouvent oppoſés l'un à l'autre. Vous verrez des gens qui, ſoit qu'ils ayent fait de la Géométrie leur objet, ou qu'on leur en ait fait concevoir une haute idée, s'imaginent que cette Science mene à

tout, qu'elle *fournit* toutes les explications, *toutes* les solutions qu'on peut desirer sur toutes sortes de sujets. D'autres au contraire ayant ouï dire que les plus grands Géométres font souvent les plus lourdes bevues, lorsqu'ils sortent de leur sphère, en concluent que l'étude des Mathématiques n'est bonne à rien, qu'elle pervertit l'usage des facultés intellectuelles plutôt que le *perfectionner*, & qu'il suffit d'être Géométre pour raisonner de travers, dès qu'il ne s'agit pas de grandeur & de nombres. Il faut rendre une exacte justice à chacun. Les Mathématiques, il est vrai, bien loin de déterminer par elles-mêmes la justesse & la solidité des raisonnemens qui n'y appartiennent pas, ne donnent pas au Mathématicien qui excelle dans une partie de cette Science la même prérogative dans toutes les autres. Il n'est pas rare qu'un homme qui aura fait les plus grands progrès dans l'analyse moderne des Mathématiciens, & qui pourra *résoudre les* problèmes physico-méchaniques les plus difficiles, ne soit pas en état de juger des choses qui appartiennent à la Méchanique pratique, à l'Hydraulique, &c. *ou* s'il

s'il le fait, c'eſt à ſa honte, & il ſe donne un ridicule aux yeux des vrais Connoiſſeurs. Un excellent Aſtronome peut ignorer réciproquement l'Algébre. C'étoit le cas de *Kepler*, auquel on accorde unanimement la prééminence parmi les Aſtronomes modernes; & ce grand homme en a conclu que l'Algébre étoit aſſez inutile, même dans les Mathématiques; ce qu'il faut pardonner à ſon ſiécle, où les découvertes faites depuis n'avoient pas pouſſé l'Algébre au degré de perfection qu'elle a acquis. On doit donc reconnoître le prix de chaque Science en particulier, & le mérite de ceux qui y ont atteint une grande ſupériorité; mais cette eſtime ne doit pas nous ſéduire au point de croire que, parce qu'un homme eſt très capable dans un genre, il eſt capable de tout.

La Science univerſelle n'eſt en effet, & ne peut être, le partage d'aucun mortel. Bien plus; il n'y a point de Science particuliere qui n'abſorbe & n'épuiſe ceux qui s'y livrent entierement. Si quelcun vouloit ſeulement ſçavoir, par exemple, tout ce qui a été découvert par le moyen du calcul algébrique, il vieilli-

des Ambaſſades, &c. & l'on verra combien il eſt facile de les mettre dans leur jour en ſe ſervant d'un ſemblable canevas tout tracé. De cette maniere un Abrégé qui renferme une Science étenduë ſe ſubdiviſe comme de lui-même en autant d'Abrégés rélatifs aux Sciences inférieures, ou ſubordonnées. Mais il ne faut pas croire qu'on puiſſe ſe ſervir de ces Abrégés tout de ſuite & ſans autre préparation; ils ne peuvent être utiles qu'à ceux qui ont formé leur eſprit par l'étude d'une ſaine Logique & par l'habitude d'en réduire les régles en pratique.

MAIS, comme tous les hommes ne ſont pas en état de faire cette étude & d'acquérir cette habitude, il y a une *autre* réduction, qui ſupplée à celle *qui* conduit à la Science. Elle conſiſte à ramener au ſens commun les vérités univerſelles dont la connoiſſance eſt néceſſaire à ceux qui ne ſont pas capables de ſuivre la route de la démonſtration. *Deux* précautions eſſentielles ſont requiſes pour la réduction des vérités au ſens commun; l'une que la propoſition ainſi réduite ſoit bien compriſe; l'autre qu'il ne reſte aucun doute ſur ſa vérité. La premiere de ces conditions a lieu, quand l'idée de l'objet

l'objet ſenſible à laquelle on a réduit la notion abſtraite renferme en effet quelque choſe qui répond ſuffiſamment à cette notion, & ſe trouve propre à la repréſenter; & l'autre exige que cette idée ſenſible renferme le *ſujet* dont on veut procurer la connoiſſance, avec ſon *prédicat*, & les renferme dans la même image. On ſe rappellera que nous avons eu occaſion d'en fournir des exemples ci-deſſus, & que nous les avons tirés des paraboles du Sauveur. Quoique nous nous ſoyons bornés à affirmer qu'une ſemblable réduction des vérités univerſelles au ſens commun ſupplée au défaut de la Science, nous croyons devoir ajouter qu'elle peut auſſi beaucoup contribuer à l'avancement des Sciences mêmes, entant qu'elle fournit les notions communes qui ſervent de principes aux démonſtrations, & d'où elles tirent principalement leur évidence. *Euclide* en fournit abondamment des exemples. Et même cette réduction tient un rang conſidérable parmi les *artifices heuriſtiques*.

Tous les obſtacles à la perfection des vertus intellectuelles formelles & de l'entendement, ſont autant d'obſtacles à la Scien-

Science. Mais auſſi en levant ces obſtacles, la *route* de la Science ſe trouve entierement applanie, & les difficultés qui rebutent, qui épouvantent même un ſi grand nombre de gens ſe réduiſent à rien dès qu'on *fait* les exercices, dont nous avons parlé, dans l'ordre convenable, & en paſſant toujours des choſes *plus faciles* aux plus difficiles. Il eſt hors de *doute que les* démonſtrations embarraſſent non ſeulement les commençans, les apprentifs, qui ſe ſont mis récemment à l'étude des Sciences, mais même ceux dont les connoiſſances ſont déja fort étenduës. Ayant acquis ces connoiſſances par des voyes différentes de celles de la démonſtra*tion*, ils ont de la *répugnance* à *ſuivre* cette derniere, lors même qu'ils en connoiſſent le prix, & qu'ils ſont convaincus du peu de ſolidité de leurs acquiſitions précédentes. Il faut des motifs puiſſans pour vaincre cet éloignement que la *pareſſe* & des habitudes antérieures rendent ſouvent invincible. L'amour de la vérité & le deſir d'une gloire réelle peuvent ſeuls animer ceux qui en ſont remplis, & leur donner l'application néceſſaire pour faire les premiers pas qui ſont preſque les ſeuls qui coû-

coûtent. Si ceux qui enſeignent n'étoient pas les premiers à repaître leurs diſciples de connoiſſances vagues, & à décrier les connoiſſances ſolides & les moyens de les acquérir, l'eſprit humain ſe porteroit de lui-même au vrai, il entreroit dans la route qui y conduit, & qui ne différe point de la route naturelle de notre ame dans ſes opérations.

Les mêmes motifs qui nous déterminent à procurer la perfection de notre entendement, & des vertus intellectuelles, en particulier de celles qu'on nomme formelles, ſont auſſi les motifs qui nous portent aux vrayes Sciences. On peut mettre au rang des principaux l'intégrité d'une ame pure & le témoignage d'une bonne conſcience. Il y a peu de gens qui s'aviſent de penſer à ce préalable, tout eſſentiel qu'il eſt. En vain cependant des eſprits faux, & de mauvais cœurs, ſe mettent-ils à l'étude des Sciences: ils ne font que les pervertir, & en faire les inſtrumens de leurs paſſions. C'eſt ſous ce point de vuë que les Sciences ont pû être enviſagées comme nuiſibles; mais on voit bien que c'eſt accidentellement, & non par elles-mêmes. Un eſprit droit, un,

un cœur exemt de malice, rapporteront conſtamment les vérités, qui ſont le fruit de leurs recherches, au plus grand bien, & d'eux-mêmes, & des autres. Cela fait voir combien il importe de donner une bonne éducation à ceux en particulier qui montrent un génie propre aux Sciences, & que l'on ſe propoſe d'y appliquer. Si l'on commence par leur inſpirer de l'orgueil, de l'envie, de la malignité, ou ſi ſeulement on néglige d'étouffer en eux les germes naiſſans de ces vices, c'eſt le plus funeſte préſent qu'on puiſſe faire à la Société que celui d'habiles gens qui ont autant perdu du côté des mœurs, qu'ils ont gagné du côté de la Science. Mais les parens ſont ordinairement charmés de voir leurs enfans ſe diſtinguer, ſe pouſſer, laiſſer bien loin derriere eux leurs compagnons d'étude; enyvrés des applaudiſſemens qu'on donne à ces jeunes gens, ils leur communiquent la même yvreſſe, dont les ſuites ſont toujours funeſtes.

LA Science eſt inébranlable, & rend tel celui qui la poſſéde; toutes les difficultés, toutes les contradictions, ne ſauroient inſpirer le moindre doute ſur des choſes

choſes que l'on a une fois compriſes & connues démonſtrativement. Y a-t-il une ſeule propoſition d'*Euclide* contre laquelle on puiſſe propoſer quelque objection raiſonnable? Auroit-on la patience d'écouter un homme qui vous aſſureroit qu'il va prouver qu'un triangle peut avoir deux angles actuellement droits. Cela fit naître, pour le dire en paſſant, une difficulté contre la Géométrie de l'Infini dans ſon origine. On diſoit qu'elle conduiſoit à l'abſurdité d'attribuer deux angles actuellement droits à un triangle, dans lequel on ſuppoſe les côtés qui s'approchent à l'infini, de façon qu'en effet deux angles repoſent ſur une baſe infiniment petite. Mais on ne prenoit pas garde que ces deux angles ne ſont pas actuellement égaux à deux droits, mais qu'on peut ſeulement les regarder comme tels à cauſe de l'erreur infiniment petite qui réſulte de l'angle au ſommet dont la petiteſſe eſt inaſſignable.

Comme le conſentement que nous donnons aux propoſitions démontrées eſt ſucceſſif, & ſe forme à meſure que nous ſaiſiſſons les notions qui entrent dans la démonſtration, & l'évidence de la liaiſon qui

qui régne entr'elles, c'eſt de là principalement que naît la certitude inébranlable dont nous parlons. Une démonſtration eſt un édifice dont les fondemens ont été jettés dans le fonds même de notre ame; c'eſt une plante qui y a pouſſé ſes racines. On ne ſauroit ébranler aucune partie ſéparément, par la force qu'elles ſe prêtent toutes réciproquement; notre ame les apperçoit toutes à la fois, & rien ne ſauroit obſcurcir cette intuition. Ainſi, lorſque quelques perſonnes, après avoir profeſſé une doctrine, ſe laiſſent ſéduire & ſurprendre par ceux qui la combattent, c'eſt une marque qu'elles ne la poſſédoient pas comme Science, mais comme opinion; à moins que des motifs particuliers ne les portent à parler & à agir contre leur conſcience. Sans de pareils motifs on demeureroit invariable dans le cas de la Science; & la variation ſeroit un indice décidé du défaut de Science. Ce qu'il faut ſeulement remarquer, c'eſt que ſouvent des gens qui croyoient être véritablement convaincus, c'eſt à dire, avoir de bonnes démonſtrations de leur créance, n'étoient que perſuadés, ſoit qu'ils ignoraſſent les principes

pes & la forme des vrayes démonſtrations, ſoit qu'ils n'y euſſent pas donné une attention ſuffiſante. Alors ils peuvent changer de ſentiment, mais ce n'eſt point au préjudice de la Science, puiſqu'ils n'en avoient que l'ombre au lieu de la réalité qu'ils croyoient poſſéder. Ce n'eſt qu'en faiſant attention à ces divers états de l'eſprit humain, qui, malgré leur extrême reſſemblance par rapport aux effets, différent eſſentiellement quant au fonds, qu'on peut expliquer les révolutions d'idées continuelles dont ce Monde n'eſt pas moins le Théatre qu'il eſt celui des révolutions politiques auxquelles le ſort dès Etats eſt attaché. L'opiniâtreté, ou même la bonne foi, ont ſouvent l'air de la certitude & de la conviction; mais la pierre de touche qui les diſtingue, c'eſt l'immutabilité intrinſeque des propoſitions démontrées, qui paroîtront toujours vrayes à ceux qui les ont une fois connues comme telles, au moins tant que leur ame en conſervera le ſouvenir, & qu'elle ne perdra pas les facultés, ou forces néceſſaires, pour connoitre en quoi conſiſte une véritable démonſtration. Si quelquefois d'un autre côté les meilleu-

res

res *raiſons* ne ſauroient détromper un homme fortement perſuadé, ce n'eſt pas l'effet naturel de la perſuaſion; cela vient de ſes diſpoſitions particulieres, & de l'aſſiette préſente de ſon eſprit.

CEUX qui ont de juſtes idées de la véritable Science s'apperçoivent aiſément de ſon exiſtence, ou de ſon *défaut*, dans les diſcours & dans les écrits des *autres*. Dès qu'ils y trouvent des propoſitions avancées comme certaines, quoiqu'elles ne ſoyent pas encore ſuffiſamment prouvées, ils ſont aſſurés que la Science n'eſt pas le partage de celui qui les employe de cette maniere. La forme apparente des démonſtrations ne doit pas en impoſer; *on* peut la donner à de ſimples *preuves* inſuffiſantes, liées entr'elles conformément aux régles ſyllogiſtiques. Ce qui fait la démonſtration, c'eſt outre la forme la matiere même des propoſitions qui ſervent à la compoſition des raiſonnemens, & qui doivent être, comme nous avons eu ſouvent occaſion de le dire, des axiomes, ou des vérités déja démontrées, ſoit par le raiſonnement, ſoit par l'expérience. Remarquons cependant qu'il y auroit de l'injuſtice à précipiter ſon jugement

gement ſur la ſcience des autres, en ſe fondant ſur ce qu'ils avancent des propoſitions dont ils ne juſtifient pas démonſtrativement la vérité. Ils peuvent avoir de bonnes raiſons d'agir ainſi, priſes de la nature des Ouvrages qu'ils compoſent, & du but auquel ils les rapportent. Ce ſeroit une vraye manie que celle de vouloir toujours démontrer; & d'injuſtes Adverſaires de la Philoſophie Wolfienne ont crû la tourner pleinement en ridicule, en lui attribuant le deſſein d'introduire dans toutes ſortes d'Ouvrages la forme démonſtrative, ou en ſe prévalant des productions de quelques mauvais Auteurs qui ont voulu s'exercer dans ce genre, les uns ſans y être propres, les autres en choiſiſſant des ſujets peu convenables. Tout ce que l'on affirme à cet égard, & qui eſt inconteſtablement vrai, c'eſt que les Livres deſtinés à enſeigner les Sciences, n'y peuvent ſervir qu'autant que la méthode démonſtrative y régne dans toute ſa rigueur: & voilà pourquoi M. *de Wolff* s'y eſt aſtreint, voulant donner à l'Univers, & laiſſer aux ſiècles à venir un Cours de Philoſophie démontrée; en quoi il a fait de nos jours, par rapport

aux vérités Philoſophiques, ce qu'*Euclide avoit fait* autrefois par rapport aux vérités Géométriques. Ceux qui veulent enſuite traiter les mêmes matières en prenant un tour différent, en ſont pleinement maîtres; & leurs Ouvrages contribueront auſſi à l'avantage des Sciences, s'ils n'y mettent que *des vérités*, dont la démonſtration, quoiqu'*ils la ſupprimment*, puiſſe être trouvée par ceux qui ſçauront la chercher. Mais, tant qu'il n'exiſtera d'autres Livres que ces derniers, on n'y apprendra jamais les Sciences, à moins que d'en tirer ſoi-même par un travail très pénible un ſyſtême entier & démontré.

Ce n'eſt point non plus *donner* des démonſtrations incomplettes que d'y mettre des choſes qui peuvent & doivent être ſuppoſées connues de tous ceux qui entreprennent de lire & d'étudier ces démonſtrations. Autrement *il faudroit que* les Ouvrages où l'on traite de Sciences qui ſont ſubordonnées à d'autres compriſſent celles-ci dans toute leur étendue, ce qui les rendroit également diffus & confus. Mais on ne doit pas ſuppoſer trop aiſément des choſes qui n'étant pas fort com-

communes ne ſe préſentent pas aiſément à l'eſprit de tout le monde ; & c'eſt ce qui rend certains Livres d'ailleurs excellens par leur profondeur, beaucoup moins utiles qu'ils ne le ſeroient, ſi cette profondeur n'étoit accompagnée d'une obſcurité que les Auteurs auroient pû diſſiper, en indiquant certaines vérités d'où ils ſont partis, & qui demandent quelque effort pour être découvertes. Les mêmes remarques peuvent avoir lieu à l'égard des conſéquences. Il y en a de ſi manifeſtes qu'on peut laiſſer le ſoin de les tirer au lecteur qui naturellement doit être cenſé intelligent. Mais il y en a d'autres qui demandent un degré moins ordinaire de pénétration & de ſagacité : ce qui exige qu'elles ſoyent conduites au dévelopement dont elles ont beſoin.

APRÈS tout cela, faiſons hardiment main baſſe ſur tous les Ouvrages où régnent des défauts réels, & directement contraires à la découverte de la vérité. Tels ſont les Livres ordinaires, qui ne fourniſſent aucunes définitions des choſes, ou qui n'y mettent point l'exactitude requiſe ; où les propoſitions contien-

nent des termes qui n'ont pas encore été expliqués, ou dont le ſens n'a pas été déterminé d'une maniere fixe; où la détermination des propoſitions mêmes a été négligée, de façon que le *prédicat* n'eſt point expliquable par la notion du *ſujet*, & que les preuves ſur leſquelles on fonde la vérité des propoſitions ne dérivent point de la notion des ſujets mêmes par de légitimes raiſonnemens, ou ne ſont pas fondées ſur des expériences inconteſtables. De ſemblables Ecrits où rien n'eſt prouvé, ni lié, ſont non ſeulement incapables de contribuer au progrès des Sciences, mais ils s'y oppoſent directement, & le tems qu'on employe *à les lire*, dans la vue de *s'inſtruire* ſolidement, eſt un tems perdu pendant lequel on recule au lieu d'avancer. La liberté d'écrire trop gênée auroit aſſurément de fâcheux inconvéniens; mais cette même liberté, dégénérée en *licence*, *en a-t-elle* de moindres? Je ne parle pas *ici des* mœurs, qui en ſouffrent tant: je n'ai en vuë que les Sciences.

Il y a divers degrés qui peuvent ſervir à régler les jugemens que nous portons du ſçavoir des autres. Ceux qui appuyent

vent ce qu'ils avancent ſur des raiſons qu'on peut regarder comme ſuffiſantes, quoiqu'ils ne les accompagnent pas de leur démonſtration, poſſédent la Science, & on ne peut la leur refuſer, mais elle eſt à ſon plus bas degré. Ceux qui n'alléguent pas des raiſons pleinement ſuffiſantes, mais qui tirent pourtant leurs preuves de la notion même des ſujets auxquels elles ſe rapportent, auront, ſi l'on veut, une Science imparfaite. Mais la complaiſance ne ſçauroit aller plus loin; c'eſt à dire que quiconque ne produit que des raiſons extrinſéques, tout à fait inſuffiſantes, à plus forte raiſon fauſſes, eſt dûement atteint d'*inſcience*, ſi je puis m'exprimer ainſi. Après cela je conviens qu'il vaut toujours mieux montrer trop d'indulgence que de ſévérité dans les jugemens que nous portons ſur la Science, pour éviter le ſoupçon de prévention & de paſſion. Il en eſt comme dans la Société, où l'on regarde quelquefois d'un air mépriſant un homme modeſte qui cache ſous un ſilence prudent beaucoup plus de génie & de talens que n'en ont ceux qui penſent auſſi legèrement ſur ſon compte. On croit ſe faire honneur par

de fortes Critiques, par des déciſions magiſtrales; & le contraire arrive ſouvent. D'ailleurs, en tolérant l'imperfection de la Science dans certaines perſonnes dignes de ce ſupport, on les encourage à faire des progrès, au lieu que de mauvais procédés, des Satyres virulentes, les auroient pour jamais dégoûtées de l'étude des Sciences. Je ſuis perſuadé que quantité de bons ſujets, dont quelques uns ſeroient même devenus excellens, ont été rebutés de cette maniere dès l'entrée de la carriere; & ont crû devoir laiſſer les vaſtes mers de l'Empire des Sciences à ces Corſaires qui y exercent continuellement leurs brigandages.

L'ADMIRATION eſt un ſigne aſſez déciſif de l'ignorance de ceux qui s'y livrent. C'eſt ce qui fait la grande vogue des Orateurs. Ils parlent au vulgaire; ils lui en impoſent par des figures brillantes, par des déciſions audacieuſes, par des tons éclatans: le ſtupide Auditeur, grands yeux, bouche béante, ſe retire pénétré d'admiration. Le ſuccès de pluſieurs Ouvrages modernes, très mauvais, très anti-philoſophiques, vient de la même

me cauſe. Il y a du ſtile, des ſaillies, une prodigieuſe dépenſe de ce qu'on appelle eſprit. Des Lecteurs novices, ou déja gâtés par le commerce d'eſprit de la même trempe que ceux qui font ces beaux préſens au public, ne ſauroient concevoir des choſes plus frappantes, des preuves plus victorieuſes, que ces ſophiſmes, ces bons mots, ces tirades vives & toutes de feu, qui les raviſſent & qui les entraînent. Cette eſpece d'incendie fait de rapides progrès; on meurt d'envie de lire un Livre qui a tant de vogue; on auroit honte de ne pas joindre ſon ſuffrage à celui des gens d'eſprit & de goût, avec qui l'on a d'étroites liaiſons, & à la fin le ton eſt donné ſans appel. De bons eſprits ſe laiſſent tous les jours aller à cette contagion la plus funeſte de toutes. Toute indulgence ſeroit donc dangereuſe ici: il faut traiter impitoyablement ces *petits Philoſophes*, comme on les a fort bien nommés, & les replonger dans le néant d'idées ténébreuſes & de fauſſe Science, dont ils cherchent inutilement à ſe tirer. *Deſpréaux*, parlant d'un mauvais Poëte, l'appelle un *Poëte étouffé*: ſi tous les vrais

Philoſophes, les défenſeurs éclairés de la *Vérité* & de la Religion, vouloient ſe réunir, leurs Adverſaires deviendroient bientôt autant de *Philoſophes étouffés*.

L'EFFET de la Science dans ceux qui la poſſédent eſt d'y exciter un ſentiment de plaiſir, dont la *vivacité* eſt proportionnée à l'évidence & à *l'importance* des vérités connues. Ce plaiſir, *comme tous* les autres, attache à l'objet qui le cauſe; de ſorte qu'on peut parvenir à aimer la Science avec cette ardeur que l'on ne reſſent ordinairement que pour les objets qui affectent les ſens & l'imagination; ardeur néanmoins bien plus pure, & par là même plus durable. Quand on *parle de* gens dégoûtés des Etudes, & *des* Sciences, qui ſe plaignant du tems qu'elles leur ont coûté, & de l'inutilité de leurs efforts, veulent paſſer le reſte de leur vie à oublier ce qu'ils avoient appris, on peut compter qu'ils avoient mal *étudié*, *qu'ils* s'étoient occupés de *fauſſes* Sciences, ou qu'ils n'avoient pas pris la route de la Science réelle. Il y a un plaiſir infiniment ſupérieur à tous les autres, conſtamment attaché à la recherche de la vérité, lors même qu'elle ne ſert qu'à nous convain-

cre

re des bornes de la raiſon humaine; il eſt auſſi intéreſſant d'être exactement inſtruit de ce que nous ne pouvons pas connoître, que de ce qui appartient à la ſphère de nos connoiſſances. Ceux qui mépriſent ce plaiſir ne l'ont jamais goûté, & n'ont jamais été en état de le goûter. La Science ſe fait aimer, dès qu'elle ſe fait connoître.

Le propre de l'amour en général, c'eſt de chercher à embellir, à perfectionner ce qu'on aime, de s'occuper de ſes intérêts, & d'y veiller ſoigneuſement. L'amour de la Science tend donc de lui-même & par lui-même à l'avancement, & aux progrès des connoiſſances qui ont les caractères de la vraye Science: de ſorte que ſi, depuis l'origine des Sciences, elles n'avoient jamais été cultivées que par des perſonnes qui euſſent été remplies d'un véritable amour pour elles, elles n'auroient pas ſouffert les altérations, & les retardemens auxquelles on les a vû expoſées. Mais prenons garde cependant de ne pas conclurre des ſoins empreſſés, & même efficaces, que quelcun prend pour l'avancement des Sciences, qu'il les aime ſincèrement: pluſieurs

motifs *étrangers* peuvent être la cauſe de *ces ſoins*, le deſir de la réputation, *l'envie* de plaire à ceux dont on dépend, des vuës d'intérêt, produiſent des effets qu'on ne ſçauroit diſtinguer de ceux dont la ſource eſt dans le cœur. Cependant les Sciences en profitent: & il *ſeroit à ſouhaiter pour elles qu'il* ſe trouvât ſouvent des perſonnes *d'un rang éminent*, qui, ſoit par goût, ſoit par *oſtentation*, les favoriſaſſent, & accordaſſent de puiſſans encouragemens à ceux qui les cultivent. Combien la ſeule famille de *Médicis* n'a-t-elle pas contribué à faire renaître & fleurir les Lettres en Italie? Et le Siècle de Louis XIV. porteroit-il ſon nom, s'il n'avoit été le *Protecteur des talens* & le Bienfaiteur *des* gens de Lettres? On doit accorder une meſure de louanges à tous ceux qui, de quelque maniere que ce ſoit, procurent aux Sciences, aux Arts, à tous les genres d'étude, des moyens de *s'étendre* & de devenir plus ſolides. Un examen trop ſcrupuleux des principes de leur conduite ſeroit deplacé, & nuiſible dans bien des occaſions. Si c'eſt un foible plutôt qu'une vertu qui les détermine, ce foible

Elle eſt du nombre de ceux qui méritent des égards. Il n'y a que les écarts d'une vanité ridicule qu'il ſoit expédient de réprimer.

CEUX qui aiment les Sciences, aiment conſéquemment les Livres, mais ce n'eſt qu'autant que ces Livres peuvent les guider, les éclairer, les inſtruire, leur procurer une connoiſſance réelle de la Science dont ils font leur objet. Tout autre amour des Livres tient à quelque manie: c'eſt ou un goût vague, un pur amuſement, une habitude inutile, ou la ſimple envie de paroître, & d'étaler quelque collection de Volumes raſſemblés pour orner un Cabinet. Les Livres les plus utiles ſont ordinairement ceux auxquels les Amateurs vulgaires font le moins d'attention, ſous prétexte qu'ils renferment des choſes trop ſimples, trop communes, & qu'on n'y trouve pas les agrémens du ſtile, les charmes de l'éloquence, & d'autres prérogatives indifférentes, ou même ſouvent nuiſibles aux progrès des Sciences; par là on fait aiſément perdre à la jeuneſſe le goût des bons Ouvrages, de ceux dans la lecture deſquels ſeuls elle pourroit s'inſtruire &

se former. *Il résulte* encore de cette façon de *penser* frivole que ceux qui *auroient* des talens pour les compositions didactiques, ou en général pour traiter les matieres avec une simplicité lumineuse, ne se soucient pas de donner le tems à un semblable travail auquel on n'attache aucun mérite; ils aimeroient mieux avoir *fait quelque* bagatelle brillante que l'Ecrit le plus *solide qui n'est* recherché que d'un petit nombre de connoisseurs. Voilà pourquoi tant d'Auteurs travaillent pour le Théatre; la gloire ne s'y fait pas attendre; une Pièce applaudie fait voler le nom de l'Auteur de bouche en bouche, & le tire comme en un instant de l'obscurité où le Livre le *plus* profond auroit pû le laisser *toute sa vie*. On ne peut donc guères acquérir d'indice bien assuré de la Science de quelcun, & de son amour pour elle, en remarquant l'empressement qu'il témoigne pour connoitre & acquérir les *Livres* qui paroissent: il faut examiner *de plus près*, & pendant assez longtems, ses lectures & ses acquisitions, pour asseoir à cet égard un jugement sur lequel on puisse faire quelques fonds. Il est plus ordinaire de

de trouver un Savant distingué dans quelque réduit poudreux, entouré d'un petit nombre de Volumes mal en ordre, que dans des appartemens commodes, & au milieu d'une Bibliotheque dont l'étalage soit éblouïssant. Il en est comme de la Vertu, qui se loge plus fréquemment dans les cabanes que dans les Palais.

Mais voici quelque chose de plus important. Si tous ceux qui cultivent les Sciences aimoient sincérement, & comme elles méritent de l'être, il en résulteroit une conséquence bien heureuse, mais que l'Expérience ne cesse de démentir, c'est qu'ils s'entr'aimeroient les uns les autres, & seroient disposés à se donner dans toutes les occasions des témoignages de la bienveillance la plus réelle, des secours promts & efficaces. Au lieu de ces aimables dispositions, l'Empire des Sciences, la République des Lettres, ont presque toujours été le Théatre des plus scandaleuses discordes. On cite comme des exemples rares les Savans contemporains & concitoyens qui ont ensemble des liaisons cordiales. L'envie ronge secrétement ceux non seule-

ment qui courent la même carrière, mais ceux qui aspirent en général aux distinctions dont les travaux des gens de Lettres peuvent être récompensés. Jamais on n'entend sortir d'approbation franche, d'éloge sans restriction, de la bouche d'un Savant qui voit les succès d'un de ses Confrères. C'est beaucoup quand les concurrens demeurent du moins dans les bornes de ces jalousies cachées, de ces mauvais offices déguisés, dans lesquels les bienséances ne sont pas encore violées. Mais la passion, toujours plus forte dans ceux qui ont éclairé leur esprit sans rectifier leur cœur, qu'elle ne l'est dans le simple vulgaire, la passion dis-je franchit bientôt ces barrières; on affiche la rivalité, & l'on se croit autorisé à décrier hautement, à persécuter vivement ceux qui nous font ombrage par leurs talens, ou ne paroissent pas faire assez de cas de nôtres. Peut-on lire la vie de *Pope* sans être touché des amertumes qui y ont été répandues par les procédés de ses Antagonistes, mais beaucoup plus encore par l'imprudence qu'il a eue d'y opposer une sensibilité poussée jusqu'à la fureur.

La

La *Dunciade* eſt un monument auſſi flétriſſant pour celui qui l'a érigé que pour ceux qu'il a voulu y couvrir d'un opprobre éternel. M. *de Fontenelle* a été bien plus ſage & plus heureux. Il a ſû vivre un ſiècle, ſans répondre à ſes Critiques; & les ayant réduits au ſilence par cette voye la ſeule efficace, & fort ſupérieure aux réponſes les plus victorieuſes, il a vu l'envie ſe rendre enfin; & tous les pas qu'il a faits pendant les dernieres années de ſa riante carrière, il a pû les faire dans une route jonchée des fleurs qu'on s'empreſſoit à y répandre. De ſi beaux modeles ne produiront-ils jamais ſur l'eſprit des hommes l'impreſſion qu'ils devroient naturellement y produire? On a tout lieu de craindre à cet égard, puiſque le progrès des lumieres dans notre ſiècle ne paroit pas avoir rendu ceux qui les poſſédent beaucoup meilleurs. Les injures groſſieres ont diſparu, il eſt vrai; elles appartenoient à la rudeſſe des ſiècles précédens: mais la redoutable ironie, armée du glaive le plus tranchant, fait des playes plus profondes & dont on ſe reſſent plus longtems

que

que des coups *de* maſſue aſſenés par nos agreſtes *de*vanciers.

On ne ſçauroit accorder une connoiſſance réelle, ni un amour ſincère des Sciences, à ceux qui veulent que les démonſtrations, confinées dans l'enceinte des Mathématiques, ne ſoyent point appliquées ailleurs, prétextant les prétendues difficultés qui en naîtroient dans le cours des études, & prétendant même que cette exactitude ſcrupuleuſe, cette rigueur démonſtrative, ne ſert qu'à énerver la force des raiſonnemens. Il ſuffit d'entendre propoſer de pareilles objections pour ſentir que ceux qui les font n'ont point d'idées diſtinctes des choſes dont ils parlent, ou qu'ils ont des raiſons particulieres de s'oppoſer aux progrès de la méthode mathématique. Ceux qui auroient la patience de lire tous les Ecrits dont l'Allemagne a été inondée pendant la publication des premiers Volumes Latins de la Philoſophie de *M. de Wolff*, pour combattre l'ordre géométrique qui y régne, verroient, tantôt avec pitié, tantôt & plus ſouvent avec indignation, dequoi l'aveuglement & l'a-

char-

charnement ſont capables. Et comment veut-on donc que les idées ſoyent utiles, ſi elles ne ſont pas diſtinctes, les termes s'ils ne ſont pas définis, les propoſitions ſi elles ne ſont pas déterminées, & ſuffiſamment prouvées, les raiſonnemens s'ils ne ſont pas exacts & concluans, les démonſtrations ſi la chaîne qui les forme n'eſt pas indiſſoluble? Contempteurs de cette méthode, daignez donc en aſſigner une autre plus naturelle & plus ſûre! Etoit-ce dans l'*Urim* & *Thummim* de M. *Lange*, qu'il falloit chercher l'évidence plutôt que dans la Logique, & l'Ontologie, &c. de M. *de Wolff*? Mais tirons le rideau ſur ces noirceurs dont le ſouvenir mérite d'être à jamais effacé.

CHA-

CHAPITRE X.

De la sageſſe.

UN objet plus attrayant s'offre à nos yeux. Une nouvelle vertu intellectuelle matérielle attire nos regards, & en eſt infiniment digne. C'eſt la ſageſſe; nom reſpectable, qualité divine, qui n'appartient éminemment qu'à l'Etre ſouverainement parfait. Nous la définiſſons la Science de donner à ſes notions libres les fins les plus convenables à la nature, de choiſir les moyens les plus propres à y conduire, & de ſubordonner tellement les fins particulieres les unes aux autres, que les plus prochaines ſoyent toujours des moyens pour arriver aux plus éloignées. Il s'enſuit de cette définition que la ſageſſe eſt une eſpece de Science. Mais, dans le ſens où nous prenons ce terme, il emporte une perfection particuliere de l'ame, ou de l'entendement humain; tout comme, quand on parle de Dieu, on fait de la ſageſſe un attribut ſéparé, qui ſe diſtingue parmi

mi tous les autres, qui brille dans le bel arrangement de ce vaſte Univers, & qui nous remplit d'une vive admiration & d'un profond reſpect pour ſon divin Auteur. *Leibnitz* a appellé la ſageſſe *la Science du bonheur*; définition qui revient à celle que nous avons donnée, mais qui n'eſt, ni auſſi claire, ni auſſi utile pour démontrer les caractères & les effets de la ſageſſe.

Le Sage agit toujours pour quelque fin, il préfére conſtamment celle qui eſt la meilleure, & il ne ceſſe d'y ſubordonner les fins particulieres. Ce ſont les principes généraux de la ſageſſe, qui nous mettent en état de concevoir quelque idée de la ſageſſe ſuprême elle-même, en combinant & épurant les traits de cette vertu qui ſont obſervables dans les Intelligences finies. Le propre de toute Intelligence c'eſt d'avoir quelque fin à laquelle ſes actions ſe rapportent; mais ce n'eſt pas encore en cela que conſiſte la ſageſſe, ſans quoi il n'y auroit point d'homme qui ne fut ſage, & ne le fut même en tout tems, n'y ayant point de cas, où en agiſſant on n'ait quelque idée confuſe du rapport & de la dépendance.

dance qui se trouve entre l'action donnée, & quelque fin qu'on s'y propose. Les bêtes elles-mêmes agissent convenablement à leur nature, & rélativement à certaines fins qui semblent être l'objet de leurs intentions; & si l'on veut pousser la chose plus loin, les machines que les hommes *construisent, moulins*, horloges, &c. ont une *action, qui tend* à une fin que ces machines à la vérité ne peuvent, ni connoître, ni vouloir. Mais, pour rentrer dans notre sujet, les hommes les plus méchans ont des fins, auxquelles ils sçavent rapporter & subordonner avec beaucoup d'art les démarches qu'ils font; mais la sagesse n'y préside point, parce que ces fins *sont contraires* à la grande & derniere fin de toutes les actions humaines, qui est de travailler à sa propre perfection & à celle des autres.

POSONS donc pour régle qu'*il répugne* à la sagesse d'agir pour une fin contraire à la loi naturelle. Celui qui boit & mange avec excès, parce que les sensations de la bonne chere l'y engagent, peut trouver habilement les moyens de rafiner encore sur les plaisirs de la table, &

deve-

devenir Profès dans l'ordre des Coteaux; mais cette ſageſſe Epicurienne combat les principes de la ſageſſe réelle, qui preſcrit à l'homme les régles de la tempérance & de la ſobriété, comme des moyens de conſerver les forces de notre corps & de notre eſprit. Celui qui parvient à une extrême opulence en s'appropriant par des voyes obliques le bien d'autrui, a mis beaucoup d'art & de fineſſe dans les moyens qui l'ont enrichi; mais il n'y a mis aucune ſageſſe, puiſque celle-ci nous preſcrit de ne pas nous intéreſſer moins au bonheur de nos ſemblables qu'au nôtre.

Le choix des moyens caractériſe le Sage auſſi bien que celui de la fin. C'eſt ſans contredit une grande avance, un préalable eſſentiel, que d'avoir en vuë un but légitime & louable. Mais il peut arriver qu'on le manque en péchant dans le choix des moyens, & même qu'on parvienne à un but directement oppoſé. Perſécuter les hommes & violenter les conſciences pour la plus grande gloire de Dieu, c'eſt le comble de la folie, bien qu'il ſoit vrai que cette gloire doit être l'objet de nos actions. En général les hom-

hommes *se* trompent fréquemment dans le *choix* des moyens, & surtout ils leur *attribuent* un degré de certitude, qui ne s'y trouve point, & qui les fait échouer dans la plûpart des projets. Le projet *perpétuel*, par exemple, est celui d'*acquérir* le Bonheur; & toute la vie se passe à employer *successivement* des moyens dont nous appercevons *successivement* l'insuffisance. De là ces plaintes contre le Monde, contre les Amis, contre les plaisirs, contre toutes les sources de satisfaction, dans lesquelles nous allons puiser. Mais pourquoi prêter gratuitement à ces choses une efficace qu'elles n'ont point? Pourquoi l'amant s'imagine-*t-il* que quand *sa* destinée *sera unie à celle* de l'objet qu'il adore, ses jours couleront dans une suite de délices non interrompue? Pourquoi l'ambitieux se repaît-il de la même chimère, lorsqu'il obtient le poste auquel il aspiroit avec *tant d'ardeur*? Est-ce la sagesse *qui* leur *a* fait voir dans l'examen détaillé des avantages attachés à de semblables jouissances, un principe de bonheur suffisant & constant? Il est donc essentiel de s'assurer avec *la* plus scrupuleuse exactitude de la certitude

de des moyens par lesquels on se propose d'arriver à une fin; ou ne pas s'étonner, lorsqu'on a négligé de s'en assurer s'il faut essuyer le désagrément & la mortification qui marchent à la suite d'entreprises mal concertées. Rien ne peut mieux convaincre du peu de sagesse des hommes que de les voir, non seulement choisir les moyens presque au hazard, mais encore ne pas revenir de la surprise où les jette le mauvais succès de semblables moyens.

La sagesse réunit dans les moyens qu'elle met en œuvre la certitude & la conformité avec la Loi naturelle. Les mépriſes des hommes à ce second égard ne sont pas moins fréquentes qu'au premier; mais, ce qui mérite une attention particuliere, c'est que la certitude des moyens leur en impose souvent sur leur légitimité, & leur persuade que certaines choses sont permises, quoiqu'elles soyent défendues. Quand on a en main des moyens infaillibles de s'aggrandir, de s'enrichir, on est fortement disposé à croire qu'il n'y a rien d'illicite dans leur usage. Il s'ensuit de là que, pour éviter le danger de ces illusions, & ne point s'écarter de la vraye sagesse, on doit, avant

vant *que de* réfléchir ſur la certitude des *moyens*, ſe convaincre de leur rectitude. *Un* Général mettroit plutôt fin à une Guerre, s'il faiſoit empoiſonner, ou aſſaſſiner le Général de l'Armée ennemie; & *il ne tient* qu'à *lui* de le faire, *il s'en* préſente une occaſion immanquable. S'enſuit-*il de là qu'il le fera*, s'il eſt honnête homme?

MAIS, pour fixer la notion des moyens, on doit encore, avant toute délibération qui les concerne, s'occuper de la notion de la fin, afin de la rendre diſtincte & ſuffiſamment déterminée, pour choiſir enſuite les moyens qui conviennent préciſément à cette fin. C'eſt encore ſur quoi les hommes ont *coûtume de prendre le change*. Vous voulez donner une bonne éducation à votre fils. La fin eſt louable ſans contredit. Vous allez donc lui donner tels & tels Maîtres, lui faire apprendre tels & tels exercices, &c. Cela peut être bon *auſſi*, *mais je* n'en ſuis pas encore convaincu, parce que je ne ſais à quoi vous deſtinez ce fils? C'eſt, dites vous, à conduire après vous un grand Négoce qui proſpère entre vos mains. Alors je crains que vous ne l'a-

yiez

yiez mal élevé rélativement à ce but, en lui donnant l'éducation d'un jeune Gentilhomme qu'on deſtineroit à la Cour, ou à l'Armée. Vous lui avez fait prendre par ce moyen un eſſor d'où il vous ſera impoſſible de le ramener à ce Négoce qu'il regarde comme ignoble. Ainſi, au lieu de l'avoir préparé à conſerver & à groſſir le patrimoine que vous amaſſez, vous lui avez appris à le diſſiper & à ſe ruiner. C'eſt ainſi qu'échouent journellement pluſieurs démarches ou entrepriſes, qui avoient l'air le plus ſpécieux, mais où l'on n'avoit pas aſſez ſaiſi la véritable notion de la fin propoſée. Tout ce que la ſuperſtition fait en vuë d'obtenir le ſalut, eſt pleinement dans ce cas.

Il réſulte des conſidérations précédentes que le choix de la fin & des moyens ne ſauroit être un choix précipité; mais que la ſageſſe n'agit qu'après une mûre délibération, ou du moins une délibération proportionnée à l'importance du ſujet: car il y a des lenteurs qui ne ſont pas le fruit de la ſageſſe. L'étourderie paſſe avec raiſon pour les antipodes de la ſageſſe. Celui qui ne ſçait, ou ne veut

jamais réfléchir, ne peut avoir que des succès fortuits; & il éprouvera toujours beaucoup plus de contre-tems que de succès. Il en eſt comme des jeux, où il entre un mêlange de hazard & de prudence. Le hazard peut quelques fois favoriſer ceux qui manquent de prudence; ils auront des coups heureux, des jours de gain; mais cela ne va pas loin, & ils ne tardent pas à reperdre tout ce qu'ils avoient gagné, & fort au delà.

Il y a donc une double délibération, qui doit précéder toute action; celle qui concerne la fin, & celle qui concerne les moyens. On ne ſauroit les ſéparer ſans manquer ſon but. La vie humaine en fournit l'exemple. On *en ſépare les* diverſes parties, les différens âges, comme ſi chacun de ces intervalles avoit une fin qui lui fut propre, & des moyens uniquement rélatifs à cette fin. Il faut s'amuſer dans l'enfance, ſe divertir quand on eſt jeune, employer l'âge viril à amaſſer, & la vieilleſſe à ſe repoſer. Ce beau partage fait-il donc une vie bien ordonnée; ou plutôt renferme-t-il la moindre ombre de la vie morale, par laquelle tout homme doit tendre continuellement

ment à une plus grande perfection? Ces parties elles-mêmes ſont-elles ſubordonnées l'une à l'autre, de façon que celle qui précéde ſerve de moyen pour arriver à la ſuivante? Rien moins que cela. Un jeune homme qui ſe ſera laiſſé aller au torrent des plaiſirs qui conviennent à ſon âge, ne ſera point en état de faire divorce tout d'un coup avec eux, pour donner à ſon établiſſement & à ſon avancement dans le monde l'activité & la vigilance qu'ils exigent. Au bout d'une vie paſſée dans le tourbillon des affaires, le repos ne ſe préſente pas auſſi naturellement qu'on ſe l'imagine. Et d'ailleurs quel eſt donc ce repos, dont peut jouïr un vieillard qui a paſſé la vie dans le monde, & n'a vêcu que pour le monde? D'où lui viendront la tranquillité & le contentement d'eſprit? C'eſt ainſi que les vuës humaines qui paſſent pour les plus ſages, conſidérées de près, s'évanouiſſent en fumée.

La ſageſſe exige la Science des loix naturelles, des actions humaines, & des affaires de la vie tant publiques que particulieres. Sans la Science des loix naturelles on pourroit ſe tromper dans le

choix de la fin, ou des moyens, & prendre un parti contraire aux obligations que la Nature nous impose. Sans la Science des actions humaines on ne pourroit s'assurer de la certitude des moyens mis en œuvre, puisque ces moyens ne sont autre chose que des suites d'actions accommodées à la fin. *Enfin*, sans un degré considérable d'expérience dans les affaires du monde, on ne sauroit procurer la réussite d'aucune entreprise un peu considérable. Aussi est-ce presque uniquement à ce dernier talent que se borne ce qu'on appelle le plus souvent Sagesse, ou Politique. Cependant cette Politique est très imparfaite & sujette à *l'erreur*, quand les deux premieres conditions lui manquent. La théorie des affaires publiques est une Science très étenduë, & très compliquée. M. *de Wolff* a donné un essai intéressant sur ce sujet dans ses *Horæ subsecivæ Marburgenses*.

L'IMITATION dans les cas semblables, fondée sur une expérience suffisante, tient lieu de la Science, lorsqu'on ne peut se procurer celle-ci, & fait arriver au but auquel d'autres sont parvenus ceux qui se trouvant dans les mêmes circonstances sui-

ſuivent exactement la même voye. Rien n'eſt plus rare que la Science, & ſurtout une Science complette: ainſi comme ce ſeroit une folie de croire poſſeder une Science dont on eſt privé, c'eſt une ſageſſe de profiter des ſecours de l'expérience. Cependant, à parler rigoureuſement, la ſimple imitation ne ſauroit jamais porter le nom de ſageſſe, à moins qu'elle n'ait pour baſe la certitude que le cas dans lequel nous nous trouvons ne différe abſolument en rien de celui que nous imitons. Or comment avoir cette certitude? Ou même peut-on l'avoir, & y a-t-il des cas parfaitement ſemblables? Dans les choſes les plus ſimples nous pouvons obſerver le contraire. Quelcun paſſe à nos yeux un foſſé ſur une planche; nous le ſuivons, mais la planche manque ſous nous, ou le pied nous gliſſe. Notre eſprit, nos ſaillies ingénieuſes, nous ont bien ſervi, il y a quelque tems, auprès d'un Grand dont nous ambitionnons la faveur; la même occaſion renaît, mais elle ne ſera point la même, ſoit que notre eſprit ne ſe trouve pas auſſi bien monté, ou que le Mecene ne ſoit pas auſſi diſpoſé à nous écouter. A plus for-

te raiſon dans des choſes fort compliquées, comme le plan des opérations militaires d'une campagne, le moyen de faire fortune dans quelque négoce, où d'autres l'ont faite, &c. il y a des calculs & des combinaiſons qui ne donneront jamais une parfaite identité de cas.

LES détails hiſtoriques exacts & ſûrs, les Mémoires particuliers de la vie des grands Capitaines, Miniſtres d'Etat, & autres perſonnages qui ont joué un rôle diſtingué dans le monde, peuvent inſtruire & former aux affaires ceux qui les liſent, en leur mettant ſous les yeux la maniere dont les affaires importantes ont été conduites, les moyens par leſquels on les a fait réuſſir, & ſurtout ce que chaque moyen a contribué au ſuccès. Car, faute de cette derniere connoiſſance, toutes les autres ne ſervent de rien. Les moyens doivent être évalués avec toute la préciſion poſſible, pour ne point leur attribuer ou leur ôter arbitrairement la force dont ils ſont doués. On doit, par exemple, dans l'éducation des enfans, joindre les récréations aux inſtructions & aux travaux. Mais le ſuccès dépend de la proportion que l'on met entre ces deux

deux choſes. Dans les cas où l'événement a été contraire, on ne s'inſtruit pas moins efficacement, en approfondiſſant les raiſons qui ont fait échouer un projet, avorter une entrepriſe; & l'on peut même dire que le Sage s'inſtruit plus encore par les fautes des autres que par leurs ſuccès. En faiſant donc de toutes ces choſes l'objet d'une attention ſoutenue, & d'une réflexion approfondie, les talens naturels & acquis étant d'ailleurs ſuppoſés, on parvient à une habilité digne du nom de Sageſſe. Elle peut ſe trouver en un très grand nombre de dégrés différens; ceux qui conſtituent la ſupériorité ſont fort rares. Qu'on parcoure tous les Cabinets des Princes, on n'y trouvera guères de preuves d'une Politique vrayement ſage. Il eſt rare qu'il y ait une Politique de l'Etat proprement dite; c'eſt toujours celle du Prince, ou du premier Miniſtre qui régit les affaires, de ſorte que le ſyſtème change, non avec les intérêts de la Nation, mais avec le Regne, ou le Miniſtère. Les effets préjudiciables au genre-humain qui en réſultent, ſautent aux yeux, & ſont journellement la cauſe de ces calamités af-

freuſes, ſous le poids deſquelles les peuples ſont écraſés.

LA fineſſe, le talent, la dextérité, l'expérience qui procurent aux méchans des moyens certains pour la réuſſite de deſſeins iniques n'appartiennent point à la ſageſſe; mais comme l'art du Sage ne laiſſe pas de *s'y trouver*, quoique mal employé, on peut tirer du *fruit de l'examen* & de la diſcuſſion de ſemblables projets. Un Politique integre peut & doit lire *Hobbes* & *Machiavel*; il n'en adoptera pas les principes; mais il y trouvera bien des vues qu'il peut épurer en les rapportant à de meilleures fins. Il y trouvera auſſi des directions *négatives*, pour m'exprimer ainſi, *en ſe convainquant* par l'examen des maximes odieuſes de la fauſſe Politique qu'elles doivent être conſtamment rejettées dans la pratique. Ce ſeroit d'ailleurs un défaut dans un homme appellé au *maniment* des grandes affaires, que d'*ignorer toutes les* ruſes & les obliquités dont les autres peuvent ſe ſervir en traitant avec lui. Leur connoiſſance le met en état d'éclairer les démarches de ces fourbes, & lui donne en même tems une véritable ſupériorité ſur

ſur eux; parce qu'en les convainquant de mauvaiſe foi, il leur ôte tout moyen de récriminer.

La ſource intariſſable, le modele accompli de la ſageſſe par excellence ſe trouve dans l'Etre ſuprême. Nos foibles yeux ſont incapables de la ſaiſir dans toute ſon étendue; nos facultés bornées ne ſauroient ſuffire à la repréſenter & à l'imiter dans nos actions. Mais il n'en eſt pas moins utile, ou plutôt moins indiſpenſablement néceſſaire à ceux qui aſpirent à la véritable ſageſſe, de fixer leurs regards ſur la ſageſſe Divine, de chercher à s'élever aux notions les plus diſtinctes que nous ſoyons capables de nous en former, en méditant ſur les preuves & les exemples auſſi frappans qu'inconteſtables de cette ſageſſe que nous offrent la Nature & la Providence. Tous ceux qui refuſent leur attention à ces objets, à plus forte raiſon tous ceux qui par le plus ſacrilège de tous les attentats veulent ôter à Dieu les rênes de l'univers pour les confier à une néceſſité fatale, ou à un Hazard aveugle, ne ſauroient arriver à la ſageſſe; la route en eſt inacceſſible pour eux, & celle qu'ils

suivent les conduit droit au précipice le plus affreux. Celui qui ne voit pas Dieu dans ses œuvres, n'y voit rien; & de quelque pénétration qu'il puisse se vanter, & qu'il soit effectivement doué à certains égards, elle ne l'empêche point d'être un insensé, dont la folie ne sauroit être, ni plus complette, ni plus funeste. Ce Monde *visible*, l'assemblage de tous les êtres qui le *composent*, la liaison merveilleuse qui unit tous ces êtres tant successifs que coëxistens, forment un Tableau admirable, un miroir éclatant de la sagesse Divine. Il n'y a aucun être qui, considéré dans la rélation qu'il a avec tous les autres, ne serve à nous représenter Dieu comme infiniment sage; ce qui nous conduit d'un côté à *l'adorer*, & de l'autre à *l'imiter*, autant que nous en sommes capables. C'est dans la Théologie naturelle qu'on doit chercher un plus grand dévelopement de ces matieres.

L'ART de trouver *contribue* & *conduit* à la sagesse, puisqu'*elle* est appellée à choisir, & par conséquent à découvrir les moyens les plus convenables au but qu'elle se propose. Cette découverte est un résul-

réſultat de la notion diſtincte de la fin. Si *Pyrrhus* avoit eu, par exemple, une juſte idée du repos auquel il aſpiroit, il n'auroit pas choiſi de longues & dangereuſes Guerres pour y arriver. Il faut donc faire uſage du raiſonnement & de la démonſtration pour déduire de la notion de la fin ſuffiſamment connue, des notions inconnues, ſçavoir celles des moyens qui conviennent à cette fin. Or nous avons vû ci-deſſus que c'eſt dans de ſemblables opérations que conſiſte l'art de trouver. Celui qui en eſt deſtitué n'a d'autre parti à prendre, que de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, ou de la confier à la direction d'autrui, ou de l'abandonner au caprice de la fortune.

CEPENDANT remarquons que la théorie de l'art de trouver ne ſert pas de grand' choſe à ceux qui n'ont pas les connoiſſances pratiques & expérimentales, qui ſe rapportent directement aux affaires de la vie. Cette théorie dégénerera en ſpéculations creuſes, en rafinemens inutiles, qui tiendront longtems l'eſprit en ſuſpens, ou n'aboutiront même à rien; tandis que d'autres avec une médiocre routine, iront beaucoup plutôt & plus droit au but.

C'eſt à cet égard qu'on a eu raiſon de dire que le ſçavoir-faire vaut ſouvent mieux que le ſçavoir. Toute l'analyſe géométrique du monde, par exemple, ne tirera pas celui qui y excelle des moindres embarras de la vie, ne le rendra pas plus capable de la moindre geſtion d'affaires, ne lui fera pas éviter les écueils les plus palpables, s'il n'a pas d'ailleurs ce bon ſens *pratique, ſi je puis* l'appeller ainſi, qui vaut l'*inſtinct des Animaux.*

QUOIQU'IL y ait des cas où la lenteur eſt préjudiciable, le caractère général de la ſageſſe, c'eſt de meſurer toutes ſes démarches, & d'éviter la précipitation. Ceci regarde à la vérité plus directement le choix des moyens, qui ne ſauroient être mal choiſis, ſans qu'il en réſulte, ou une aberration totale du but, ou du moins une maniere de l'obtenir incomplette & défectueuſe. Car d'ailleurs, quand une fois on eſt aſſuré des moyens, la rapidité des opérations *entre ſouvent* pour beaucoup dans la réuſſite qu'ils procurent. C'eſt aux circonſtances à régler ici les déciſions & les actions. Le Sage y cede, lorſqu'elles ſont inévitables, &

s'y

s'y accommode, ou les accommode à ſon plan, ſuivant qu'elles en ſont ſuſceptibles.

QU'EST-CE qui donne un ſi haut prix à la vraye ſageſſe? C'eſt qu'elle conduit au vrai bonheur. L'art de régler ſagement ſes actions, c'eſt l'art de ſe rendre heureux. En vain l'homme conſume ſa vie à chercher celui-ci, tant qu'il néglige de s'inſtruire de celui-là. Ainſi, après avoir détaillé les caractères de la ſageſſe par la voye d'une définition exacte, on peut en revenir à la définition ſus-mentionnée de *Leibnitz*, & appeller avec ce grand homme la ſageſſe, la ſcience du bonheur.

L'IDÉE du bonheur emporte celle du plaiſir, & ſuppoſe l'abſence des chagrins qui pourroient empoiſonner ce plaiſir. La ſageſſe procure ce double avantage à l'ame qui la poſſede. Elle commence par la débarraſſer de toutes ces ſollicitudes, qui ne viennent que de l'illegitimité des fins, que les hommes ſe propoſent, ou de l'incertitude des moyens, auxquels ils ont recours. Un homme ſage, ayant pris le meilleur parti, ſuit tranquillement le plan le plus convenable à la réuſſite de

ſes vues. Mais cette félicité privative, cette exemption des traverſes volontaires que les mortels s'attirent, eſt accompagnée d'une félicité poſitive, de la jouiſſance de plaiſirs actuels très purs, que goûte néceſſairement tout homme qui peut ſe rendre témoignage à lui-même de la droiture de ſes intentions, & s'applaudir du ſuccès des moyens qu'il met en œuvre. Ce ſuccès *eſt toujours réel, lors* même qu'il ne paroit pas *tel aux yeux de* ceux qui prennent les paſſions pour guides. De deux concurrens au même poſte, celui qui l'obtient n'eſt pas toujours celui qui réuſſit véritablement; s'il a employé de mauvais moyens, il ne peut le remplir qu'avec une mortification intérieure, ou avec une ſécurité qui *eſt le principe ordinaire des plus* grands écarts. Au lieu que celui à qui on a refuſé ce qu'il demandoit avec raiſon, ne laiſſe pas d'être content, puiſqu'il a fait tout ce qu'il ſe devoit à lui-même, ſans bleſſer en quoique ce ſoit ce qu'il *devoit aux autres*. Le Sage eſt *auſſi* heureux dans la privation que dans la poſſeſſion; tandis que l'homme dépourvû de ſageſſe ne peut l'être ni dans l'une ni dans l'autre.

Cela

Cela vient de ce que le premier a toujours tout ce qui eſt véritablement digne de ſes deſirs; tandis que l'autre ne ſçait ni régler, ni borner les ſiens. Au reſte nous reconnoiſſons toujours l'imperfection de la ſageſſe humaine, & nous n'avons garde de donner dans la chimère du Sage accompli. Mais il n'eſt pas moins dangereux de décrier toute ſageſſe & toute prudence; comme ſi l'homme, en voulant acquérir ces excellentes qualités, couroit après de vains fantômes, & qu'il lui fut plus expédient de s'abandonner aux caprices du ſort.

Il eſt contre la ſageſſe de juger de la ſageſſe par l'événement. Quand on ne connoit point la fin qu'un Etre intelligent ſe propoſe, il n'eſt pas poſſible d'apprécier les moyens dont il ſe ſert. La guerre eſt remplie de ſtratagèmes, où la ſageſſe du Général qui les employe ne ſe manifeſte qu'au moment du ſuccès. Et c'eſt même en cela que conſiſte la ſageſſe de ſemblables meſures; car, ſi elles ne paroiſſoient pas contraires au but qu'on ſe propoſe, l'ennemi découvriroit ce but, & déconcerteroit ſes meſures. Les hommes étant capables de tenir une con-

conduite impénétrable à d'autres hommes, on ne ſçauroit trop s'étonner après cela de *la* témérité de ceux qui s'ingèrent à *juger* des arrangemens de la ſageſſe divine, à cenſurer les moyens qu'elle met en œuvre, & à lui attribuer des fins qu'ils décident les ſeules dignes d'elle. Comment ſurtout des gens qui n'ont fait aucune étude, du *moins* approfondie, de la Coſmologie & de la *Théologie naturelle*, peuvent-ils s'imaginer qu'il *leur appartient* de régler le plan de l'Univers, & de preſcrire aux perfections de l'Etre ſuprême les bornes juſqu'où leurs opérations doivent s'étendre, ſans pouvoir s'arrêter en deçà, ni paſſer au delà? Les raiſonnemens, les objections, les ſophiſmes dont fourmillent tant de livres *prétendus philoſophiques*, *ſont* non ſeulement ce qu'il y a de plus pitoyable, mais en même tems ce qu'il y a de plus ſcandaleux & de plus ſacrilège.

LA folie eſt l'oppoſé de la ſageſſe, & peut par conſéquent être *définie*, *l'habitude* de ſe déterminer avec précipitation ſur la fin à laquelle on tend, & ſur les moyens par leſquels on y tend. Le Fou eſt donc un homme qui a des fins illici-

licites, ou qui en ayant de licites, choisit de mauvais moyens pour y arriver. On doit pareillement regarder comme tel, celui qui n'agissant pour aucune fin, suit un aveugle caprice, ou fait ce qu'il voit faire aux autres, sans examiner s'il se trouve dans le cas de l'imitation. Mais la même dénomination ne convient pas à ceux qui se trouvant dans la nécessité d'agir, & dans l'impossibilité de trouver des moyens certains, acquiescent aux probabilités, & les suivent dans leurs actions. C'est même le cas le plus ordinaire des entreprises humaines : il n'y en a aucune dans laquelle on puisse compter sur des moyens infaillibles, & qui en rendent l'exécution immanquable. Il faut d'autant plus d'habileté, pour démêler & évaluer ces probabilités; & il n'y a pas moins de sagesse à saisir la plus grande, qu'à se déterminer pour la certitude dans les cas où on peut l'avoir.

Les hommes sont malheureux, parce qu'ils sont fous, & à proportion de la grandeur & du nombre de leurs folies. Il est vrai qu'il y a des folies réjouissantes, qui font passer un tems agréable à ceux qui s'y livrent. Un étourdi qui dissipe

son

ſon patrimoine, ſe divertit à merveille juſqu'à ce qu'il en ait trouvé le bout; mais les ſuites en ſont d'autant plus déplorables, & le Sauveur lui-même les a dépeintes auſſi fidèlement qu'énergiquement dans ſa Parabole de l'Enfant prodigue. On a raiſon de dire que les plus courtes folies *ſont les meilleures*; cependant il ne faut quelquefois *qu'un* moment pour faire quelque démarche inſenſée dont on ſe reſſent toute ſa vie. Combien de fois le ouï conjugal ne ſe trouve-t-il pas dans ce cas par l'inconſidération de ceux qui contractent une union, qui auroit pu faire le bonheur de la vie, & qui en fait le ſupplice?

POUR détourner les hommes de *la folie*, il n'y a point de meilleur moyen que de les bien convaincre qu'elle cauſe le malheur des hommes; & comme la conviction eſt un effet de la démonſtration, qui n'eſt pas du reſſort de tout le monde, il ſuffit d'opérer dans *l'eſprit du vulgaire* une perſuaſion qui eſt auſſi efficace pour le déterminer. Il ſemble qu'il ne ſeroit pas même beſoin d'employer les raiſonnemens & les livres pour établir une vérité que l'expérience démontre.

tre ſuffiſamment & continuellement. Cette expérience eſt même domeſtique pour preſque tous les hommes: où ſont ceux qui n'ayent jamais eu occaſion de devenir ſages à leurs propres dépens, & de payer leurs folies par la perte de quelque partie de leur bonheur? Mais les leçons les plus fortes & les plus réitérées ne ſauroient vaincre la violence de certaines paſſions. Y en a-t-il une plus folle, par exemple, & plus furieuſe que le jeu? Eſt-il bien concevable qu'un homme qui de chaque ſéance ne remporte que fureurs & deſeſpoir, n'ait de repos & de ſatisfaction qu'autant que ces ſéances ſe renouvellent, & conſente à ſe dépouiller ainſi de tout ce qu'il poſſede?

Un ſimple défaut de ſageſſe n'eſt pas une folie. Il jette ſeulement dans un état de doute, & oblige à s'en fier aux lumieres des autres. C'eſt même un équivalent conſidérable de la ſageſſe que de ſavoir ſe laiſſer conduire, & de choiſir de bons guides. Pluſieurs Princes ont deshonoré le Thrône par leurs égaremens, pour n'avoir eu d'autres guides & d'autres conſeillers qu'eux-mêmes. Les meil-

meilleurs & les plus ſages ont preſque toujours été ceux qui ont bien placé leur confiance. Rien n'eſt plus fâcheux que de joindre au rang ſuprême cette bonne opinion exceſſive de ſoi-même, qui fait qu'on veut tout régir immédiatement. Un Prince n'eſt ſage qu'autant qu'il reconnoit que ſa ſageſſe ne s'étend pas juſques là, & qu'elle *ne ſauroit embraſſer* les détails du Gouvernement, *ſans* en perdre de vuë les objets principaux. Il en eſt de même dans les conditions inférieures. On peut avancer ſans paradoxe que les choſes iroient moins bien, ſi tous les particuliers ſe piquant de ſageſſe, la poſſedant même, vouloient tout approfondir & tout régler par leurs *propres idées*. *La ſageſſe d'un Peuple* bien gouverné, d'une Armée bien commandée, conſiſte à bien obéir. Ceux qui voudroient exciter des mouvemens inquiets parmi la multitude, en l'invitant à faire proviſion d'une ſageſſe *dont elle n'a pas* beſoin, ſont non *ſeulement* de fort mauvais Philoſophes, mais même de fort dangereux Citoyens.

QUAND on forme de jeunes ſujets à la ſageſſe, quand on veut les préſerver de

de la folie, il faut les accoûtumer de bonne heure à examiner ſoigneuſement toutes les ſuites de leurs actions. Un jeune homme a pris deux ou trois jours de divertiſſemens conſécutifs qui l'ont enchanté. Mais, quand il faut revenir à ſes leçons, à ſon travail accoûtumé, il y ſent de la répugnance, & ne s'y remet qu'avec effort. Faites-lui donc ſentir, combien il ſeroit préjudiciable à ſes progrès & à ſon établiſſement de prendre trop fréquemment des récréations qui le déroutent de la ſorte. Un autre eſt applaudi pour ſa vivacité & ſes ſaillies. Mais, parmi celles-ci, il y en a qui portent ſur le prochain, & qui lui attirent des ennemis. Mettez-lui fortement devant les yeux toutes les amertumes dont il remplira ſa vie, s'il ne ſe hâte pas de réprimer une fougue auſſi pernicieuſe. Au riſque de paroître un Cenſeur importun, on ne ſauroit trop répéter de ſemblables avertiſſemens; & il ne faut même les diſcontinuer que quand ils ont produit leur effet. La plûpart des hommes ne ſont auſſi fous qu'ils ſe le montrent juſqu'au bout de leur carrière, que parce qu'on a applaudi à leurs premieres folies, ou du moins

moins qu'on ne les a pas assez réprimées. Il y a communément en nous un fonds de raison & de sagesse suffisant pour nous préserver de l'égarement, ou pour nous empêcher d'y croupir, pourvû seulement que ce fonds ait été cultivé de bonne heure.

CHAPITRE XI.

De la Prudence.

ON peut distinguer de la sagesse la Prudence qui est aussi une vertu intellectuelle matérielle. Nous *la définissons* l'habitude d'avoir égard dans la détermination de ses actions aux circonstances externes actuelles, pour ne rien faire qui ne s'accorde avec les régles de la sagesse. En effet, dès là *qu'il peut survenir des circonstances, qui* empêchent la réussite de moyens qui sans elles auroient été convenables à la fin, il faut commencer par détruire ces obstacles, ou, ce qui revient au même, empêcher qu'ils ne nous nuisent. Réciproquement il y a des cir-

circonſtances favorables, qui peuvent nous faire accélérer l'uſage des moyens, ou nous procurer des avantages plus conſidérables que ceux auxquels nous nous attendions : & alors la Prudence nous engage à mettre à profit ces ſecours ineſpérés; ce qui ſuffit pour ne pas la confondre avec la ſageſſe, & en faire une vertu intellectuelle ſéparée.

Son utilité eſt aſſez manifeſte; c'eſt elle qui, ſuivant les occurrences, fait éviter les dangers & les dommages auxquels on ſe trouve expoſé, ou recueillir les biens & les commodités qui naiſſent comme accidentellement ſous nos pas. L'Expérience quotidienne ſuffit pour vérifier ce que nous avançons ici; & ceux même qui n'ont pas une idée diſtincte de la prudence, ne laiſſent pas d'appercevoir les cas où, ſoit eux, ſoit d'autres, n'ont pas évité les maux, ou profité des biens qui ſe préſentoient, & de convenir de l'imprudence d'une ſemblable conduite. Ceci remonte aux notions communes, & découle du penchant naturel & invincible qui porte les hommes à éviter tout ce qui leur eſt dommageable, & à rechercher tout ce qui leur eſt avan-

avantageux. C'eſt le motif qui détermine les prudens à agir comme ils le font, puiſque ſans ce motif ce ne ſeroit pas la peine de régler ſa conduite ſur les circonſtances. L'effet de ces circonſtances, bon ou mauvais, ſeroit indifférent à des êtres qui n'aimeroient pas le bien & ne craindroient pas *le mal.* La prudence eſt néceſſaire à l'homme *dans tout le cours* de ſa vie, & dans la détermination de toutes ſes actions. Ce n'eſt pas aſſez de faire des choſes licites, bonnes, honnêtes; il faut les faire avec prudence, ſans quoi il peut arriver, & il arrive ſouvent qu'elles produiſent des effets tout oppoſés à ceux qu'on s'en étoit promis. C'eſt là un écueil contre lequel le *gros des hommes* ne ceſſe de donner. Ils alleguent avec confiance la bonté intrinſeque de leurs démarches, & prétendent qu'elle doit les diſculper de toute imprudence. Dire la vérité, par exemple, ne *ſuffit pas*; il faut la dire à propos, ſans quoi mille inconvéniens naiſſent de vérités imprudemment lâchées dans des lieux & dans des circonſtances où l'on étoit appellé à les taire. Ceux qui traitent leurs enfans avec trop d'indulgence, & ceux qui pouſſent

ſont trop loin à la ſévérité à leur égard, alléguent les uns les autres des intentions louables; & n'en ſont pas moins coupables les uns & les autres d'une imprudence dont les ſuites ſont très funeſtes.

La circonſpection fait une partie eſſentielle de la prudence. Elle conſiſte, ſuivant l'étymologie de ce mot, à conſidérer attentivement tout ce qui nous environne dans les cas où nous voulons agir, afin d'en tirer parti, s'il eſt avantageux, ou d'en décliner les effets, s'il eſt nuiſible. La prudence ne peut exercer ſes fonctions qu'après que la circonſpection lui a fait, pour ainſi dire, ſon rapport. Afin qu'un Général prenne une route ſans imprudence, il faut que cette route & tout ce qui en eſt à quelque diſtance de côté & d'autre ait été ſuffiſamment reconnu, pour s'aſſurer qu'on peut la ſuivre ſans danger, ou du moins qu'elle eſt préférable à toutes les autres. Il ſe préſente à toute heure des cas ſemblables dans le cours ordinaire de la vie.

C'est ordinairement l'expérience qui donne la prudence. Quand on a été longtems employé dans des affaires d'un

certain *ordre*, on remarque à quoi tiennent *les* bons & les mauvais ſuccès; & l'on prend les meſures les plus propres à obtenir les uns & à détourner les autres. L'incertitude des événemens nous oblige à ces précautions; & cette incertitude vient des *bornes* de *nos* connoiſſances. Il y a des choſes *fortuites* pour nous, & pour tout être dont la *Science a des limites*. Dieu ſeul n'a beſoin, ni de circonſpection, ni de prudence, parce que tout eſt continuellement préſent à ſes yeux de la maniere la plus diſtincte, & qu'il apperçoit tous les effets qui peuvent réſulter de toutes les combinaiſons poſſibles. Quand nous faiſons une choſe, il eſt certain que vû le concours *des circonſtances* elle ne peut arriver que d'une maniere; mais nous ne voyons, ni toutes ces circonſtances, ni les détails de leur concours. Un Médecin donne un remède qu'il juge convenable à *l'état du malade*, & qui le ſeroit *effectivement ſans* une circonſtance qu'*il n'*a pû découvrir, ou qui même n'exiſtoit pas encore, & n'a eu lieu que dans le tems où le remède exerçoit ſon action. On ne ſçauroit le taxer d'imprudence; & il n'en *eſt* coupable

pable que dans les cas où il a négligé de s'informer des circonſtances qui pouvoient être connues, ou de réfléchir ſur celles qui pouvoient être prévuës. Il y auroit donc de l'injuſtice à le rendre reſponſable d'événemens qui ſuppoſoient des connoiſſances qui n'étoient pas de ſon reſſort.

On comprend aiſément que l'art d'obſerver réduit en pratique contribue beaucoup à la prudence; deſorte que ceux qui veulent acquérir cette vertu, doivent pouſſer leurs progrès dans l'obſervation auſſi loin qu'il leur eſt poſſible. Il faut convenir que la diverſité des talens naturels fait beaucoup ici; & que de deux perſonnes qui tendront au même but par la même route, l'une pourra devancer conſidérablement l'autre, ſi elle a été fort avantagée par la Nature.

La prudence eſt ordinairement, & doit être, toutes choſes égales, le partage des vieillards, qui en ſont redevables à l'expérience, & dont les conſeils ſont par là-même plus utiles que ceux des jeunes gens, comme le fils de *Salomon*, parvenu au Thrône, en fut convaincu à ſes dépens. Il y a ſans contredit des gens à

qui la *ſageſſe* ni la prudence ne viennent *jamais*; mais c'eſt le plus petit nombre: *au* lieu que parmi les jeunes gens une ſageſſe & une prudence précoces ſont le partage d'un beaucoup moindre nombre encore. Rien n'eſt plus utile aux jeunes gens que de ſe lier de bonne heure avec des perſonnes *d'un âge mur* & d'une prudence reconnue: c'eſt *preſque l'unique* moyen d'éviter des écarts immanquables pour ceux qui ne ſuivent que leur premier feu, ou qui n'ont pour guides que des gens qui leur reſſemblent.

LA lecture attentive des événemens paſſés, l'examen approfondi des circonſtances qui ont fait réuſſir ou échouër, eſt une eſpece d'expérience anticipée *qui* peut *former l'eſprit de* bonne heure, & fournir au beſoin des ſecours pour agir avec prudence. On peut même, en faiſant de ſemblables lectures, s'exercer à prévoir l'iſſue de telle ou telle *conduite*; ces exercices réitérés *deviennent* aiſément appliquables *à des* cas actuels. S'il y a des choſes difficiles ou même impoſſibles à prévoir, il y en a d'autres qui ſautent, pour ainſi dire, aux yeux. Quand on n'a que des amis de fortune & de table,

ble, on doit s'attendre à en être abandonné dans l'adverſité; & ceux qui y placent leur confiance, ſont d'une imprudence impardonnable. Les Romans & les Ouvrages dramatiques, écrits avec génie & dans un but moral, peuvent tenir la place de l'Hiſtoire, & même produire des impreſſions plus efficaces qu'elle, par l'agrément qu'on y goûte. Celui qui aura fait attention à ce qui arriva à *Gil-Blas*, pour avoir dit franchement à l'Archevêque de *Grenade* ce qu'il penſoit de ſes Homelies, ne ſera pas aſſez niais pour donner dans le même panneau, s'il ſe préſente à lui. L'*Ecole des Pères* de *Piron* eſt bien propre à engager ceux qui ont des enfans à ne pas ſe dépouiller de ce qu'ils poſſedent en leur faveur, dans la penſée qu'ils en ſeront reconnoiſſans.

A l'égard des choſes prévues, les probabilités ſuffiſent ordinairement, & quelquefois les ſimples poſſibilités. Un homme ne ſçait abſolument où donner de la tête; il s'embarque pour les Indes; peut-être qu'il y fera fortune, du moins la choſe n'eſt-elle pas impoſſible. Cela ſuffit pour ne point le blâmer, quoiqu'il arrive. Ne

pouvant être pis, il cherchoit à être mieux. Mais dans tous les cas où il s'agit de comparer les probabilités entr'elles, la prudence doit pouſſer cette comparaiſon auſſi loin qu'elle peut aller; & c'eſt ici que la Logique des probables ſeroit bien néceſſaire. Elle montreroit juſqu'où peuvent *aller raiſonnablement* nos eſpérances dans tous les *cas donnés*, & régleroit nos démarches ſur la *valeur de ces* eſpérances. Il ne faut jamais s'attendre à une certitude parfaite dans les entrepriſes humaines. Ceux qui y comptent, & voyent avec ſurpriſe avorter des projets qu'ils regardoient comme démontrés, ſont les plus imprudens de tous les hommes, & par là même les moins propres aux affaires. Les *habiles Politiques*, les grands Généraux, ſçavent qu'une bagatelle peut en un inſtant déconcerter toutes leurs meſures. De là vient qu'ils ne ſe bornent pas pour l'ordinaire à un ſeul parti, à une ſeule reſſource; *ils font pro*viſion d'expédiens *pour les* cas inopinés, & ont, comme on parle, pluſieurs cordes à leur arc.

LES délibérations précédent ordinairement toutes les grandes affaires, tant publi-

bliques que particulieres. Elles ſont en effet un indice de prudence; mais quelquefois la trop longue durée de ces délibérations devient elle-même une imprudence très dommageable. Lorſque deux Puiſſances ſont en guerre, toutes choſes d'ailleurs égales, celle dont les Généraux ſont dépendans des lenteurs du Cabinet, a du deſſous. Ici donc l'expérience doit ſervir de guide, & faire connoitre que la véritable prudence conſiſte à agir à tems, à n'être pas prévenu, & à confier plutôt les opérations d'une campagne à de bons Généraux qui les réglent ſur les circonſtances, qu'à des Miniſtres moins au fait de la théorie & de la pratique de ces opérations.

Il y a divers Ouvrages qui contiennent des leçons de ſageſſe, des conſeils de prudence, des régles & des maximes pour déterminer ſes actions d'une maniere convenable aux principes de la raiſon, & à la nature des circonſtances. Tous ces Ouvrages n'étant pas également bons, il y a quelquefois de l'imprudence à y chercher des directions pour devenir prudent. Le Machiavelliſme, par exemple, une fois introduit & autoriſé par

l'usage, est de tous les systèmes de Politique le plus imprudent, puisqu'en bannissant la probité & la bonne foi, qui sont les uniques fondemens de l'estime que les Princes ont les uns pour les autres, & des liaisons qu'ils contractent ensemble, il les expose à des disgraces, à des surprises, à des dommages, dont une Politique saine & droite les mettroit presque toujours à couvert. Cependant, en lisant avec un esprit éclairé & des intentions droites ces Auteurs dangereux, on peut en tirer des motifs à prendre le contrepied de leurs principes. C'est ainsi qu'un homme vertueux & pieux s'affermit dans la vertu & dans la piété, en voyant les déréglemens des scélérats & des impies.

On peut juger de la prudence d'un homme par sa conduite. A la vérité les succès seuls sont une preuve équivoque. Il n'est pourtant guères à présumer qu'une suite de succès soit l'effet d'une suite de démarches imprudentes. Il y a d'heureuses témérités, mais ce n'est guères que dans des cas particuliers. Ceux qui en hazardent de nouvelles, parce que les premieres ont réussi, ne doivent pas toujours.

jours être censés imprudens. Ils se fondent souvent, & avec raison, sur l'impression que leurs actions précédentes ont causée, & profitent de leurs avantages. Un Joueur qui risque toujours, perdra beaucoup plus qu'il ne gagnera; mais, celui qui voit que la chance vient de se déclarer en sa faveur, peut se livrer pendant quelque tems à des hazards qu'il n'auroit pas voulu éprouver étant en perte. Quantité de grands Capitaines ont mieux sçu vaincre que profiter de leurs victoires, parce qu'ils ont voulu employer la circonspection où il ne faloit que de la vigueur. Mais, quand on voit une longue suite de démarches vives & hardies, placées à propos, cela donne la plus haute idée de ceux qui jouent un si beau rôle. *Scipion* & *Fabius*, *Turenne* & *Condé*, n'étoient pas moins prudens l'un que l'autre, quoique la hardiesse prédominât dans les uns, & la circonspection dans les autres. Il n'appartient pas à tout le monde de juger d'aussi grands hommes: souvent on condamne leurs démarches avant l'issue, & les éloges ne viennent qu'à la suite des censures; ils sont comme arrachés par l'évidence.

Il ſeroit ſuperflu de nous arrêter préſentement à tracer le caractère de l'homme *imprudent*, puiſqu'il ſuffit de prendre le *contrepied* de ce que nous venons d'*établir* pour connoître en quoi conſiſte l'imprudence, & quels peuvent être ſes divers degrés. Les exemples perpétuels de ce défaut que la ſcène du monde offre à nos yeux, ſont extrêmement *inſtructifs pour tous ceux qui* veulent en profiter. *Ex aliene caſu diſcequæ vites.* On trouve pour l'ordinaire dans *ces exemples* à s'inſtruire non ſeulement des démarches dont il faut s'abſtenir, mais encore par la raiſon des contraires de celles dont on peut ſe promettre un heureux ſuccès. Malheureuſement on ne profite pas autant des fautes des autres qu'on le pourroit & qu'on le devroit, parce *qu'on ne les obſerve que dans un eſprit* de critique & de malignité ; plutôt pour en faire tomber le blâme ſur ceux qui les commettent, que pour apprendre à l'éviter ſoi-même.

Le plus haut degré *d'imprudence, la* conduite d'un homme *qui* néglige tout ce qu'il lui importeroit de faire, & commet tout ce qu'il lui importeroit de ne pas fai-

faire, porte le nom de démence, ou folie. *Ciceron* dit que c'eſt l'état d'une ame privée de toute lumiere. En effet il faut une ſemblable privation, pour méconnoitre les circonſtances qui ſe préſentent, ou pour s'y méprendre de façon à prendre pour favorables celles qui ſont contraires, & pour contraires celles qui ſont favorables. Cependant il y a outre cela dans le fonds même de l'ame des fous de cet ordre, (qu'il ne faut pas confondre avec les fous entierement alienés,) un principe d'irrégularité, qui les fait toujours donner à gauche, & qui ſemble un mauvais génie attaché à leur ame, pour la ſéduire & l'égarer. Quand on perce cependant au travers des ſingularités d'un ſemblable caractère, on voit qu'une craſſe ignorance en eſt la plus ordinaire baſe; & que s'il y a quelque moyen de ramener ceux qui ſont dans cet état, c'eſt de leur ouvrir les yeux, & de les inſtruire ſolidement. On ne verroit pas tant de jeunes gens, dès les premiers pas qu'ils font dans le monde, ſe jetter à bride abattue dans une carrière de déſordres où la plûpart trouvent leur perte, ſi l'éducation n'étoit pas auſſi défec-

tueuſe qu'elle a coûtume de l'être. Les bons principes ſoigneuſement inculqués ne préſervent pas de tout écart; mais ils diminuent beaucoup la force de ceux où l'on tombe, & ſervent à en ramener plutôt; tandis que ceux à qui ces principes manquent continuent à voguer ſans bouſſole ſur des mers inconnues, & au milieu des plus redoutables écueils.

Il y a *une fauſſe prudence*; c'eſt celle des méchans qui emploient *le même* art que les bons, & qui en pouſſent *même* pour l'ordinaire l'exercice à un plus grand degré de perfection, ſuivant ce mot du Sauveur: *Les enfans du ſiècle ſont plus prudens que les enfans de lumiere.* Pour ne pas confondre cependant deux caractères ſi oppoſés dans leurs vuës & dans la nature des moyens qu'ils emploient, il faut ſe contenter de donner à la conduite artificieuſe des hommes dépravés les noms de ruſe & de fineſſe. Le défaut de cette conduite n'eſt point dans la maniere d'agir, puiſque nous la ſuppoſons ſemblable à celle *qui eſt le fruit* d'une véritable *prudence*. Ce n'eſt qu'en remontant au but, en découvrant la fin pour laquelle l'homme ruſé & frauduleux agit,

agit, qu'on le démêle & le distingue de l'homme sage & prudent. Deux Officiers servent également bien leurs Princes; tous deux apportent le même soin à exécuter ses ordres, à entrer dans ses idées, à mériter sa confiance; mais l'un fait amour de son devoir, & par attachement pour son Maître, tandis que l'autre n'a que des vuës d'intérêt ou d'ambition. Il faut quelque moment critique où celui-ci soit démasqué pour cesser de les confondre ensemble. Mais dans le cours d'une longue suite d'actions & de démarches, les faux prudens, ou pour les nommer par leur nom, les fourbes ne manquent guères de se trahir.

CHAPITRE XII.

De l'Art en général.

FINISSONS cet Ouvrage par quelques discussions sur ce qu'on nomme *l'Art en général, & sur les diverses acceptions de ce terme.* L'Art *est une vertu intellectuelle matérielle.* C'est l'habitude de déterminer l'action de quelque être, & cette habitude suppose qu'on connoit suffisamment cet être, pour savoir comment l'usage de nos facultés & de nos forces peut le déterminer. L'Art de l'équitation exige la connoissance des chevaux, & de tous les mouvemens dont *ils* sont susceptibles, *lorsqu'on* les forme & les dirige convenablement dans l'exécution de ces mouvemens. Il en est de même en tout autre cas. Il n'y a point d'Art qui n'exige un sujet connu, & une application de notre capacité *à ce sujet.* L'Art n'est pas la Science ; mais il est toujours subordonné à quelque théorie, ou Science; & c'est ce qui prouve qu'il doit

doit être rangé dans la classe des vertus intellectuelles matérielles. Mais on doit bien prendre garde que la Science ne suffit pas pour l'Art, malgré le penchant qu'ont tant de gens à croire qu'ils seroient capables d'exécuter les choses parce qu'ils les sçavent. Les connoissances acquises dans le Cabinet n'empêchent presque jamais un homme d'être aussi neuf & aussi maladroit dans les choses de pratique, que s'il en ignoroit la théorie. Il y a tel Géométre consommé qui ne construiroit pas un Moulin à vent, ou le construiroit fort mal; tel Capitaine qui, pour savoir son *Polybe* par cœur, n'en rangeroit pas mieux sa Compagnie dans un jour d'action, si c'étoit pour la premiere fois qu'il vit l'ennemi. Qu'on se mette à peindre, ou à sculpter, après avoir lû & compris les meilleurs Traités sur ces Arts, & l'on se convaincra bientôt par soi-même de ce que nous venons d'avancer.

Il y en a qui ont voulu restreindre les Arts à l'exécution des seules choses nécessaires à la vie; mais cette restriction n'est pas bien fondée. Les Arts utiles méri-

méritent sans contredit la préférence ; & si les hommes ne suffisoient pas à embrasser l'universalité des Arts, il faudroit donner l'exclusion à tous ceux dont on peut se passer. Mais dans l'état où se trouve la Société, quantité de personnes peuvent disposer de leur loisir, sans préjudice du bien public, & s'occuper d'arts, où il y a beaucoup d'adresse, avec très peu d'utilité. Je citerai ici l'exemple d'un de mes *Amis*, *homme* de mérite, bon Antiquaire & Médailliste, *qui*, pour s'amuser, grave des figures très élégantes sur des cailloux d'onyx qu'on trouve dans la riviere d'*Aygue* en Provence. Ces cailloux ont un fonds & des veines. M. le Conseiller *Chapat*, (c'est le nom de cet habile homme,) se sert avec une dextérité singuliere, des veines pour le relief de la figure qu'il veut graver, *d'une* tête de *Ciceron*, par exemple; & le fonds de la pierre servant de fonds à la gravure produit un très bel effet. On pourroit assurément se passer de ce travail; mais en est-il moins estimable pour cela, & ne fera-t-on pas *plus* de cas de ce talent que de celui du Maçon, ou du Char-

Charpentier, quoiqu'on ne puiſſe ſe paſſer de ces derniers?

Il y a des Arts qui ſe rapportent principalement à l'exercice des facultés de l'ame; tandis que d'autres demandent les forces du corps & l'uſage de la faculté locomotive. Nous tenons des Anciens la diſtinction par laquelle les premiers ſont nommés *Arts libéraux*, (*Ciceron* a dit *Artes ingenuas*,) comme convenables à des hommes libres, & d'une condition relevée; tandis que les autres dits *illibéraux*, ou *ſordides*, ſont le partage du bas peuple. Il y en a que *Quintilien* appelle Arts *moyens*, & qui tiennent une eſpece de milieu entre les deux claſſes, qu'on vient d'indiquer. Les Anciens n'ont donné aucun traité où la matiere des Arts fut traitée *ex profeſſo*, & même ils ont négligé de nous tranſmettre des définitions qui fiſſent bien connoître à quels actes des facultés de l'ame, ou de celles du corps, ſe rapportoient les noms, ou termes d'Art, qu'ils employoient. De là vient que la Critique trouve encore aujourd'hui un vaſte champ dans les paſſages qui concernent ces matieres, & qu'il y demeu-

meurera toujours des difficultés insolubles.

ON a disputé, si la Logique, la Medecine, &c. devoient être appellées des Arts, ou des Sciences. C'est une dispute de mots. Il y a une *Logique Science*, pour parler ainsi, & une *Logique Art*: mais *celle-ci n'est* que l'application de celle-là, entant qu'*on possede l'habitude* de faire cette application avec *succès*. Et de cette maniere il n'y a point, comme nous l'avons déja insinué, d'Art qui n'ait sa Science, ni de Science qui n'ait son Art. Ainsi, non seulement les Arts *libéraux* appartiennent tout naturellement aux vertus intellectuelles, entant qu'*ils* concernent l'usage des facultés de l'ame; mais les Arts *illibéraux* suppose*nt* également les mêmes vertus, puisqu'*ils ne* peuvent être exercés sans la connoissance des régles, qui déterminent les actes de la faculté locomotive, à plus forte raison cette assertion convient-*elle aux Arts* moyens, tels que l'Arithmétique, la Musique, la Chirurgie, la Peinture, la Sculpture. Donc l'encyclopédie des Arts est une dépendance des vertus intellectuelles.

PER-

PERSONNE n'ignore que l'acquisition & la perfection des arts dépend de l'exercice. Quant à l'acquisition, cela ne peut souffrir aucune difficulté; & nous avons déja vû que toutes les théories du monde ne sauroient y suppléer. Mais, par rapport à la perfection, il convient de remarquer qu'on ne l'obtient que par une simple routine, où l'on est d'autant plus négligent que cette routine est ancienne. A force de faire certaines choses, on les desapprend plutôt que de les apprendre, parce qu'à la fin on agit si machinalement qu'une foule de défauts échapent. L'exercice qui perfectionne les Arts, est donc un exercice attentif & réfléchi, par lequel on se propose non seulement de faire toujours bien, mais d'aller du bien au mieux, autant qu'on en est capable, & que le sujet le permet. Mille petites perfections de détail s'offrent à ceux qui ont de semblables attentions, & concourent à augmenter la perfection totale. C'est ainsi que des Arts informes dans leur origine, & dont les manœuvres imparfaites étoient incommodes, sont parvenus à un point de délicatesse & d'aisance qu'on n'auroit osé espérer. Il en est

de

de même de ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Quoiqu'en disent les partisans outrés de l'Antiquité, il y a bien loin de *Sophocle* à *Racine*, de *Phèdre* à la *Fontaine*, d'*Aristophane* à *Moliere*, de *Théophraste* à la *Bruyere*, de *Demosthene* même & de *Ciceron* à *Bourdaloue* & à *Massillon;* car je suis obligé de comparer ces Orateurs, *non* par la nature, mais par l'importance des sujets *qu'ils ont* eus à manier. Les plus grandes affaires d'Athénes & de Rome; la destinée même de ces Etats, faisoient alors l'objet de l'Eloquence: aujourd'hui le Barreau ne peut plus s'exercer sur de semblables matieres; mais celles qu'on porte dans les Chaires l'emportent infiniment en dignité; & si l'on dit que cela donne *un* avantage naturel aux Orateurs Chrêtiens sur les Orateurs profanes, je réponds qu'il est bien compensé par la difficulté de s'élever à des vérités aussi sublimes, & d'en parler convenablement. Dans *le tems où j'écris* ceci, je viens de *lire un* Recueil excellent dans le même Art: c'est celui des Discours de l'illustre Chancelier *Daguesseau*. Qu'un Lecteur éclairé, & impartial sur la dispute au sujet des Anciens

&

& des Modernes, liſe ces Diſcours, & les compare à ceux d'*Iſocrate*; je me perſuade qu'il prendra ces derniers pour des Chries d'Ecolier, en comparaiſon des premiers. Je voudrois bien qu'on me montrât dans toute l'Antiquité un morceau qui pour la force des penſées, & la fineſſe, ou plutôt l'aptitude des expreſſions, puiſſe entrer en quelque comparaiſon avec celui de ces Diſcours, qui a pour titre, *de la néceſſité de la Science.*

Tout Art ſuppoſe des diſpoſitions naturelles préalables aux actes requis pour l'exercer, & un penchant à faire valoir ces diſpoſitions. L'expérience prouve que tous les hommes ne ſont pas également propres à apprendre toutes ſortes d'arts. Ceux qui s'y appliquent en dépit de la Nature, ne réuſſiſſent jamais; & ceux qui, doués d'un heureux naturel, négligent de le cultiver, n'ont que des ſuccès imparfaits. Le Proverbe Latin, *Non ex quovis ligno fit Mercurius*, exprime fort bien ces idées. L'homme, qui doit devenir Artiſte, reſſemble au bloc que le Statuaire travaille. L'excès de dureté ou de molleſſe ſeroit un obſtacle invin-

cible

cible aux coups de ciseau qui forment la statue. Or l'excès de dureté représente le défaut des dispositions naturelles; & l'excès de mollesse le défaut de volonté ou la négligence. Celui-ci est beaucoup plus rare que celui-là; on voit des gens, qui à force d'efforts réitérés viennent à bout *de rendre fertile* un fonds dont la stérilité paroissoit *décidée*.

On appelle Ouvrages de l'Art toutes les choses dont l'exécution ne sçauroit avoir lieu sans le secours de l'art, de quelque nature qu'elles puissent être, un Poëme, une Harangue, le calcul d'une Eclipse, un édifice, une machine, &c. La collection des Ouvrages de l'Art est immense, & s'accroit tous les jours. C'est *une des études les plus curieuses* & les plus intéressantes que de passer en revue toute l'histoire des Arts depuis leur berceau dans les siécles les plus reculés jusqu'au degré de dévelopement où nous *les* voyons parvenus aujourd'*hui*. *Si quelque* chose peut rehausser *le* prix de l'Encyclopédie, c'est la partie des Arts, qui est excellemment traitée dans ce Dictionnaire. Ces objets sont infiniment plus utiles que mille spéculations creuses & chimériques,

aux

auxquelles les Philoſophes ſe livrent aujourd'hui, & dont nous produirions ſans peine une foule d'exemples, ſi nous ne voulions pas éviter le ton de controverſe dans cet Ouvrage.

L'ART peut être poſſédé ſans la Science à laquelle il eſt ſubordonné; & réciproquement la Science ne ſuppoſe pas l'Art. Il n'y a point entre ces deux choſes de lien indiſſoluble, au contraire nous voyons continuellement que preſque tous les Arts ſont exercés ſans Science. Il y a même des Arts dont la Science eſt très rare, ou n'exiſte point: on n'a pris la peine de former des théories que pour un petit nombre d'Arts libéraux. Y a-t-il beaucoup de gens qui ſe mettent en peine des démonſtrations de l'Arithmétique pratique; & ne ſe borne-t-on pas à l'habitude du calcul? d'un autre côté on apprend certaines Sciences, comme ſi elles étoient de pures théories, ou que leur pratique n'eut rien d'intéreſſant, tandis que c'eſt cette pratique qui en fait l'eſſentiel. C'eſt le cas ordinaire de la Logique: on ſe met au fait de ſes principes & des régles des Syllogiſmes, comme d'une affaire de curioſité; & l'on eſt

ainſi

ainſi Logicien pendant ſix mois, pour ne l'être *plus* le reſte de ſa vie. On pourroit laiſſer paſſer cela aux arpenteurs, qui en effet peuvent exécuter leurs meſures ſans recourir aux démonſtrations de la Géométrie; mais il n'en eſt pas de même des raiſonneurs; leurs raiſonnemens ne vaudront *qu'autant qu'ils* ſeront démontrés.

C'EST à l'œuvre, dit-on, qu'*on reconnoit* l'ouvrier; & cela eſt vrai. Mais il faut diſtinguer les ſimples imitations des ouvrages d'invention, où dans leſquels du moins l'invention entre pour quelque choſe. Un Imitateur eſt eſtimable quand il finit ſon travail au point de le rendre égal à celui qui a été fait d'après des idées originales. Mais, *quiconque* eſt créateur, & enfante des réalités, des *choſes* utiles, ſe fait connoitre pour un génie par la nature & par la force de ſes inventions. Dans les ouvrages d'eſprit, il y a toujours quelque choſe de *mixte*. La troupe ſervile des *Copiſtes*, ou la bande plus mépriſable encore des Plagiaires ne mérite aucune attention. Mais un Poëte, un Orateur, qui tout en prenant des modèles, joûte avec eux, ſuivant l'expreſ-

preſſion de *Deſpréaux*, peut parvenir à les égaler, & tranſmettre avec autant de gloire qu'eux ſon nom à la poſtérité.

QUELS ſont les Juges compétens des Ouvrages de l'Art? Ce ſont aſſurément les Connoiſſeurs, ceux qui poſſedent l'Art dont il s'agit; & leur jugement ne pourroit jamais être recuſé, ſi la rivalité ne s'en mêloit; jamais, ſi la paſſion & l'envie ne le rendoient ſuſpect. Hors de là les Connoiſſeurs ont droit de mépriſer le jugement du vulgaire, & de prétendre qu'on doit s'adreſſer à eux, & les en croire. Il ſeroit à ſouhaiter, ou que les hommes ne s'arrogeaſſent pas auſſi témérairement qu'ils le font des droits qui ne leur conviennent pas, ou que les connoiſſances qui pourroient fonder de ſemblables droits, devinſſent plus communes. L'hiſtoire technique n'eſt pas encore aſſez connue; & cela vient en bonne partie de ce que pendant longtems les Artiſtes, jaloux de leurs ſecrets, les ont cachés, ou n'en ont parlé que d'une maniere myſtérieuſe.

TELLES ſont les obſervations que nous avons jugé propres à former ce Traité des moyens de perfectionner l'Entende-

ment humain; nous n'ambitionnons d'autre ſuccès que de les voir réduites en pratique d'une maniere qui tourne aux progrès de la Vérité, & à la gloire du Dieu vivant & vrai.

FIN.

FAUTES À *CORRIGER*

Pour le Tome premier.

Pag.	62.	ligne	23.	*attachée*, liſez *attaché*.
- -	96.	- -	11.	*Dynamiques*, liſ. *Dynamique*.
- -	102.	- -	12.	*action*, liſ. *notion*.
- -	131.	- -	13.	*Courtier*, liſ. *Courſier*.
- -	136.	- -	1.	*non ſeulement*, liſ. *ſeulement*.
- -	145.	- -	8.	*cette figure*, liſ. *cette lettre*.
- -	156.	- -	12.	*il ne doute*, liſ. *elle ne doute*.
- -	188.	- -	21 & 23.	*Ania* trois fois pour *Arria*.
- -	189.	- -	16.	*Hennimius*, liſ. *Henninius*.
- -	205.	- -	4.	*fauſe*, liſ. *fauſſe*.
- -	220.	- -	13.	*preſenté*, liſ. *preſentée*.
- -	223.	- -	4.	av. la fin *Europe*, liſ. *Eutrope*.
- -	232.	- -	4	*par la force*, liſ. *par ſa force*.
- -	234.	- -	12.	*le ſont*, liſ. *les ſont*.
- -	259.	- -	16, 17.	*C'eſt ce que ne ſont pas*, liſ. *C'eſt que ce ne ſont pas*.
- -	266.	- -	17.	*de la*, ôtez *la*.
- -	268.	- -	6.	*n'eſt*, liſ. *n'y eſt*.
- -	271.	- -	penult.	*Idolatribus*, liſ. *Idola tribus*.
- -	280.	- -	11.	*Cameade*, liſ. *Carneade*.
- -	281.	- -	2 & 10.	de même.
- -	- -	- -	11.	*averrimus*, liſ. *acerrimus*.